totus

LE
TRESOR
DE LA
MEDECINE

CONTENANT

L'ANATOMIE OU DIVISION des Parties du Corps Humain, les Maladies ausquelles elles sont sujettes, le Regime de vivre, les Remedes specifiques, & la vertu des simples pour les guerir, selon l'âge, le temperament & la cause de la maladie d'un chacun; la circulation du sang, & les nouvelles découvertes : Avec des Observations sur l'erreur des Anciens, & un Traité des Maladies Veneriennes, & les moyens de les guerir par la vertu des Simples.

Par le Sieur DAVACH DE LA RIVIERE, *Medecin ordinaire de feu M. le Prinee de Condé.*

TOME PREMIER.

PP. Eremitar Camaldule Insulae

Vigrensis.

A PARIS,
Chez CAVELIER, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France, du côté de la Cour des Aydes.

M. DCCXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

[redacted] ~~D. Tobias~~

[redacted]



A

R

M

DE



Le T

du Ciel

tre &

mêmes



A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES.

ONSEIGNEUR,

Le Tresor de la Medecine est un present du Ciel, qui nous apprend à nous connoître & qui par cette connoissance de nous-mêmes, nous conduit à celle de la Divi-

nité ; & cette science est si recommandable, que Dieu même ordonne par la bouche du Sage, d'honorer ceux qui en font profession, comme étant absolument necessaire pour la conservation de la santé & de la vie ; Le Poëte Grec en connoissant l'excellence, éleve les Medecins au dessus d'une infinité d'autres hommes, même des plus illustres, & les Anciens les consideroient comme les enfans des Dieux ; si ils ont reconnu Mars pour le Dieu des Armées, ils ont érigé des Autels à Esculape le Dieu de la Medecine, estimans qu'il n'étoit pas moins glorieux de conserver les Rois & leurs Sujets, que de conquerir les Royaumes & les Empires.

En effet, MONSEIGNEUR, *les plus grands Princes de la Terre auroient crû que leur gloire n'auroit pas été parfaite, s'ils n'avoient contribué de leur part, à la pratique de cette science. Jamais Alexandre le Grand ne parût plus liberal qu'il le fut envers Aristote, lorsqu'il l'instruisoit de la nature & de la pro-*

priété des animaux; & nous avons encore des compositions du Roi Mithridate, de l'Empereur Charle Quint, & de plusieurs autres grands Conquerans, qui en ont fait une partie de leurs occupations; & Saint Louis aïeul de VÔTRE ALTESSE ROYALE *crut que sans elle, il ne pourroit secourir les pauvres malades, autant que sa charité le demandoit. Une seule plante a pû rendre recommandable le nom de plusieurs personnes du premier rang, comme la Nicotiane, qui croist presentement dans nos jardins, & qu'on appelle l'herbe à la Reine, dont les feüilles sont autant de monumens éternels, & d'autels élevez à l'immortalité de la Reine Marie Stuart, & de Nicot, Ambassadeur de François II. en Portugal, par les soins duquel cette plante fut envoyée à sa Majesté qui en fit part au public.*

Enfin, les ordres que LOUIS LE GRAND, *donne au milieu de ses Conquêtes pour les Anatomies publiques & pour la connoissance des plantes, ne con-*

tribueront pas moins à rendre immortel cet invincible Monarque, que le grand nombre de ses victoires, & de ses triomphes que vous suivez de si prés, MONSEIGNEUR, *que toute la France vous regarde avec admiration comme un veritable Mars, intrepide au milieu des feux & des flammes; ainsi que vous l'avez fait connoître au combat de Steinkerque, à la Bataille de Nervuinde, & en tant d'autres actions. Les coups que vous reçûtes dans la premiére, sont autant de marques sensibles de vôtre gloire; sans que les instances de M. le Maréchal Duc de Luxembourg, aïent pû vous empêcher de donner avant le tems, des preuves illustres de vôtre courage, & d'être dés lors plus chargé de lauriers que d'années, & il ne falloit pas moins de presence d'esprit, de prudence & de valeur, que vous en fites paroître à Nervuinde, lorsque vous vous trouvâtes seul au milieu des ennemis, où les Troupes n'avoient pû vous suivre, pour vous tirer de l'embarras;*

dans lequel les plus experimentez auroient pû demeurer sans pouvoir s'en dégager. Enfin, toute la Flandre est témoin que la tendresse de vôtre âge n'a pas empéché de vous trouver par tout, où il y avoit de la gloire à recevoir ; & que lors qu'elle ne vous croïoit pas encore en état d'agir, par le petit nombre de vos années, elle vous a vû en état de tout entreprendre par la grandeur de vôtre courage ; ce qui fait évidemment connoître à toute la Terre, que le Sang Royal des Bourbons, & celui des Princes Palatins qui vous animent, MONSEIGNEUR, *& qui coulent dans vos veines, ne vous ont jamais permis de demeurer à la veuë d'une action fameuse, sans y affronter les perils les plus imminens ; leur vertu vous a donné en naissant, la prudence de commander en sage Capitaine ; & le courage d'executer en généreux Soldat. De sorte que combatre & vaincre ne sont en vous qu'une même chose ; & nous pouvons assurer par de si heureux commencemens, que la*

France attend une partie de son bonheur, de vôtre sage conduite, & de vôtre grand courage, qui ont toûjours paru également dans toutes les occasions les plus importantes, qui n'ont servi qu'à vous faire paroître plus glorieux dans cette triomphante Armée, dont vous ne faisiez pas moins l'ornement que vous en causiez le bonheur; quoique vous n'y fussiez que volontaire. C'est aussi ce qui doit faire admirer le service que vous rendiez à l'état, puisque celui qui agit & qui s'expose sans être commandé, montre plus d'affection & de zele que les autres; Un Prince magnanime, dans les grandes actions fait tout, & il n'y a pas pour ainsi dire, de commandement dont il ne fasse les fonctions, & sans entreprendre sur personne, il enseigne à tous par son exemple, ce qu'ils doivent faire par obligation.

Voilà, MONSEIGNEUR, *ce que l'on a admiré en vous, & ce qui fait dire qu'on n'a jamais veu de Heros si jeune*

chargé de tant de trophées, & ce qui a fait voir dés vos premiéres Campagnes, & dans le Commandement de la Cavalarie, la prudence & la capacité, que la seule experience donne aux autres: C'est aussi de là que nous esperons des miracles qui ne seront pas moins glorieux à la France- que ce qui se passa dans la fameuse Bataille de Mont-cassel, à la prise de S. Omer, & en tant d'autres grands exploits que MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS *vôtre Pere, vous representera toûjours devant les yeux au milieu des Combats, comme autant d'exemples que vous devez suivre. Je serai trop heureux,* MONSEIGNEUR, *si par mes longues experiences dans une science si profonde, & dans la connoissance que j'ai des Urines & de la vertu des Simples, ou par mon Trésor de la Medecine, je puis contribuer à une santé si précieuse que la vôtre, & si necessaire à la France: C'est dans ce dessein que je vous le presente,* MONSEIGNEUR, *& afin*

que le mettant au jour armé de vôtre Nom auguſte & redoutable, il ſoit au deſſus de la critique de ceux qui ne pouvant rien faire d'utile au public, croïent ſe rendre fort recommandables par la cenſure des Ouvrages qui les ſurpaſſent, puiſqu'ils n'oſeront lever la tête pour faire éclater leur paſſion, aprés une protection ſi puiſſante, ſous laquelle on verra paroître ce Tréſor que vous avez bien voulu agréer, avec les vœux ſinceres que je fais d'être éternellement avec un tres-profond reſpect,

MONSEIGNEVR,

De Vôtre Alteſſe Royale.

Le tres-humble, tres-obéïſſant & tres-obligé Serviteur,
DAVACH DE LA RIVIERE.



AVIS AU LECTEUR.

CE n'étoit pas assez d'avoir donné au public les moïens de connoître les temperamens & les causes des maladies par les Urines ; il étoit encore necessaire en lui donnant la connoissance de toutes les parties du Corps, & des maladies ausquelles elles sont sujettes, de lui donner les moïens de les guerir. C'est ce que l'on trouve dans *ce Tresor de la Medecine*, qui contient l'Anatomie, les nouvelles & dernieres découvertes ; des observations sur les erreurs de l'ancienne Doctrine ; la vertu des Simples, les moïens d'en composer des remedes avec tant de facilité, qu'il n'y a personne qui n'en puisse faire dans sa famille, pour guerir toutes sortes de maladies. On y trouve les doses, & les compositions de toutes sortes de Medecines & de purgatifs, selon l'âge & les forces du malade ; la quantité & la qualité des Simples pour faire les remedes, ptisannes, lavements, potions & apozémes propres & specifiques, pour guerir un chacun, selon la cause de son mal, qu'on aura connuë par les Urines. On trouve enfin dans ce Trésor, les moïens

de guerir la maladie Venerienne & ses accidens, par la vertu des simples, sans donner le flux de bouche, ni user de Mercure, & la maniére de donner le flux de bouche & le Mercure, à ceux qui le souhaiteront, avec le regime de vivre qu'il faut observer dans ces maladies, & dans toutes les autres. On y trouve de plus l'explication & l'étimologie des noms Grecs & Latins, des parties du Corps & des maladies: si bien que l'on peut dire, que cet Ouvrage qui n'est composé que de deux Tomes, est veritablement un riche trésor, qui renferme & contient ce que l'on auroit bien de la peine à trouver dans une grande Biblioteque; puisque celui qui l'aura, pourra non seulement *paruis facere*, mais aussi *paucis discere multa;* en possedant tout ce que l'antiquité a eu de plus précieux dans la Medecine, & ce que les Modernes ont eu de plus reservé, avec les observations sur les erreurs des Anciens, & sur le sentiment des premiers Auteurs de la Circulation du sang; & en quoi les uns & les autres se sont trompez, ainsi que nous l'avons reconnu par les derniéres découvertes. Et enfin, la maniére de faire les cures des maladies les plus desesperées suivant mes longues experiences, que je communique avec plaisir au public,

étant persuadé comme dit l'Orateur Romain : que nous ne sommes pas nez pour nous seuls ; *Non solum nobis nati sumus, sed etiam patriæ, parentibus & amicis*, & comme dit Pythagore, *duo longe omnium pulcherrima, divinisque operibus consimilia, nobis à Deo fuisse concessa, veritatem scilicet eloqui, & mortalibus benignè facere*; ainsi n'aïant mis la main à la plume que dans la vûë d'être utile à mon prochain, en lui parlant sincerement, & en lui donnant des veritables moïens de conserver sa santé & sa vie ; J'espere que le Lecteur recevra mon Ouvrage d'aussi bonne part, que je lui presente de cœur & d'affection pour son utilité ; & afin qu'en se connoissant lui-même, il puisse mieux connoître Dieu, *Deum qui vult nosse, seipsum ut noscat necesse est*, dit S. Chrysostome, c'est ce que je souhaite *ad majorem Dei gloriam, vale*.

J'ai divisé ce Trésor de la Medecine en cinq Livres ; le premier Livre fait seul le premier Tome, qui contient la division du corps humain, suivant Hypocrate, & les plus célébres Anatomistes anciens & modernes ; le nom & le nombre des parties similaires & dissimilaires ; la division la plus ordinaire aux Anatomistes, qui est en trois ventres, regions ou cavitez ; qui sont la Teste, la Poitrine & le

Ventre inferieur & aux extremitez ; avec la raiſon pour laquelle je commence plûtôt par le ventre inferieur que par le ſuperieur, qui eſt la tête, comment on doit conſiderer ce ventre inferieur, qu'elle eſt ſon étenduë, ſa figure & ſa compoſition, la graiſſe, la peau, l'épiderme & les autres parties contenantes propres & communes, avec les parties contenuës chacune en ſon lieu, ſans renvoïer le Lecteur à des Traitez particuliers & ſeparez ; comme ſont des Os & des Cartilages, qu'on appelle Oſteologie ; des vaiſſeaux qui ſont les limphatiques, les veines, les arteres, les nerfs, que l'on appelle Angeiologie, des muſcles & des autres eſpeces de chairs, qui eſt la Myologie, ni à un traité ou diſcours particulier des viſceres & de toutes les autres parties internes, qu'on appelle Splangnologie, parce que j'ai jugé que ces differens traitez ne ſervent qu'à chagriner le Lecteur, qui eſt obligé de quitter ſon ſujet pour aller chercher en differens endroits les parties qui compoſent une ſeule region, comme on voit preſque dans tous les autres Anatomies. Ainſi l'ordre que j'ai ſuivi, lui donnera la ſatisfaction, qu'il n'aura qu'à ſuivre : par exemple, la deſcription du ventre inferieur, de la poitrine, ainſi des autres, pour trouver ſans

interruption, toutes les parties qui composent ces regions chacune en son lieu, avec les maladies ausquelles elles sont sujettes, & les remedes pour les guerir, sans être obligé d'aller chercher en un endroit les os d'une partie, en un autre, les muscles, en un autre les vaisseaux, en un autre les remedes, ainsi du reste ; ce qui est fort embarrassant, & dont on aura pas l'incommodité dans cet Ouvrage, où chaque chose est décrite en son lieu sans renvoi. Ce premier Livre contient aussi le traité des veines lactées ; la maniére que se fait le chyle, & comme il se convertit en sang, avec les autres choses remarquables, qui appartiennent à cette region, suivant la Circulation du sang & les nouvelles découvertes.

Le deuxiéme Tome commence par le 2. Livre, & contient les trois autres.

Ce deuxiéme Livre traite amplement des parties qui servent à la generation, & la maniere dont elle se fait suivant les Anciens & les Modernes, & comment l'homme s'engendre dans un œuf, avec les maladies qui affligent ces parties, les indispositions des femmes enceintes & des accouchées ; celles des filles & des petits enfans ; & les remedes pour les guerir, chacun selon son état & la cause

de sa maladie : avec un Traité des maladies Veneriennes, de leurs causes & origines, du regime de vivre, des remedes pour les guerir sans flux de bouche, & la maniere de le donner.

Le troisiéme Livre, traite du ventre moïen, qui est la Poitrine : qui contient le cœur & les poûmons, & de toutes les autres parties contenantes & qui y sont contenuës, chacun en son ordre, de leurs maladies & des remedes pour les guerir, & la maniére que se fait le sang dans le cœur, qui le distribue par le moïen des arteres, pour la nourriture de toutes les parties du corps.

Le quatriéme Livre ; traite du ventre superieur qui est la Teste, du cerveau & de ses facultez, des nerfs, des organes des sens, & des autres parties contenantes & contenuës dans cette region, & les remedes pour en guerir les maladies.

Le cinquiéme & dernier Livre, traite des extremitez & jointures, c'est-à-dire, des bras & des mains qui sont les superieurs, des cuisses, des jambes, & des pieds, qui sont les inferieurs, de toutes les parties qui les composent, des causes & origine de la goutte & des autres maladies qui les affligent, avec les remedes pour les guerir.

LE


Fig. I
Fig. II
Crespy fecit



LE TRESOR DE LA MEDECINE.

LIVRE PREMIER

Contenant la structure du corps humain & la Division des parties selon les plus celebres Anatomistes anciens & Modernes & les dernieres découvertes.

§. PREMIER.

De la Division des Parties du Corps.

HIPPOCRATE divise le corps humain en parties contenantes, en parties contenuës, & en parties impellentes ou qui font efforts. Les contenantes sont toutes les parties vivan-

tes tant nerveuſes que charneuſes, leſquelles à parler proprement ſont les ſeules vraïes parties, parce qu'il n'y a qu'elles qui faſſent des actions & qui ſoient le ſujet des maladies.

Les parties contenuës ſelon cet auteur, ſont les humeurs contenuës dans leurs vaiſſeaux.

Les parties qu'il appellent impellentes, ſont les eſprits qui courent & vaguent d'une tres grande viteſſe dans toutes les parties.

Il faut obſerver que les humeurs & les eſprits ſont appellez parties, en prenant le nom de partie largement pour tout ce qui entre en la compoſition du corps humain, comme il ſera plus amplement expliqué en ſon lieu.

DIOCLES diviſe le corps en quatre parties qui ſont la teſte, la poitrine, le ventre & la veſſie.

FERNEL le diviſe en regions publiques & privées, il entend par les publiques & univerſelles, celles qui ſe répandent, coulent & s'étendent par tout le corps, & il entend par les privées & particulieres, celles qui ſont reſſerrées & arreſtées dans des parties propres & limitées, je rapporte cette diviſion quoique contraire à la circulation, pour en faire connoiſtre l'erreur

Les parties ou regions generales & publiques ſont dit-il, de trois ſortes, il fait commencer la premiere à la ſource & origine de la véne porte, & veut qu'elle comprenne toutes les parties, qu'il ſuppoſe en être arroſées & nourries, comme le ventricule, la ratte, le pancreas, l'épiploon, le meſentere, & les inteſtins, par leſquels dit-il, cette region eſt terminée comme par ſes propres limites.

La ſeconde Region publique commence depuis la ſource de la véne cave, & ſe termine dans les petites vénes & capillaires de chaque partie, par le benefice deſquelles il ſuppoſoit comme les autres Anciens, que toutes les parties étoient nourries, ce qui ne s'accorde pas avec la circulation, qui nous apprend que les arteres portent le ſang pour la nourriture des parties, & que les vénes ne font que le reporter au cœur comme il ſera expliqué en ſon lieu, mais cependant il eſt bon de ſçavoir que cette ſeconde region ſelon cet auteur, comprend tous les rameaux de la véne cave & de l'aort, auparavant qu'ils ſe terminent en vénes & arteres capillaires, par leſquelles elle eſt environnée & retenuë comme par ſes propres limites, & comprend ſous cette region, la veſſie du fiel, la veſſie de l'Urine, les veines emulgentes,

les ureteres & les cavitez des reins.

La troiſiéme region publique s'étend davantage, & ſe répand dans tout le corps, commençant des la ſource des vénes & des arteres capillaires répanduës pour ſoutenir chaque partie, & paſſant à l'extremité de la peau ſe termine & finit.

Les regions particulieres & privées ſelon cet auteur, ſont celles qui ne s'étendent pas par tout le corps, mais ſont reſtraintes & terminées par leurs propres limites, ces regions ſont le cerveau, les poûmons, les reins, la matrice, les voïes particulieres, & les parties dont l'office eſt de chaſſer, & pouſſer hors les excremens.

GALIEN 7. *de uſu part. cap.* 21. diviſe le Corps en trois ventres & aux extremitez, cette diviſion eſt la plus commune & ſuivie des Anatomiſtes d'aujourd'hui. On entend par les trois ventres les trois cavitez qui contiennent le cerveau, le cœur, & le foye. Le cerveau eſt contenu dans le ventre ſuperieur qui eſt la teſte, le cœur dans le ventre moïen qui eſt le thorax ou poitrine, & le foye eſt dans le troiſiéme ventre qu'on appelle Abdomen & ventre inferieur.

GALIEN adjoute à ces trois parties que les anciens ont toûjours reconnu pour no-

bles, les testicules, comme étans les principaux instrumens de la generation, si bien qu'on les peut dire parties nobles, eu égard à l'espece qui est conservée par leur moïen, mais aïant égard à l'individu, ils ne sont point necessaires, parcequ'ils ne communiquent point au corps de faculté, ny d'esprit, ny de matiere necessaire à la nourriture des parties, ce qui est si vray que les châtrez ne laissent pas de vivre sans eux.

Il faut encore observer que comme la division particulier du Corps, se fait en parties exterieures, & en parties interieures, on doit entendre par le mot de partie, dit du Laurent, au livre premier de son Anatomie, quest. 1 Un Corps vivant destiné pour l'action & l'usage, uni & attaché au tout, *Corpus vivens toti cohærens ad ejusque actionem & usum comparatum*, ainsi il n'y a point de partie qui n'ait son action, & étant sans action, quand même elle auroit un usage comme les cheveux, & les ongles, elle ne merite pas le nom de partie, car pour meriter ce nom, il faut être susceptible de maladie & de santé, or les parties émeuës & affligées de maladie, sont celles qui agissent selon Galien, *morbus est affectus præter naturam quo actiones primo læduntur*; l'action est d'un corps animé, & non pas d'un corps

inanimé, c'est pourquoi on doit exclure du nombre des parties, les cheveux, les poils, ongles, humeurs, vents, verruës, cals, ou callus, fragmens, & éclats des parties, n'étans pas propres à aucunes actions utiles au tout, c'est-à-dire au Corps selon Valesf. lib. 2. controversf. cap. 5. Il en faut dire de même de ce qui n'y est pas adherant, comme les humeurs & les esprits qui courent & vaguent par toutes les parties; il y a neanmoins des Modernes qui prétendent qu'on ne doit pas contester aux ongles le nom de partie, pour les raisons que je rapporterai en son lieu.

On ne doit point negliger la connoissance des parties du corps, parce cette connoissance est absolument necessaire, non seulement pour bien connoître les maladies, & les prévenir, mais aussi pour prédire quelle en doit être l'issuë & l'evenement, & enfin pour les guerir, étant impossible de connoître parfaitement une maladie, si on ne connoît pas la partie malade.

Les signes pour connoître la partie malade se tirent non seulement des Urines, quand on en a une parfaite connoissance, mais aussi de la situation de la partie, & de l'action lesée, quand on est pas versé dans la connoissance des Urines, & quoiqu'on y soit ver-

sé,il eſt neceſſaire de connoître & la ſituation de la partie & l'action bleſsée, celui qui connoît l'action du ventricule être la chylification, s'il arrive qu'elle ſoit offensée comme on le connoît facilement par les Urines, il juge auſſi-tôt que c'eſt le ventricule qui eſt indiſposé, s'il ſçait que le foye eſt ſitué dans l'hypocondre droit, & que le malade ſe plaigne de douleur ou de tumeur audit hipocondre il aſſûre auſſitôt que la maladie occupe le foye, ainſi du reſte, cette connoiſſance eſt encore neceſſaire pour l'application des remedes topiques, comme fomentations, linimens, & emplâtres ſur l'hypocondre droit, & ſur le gauche ſi la ratte eſt affectée, ſi c'eſt la veſſie ou la matrice qui ſoient affectées, on appliquera les topiques ſur l'hypogaſtre, ſi c'eſt le cœur, on appliquera ſur la mammelle gauche, il faut auſſi donner aux remedes topiques, une figure ſemblable à celle de la partie malade, afin de ne pas couvrir les parties voiſines qui ſont en bonne diſpoſition.

Le Corps humain ſe diviſe auſſi en parties ſimples ou ſimilaires, & en parties composées qu'on appelle diſſimilaires & organiques.

La partie ſimple ou ſimilaire eſt celle qui ſe peut diviſer en parties qui appar-

roiſſent aux ſens, ſemblables & de même eſpece, on dit qui apparoiſſent ſemblables aux ſens, parce que la diviſion en parties ſemblables, ſe peut entendre ou ſelon les ſens, ou ſelon la raiſon, ainſi les chaires ſe diviſent en parties qui ſont ſemblables & à elles-mêmes & à leur tout, mais par la raiſon, elles ſe diviſent aux quatre elemens, & aux quatre humeurs dont elles ſont compoſées qui ne ſont point ſemblables ny les unes aux autres, ny à tout le compoſé, c'eſt pourquoy Galien dit, que les parties ſimilaires ſont celles qui apparoiſſent ſemblables aux ſens, d'où s'enſuit qu'on peut appeller avec raiſon, parties ſimilaires, celles qui ne peuvent eſtre diviſées en parties qui ſont ſenſiblement de differente eſpece, & ainſi elles ſont ſimples quant aux ſens.

Les Anciens faiſoient deux ſortes de principes materiels & ſenſibles de la generation des parties ſimilaires, ſçavoir la ſemence, & le ſang menſtruel, & faiſoient par conſequent de deux ſortes de parties ſimilaires, dont ils appelloient les unes ſpermatiques ou ſeminales, & les autres ſanguines & charnuës. Ils appelloient ſpermatiques, celles qu'ils croyoient avec Galien, être engendrées immediatement du corps de la ſemence, comme l'os, le car-

tilage, le ligament, la membrane, les fibres, les nerfs, les arteres, les veines & la peau, & ils appelloient parties charnuës celles qui ſont rouges & molles qu'ils croïoient être immediatement engendrées du ſang épaiſſi, & en faiſoient de trois ſortes l'une qui eſt proprement chair qui eſt veritablement rouge & molle, comme eſt celle des muſcles, des gencives & du gland, de la verge, la ſeconde ſorte qui eſt improprement & par ſimilitude appellée chair comme celle qui eſt propre aux viſceres nommée parenchyme, telle eſt celle du foye, de la ratte, des poûmons, du cœur & des reins, & la troiſiéme ſorte eſt celle qui eſt appellée chair par reſſemblance, & improprement, & eſt particuliere aux glandes, & s'appelle chair glanduleuſe, mais les Modernes ayant découvert que toutes ces parties ſe trouvent dans l'œuf comme il ſera expliqué en ſon lieu, ils les font toutes ſpermatiques.

On diviſe encore les parties ſimilaires en communes & en propres, les communes ſont celles qui ſervent à compoſer pluſieurs parties diſſimilaires, comme ſont les os, les cartilages, les ligamens, les membranes, la chair, les nerfs, les venes, & les arteres, les propres ſont celles qui ne compoſent ſeulement qu'une certaine par-

tie, & dont il ne s'en trouve point de semblable au reste du corps, comme est la moëlle du cerveau, & celle de l'épine dorsale, & les trois humeurs de l'œil.

Les parties similaires sont necessaires pour deux fins, l'une pour composer les parties dissimilaires, ainsi le doigt qui est une partie dissimilaire, est fait de l'os, de cartilages, de ligamens, de membranes, de chair, de venes, d'arteres & de nerfs, qui sont parties similaires, & l'autre fin, pour être le siege des facultés sensitives, car c'est par le moïen des parties similaires, dit Aristote, que les dissimilaires ont le sentiment.

Tous les Anatomistes ne sont pas d'accord du nombre des parties similaires, Galien en admet d'abord sept, qui sont l'os, le cartilage, les ligamens, les membranes, les fibres, la graisse, & la chair, ausquelles il ajoûte les nerfs, la moëlle, les ongles & les poils, & en un autre endroit, il ajoûte encore les tendons & la peau, & enfin les vénes & arteres, & en augmente ainsi le nombre jusqu'à quinze.

Averroës veut qu'il y en ait treize, Avicenne neuf, Vesale sept, Archangelus neuf, Gavassetius en admet treize, du Laurent huit communes, qui sont les os, les cartilages, les ligamens, les membra-

nes, la chair, les nerfs, les arteres & les veines, & trois propres qui ſont la moëlle du cerveau, & les humeurs des yeux comme la Cryſtalline & la Vitrée, Fernel en met neuf, Bauhin dix ſçavoir l'os, le cartilage, le ligament, la membrane, le fibre, le nerf, l'artere, la véne, la chair & la peau, d'autres y ajoûtent le tendon, ce nombre ſemble être le mieux fondé, parce que les poils & les ongles ſelon pluſieurs Anatomiſtes, étans des excremens, ils ne meritent pas le nom propre de partie, non plus que la moëlle des os & la graiſſe qui paſſent plûtoſt pour nourriture que pour parties, à l'égard de la moëlle du cerveau on la rapporte au genre des chairs.

La partie diſſimilaire eſt celle qui ſe peut diviſer en parties differentes, d'eſpece, de ſubſtance & de nomination, on l'appelle auſſi organique, parce que ſon eſſence conſiſte en une loüable conformation qui depend de la figure, du nombre, de la grandeur, & de la ſituation convenable de chacune des parties de l'organe, dont il eſt composé à raiſon de laquelle il fait une action qui lui eſt propre & particuliere, les parties ſimilaires font bien une action qui eſt la nutrition, mais cette action eſt commune à toutes les parties en

general, par ce qu'elles se nourissent toutes, au contraire la partie organique fait une action, qui lui est tellement propre qu'elle ne peut être faite par aucune autre partie, l'oeil par exemple est une partie dissimilaire, & un organe dont l'action est la veuë qui lui est tellement propre, que de toutes les parties du corps il n'y a que l'oeil seul qui voïe.

Il y a quatre sorte d'organes selon Galien, il met au premier, les organes qui ne sont composez que des parties similaires, comme sont les muscles qui ne sont faits que de chair, de nerfs, de fibres, de tendons, de vénes, d'arteres, & de tuniques, qui sont toutes parties simples, il met au second ordre les Organes qui sont composez de ceux du premier ordre, comme le doigt qui est fait d'os, de cartilages, de ligamens, de tendons, de vénes, d'arteres, qui sont toutes parties dissimilaires, & en outre de muscles, qui sont parties organiques, il met au troisiéme ordre les organes composez de ceux du second ordre, comme la main qui outre les parties similaires, est aussi composée de muscles & de doigts, enfin sous le quatriéme ordre il comprend les organes qui sont composez de ceux du troisiéme ordre, comme le bras qui est fait de la main, des

doigts & des muſcles.

Galien conſidere encore en chaque organe parfait, quatre ſortes de parties, la premiere eſt de celles qui premierement & de ſoy font l'action, auſquelles il defere la principauté de l'organe, la ſeconde eſt des parties ſans leſquelles l'action ne ſe feroit point, la troiſiéme eſt de celles par leſquelles l'action ſe fait mieux. Et la quatriéme ſorte, eſt de celles qui conſervent l'action. Par exemple l'humeur criſtalline en l'œil, eſt la partie principale de cet organe laquelle voit premierement & de ſoy, le nerf optique eſt la partie ſans laquelle il ne verroit point, les tuniques & les muſcles rendent ſon action meilleure & plus parfaite, enfin l'orbite & les paupieres conſervent ſon action, & font qu'il agit plus ſeurement & plus longuement.

Il faut obſerver que la nature de l'organe ne conſiſte pas en ce qu'il eſt composé de parties diſſemblables, mais en ce qu'il a une figure propre à faire l'action à laquelle il eſt deſtiné, d'où vient que pluſieurs parties qui ſont miſes au rang des ſimilaires, ne laiſſent pas de faire des actions organiques, comme la véne de reporter le ſang de la circonference au centre, c'eſt à dire au cœur, l'artere de porter le ſang pour la nourriture des parties,

& les nerfs, l'eſprit animal & le ſuc nerveux, ce qu'elles font parce qu'elles ont une figure propre à faire ces fonctions, ce qui s'explique clairement par l'exemple des inſtrumens artificiels, un coûteau tout de fer & par conſequent ſimilaire, ayant la figure propre pour couper, n'eſt pas moins organe & inſtrument que s'il étoit de fer, de bois & d'yvoire parties diſſimilaires, & auſſi-toſt qu'il à perdu cette figure, il ceſſe d'être coûteau & inſtrument quoy qu'il ſoit encore ſimilaire comme auparavant, ainſi le nerf, la véne, & l'artere coupez ou rompus, ne ſont plus parties organiques, ny inſtrumens, parcequ'ils ont perdu la figure qui les rendoit organes propres à contenir, diſtribuer, & réporter le ſang & les eſprits, ils ne laiſſent pas neanmoins d'être parties ſimilaires, il en eſt demême des organes compoſez de parties diſſimilaires, car auſſitôt qu'ils ont perdu leurs figures, ils ceſſent d'être inſtrumens, & ne meritent plus le nom de parties organiques, quoy qu'on les puiſſent encore appeller parties diſſimilaires, par exemple un œil jetté hors de ſon orbite, ou crevé, quoi qu'il ſoit encor partie diſſimilaire, ne doit pas neanmoins être appellé organe parce qu'il à perdu la figure qui le faiſoit tel, car la

partie qui a perdu ſa figure, ſoit qu'elle ſoit ſimilaire ou diſſimilaire, ne peut plus être appellée organe, parce qu'elle a perdu ſon action avec ſa figure, enfin il faut dire avec Fernel, qu'il faut oppoſer à la partie ſimple, & ſimilaire, la partie compoſée & diſſimilaire, & à la partie organique & inſtrumentaire oppoſer la partie informe, c'eſt-à-dire qui n'a ny forme ny figure.

Il faut encor obſerver avec Hippocrate, que l'os, le cartilage, le nerf, la petite partie tendre de la jouë, le prepuce & les autres parties de cette nature, étantes une fois coupées, ne reviennent ny ne ſe reüniſſent point, l'os à cauſe de ſa dureté, & les autres parties parce qu'elles ſont nerveuſes, ſi ce n'eſt par un callus qui eſt par deſſus comme une ſoudure, & c'eſt pour cette raiſon qu'il dit, *lib.* 6. *Aphor.* 18. que la veſſie, le cerveau & le cœur, le diaphragme, les menus boyaux, le ventricule ou le foye, étant coupez, ou profondement bleſſez, cela eſt mortel, les parties dures & nerveuſes, qu'il appelle ſpermatiques, ſe peuvent neanmoins reunir aux enfans, à cauſe de la tendreſſe & molleſſe, méme des os, par un moïen de méme nature, & aux perſonnes âgées, cela ne ſe peut faire que par un moïen de differente

nature, à cause de l'imbecillité de la cause efficiente, & du peu de matiere, à l'égard des dents qui renaissent c'est à cause de l'abondance de la matiere qui est caché & contenuë dans les cavitées des maschoires.

Les parties charneuses & sanguines sont plus chaudes que les nerveuses, & que celles que les anciens appellent spermatiques selon Hippocrate, Aristote & Galien, il y en a qui sont de sentiment contraire, comme Joubert dans son Apologie, mais ils ne sont pas suivis.

§. II.

Des choses necessaires pour connoître la nature & structure du Corps humain.

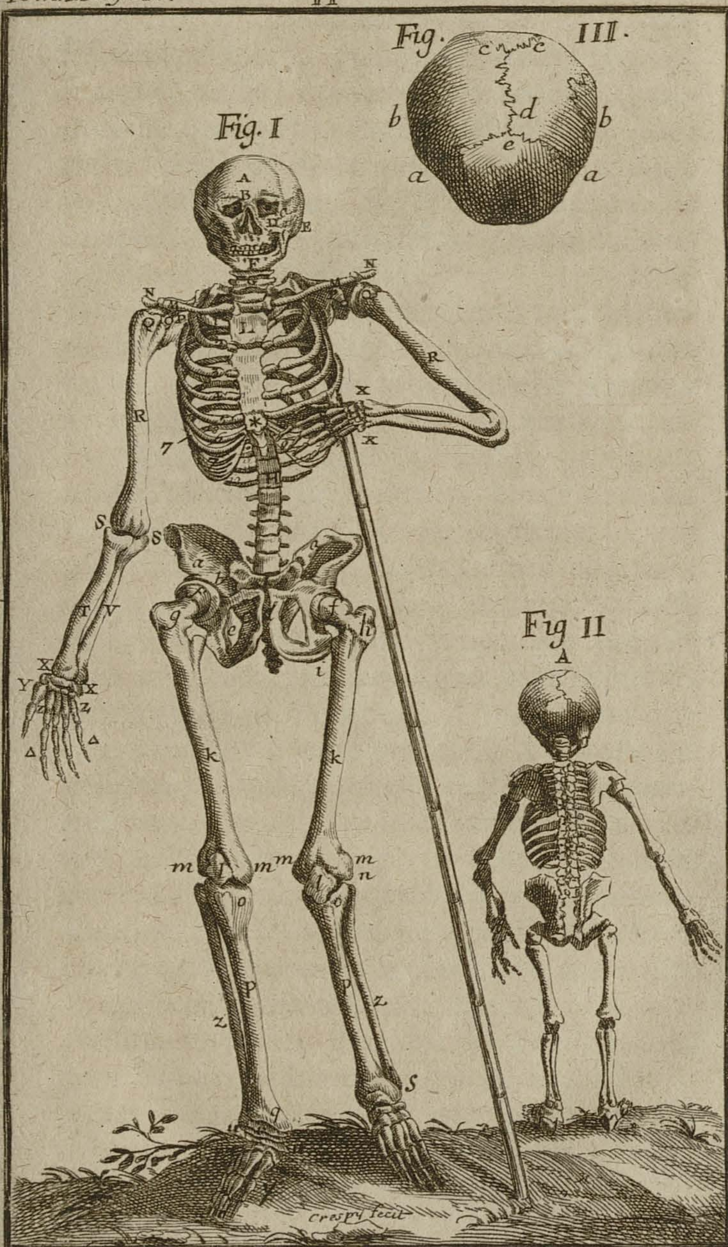
Il faut pour bien connoître la nature & la structure du Corps humain, considerer selon du Laurent, & Riolan, trois choses en chaque partie, la composition, l'action, & l'usage, sous le nom de composition ils comprennent la substance, la temperature, & la conformation de la partie.

La conformation comprend la grandeur, la figure, le nombre & la situation.

La substance est le domicile de quelque faculté certaine & determinée, & est particuliere à chaque partie, c'est par cette substance



II



ſubſtance que la partie eſt dite oſſeuſe, membraneuſe, nerveuſe, charneuſe, glanduleuſe, ou moëlleuſe, cette ſubſtance vient de la forme & de la matiere de la partie, jointes enſemble, & eſt reconnuë par la dureté, moleſſe, épaiſſeur, rareté, denſité, couleur & ſaveur.

La temperature accompagne la ſubſtance de la partie ſimilaire, étant comme la forme d'icelle, par laquelle elle fait ſon action qui eſt la nutrition, la partie à raiſon de ſa temperature, eſt dite chaude, froide, ſeche, ou humide, la temperature chaude & froide ſe connoiſſent plûtôt par la raiſon, que par les ſens, car aux corps vivans, il n'y a point de froid actuel, & l'attouchement juge toutes les parties être chaudes, parce qu'elles ſont remplies de chaleur & d'eſprits, il faut donc que la raiſon & l'attouchement s'accordent enſemble, pour examiner l'eſſence, la compoſition, les actions & les effets de la partie, avant que de juger ſi elle eſt chaude ou froide, pour ce qui eſt du temperament humide & ſec, on en juge par le toucher, parce que les parties molles ſont humides, & les dures ſont ſeches, & plus elles ſont ſeches plus elles ſont dures, & plus elles ſont humides plus elles ſont molles.

La conformation eſt une proportion,

& une conſtitution naturelle de la partie qui conſiſte en la figure, en la grandeur, au nombre & en la ſituation, par la figure on dit que la partie eſt ronde, longue, quarrée, qu'elle a une ou pluſieurs faces, des cavités grandes, ou petites, des meats, orifices, trous, & pertuis, ou qu'elle n'en a point, par la magnitude, on dit qu'elle eſt grande, moïenne ou petite, par le nombre, on dit qu'elle eſt unique, ou qu'il y en a pluſieurs, quant à la ſituation qu'on appelle auſſi connexion, ou communion, on la regarde en quatre manieres, elle ſe fait premierement quand les parties ſont jointes, & attachées les unes aux autres par le moïen des membranes, & des ligamens, en ſecond lieu quand une partie eſt ſuſpenduë à une autre, ainſi le foye eſt dit avoir connexion avec le Diaphragme, parcequ'il y eſt ſuſpendu & attaché par le moïen d'un fort ligament appellé ſuſpenſoire, en troiſiéme lieu quand une partie eſt apposée & couchée ſur une autre, enfin quand une partie eſt faite pour la ſeureté & la deffence de quelqu'autre.

La ſeconde choſe à conſiderer pour la connoiſſance de la nature, & de la ſtructure du corps humain, eſt l'action, qui eſt la fin de la compoſition, la partie n'aïant ſubſtance, temperature, & conformation, que pour

l'action, ainſi la ſubſtance du cœur eſt ſolide, fibreuſe, & charneuſe, parce qu'étant le lieu ou ſe fait le ſang il faut qu'il ſoit fort & puiſſant pour la perfection & la diſtribution du ſang arterieux.

Enfin l'action ſelon Galien eſt un mouvement effectif ou actif, ou bien un mouvement des parties agiſſantes, & eſt contraire à l'affection ou paſſion, qui eſt un mouvement paſſif, le poux par exemple, & le battement naturel du cœur, eſt une action & un mouvement actif du cœur, & ſe fait par la force & la faculté du cœur, mais la palpitation eſt une paſſion ou mouvement paſſif, par lequel le cœur ſouffre, ce qui arrive par une cauſe morbifique.

Il y a deux ſortes d'actions, une propre & une commune, la commune s'appelle auſſi ſimilaire, & eſt commune à toutes les parties du corps comme la nutrition, l'action propre ſe fait par un organe particulier, & eſt appellée action organique, comme la veuë eſt l'action de l'œil, l'action commune & ſimilaire ſe fait par la ſeule temperature de la partie, & ſe fait parfaitement par chaque particule de la partie, d'autant que la moindre parcelle de la partie ſimilaire, à la même forme & temperature que toute la partie ſimilaire, mais l'action organique & propre n'eſt point parfai-

te ni entiere, que par l'organe tout entier.

La troisiéme & derniere consideration est l'usage des parties qui est double, l'un procede de l'action, & suit aprés l'action faite, comme de l'action de voir, l'homme tire cet usage qui est de fuïr ce qui est nuisible, & de poursuivre ce qui est profitable, l'autre usage devance & precede l'action, & est seulement une aptitude à agir, enfin l'action differe de l'usage, premierement en ce que l'action est un mouvement actif de la partie, & l'usage n'est qu'une aptitude à agir, secondement en ce que l'action consiste en l'operation seulement, & l'usage est aussi en la partie quand elle se repose, en troisiéme lieu en ce que l'action n'appartient qu'à sa seule partie principale de l'organe, & l'usage convient à toutes les autres, l'action differe enfin de l'usage, en ce que plusieurs parties n'ont point d'action, comme les cheveux & les ongles, lesquels ne laissent pas d'avoir leurs usages.

§. III.

De la division la plus ordinaire du Corps humain.

LEs Anatomistes anciens & Modernes divisent ordinairement le corps en tronc, & en extremitez, on entend par le tronc, trois parties, ou trois regions prin-

cipales, qu'on appelle auſſi les trois ventres c'eſt-à-dire trois cavitez, qui ſont la teſte, la poitrine, & le ventre inferieur.

Les extremitez ſont ou ſuperieures comme les mains, ou inferieures comme les pieds, ainſi qu'il ſera expliqué par ordre.

§. IV.

Du Ventre inferieur.

JE ne ſuivrai pas ici l'ordre de dignité, qui veut qu'on commence la diſſection, & l'explication des parties, par le cerveau, comme étant la plus noble partie du corps, qu'on anatomiſe enſuite le cœur, le foye, & enfin toutes les parties internes, ny l'ordre de ſituation, qui veut qu'on explique les parties qui ſe preſentent les premieres, comme la peau, la graiſſe, & les muſcles; & enſuite qu'on paſſe aux parties internes, & aux viſceres, mais je ſuivrai la diviſion & l'ordre qui eſt ordinaire aux Anatomiſtes, qu'on appelle de durée & de neceſſité, qui demande qu'on commence par le ventre inferieur, parce qu'étant comme l'égoût de tout le corps, il eſt le plus ſujet à la pourriture & à la corruption, j'expliquerai enſuite le ventre moïen, pour paſſer au ſuperieur & finir par les extremitez & jointures.

Le ventre inferieur se considere, ou comme tout entier ou comme divisé en parties & membranes.

On considere au ventre entier son étenduë, sa figure, & sa composition.

Son étenduë est limitée par le haut des fausses côtes, du Cartilage Xiphoïde, & du Diaphragme, par le bas des Os des Jles, & du Penil, pardevant de tout l'Epigastre, & par derierre des cinq Vertebres des Lombes, & de l'Os-Sacrum.

On le divise ordinairement en partie anterieure & en posterieure.

L'Anterieure est externe, bornée par le haut du Cartilage Xiphoïde, & par le bas des os du Penil, Galien l'appelle Epigastre, or epigastrion *Græcis id est quasi circum ventrem*, les Latins l'appellent *abdomen ab abdendo*, parce qu'il couvre & deffend les visceres destinez à la chilification, & à la procreation, enfin les Arabes l'appellent *mirach*.

Cette partie anterieure est divisée en trois regions, en la superieure dite Epigastrique, en la moïenne nommée Ombilicale, & en l'inferieure qui est l'hypogastrique.

L'Epigastrique s'étend depuis le Cartilage Xiphoïdes quasi jusqu'au nombril, c'est-à-dire jusqu'à deux travers de doigts au dessus de l'Umbilic. Or ce mot latin

Umbilicus vient de *Umbo*, qui signifie milieu, parce qu'il est placé au milieu du corps, ainsi qu'il paroît en étendant les bras & écartant les jambes.

La region ombilicale commence, ou finit l'épigastrique, & finit un peu au dessous du nombril, qui est environ deux travers de doigts au dessous, & ainsi cette region à de largeur trois ou quatre travers de doigts.

La region Hipogastrique s'etend depuis l'umbilicale jusqu'au penil, c'est-à-dire jusqu'à l'os pubis.

On divise derechef chacune de ces trois regions en trois parties, en moïenne, droite, & gauche, les côtez, c'est-à-dire les parties laterales droite & gauche de la region Epigastrique, sont appellées hypochondres, & la partie moïenne retient le nom du tout, & est appellée Epigastre, le foye est presque tout situé en l'hipocondre droit, qui en contient le grand lobe, & la vessicule du fiel, la ratte avec la plus grande partie du ventricule, est située au gauche,, & une partie du foye qui est le petit lobe, & une partie du ventricule avec son orifice inferieur, & la partie moïenne du colon, sont contenuës dans l'Epigastre.

La region umbilicale se divise pareille-

ment en parties moïenne , droite & gauche, les Grecs appellent la moïenne Omphalos , les Latins Umbilicus, & les François nombril comme il a été dit , les parties droite & gauche ſont appellées Lombaires, les lombes & le rabe, c'eſt l'endroit ou on met les ceintures, & que les anciens ont eſtimé être le ſiege de la concupiſcence. Au lombe droit , eſt contenu le roignon c'eſt-à-dire le rein droit, une partie du boyeau colon , preſque tout le cœcum avec une portion du jejunum, & au lombe gauche eſt contenu le rein gauche, une partie des boyaux colon , & jejunum , & au milieu ſont contenus le meſentere, & la plus grande partie du jejunum.

La region inferieure appellée Hipogaſtrique, commence au deſſous du nombril, & deſcend juſqu'aux aînes, on l'appelle auſſi le bas ventre , & le petit ventre à l'égard de l'homme, parce qu'il a cette partie plus petite que la femme, peut être dit du Laurent , à cauſe du fruit qu'elle doit porter.

Cette Region ſe diviſe auſſi en trois parties, qui ſont la moïenne, la droite & la gauche, la moïenne s'étend juſqu'aux parties honteuſes , ou les poils & ſignes de puberté paroiſſent , & s'appelle proprement hipogaſtre quoiqu'Hippocrate uſe largement de ce mot en pluſieurs endroits,

entendant par ce mot tout le ventre inferieur, les deux parties laterales droite & gauche, ſont appellées les Jles ou les flancs, parce qu'elles contiennent l'Jleon, & deſcendent juſqu'au commencement des poils, ſous cette region ſont contenus l'Jleon & le rectum, les vaiſſeaux ſpermatiques, la veſſie de l'urine, & la matrice aux femmes.

On diviſe derechef la partie baſſe de cette region hipogaſtrique en droite, gauche & moïenne, les droite & gauche ſont appellées des Grecs bubones, des Latins inguina, & en François les aînes, qui donnent paſſage aux vaiſſeaux ſpermatiques, c'eſt dans ces parties que ſont les glandes que l'on dit être les émonctoires du foye, & ou il y vient ſouvent des tumeurs qu'on appelle bubons ou poulains.

La moïenne partie de cette region s'appelle en Latin pecten, & pubis, & en François la motte & le penil, qui commence à ſe couvrir de poil a quatorze ans.

La partie poſterieure de ce ventre inferieur, s'étend depuis les dernieres côtes, juſqu'à la fin de l'Os-ſacrum, & ſe diviſe en ſuperieure, & en inferieure, la ſuperieure s'appelle le rabe, & en Grec pſoa, en ce que le muſcle pſoas occupe cet endroit à côté du corps des vertebres des lombes, elle contient les lombes ou ſont ſituez les

deux reins, le droit & le gauche.

La partie inferieure de ce ventre se divise en parties droite, moïenne, & gauche, les Grecs appellent les droite & gauche, glouttoy, & les Latins nates, en François les fesses, & la moïenne est appellée la raye & le trou du cul, auquel se voïent des rugositez au tour de l'anus, que les Grecs appellent piga.

La substance de ce ventre est molle, & charneuse pardevant, afin de pouvoir s'étendre ou resserer librement en la coction des alimens, en l'expulsion des excremens, & en la portée des enfans.

Il est composé de grand nombre de parties differentes, que les Anatomistes divisent ordinairement, en contenantes, & en contenuës, les parties contenantes sont de deux sortes, les unes sont communes à tout le corps & sont aussi appellées tegumens, qui sont cinq suivant les Anciens & quelques Modernes, sçavoir la cuticule, la peau, la graisse, le pannicule charnu, & la tunique commune des muscles, mais il y a quelques Modernes qui pretendent qu'il faut retrancher du nombre de ces parties communes, le pannicule ou membrane charnuë, & la tunique ou membrane commune des muscles, disans que la premiere ne doit pas être contée pour une

partie contenante du ventre, puiſqu'il n'y en a point dans l'homme, & que ce qu'on prend ordinairemert pour le pannicule charnu, n'eſt autre choſe, que la membrane de la graiſſe, & que la membrane commune des muſcles ne ſe trouve point, à moins qu'on ne prenne pour elle, quelqu'aponeuroſe, ou la membrane propre des muſcles, chaque muſcle en aïant une propre, mais comme tous les Modernes mêmes, ne ſont pas encore d'accord ſur ce ſujet, je les rapporterai toutes par ordre, pour la ſatisfaction du lecteur, avec l'uſage que les anciens leur ont donné, afin que rien ne manque à cet ouvrage, & que l'on ſçache le ſentiment des uns & des autres.

Les parties propres contenantes du ventre inferieur, ſont ainſi appellées parce qu'elles ſe trouvent ſeulement en cette region comme ſont les muſcles de l'Epigaſtre, & le Peritoine, à l'égard des parties contenuës, les unes ſervent à la coction des alimens, les autres à l'expurgation des excremens, & les autres à la procreation, ainſi que le tout ſera expliqué en ſon lieu.



§. V.

Des parties contenantes communes. Premierement de l'Epiderme.

LA premiere des parties contenantes communes, eſt la cuticule que les Grecs appellent Epiderme, c'eſt-à-dire ſurpeau, ce mot vient de épi deſſus, & de derma qui ſignifie la peau, cette cuticule n'eſt qu'une effloration fort delié de la peau, qui reſſemble aux pellicules des oignons, privée de ſang & de ſentiment, engendrée ſuivant les anciens en partie de l'humidité oleagineuſe de la peau, & en partie des vapeurs halitueuſes des parties internes qui ſe meſlent avec un excrement groſſier & terreſtre. Hippocrate veut qu'elle ſoit engendrée ſur la peau, par l'air ou par le froid externe, & c'eſt pour cela dit-il, qu'elle ne ſe trouve point au fœtus, la peau duquel paroît fort rouge, & toute parſemée de venules, mais c'eſt une erreur de le croire ainſi, puiſqu'on à découvert que les enfans qui ſont encore dans la matrice, ont auſſi bien une épiderme, que ceux qui en ſont hors, ainſi on ne doit pas douter, qu'elle ne ſoit renfermée dans l'œuf comme toutes les autres parties. On la voit évidemment ſe ſeparer aux corps

vivans, d'avec la peau, quand aux brûlures ils s'éleve des cloches, mais aux corps morts, elle ne ſe ſepare pas, à moins que l'on ne la touche avec une chandelle allumée, elle eſt differente de la peau, en ce qu'elle n'a point de ſentiment, ny de vaiſſeaux, ſecondement, en ce qu'étant ôtée & perduë, elle ſe rengendre facilement, & enfin en ce qu'elle eſt plus denſe & épaiſſe, comme on peut juger des humeurs leſquelles chaſſées du profond du corps à la ſuperficie, paſſent à travers de la peau, & s'arreſtent en cette cuticule, ou elles font des puſtules & veſſies, elle eſt plus dure aux pieds qu'au reſte du corps, pour empêcher que la peau ne ſoit offenſée quand on marche par des lieux rudes & raboteux.

Sa couleur eſt par tout ſemblable, ſinon aux endroits ou les parties fraïent les unes contre les autres, ou elle paroît plus rouge, les ſerpens la quittent tous les ans de leur bon gré, ce que l'homme ne fait jamais, ſi ce n'eſt par maladie ou par artifice, ſa couleur eſt neanmoins differente ſelon les differentes perſonnes & les differens païs, les François l'ont blanche, les Eſpagnols l'ont baſanée, & les Maures l'ont noire.

Ses uſages ſont de ſervir de moïen au toucher, de deffendre la peau des injures

externes, de boucher les orifices des vaisseaux qui aboutissent à la peau, cela se void aux écorchûres ou la peau paroît toûjours moüillée à raison de l'humidité qui sort & exude continuellement à travers, de servir enfin d'embellissement, car en remplissant les plis, & en applanissant les rides, elle rend la peau unie, lissée, & polie.

L'Epiderme étant une pellicule fort mince, & ordinairement blanche, elle reçoit facilement la couleur de la peau qu'elle couvre, ceux qui sont d'un temperament sanguin, l'ont vermeille comme la peau, mélée de blanc & de rouge, les bilieux, l'ont seche, & tirant sur le jaune pâle, les pituiteux l'ont molle & blanche, & les melancoliques l'ont rude, brune, & plombée, outre les grandes ouvertures qu'elle a comme la peau, elle est encore remplie d'une infinité de petits pores dans toute son étenduë, pour les sueurs, l'insensible transpiration & la sortie des poils.

§. VI.

De la Peau.

Les Grecs appellent la peau derma, ce mot vient du verbe Grec dero, qui signifie écorcher parceque le propre de la peau est l'excoriation.



IIII.



La peau eſt la ſeconde partie des contenantes communes, Galien & du Laurent la definiſſent la membrane la plus grande, & la plus épaiſſe qui ſoit au corps, engendrée du mélange de la ſemence & du ſang, & doüée d'une temperature mediocre, le veritable organe de l'attouchement, la couverture, & l'ornement de toutes les parties.

Les ſentimens des Anatomiſtes ſont partagez ſur la ſubſtance de la peau, Hipocrate au livre des chairs, veut qu'elle ſoit une membrane : Veſale dit qu'elle tient le milieu entre le nerf & la chair des muſcles, c'eſt-à-dire qu'elle eſt composée ſelon ſon ſentiment du mélange de l'un & de l'autre, Colombe aſſûre qu'elle eſt engendrée de la dilatation des extremitez des vaiſſeaux, Varole pretend qu'elle tire ſon origine des nerfs les plus déliez qui ſont étendus en la ſurperficie du Corps, ſon ſentiment peut être fondé ſur ce que la peau ne peut s'ôter de deſſus la chair ſans douleur. Archange dit qu'elle eſt faite de la ſemence ; Joubert eſt de ſon avis ; Platon ſoûtient qu'elle eſt du genre de la chair ; Ariſtote eſt de ce ſentiment, & croit que la peau eſt une portion de la chair qui eſt comme brûlée & fort ſeche ; Rondelet l'a fait Ligamenteuſe ; du Laurent dit qu'-

elle est d'une nature qui tient le milieu entre le nerf & la chair, parce qu'elle n'est pas entierement dénuée & privée de sang comme le nerf, & qu'elle n'en a pas en abondance comme la chair, mais elle est dit-il, comme un nerf qui auroit du sang, ce qui a fait dire à Hipocrate que c'étoit une membrane comme il est vray, puisqu'elle peut s'étendre & resserrer facilement, elle s'allonge aux femmes grosses, aux hydropiques, & à ceux qui deviennent trop gros & trop gras.

La peau dient Galien, du Laurent & Bauhin, & ainsi que l'experience apprend, ne se reunit jamais par la premiere intention, mais seulement par un moïen d'autre nature appellé cicatrice, qui ne se repeuple jamais, de poil en l'homme à cause de son épaisseur & de sa dureté, & dont il reste une marque toute la vie.

Galien & du Laurent la tiennent pour l'instrument & l'organe de l'attouchement, & pour le juge des qualités traitables tant premieres que secondes, parce qu'elle est fort temperée sans aucun excez tant par son temperament naturel, étante comme un nerf charneux, & une chair nerveuse, que par celui qu'on appelle influent, en ce qu'elle reçoit autant de chaleur & d'humidité des muscles, des vénes & des arteres,

teres, qu'elle reçoit de froidure & de ſechereſſe, des nerfs, des ligamens, des cartilages, & des Os.

Les dernieres découvertes nous apprennent que la peau eſt formée de fibres entrelaſſées enſemble en forme de rets, qui en font l'épaiſſeur, & qu'il y a une infinité de petites glandes ſituées au deſſous de ce rets, à chacune de ces glandes il y vient une petite artere, il en ſort une petite véne, & qu'enfin un vaiſſeau l'ymphatique partant de la glande, perce ce rets, & ſe termine à la ſuperficie de la peau, & que c'eſt par ce moïen que ſe fait la ſueur & la craſſe.

La peau couvre tout le corps comme un manteau fait tout d'une piece, & comme elle n'a point de figure particuliere elle l'emprunte des parties qu'elle enveloppe.

Sa couleur eſt differente, ſuivant les differentes humeurs qui la colorent, qu'elle eſt l'humeur dit Hippocrate, telle paroît la couleur en la peau, comme on void évidemment aux perſonnes valetudinaires, car les bilieux l'ont pâle & jaunâtre, les melancoliques noirâtre, & les ſanguins rouge & vermeille, les gras l'ont plus blanche à cauſe de la graiſſe qui eſt deſſous, & les maigres l'ont plus rouge à cauſe de la chair qui la touche immediatement. El-

le change aussi diversement suivant les differentes passions de l'esprit.

Elle paroît toute continuë quoiqu'elle soit percée & pleine de trous, dont les uns sont apparens, & les autres ne paroissent pas, les premiers sont destinez pour porter quelque chose dedans ou dehors le corps, comme aux yeux, aux oreilles, aux nez, à la bouche, au nombril, aux parties genitales & au fondement, les derniers sont infinis, la peau étant en toutes ses parties percée de pores comme un crible, pour la transpiration insensible & pour donner issuë aux sueurs, & aux excremens vaporeux & fuligineux.

Les differences de la peau se prennent de la substance, à raison de laquelle l'une est rare, molle & deliée comme au visage & aux parties honteuses, l'autre est plus dure comme à la teste, au dos, aux cuisses & à la plante des pieds, & l'autre est moïenne en mollesse & dureté, comme aux mains & aux bouts des doigts comme étant l'organe de toucher qui ne doit être trop dur ny trop mol, pourvû qu'elle ne soit point calleuse, ny pleine de durillons; comme les ouvriers l'ont ordinairement.

Elle a le sentiment par tout, mais plus exquis en certaines parties, comme aux racines des ongles, au bout de la verge & des

mammelles à cauſe des nerfs qui y aboutiſſent, & plus obtûs en d'autres parties comme à la tête.

La peau fait une action ſimilaire qui eſt la nutrition, parce que toute partie qui a vie ſe nourrit neceſſairement : du Laurent lui donne auſſi une action animale, parce qu'étant, dit-il, l'organe immediate de l'attouchement externe, elle doit recevoir toutes les qualitez qui peuvent alterer l'attouchement ; car quoique la reception ſoit une paſſion de même que tout ſentiment, elle ne ſe fait pas neanmoins ſans action, *quia omnis actio re patitur agendo, & omnis paſſio re agit patiendo.*

D'où il paroît que quoique la peau ſoit naturellement blanche, elle change neanmoins, comme dit Hippocrate, à cauſe des humeurs abondantes & dominantes ; les ſanguins l'ont rouge, particulierement au viſage ; les bilieux, l'ont pâle ; les melancoliques, l'ont d'un noir fuſc & obſcur, & les phlegmatiques ou pituiteux, l'ont blanche, & qu'elle eſt l'organe de l'attouchement externe, comme les membranes internes ſont les organes de l'attouchement interne.

§. VII.

Des accidens & maladies de la peau.

LA premiere maladie de la peau est la galle, que les Grecs appellent *Aplos*, *Psora*, & les Latins *Scabies* : elle provient des humeurs corrompuës que la nature pousse quelquefois à la superficie ; si elles sont subtiles, elles s'en vont en fumée ; si elles sont grosses & épaisses, elles demeurent sous la peau, où se pourrissant elles se convertissent en galle, qui se passe assez souvent sans remede, particulierement si elle vient de repletion, d'une maladie passée, ou si elle est causée du vice de la ratte : si elle est incommode, aprés avoir saigné pour corriger l'intemperie des parties, & avoir purgé, pour evacuer l'humeur nuisible & corrompuë qui se porte à la peau, il faudra prendre de la racine de patience sauvage, la ratisser & en ôter la corde qui est dedans, l'hacher bien menuë, & la piler dans un mortier de marbre le plus que l'on pourra, y ajoûter du beurre frais, & mêler l'un & l'autre ensemble pour s'en frotter le soir devant le feu, & se coucher chaudement pour suer un peu, on guerira en trois ou quatre jours, ainsi que j'en ai fait plusieurs fois l'expe-

rience pour la galle & gratelle.

On peut auſſi ſe ſervir de l'eau de chaux que l'on fera en cette maniere ; prenez une livre de chaux vive, que vous jetterez dans un pot de ſix pintes d'eau, on ſe ſervira de cette eau ſix jours aprés l'avoir faite, y moüillant des linges pour en frotter la galle ; il faut auparavant s'en ſervir, ôter la peau de deſſus ſans troubler l'eau.

Il faut obſerver qu'il y a deux ſortes de galle; une que l'on appelle galle de chien, qui cauſe une tres-grande demangeaiſon, laquelle eſt une infection de la peau engendrée d'une bile changée en melancolie. L'autre eſpece de galle s'appelle rongne, dont il vient de groſſes bubes ou veſſies remplies de pus, qui eſt cauſée d'une bile mêlée d'une pituite ſalée : ces galles ſe communiquent par le coucher, & par le toucher; les vieillards remplis d'une pituite ſalée en gueriſſent rarement : aprés la ſaignée, on les purgera avec quatre gros de ſené infuſez dans une decoction de polipode de cheſne du ſoir au matin ſur des cendres chaudes, aprés quoi on frottera avec racines de poirée, de patience ſauvage & d'ache, que l'on fera boüillir un boüillon ſeulement, & pilées avec poids égal de beurre frais.

On ſe purgera auſſi avec deux gros de gratiole infuſée dans un verre d'eau de ſcabieuſe, ou de la decoction avec du houblon, ce qui y eſt ſpecifique.

La ſeconde maladie qui paroît ſur la peau eſt le charbon que les Grecs & Latins appellent *Antrax, ab antro latinis quia interiora quærit*, le prenant du grec, il tire ſon nom de ſon effet, parce que le mot grec *Antrax*, ſignifie en Latin *pruna, ignis*, ou *carbo*, en François charbon; car de même qu'un charbon de feu mis ſur une partie ſemble la ronger, & lui apporter la mort, le charbon appellé *Antrax* en fait autant: cette maladie vient d'un ſang chaud, épais, aduſte & boüillant.

Il y a deux ſortes de charbon, un ſimple, & un malin qui vient même dans la peſte, il eſt quelquefois gris & de couleur de cendre, & quelquefois il eſt jaune ou noir. Pour les guerir, il faut piler la ſcabieuſe, en exprimer le ſuc, & en frotter doucement les charbons de peſte, cela eſt ſpecifique pour en guerir promptement: ſi il paroît noirceur & pourriture, il faudra le ſcarifier, & appliquer le vitriol calciné en procurant la chûte de l'eſcare par le ſuppuratif, comme l'oignon de lys cuit ſous la braiſe, incorporé avec du beurre frais, particulierement s'il y a quelque

diſpoſition à la ſuppuration, il faut éviter les repercuſſifs en ce que ce ſont des tumeurs impures dépendantes d'une cacochymie ſanguine, & qui demandent plus la purgation que la ſaignée; & comme ils occupent les emonctoires, il faut plûtôt ſe ſervir des attractifs que des repercuſſifs, on peut ſe ſervir pour attractif d'un cataplaſme fait d'oignons cuits ſous la braiſe incorporez avec du beurre & vieil levain, on peut prendre du plantain & de la mie de pain cuit dans du lait, ils viennent aux aînes & aux aiſſelles.

Les bubons ſont comme les charbons, des tumeurs impures qui paroiſſent auſſi aux aînes & aux aiſſelles : s'il n'y a pas d'inflammation, il y faudra appliquer du vieil levain avec un oignon cuit ſous la braiſe; s'il y a inflammation, on preparera un cataplaſme avec oignons de lys, guimauves, feüilles de ſcabieuſe pilées, paſſées & mêlées avec graiſſe de porc, lequel ſera preparé en cette maniere : on fera cuire l'oignon de lys ſous la braiſe, & on fera boüillir des racines de guimauves, même des feüilles, s'il y en a de vertes, & des feüilles de ſcabieuſe; aïant boüillies, on les pilera, aprés quoi on les paſſera & exprimera fortement, pour en faire cataplaſme avec l'oignon de lys, la graiſſe de

porc, y ajoûtant levain de seigle pour avancer la suppuration.

Il faut observer que ces tumeurs impures demandent plus la purgation que la saignée, on usera d'abord de mets attenuatifs, froids & humides, & qui resistent au poison, comme de l'eau de bouroche, du suc de pruneaux, de grenades & d'orenges, & mettre dans les boüillons de l'ozeille.

On prendra des lavemens mollificatifs, c'est à dire emolliens faits avec racines & feüilles de guimauve, & de mauve, d'atriplex, de violette ou de violier, de parietaire, de branche ursine, de laituë, de chacun une poignée, de chaque semence froide majeure trois dragmes, des semences d'anis & de fenoüil de chacune une dragme, douze pruneaux, une poignée de fleurs de buglose & de nenuphar, faire le tout boüillir dans cinq pintes d'eau jusqu'à la diminution d'environ un tiers pour en prendre souvent éloigné des repas, y mêlant pour chaque lavement une once de casse mondée, de miel rosat deux onces, avec deux onces de miel commun & un peu de sel. On purgera avec quatre scrupules de rhubarbe, cinq grains de canelle, une once & demie de sené du Levant, moderer la dose suivant l'âge &

les forces, faire le tout infuser dans quatre onces d'eau de chicorée du soir au matin, pour le prendre à jeun, & deux heures & demie aprés on prendra un boüillon.

Comme la matiere de ces tumeurs est veneneuse, on prendra souvent des cordiaux, & on se servira souvent d'epithémes aprés la purgation; ce mot epitheme vient de epi, dessus, & thema qui signifie mis & apposé, & s'approprie à ce qui est mis sur le cœur pour le fortifier, comme de l'eau de scabieuse, de nenuphar, eau rose, & eau d'ozeille ou des sucs parties égales, une dragme de camphre trochisqué, trois dragmes de corail preparé, un scrupule de corne de cerf brûlée, un demi scrupule de saffran, avec un peu de vinaigre pour y tremper des linges qu'on appliquera sur le cœur un peu tiede, quatre fois le jour & autant la nuit; ce qu'il faut aussi pratiquer dans la peste & fievres malignes, ainsi qu'il est plus amplement rapporté dans mon Traité des Fievres: pour les cordiaux, il faut considerer le tems & la saison, parce qu'en Esté il faut prendre des eaux cordiales plus froides qu'en Hiver; par exemple, en Esté on usera des eaux d'oseille, de buglose, de laituë, de rose, & de nenuphar; & en

Hiver, on se servira plûtôt d'eau de melisse, de chardon benit, ainsi des autres, ajoûtant à quatre onces d'eau une once, ou une once & demie de syrop de limons ou de citrons, avec une demi-dragme ou une dragme, suivant l'état & l'âge des personnes, de vieille theriaque, ou de confection d'alchermes ou de hyacinthe, ou deux dragmes de la poudre de l'électuaire de gemmis.

Si le charbon ou autre tumeur maligne, cause douleur de tête, & veilles immoderées, on appliquera sur les tempes & sur le front des linges trempez dans une mixtion de quatre onces d'huile rosat, deux onces de lait de femme, & un peu de vinaigre, le tout étant tiede.

On peut aussi emplir un oignon cavé, de theriaque; & aprés l'avoir fait cuire sous la braise, l'appliquer sur la tumeur.

Pour ce qui est des poulains & phimosis, & autres accidens de verole, on en parlera au paragraphe des maladies veneriennes, ou on rapporte les remedes propres pour les guerir.

Les furoncles, qu'on appelle aussi froncles ou clous qui viennent en plusieurs endroits du corps, ne sont pas si grands que les charbons, n'étans pas plus grands qu'un œuf de pigeon, ils viennent d'un sang

épais, qui n'eſt pas neanmoins brûlé, c'eſt pourquoi on les traitera autrement que les bubons & charbons, une ſaignée eſt bonne pour diminuer la plenitude du ſang, & vuider l'humeur qui eſt fixée en corrigeant les accidens ; & comme l'humeur qui les cauſent eſt groſſiere, il ne faut pas ſe ſervir de repercuſſifs, aprés quoi on y appliquera, comme dit Galien, & l'experience que j'en ai faite, du froment que l'on aura mâché ce jour-là, à jeun. L'experience fait encore connoître que le macedonicum d'Aëtius, y eſt fort utile, & qu'il appaiſe la douleur ; il eſt diſcuſſif & maturatif, on le compoſe en cette maniere : prenez de la poix de bateau une once, graiſſe de porc cinq onces, graiſſe de taureau, ſuin de l'aine de chacun deux onces, & cinq onces de reſine de pin ; faites fondre le tout enſemble, & y ajoûtez trois onces de cire, pour l'appliquer en forme d'emplâtre : dans l'état ou vigueur du mal, on prendra des feüilles de ſureau, d'hyebles, fleurs de camomille & melilot de chacune une pincée, & une once de l'huile roſat qu'on fera cuire en oxicrat pour appliquer ſur la partie, y ajoûtant de l'huile de lin ; ou enfin prendre un remede fort ſimple & bien experimenté, qui eſt une herbe appellée orpin ou repriſe,

dépoüiller les feüilles d'une petite peau qui les couvre, & les appliquer dessus les furoncles & clous.

§. VIII.

Du Schirre, & du Cancer.

LE Schirre est une tumeur de même couleur que la partie affligée, dure, immobile, & presque insensible, produite par une humeur melancôlique naturelle, épaisse & visqueuse, qui est tellement attachée à quelque membre ou partie du corps, qu'il est fort difficile de la resoudre & de la dissiper, si ce n'est quand elle commence : il ne faut pas saigner au schirre legitime, on peut neanmoins ouvrir les vénes hemorroïdales, qui seule se pratique ordinairement en cette occasion ; mais on peut saigner à l'ordinaire au schirre phlegmoneux & erysipelateux qui reçoivent le mêlange de l'humeur sanguin, ou bilieux avec le melancôlique.

Pour la guerison du schirre, il faut purger l'humeur qui le cause par quelque vomitoire, comme crystal de tartre emetique, depuis six grains jusqu'à douze, dans quelque liqueur convenable, aprés quoi il faut faire des linimens avec la moëlle de cerf, la graisse d'oye, suif de

bouc, & l'huile de lin qu'on aura incorporé ensemble parties égales : on appliquera ensuite un cataplasme fait de racine de colevrée broïée, & cuite dans le vinaigre en consistence de boüillie : on pourra encore suivre le remede de Galien, qui est de jetter du vinaigre sur des pierres de meules échauffées, ou sur des briques rougies au feu, & en recevoir la fumée sur la partie malade ; ce qui est fort utile pour résoudre les tumeurs schirreuses.

Le Cancer est une tumeur maligne, impure & tres-pernicieuse, dure, de couleur livide, terne, & brune, ronde, inégale, accompagnées de vénes élevées, de chaleur, & de douleur sur la fin, produite par une humeur atrabilaire, c'est pourquoi il succede ordinairement au schirre, quand il s'est fait une alienation de l'humeur melancôlique naturelle, il avance beaucoup plus que le schirre, il vient en plusieurs parties du corps, à la bouche, aux yeux, à la matrice, aux mammelles, au membre viril, & au fondement : ses commencemens sont obscurs, on le sent d'abord, pour l'ordinaire, de la grosseur d'un pois, puis d'une féve, ensuite d'une noix, & d'un œuf, & enfin il devient plus ample & plus grand ; la partie se ternit, & noircit evidemment, & les vénes de la

circonference ſont quelquefois enflées d'un ſang gros & noir : dans le tems qu'il commence à groſſir, il cauſe une douleur & une chaleur comme pourroit faire la piqueure d'une éguille enflammée, & il eſt quelquefois ſans douleur.

Le cancer ou chancre n'eſt pas toûjours produit par l'humeur melancolique, mais auſſi quelquefois par un ſang chaud, brûlé & recuit, ſouvent accumulé par la ſuppreſſion du flux menſtrual, ou hemorrhoïdal, & quelquefois pendant le cours de la fievre quarte; plus l'humeur eſt lente, plus le cancer eſt benin, & demeure long-tems en même état, ſans faire plus grand outrage, à moins qu'on ne l'irrite; & plus l'humeur eſt chaude & acre, plus le cancer qui en procede, eſt malin; il conſume & ronge le cuir juſqu'à ce qu'il ſoit à découvert, & faſſe le ſang ulceré, & reſſemble à une chair corrompuë & pourrie avec ordure ſale & vilaine, horrible à voir, aïant les bords calleux & renverſez, il jette une ſanie ſubtile, noirâtre ou rouſſe, mauvaiſe odeur, cauſe une fievre lente, & continuë, & evanoüiſſement, ſur tout quand il eſt aux mammelles, les vénes étant rongées jettent du ſang de tems en tems; le cancer ulceré eſt le pire de tous, & étant confirmé, il

reçoit rarement guerison, sinon par l'extirpation & par des remedes bien specifiques, c'est pourquoi il ne faut irriter celui qui est occulte & non ulceré, étant plus sûr, selon Hippocrate, de ne les pas guerir, parce que ceux qui en guerissent, meurent plûtôt, *quibuscunque cancri absconditi fuerint, his melius est non curare, quam curare, siquidem curati, citius intereunt, non curati longum tempus etiam transigunt.* Neanmoins contre ce sentiment, j'en ai gueri plusieurs par la vertu specifique des simples & la frequente purgation.

Il faut observer que le cancer a plusieurs autres noms ; quand il vient au visage & au menton, on l'appelle *noli me tangere* ; & s'il vient aux parties inferieures, comme aux cuisses & aux jambes, on l'appelle loup, parce qu'il ronge & devore la partie comme un loup ravissant.

Pour guerir le cancer il faut saigner peu, & purger beaucoup, garder un regime de vivre rafraichissant & humectant, user de viandes de bon suc & aisées à cuire, ne manger aucunes choses salées, acres, ny de mauvais suc, ou qui engendrent un suc aduste & melancolique.

On mangera du pain de froment bien cuit, on boira du vin blanc ou clairet, on usera d'œufs frais à la coque c'est-à-dire

mollets, des poulets, poules & perdrix, agneaux, veau & mouton, les herbes potageres seront, blette qui est une espece de poirée, bouroche & buglose, & oseille, on ne mangera aucunement de chair de beuf, de chevre, de bouc de taureau, de lievre, de sanglier, de cheuvreüil, d'escargots, & poisson de mer, on rejettera d'entre les legumes & les herbes potageres les choux, les navets, les poix, fêves, & lentilles, on ne mangera point de pain ou il y ait du son, ni fait de bled corrompu, on ne boira pas de vin rouge ni de trouble, on évitera le fromage particulierement le vieux, & les choses salées & acres comme le poivre, la moûtarde, l'ail, les oignons, les choses acides, brûlées, rôties, frîtes & déssechées par trop, ou qui brûslent le sang, tout ce qui est icy rapporté sera aussi observé pour la cure du schirre.

On tiendra toûjours le ventre libre, on évitera la colere, les fâcheries, chagrins, les trop grands soins, & inquietudes, exercices & veilles immoderez.

Les lavemens seront composez de décoction faite avec fenoüil, aristoloche, bouroche, houblon, melisse, fumetere, violier, & fraizier, endive & epithim, on mettra dans chaque lavemens deux ou trois onces

onces de miel mercurial, ſuivant l'âge & les forces, avec une once d'huile de camomille, & dans d'autres deux gros de criſtal mineral, ou environ quatre gros de ſel commun.

La ptiſanne ſera faite avec échium, qui eſt la bugloſe ſauvage, les ſommitez d'houblon, polipode de cheſne recent, de chacun une petite poignée, ſemence d'anis, & de fenoüil de chacun deux dragmes, quatre groſſes pommes de renettes, ſcolopendre, capilli veneris, & ceterach de chacun une poignée, feüilles de ros ſolis, quatre onces, un citron entier, coupé par roüelles, racine de chicorée ſauvage une poignée, & regliſſe, faire le tout boüillir dans cinq pintes d'eau juſqu'à ce qu'il ſoit diminué d'un tiers, pour en boire ſouvent, mettant dans le verre que l'on prendra le matin à jeun vingt grains de ſel de corail, & on mettra dans le verre que l'on prendra le ſoir deux heures aprés un leger ſouper, dans un verre de cette ptiſanne, une once de ſyrop fait de fumeterre, de capilli veneris & d'épithim aromatiſé de canelle.

La purgation ſera de deux gros de ſené d'orient, quatre ſcrupules de bonne rhubarbe, & cinq grains de canelle que l'on fera infuſer dans quatre onces de petit lait de chevre pendant douze heures, &

l'aïant passé & exprimé, on y mêlera une once de syrop violat, pour le prendre le matin à jeun; on augmentera ou on diminuera la dose selon l'âge & les forces, & deux heures & demie aprés on prendra un boüillon.

Il faut observer de ne se point purger, avec des pilules parcequ'elles dessechent trop : on prendra le lendemain de la medecine au lieu du sel de corail, à jeun dans un verre de la ptisanne, depuis une dragme jusqu'à deux de theriaque, & ne manger que cinq heures aprés cette prise.

On usera souvent d'écorce de citron confit, & de poudre d'écrevisses, & de grenoüilles un demi gros dans un peu de vin blanc.

Pour fortifier le cœur, on prendra de tems en tems, selon la necessité, un gros de confection d'hyacinthe, ou d'alchermes, ou des fragmens des pierres precieuses.

On appliquera sur le cancer de la morelle & l'agrimoine pilées, ou du suc de coriandre, des lentilles cuites en vinaigre, & de la chair d'escargots boüillie, ce qui est aussi specifique pour le schirre; on se sert aussi de l'huile de grenoüilles vertes, tant pour discuter que pour appaiser la douleur.

Paul Eginette nous a laiſſé une composition pour faire un liniment fort utile, qui eſt de prendre le deſſus des écrevices de riviere brûlé au poids d'une once, trois dragmes de poudre de grenoüilles vertes, une once de litharge d'or, du plomb brûlé & lavé, de la tuthie preparée, de chacun deux dragmes, de la ceruſe lavée en eau roſe une dragme & demie, du ſuc de bourſe à paſteur & de plantain, de chacun trois onces & demie, de l'huile de myrthe quatre onces, & d'agiter le tout long-tems dans un mortier de plomb pour en faire un liniment.

Pour réprimer la fureur, & adoucir la douleur, il faut ſe ſervir de cet onguent: prenez quatre onces d'huile roſat, une once de ſemence de pavot blanc, une demi-dragme de ſemence de juſquiaſme, & autant, c'eſt à dire, demi-dragme d'opium, une demi-once de gomme arabique, & un peu de cire, mêler le tout enſemble pour s'en ſervir. Mais au commencement de la tumeur, il faut ſe ſervir de grenoüilles vertes pilées, qu'on appliquera ſur la partie.

Si le cancer eſt ulceré, il faut fomenter chaudement & long-tems, la partie malade avec decoction de marube blanc dans du vin blanc, & un peu de ſel.

Pour guerir tant le cancer, que les loups des jambes, il faut faire infuser de la chaux vive en eau commune, & battre cette eau avec huile d'olive pour en faire des linimens.

On peut aussi prendre tant pour le cancer que pour les ulceres chancreux de la bouche, de l'eau de chaux preparée en cette maniere : on mettra dans un poislon de l'eau commune une pinte qu'on fera un peu boüillir ; l'aïant retirée du feu, on y mettra deux livres de chaux vive, la laisser reposer un jour, bien couverte, aprés quoi ôter la croûte qui se sera formée sur l'eau, la mettre dans un plat de terre neuf, & tirer l'eau du poislon sans troubler ni remuer ce qui est au fond ; mêler cette eau avec la croûte qui est le sel de la chaux, les laisser reposer environ dix heures, y tremper un linge blanc & usé, pour en fomenter doucement le cancer & les loups des jambes, que l'on couvrira d'un autre linge trempé dans cette eau & plié en plusieurs doubles, l'ôter quand il sera sec en l'humectant avec la même eau, afin de ne pas offenser la partie, & continuer ainsi suivant la necessité.

Pour les ulceres chancreux de la bouche, il en faut prendre de tems en tems un peu dans la bouche, pour s'en garga-

riſer ſans rien avaller ; on la crachera avec ce qu'elle aura attiré.

Si le lait grumelé cauſe le cancer au ſein des femmes, on prendra une chopine de vin, une livre de miel, & douze jaunes d'œufs, faire cuire le tout à feu lent juſqu'à la conſomption du vin, pour en appliquer ſoir & matin chaudement ſur le ſein avec étoupes.

L'eau de chardon benit eſt ſpecifique pour fomenter toute ſorte de cancers au ſein des femmes, aprés les avoir nettoïez, les couvrant enſuite avec de la poudre de ce chardon, & continuer ſelon la neceſſité.

§. IX.

De l'Eryſipele & de l'Herpes.

ERyſipele vient du mot Eryeſtai, ſe traîner d'une partie à une autre, & de Pelas, auprés : on l'appelle auſſi Erythropelas, en ce cas il vient d'Erythros, qui ſignifie rouge ; Hippocrate l'appelle feu volage, & nous l'appellons feu S. Antoine : on comprend encore ſous ce nom les puſtules bilieuſes, les veſſies, les bubes, & l'Herpes. Il occupe la peau avec chaleur, douleur & rougeur ; il eſt cauſé d'un ſang ou humeur chaude & bilieuſe natu-

relle, & s'il est plus ou moins mêlé de pituite ou de melancôlie, l'humeur en est plus acre & subtile, ou plus douce & plus temperée.

L'Erysipele causé de bile pure, si il arrive à son dernier degré, il ulcere & enflamme la partie où il se jette; si le sang domine, il est plus temperé, il ne le faut pas neanmoins negliger, à cause des accidens fâcheux qu'il peut causer, l'inflammation se jettant aussi quelquefois sur la chair: quand il occupe la tête & la face, il est dangereux, parce qu'il peut se communiquer aux membranes du cerveau: si il se jette sur la matrice d'une femme grosse, il tuë l'enfant, & par consequent il est mortel: quand il suppure & vient à se pourrir, ou qu'il vient aux os denüez de leur chair, c'est mauvais signe: si il se jette sur les cuisses, il commence par la tumeur de l'aîne; dans le tems de la fluxion, il cause une douleur aiguë, & la fievre, la tumeur n'est pas evidemment élevée, mais elle s'étend en long & au large, la couleur est mêlée de jaune & de rouge, qui disparoît quand on le touche, mais elle revient aussi-tôt; il se traîne comme l'Herpes, car quittant sa premiere place, il se glisse peu à peu sur les parties voisines.

CELSE fait de deux sortes d'Eresipele,

un douloureux & brûlant, & l'autre qu'il appelle feu ſacré, qui eſt l'ulceré ; le premier qu'on appelle ſimple, eſt cauſé du ſang boüillant & ſubtil, c'eſt à dire, bilieux : l'entamé ou ulceré, eſt cauſé d'un ſang participant de quelque petite portion de la bile excrementeuſe, qui commence à s'échauffer, & ſe porte par ſa ſubtilité juſqu'au cuir ſans s'élever en tumeur, c'eſt ce qu'on appelle Eryſipele exquis, a la difference de celui qu'on appelle phlegmoneux qui eſt plus enflé, mais moins ardent, & de l'oëdemateux qui l'eſt encore moins ; & on les appelle plûtôt tumeurs eryſipelateuſes, bâtardes & non vraïes, qu'Eryſipeles.

Le regime de vivre doit être rafraîchiſſant, humectant & épaiſſiſſant, il ne faut pas manger de viande graſſe, douce, acre ni chaude, parce qu'elles ſe tournent facilement en bile, on uſera pour herbes potageres, des laituës, pourpier, avec ozeille, & citroüille.

La ptiſane ſera faite avec orge mondé, treffle aceteux, racine de tormentille, de nenuphar, & cinobaſte, c'eſt à dire éponge d'églantier, avec fruit de berberis & regliſſe.

Le trop grand exercice, les veilles, la colere, le trop parler, & l'uſage

de Venus, lui ſont contraires.

Si l'humeur n'eſt pas beaucoup acre, & que le corps ne ſoit pas beaucoup bilieux, on ſe ſervira de lavemens rafraîchiſſans, comme de morelle, violier, guimauve, ortie blanche, argentine, bouroche & poirée, on y ajoûtera du ſené pour donner plus d'activité; on y mettra pour chaque lavement trois onces de miel roſat & deux dragmes de criſtal mineral.

Si l'humeur eſt acre & que le corps ſoit bilieux, on purgera ſouvent ſans ſaigner; de crainte que par la phlebotomie, on ne tire le ſang qui retient l'humeur bilieuſe, & que l'on n'augmentât la douleur & les accidens; mais ſi le corps eſt ſanguin, la ſaignée ſera utile.

On connoîtra ces differentes humeurs dominantes par les urines; ainſi que je l'ai amplement expliqué dans mon Livre intitulé le Miroir des Urines.

Pour preparer l'humeur, on fera une telle compoſition: prenez ſyrop de ſuc d'endive, ſyrop de nenuphar de chacun deux onces & demie, eauës de chicorée & de bugloſe de chacune quatre onces, de ſantal citrin une dragme, pour en faire trois juleps clarifiez que l'on prendra; ſçavoir, un le matin, un à midi, & un au ſoir, deux heures aprés le repas,

pour purger le lendemain.

La purgation se fera en cette maniere : prenez six dragmes de tamarinds, bien choisis ; ce sont, selon Mesué, des fruits de certains palmiers sauvages, qui croissent dans les Indes, six pruneaux & six jujubes, demi-once de raisins de passules, c'est à dire, selon Galien, tous raisins sechez au Soleil, les monder de leurs pepins, une demi-poignée d'orge, semence de melons & de laituë, de chacun trois dragmes, fleurs de violettes, de roses, & de nenuphar, de chacun une pinsée, dont on fera decoction dans chopine d'eau ; l'aïant passé, on mettra & on dissoudra dans la coulure, qui sera au moins de quatre onces, une demi-once de casse mondée, trois dragmes de catholicon, quatre scrupules de rhubarbe qu'on aura fait infuser dans du petit lait de chevre, l'aïant passé & exprimé cinq grains de canelle, une once de sirop violat, & demi-dragme d'huile d'amande douce, tirée sans feu, pour en faire une potion qu'on prendra le matin à jeun, & un boüillon deux heures aprés.

On n'appliquera point sur l'Erysipele aucune huile ni graisse, parce qu'elles s'enflamment, ni d'emplâtres, parce qu'ils empêchent la transpiration.

On appliquera, aprés la purgation, les

ſucs ou les eaux diſtillées de joubarbe, de pſylium, de repriſe, ou de morelle, ou de la chelidoine recemment cueillie & pilée, réïterer ces remedes pluſieurs fois : Hippocrate *Aphor.* 23. *l.* 5. dit qu'il faut ſe ſervir d'eau froide pour guerir l'Eryſipele non ulceré, parce qu'elle éteint l'ébulition & ferveur du ſang, & l'acrimonie bilieuſe dont il eſt engendré ; mais l'eau froide bleſſe l'Eryſipele ulceré, car elle eſt mordicante aux ulceres, & fait douleur, ou on fomentera la partie avec decoction de feüilles de ciguë dans l'eau commune étant tiede.

Quand l'Eryſipele ſe tourne en ulcere, on ſe ſervira de ce qui ſuit : prenez le ſuc des ſommitez de ronce & de morelle, de chacun une once, trois dragmes d'huile roſat, un peu de vinaigre, de la ceruſe, & de la litharge, de chacune une demi-once, pour en faire liniment.

Si l'Eryſipele s'endurcit, on fera ce qui ſuit : prenez de l'huile violat & roſat, de la graiſſe de poule, & du beurre, de chacun deux onces, graiſſe de chevre & de veau, de chacun une once & demie, de la moëlle de l'os de la cuiſſe de veau, une once, mucilage de guimauve, de mauve & de pſylium, de chacun ſix onces, faire tout boüillir juſqu'à la conſomption du

mucilage ; ajoûtez-y enſuite trois onces de litarge d'or & de la cire blanche, autant qu'il en faut pour faire un cerat mol, & en faire liniment.

Les ſymptomes que cauſe l'Eryſipele, ſont la fievre, douleur de tête, veilles & ſoif.

Pour appaiſer la douleur de tête, on prendra trois onces de lait de femme, une once de vinaigre, quatre onces d'huile roſat, deux blancs d'œufs les germes ôtez ; mêler le tout enſemble, pour en frotter les tempes & le front, ou prendre ſeulement de l'eau roſe avec du vinaigre.

Pour appaiſer la ſoif, on mettra dans un verre de ptiſanne faite avec treffle aceteux & fruit de berberis, ou dans un verre d'eau d'orge, une once de ſirop violat, ou de citron, ou de gelée de groſeilles.

Il arrive ſouvent intemperie chaude du foye dans le cours de ce mal, ce qui cauſe beaucoup de bile qui augmente le mal: pour y remedier, il faut prendre des fleurs de roſes rouges, de violettes, & de nenuphar, de chacun une demi-pincée, du corail rouge, du ſantal blanc & du rouge, de chacun quatre ſcrupules, de la ſemence de laituë & d'endive qui eſt une eſpece de chicorée, de chacune une dragme, de

ſpode, une demi-dragme ; reduire le tout en poudre, & les enfermer dans un ſachet fait en forme de croiſſant de Lune, qu'on parfumera avec la vapeur d'eau roſe & de vinaigre, pour l'appoſer ſur la region du foye.

Les puſtules, les veſſies, & les bubes, ſont ordinairement de même nature que le feu volage, étant toutes eſpeces d'Eryſipeles : c'eſt pourquoi on ſe ſervira des mêmes remedes, commençant par la ſaignée ; & aprés la purgation, on ſe ſervira d'eau de plantain, dans laquelle on aura fait infuſer deux dragmes de poudre de ſouffre vif, avec de la litarge & de l'alun en poudre, pour mettre ſur le mal : on prendra à même fin, quatre onces de jus de citron, deux dragmes de ſouffre vif pulveriſé, & deux dragmes de ceruſe de Veniſe, pour étendre pareillement ſur le mal.

L'Herpes eſt ainſi appellee par les Grecs du mot *Herpo*, qui ſignifie gliſſer & ramper, parce qui ſe dilate & ſe gliſſe aux parties voiſines : les Latins l'appellent *Papula*, les François, *Bubo*, ou bube, échauboüillure & dartre. C'eſt une ardeur qui ronge la peau, & la rend rude, âpre & inégale par des petites puſtules ; ce qui eſt cauſé quand l'humeur bilieuſe eſt vitiée &

éloignée de ſon état naturel, & on l'appelle ſimple : mais il y en a une autre eſpece qui eſt ſauvage, qu'on appelle herpes corroſif ; il eſt cauſé par une bile mêlée de pituite, il brûle & ulcere tout le cuir, le ronge & le devore ; & quand les puſtules ſont crevées, il s'étend en largeur & en rondeur, & ſemblent vouloir penetrer dans les chairs. Les ulceres & entameures qu'il a faites, reſtent & demeurent ſéches : la bube ou herpes ſimple, eſt plus benigne ; elle n'apporte au cuir qu'une rudeſſe & inégalité ſuperficielle, & reſſemble à des boutons, de la groſſeur d'un grain de millet, qui s'élevent de l'epiderme, ſous laquelle elle eſt placée.

Ces deux eſpeces d'herpes ſe gliſſent, courent & rodent de tous côtez, en faiſant un tel circuit, que le milieu ſe trouve ſouvent gueri, & les environs vont toûjours en augmentant.

L'Ulceré tient de l'Eryſipele, & lui reſſemble tellement, que pluſieurs Medecins les ont confondus en un même genre ; ils ſont neanmoins differens, en ce que l'eryſipele vient & procede d'une fluxion qui paroît tout à coup, & l'herpes & la bube boutonnent peu à peu & à la longueur du tems, & ſans fluxion evidente : l'herpes a

ses bubes séches, lesquelles étant crevées, ne jette point de sanie ni de pus ; l'erysipele les a au contraire, grandes, ulcerées & humides, & rendent un pus saigneux. L'herpes a de grandes demangeaisons, & l'erysipele a beaucoup de douleur & de chaleur.

L'Herpes milliaire est toûjours accompagné de grand prurit & envie de se gratter, avec chaleur & ponction, comme piqueures de fourmis, & degenere en petits ulceres.

L'Herpes sauvage & corrosif, est toûjours avec ulcere qui ronge, & mine la surface des muscles, & se change facilement en ulcere chancreux ; qui s'étend, comme il a été dit, d'un côté & d'autre: ce qui a fait dire à Fernel que la bube que les Latins appellent *fera*, s'appelle herpes excedens, *quia serpit in latum & altum.*

Pour guerir l'herpes, on gardera le même regime de vivre, & on purgera de même que dans l'erysipele, sans oublier la saignée.

On appliquera sur l'herpes simple, égales parties de suc de morelle & de créme de lait, avec un jaune d'œuf, & on mettra par dessus une compresse trempée dans l'oxicrat ; & aprés la purgation, on appliquera sur la partie, un onguent fait

avec huile d'olives & cire neuve, que l'on fera incorporer dans un plat de terre, sur un petit feu de charbons, & on guerira promptement.

Pour les herpes sauvages, c'est à dire, les bubes corrosives & malignes, on prendra du mercure sublimé & du vif argent, parties égales ; les broïer ensemble avec un peu de beurre, jusqu'à ce que le mercure soit éteint ; & on y ajoûtera d'autre beurre & un tiers moins de ceruse passée par le tamis : le tout étant incorporé ensemble, on en appliquera sur la partie.

Hippocrate *lib.* 5. *Aphor.* 22. dit que l'eau chaude est fort utile aux herpes rongeans le cuir.

Pour les dartres des mains, qui sont des aprêtez de cuir, il les faut laver avec une telle composition : prenez eau de plantain une chopine, & une dragme de sublimé, que l'on fera boüillir dans un pot vernissé jusqu'à la consomption de la moitié, & la passer pour s'en servir.

Pour les dartres des mains causées de la grosse verolle, on se servira des remedes generaux de la verolle, ainsi qu'il est expliqué ci-aprés ; aprés quoi on appliquera dessus un liniment composé avec huile de noix & de cire, auquel on ajoûtera de la poudre de mercure.

Ou on se servira du remede qui suit, que j'ai experimenté plusieurs fois : prendre les sucs de l'apathum à feüilles longues, de joubarbe, de plantain, de langue d'oiseau, d'olivier sauvage & de mauve, de chacun deux onces, de bon vinaigre une livre, de la farine d'yvraye rôti, de la semence de cresson alenois, de chacun trois onces; mêler le tout ensemble, & le laisser reposer quelques jours; aprés quoi on jettera le vinaigre qui nage par dessus, & oindre & faite liniment sur la partie, du reste.

Les Verruës sont des tumeurs dans la peau, qui sont causées d'une humeur tres-épaisse, & croissent le plus souvent aux mains & au visage.

Il y a une autre sorte de Verruë, qu'on appelle clou, qui vient ordinairement aux pieds & fait beaucoup de douleur.

Pour guerir toutes ces Verruës, il faut prendre du suc de bouroche recemment pilée, pour en frotter par intervalle la partie, jusqu'à ce qu'elles soient entierement gueries.

Pour guerir tant les verruës que les poireaux, il n'y a qu'à les frotter d'une herbe appellée Verrucaire, parce qu'elle y est specifique.

§. X.

§. X.

De la Lepre & de la Teigne.

LA Lepre ſuccede ſouvent à la galle, & à l'herpes ſauvage quand on les neglige, elle procede de melancolie non naturelle mélée d'humeur pituiteuſe, groſſiere, viſqueuſe & ſalée, elle ne s'attache pas ſeulement à l'épiderme, mais à toute la peau; le corps qui en eſt atteint ſe conſume peu a peu, & devient maraſme à la ſuite du temps, parce que la lepre devore comme un loup, tous les membres, elle eſt contagieuſe, & peut être cauſée par conſequent, par le toucher des lepreux, ou par une tache de naiſſance, elle eſt auſſi cauſée par les mauvais alimens, par les humeurs brûlées, & converties en melancolie repanduë par tout le corps, & par le vice du foye & de la ratte. C'eſt la pire & la plus maligne de toutes les maladies de la peau, elle l'entame, la dechire, la crevaſſe & la ronge juſqu'au bout, en tombant pluſieurs menuës & petites écailles les unes blafardes, les autres ternes, & noirâtres.

Les ſignes ſont une vilaine, & méchante couleur des yeux, on n'a point de poils, on a les oreilles rondes, les ſourcils élevez & épais, le nez relevé, & large en dehors,

& étroit en dedans, une voix enroüée comme si on parloit du nez, puanteur d'haleine, un regard fixe & horrible.

Le regime de vivre sera le même qu'au cancer, & on ne boira que du vin vieux clairet avec de l'eau, le pur & le couvert étant contraire.

On purgera l'humeur bilieuse & melancolique, mais auparavant de purger on preparera l'humeur par des potions faites avec syrops d'endive, de buglose, & de fumeterre de chacun une once & demie, eaux d'houblon, de chicorée, & d'endive de chacune trois onces, de la poudre des trois sautaux une demi-dragme, de canelle une dragme, ces potions clarifiées & aromatisées serviront pour trois doses sçavoir la premiere dose le soir deux heures aprés un leger souper, le lendemain matin une autre à jeun & le soir la troisiéme comme la premiere, pour être purgé le lendemain matin ainsi qu'il suit, prenez une dragme & demie de bonne rhubarbe, qu'on aura fait infuser dans de l'eau d'endive, & exprimée, de l'électuaire diacarthami & de la confection hamech de chacun trois dragmes, que l'on meslera avec une once de syrop capilaire de Mont-Pelier, & on prendra trois heures aprés un boüillon, gardant la chambre ce jour-là.

Aprés qu'on aura été purgé on usera du bain ainsi preparé, prenez des racines & feüilles de la pathum acutum trois poignée de racine d'énula campana demi-livre, des racines d'acore, & de colevrée de chacune une livre, des mauves, violettes ou violier, scabieuse, fumeterre, chelidoine, saponaria, calamenthe & de lierre de chacun deux poignées, de l'orge commune, des lupins, des fêves, des lentilles, de chacun une livre & demie, du son une livre, & deux poignées d'hellebore que l'on fera cuire en eau suffisante pour en faire un bain, dans lequel on se mettra trois matins de suite, y demeurant le plus que l'on pourra, ensuite se mettre au lit pour y suer un peu, aprés quoi on ajoûtera au bain, deux ou trois livres de sel commun, une livre d'alun, & quatre onces de vitriol, pour se baigner encore trois jours comme les trois premiers, sans suer dans le bain, ni dans le lit, c'est pourquoi avant d'y entrer; il faudra faire un liniment soir & matin en cette maniere, du suc de la pathum acutum, & d'énula campana de chacun trois onces, du suc de calamenthe, de fumeterre, de chelidoine de chacun deux onces, de suc de limons ou de grenade aigre quatre onces, terebenthine trois onces, litharge deux onces, de ceruse lavée une once, de tu-

thie une demi-once, du sel commun une dragme, du soufre vif une dragme & demie, d'hellebore une dragme, de mercure deux onces, d'huile rosat & de mirtilles de chacun deux onces, mesler le tout ensemble pour en oindre le corps soir & matin comme il a été dit.

On peut aussi faire un bain avec de la vervéne, qu'on fera boüillir jusqu'à diminution d'un tiers.

Il y en a plusieurs qui ont été gueris de la lepre par l'amputation des testicules, diminuant par ce moïen la chaleur du foye qui causoit un sang brûlé & aduste.

La Teigne, & la rogne, c'est-à-dire grosse galle ne different pas beaucoup de la lepre, c'est pourquoi on gardera un même regime de vivre, on seignera & on purgera souvent, aprés quoi pour guerir la teigne qu'on appelle aussi rache, on rasera la tête & on la fomentera chaudement avec de l'urine pendant trois jours, on y appliquera ensuite soir & matin pendant quelque temps, des feüilles & le suc de boüillon blanc, qu'on aura pilées dans un mortier & étendu sur un linge.

Pour la galle ou rogne des enfans, on prendra de la terebenthine lavée neuf fois, quatre onces, du beurre frais deux onces, du sel une once, un peu de suc de citron,

deux jaunes d'œufs, une once d'huile rosat, dont on fera onguent pour en frotter les parties incommodées.

Pour leur tenir le ventre libre, on fera des potions avec racine de patience sauvage pilée, deux onces, une grosse pomme de reinette coupée par petits morceaux, une demi-poignée d'agrimoine, & deux onces de miel de Narbonne : on fera boüillir le tout dans une pinte d'eau, jusqu'à la diminution d'un quart ; on le passera ensuite pour en prendre tous les matins un petit verre, si l'enfant passe deux ans ; & si sont des petits enfans, même à la mamelle, on leur en fera prendre souvent par cueillerée.

§. XI.

De la Gangrene, & Sphacele.

LA Gangrene vient d'humeur mélancolique, ou des tumeurs, plaïes, & ulceres mal soignez & pensez : c'est au commencement une corruption de la partie, & un acheminement à la mortification ; mais quand elle arrive au point, & en tel état que la partie est morte & éteinte par la corruption, c'est une mortification achevée, qu'on appelle Sphacele : or *Sphachelos* en Grec, signifie *Sideratio*

en Latin, & en François, entiere corruption de quelque partie.

On connoît la Gangrene par la couleur noire & livide, par la puanteur, par un ſentiment obſcur au commencement, ſans aucun ſentiment enſuite, une molleſſe à la partie qui étoit auparavant dure; on la peut guerir dans ſon commencement, mais quand elle eſt une fois conſommée, il n'y a plus de remede.

On commencera la cure de la Gangrene par un regime de vivre, propre pour attenuer, rafraîchir, & obvier à la pourriture : on pourra boire du vin delicat, un tiers avec deux tiers d'eau; les viandes ſeront de bon ſuc, comme chapons & autre volaille, veau & mouton : on mettra dans les boüillons pour herbes potageres, de l'oſeille, laituë, bouroche & bugloſe: on prendra des ſemences de laituë, & de pavot blanc, de chacun une demi-dragme, des quatre ſemences froides majeures contuſes, de chacun trois dragmes, de la poudre de diamargariton froid, une dragme & demie; on mêlera tout ce que deſſus enſemble, & on en fera des paquets de deux dragmes & demie, dont on en mettra un boüillir à la fin de chaque boüillon dans du tafetas rouge, puis on l'exprimera, & on prendra ſouvent de ces

boüillons. Pour ce qui eſt de la compoſition du diamargariton, je la rapporterai ici pour la ſatisfaction de ceux qui ne la ſçavent pas : il eſt donc compoſé de perles fines broïées tres-ſubtilement ſur le porphyre, & de ſucre blanc diſſous dans de l'eau roſe, ou de bugloſe, & cuit en conſiſtence d'électuaire ſolide, c'eſt à dire, comme de ſucre roſat.

On purgera avec quatre ſcrupules de rhubarbe, cinq grains de cinamome, c'eſt à dire, de la meilleure canelle, infuſez dans quatre onces de petit lait de chevre, ou d'eau de bugloſe, y ajoûtant une once de manne de Syrie, ou dix dragmes de celle de Calabre, & deux onces de ſyrop roſat ſolutif.

Deux heures aprés, on prendra un boüillon, comme il eſt dit ci-deſſus ; & une heure aprés le boüillon, on prendra une dragme de coriandre en poudre, dans deux onces d'eau de fleur d'oranges.

Si la couleur naturelle & vive de la partie, ſe change en couleur plombée & noire, il faut d'abord ſcarifier la partie gangrenée, la laver enſuite d'eau marine, qui eſt de l'eau & du ſel, & ſe ſervir de l'eau qui ſuit : prenez trois chopines d'eau, les verſer ſur une demi-livre de chaux vive ; le boüillon de la chaux étant fini, on y

mettra un gros de mastic en poudre, & deux gros d'arsenic pulverisé; mêler bien le tout ensemble, le laisser rasseoir, le passer, & ajoûter dans la coulure deux gros de mercure sublimé corrosif en poudre, six gros d'esprit de vin, vingt grains d'esprit de vitriol, pour en fomenter la partie.

§. XII.

De l'Hydrocephale.

IL arrive souvent à la tête des enfans nouveaux nez, une tumeur, qui se fait d'un amas d'eau entre le cuir & le crane, qu'on appelle Hydrocephale, du mot grec *Hydor*, *Aqua*, Eau, & de *Cephalé*; Tête; parce que c'est proprement une hydropisie de la tête: elle est causée par une humeur sereuse, qui se décharge aux parties exterieures de la tête, qui se répand par tout, & la rend si grosse & pesante, qu'à peine le col la peut soûtenir & porter, ce qui arrive assez souvent aux personnes plus âgées; mais aux enfans nouveaux nez, elle peut être causée par differentes humeurs qui séjournent & croupissent dans la matrice de la mere, s'y amassant par son mauvais regime, qui cause beaucoup d'excremens sereux à l'enfant, que la na-

ture renvoïe à la tête ; l'imprudence des Sage-femmes qui presse trop cette partie encore molle, y contribuë beaucoup : il arrive quelquefois que ces eaux sont contenuës entre la dure-mere & le crane, & qu'elles dilatent les sutures de la tête.

Si les eaux sont contenuës dans la capacité interne du cerveau, & que les sutures en soient dilatées ; la cure en est fort difficile.

Si ces eaux coulent & se déchargent sur les yeux, elles causent des cataractes, des chassies & des taches : si elles se déchargent sur les oreilles, elles causent une tumeur froide & la surdité.

Si l'humeur tombe sur les gencives & s'insinuë dans le nerf, elle cause douleur de dents : & si enfin elle coule & se porte aux jointures, elle y cause des douleurs & les gouttes ; ce qui est tres-necessaire à observer, pour rendre raison de ce que les enfans sentent des douleurs aux jointures avant l'âge de puberté.

Pour guerir cette maladie, qui est assez ordinaire aux enfans, il faut commencer à ordonner un bon regime de vivre à la nourrice ; il faut qu'elle boive & mange peu, & sobrement, & qu'elle ait toûjours le ventre libre, qu'elle use fort peu de boüillons, de potage, & de viande boüillie,

mais plûtôt d'une viande de bon suc, qui se puisse aisément cuire, & qu'elle soit rôtie, du pain salé, & du biscuit, dans lequel on mêlera de la poudre d'aneth ; elle ne mangera point de fruit, de legume, ni de poisson.

On arrosera la tête de l'enfant d'une decoction faite en cette maniere, qui servira de discussif pour consumer cette humidité, & d'astringent pour fortifier la partie : vous prendrez de la calamente, de l'origan, du pouliot sauvage, du serpolet, de la sauge, de la betoine, du savinier, de la camomille, de chacun une demie poignée, des fleurs de stoechas, de romarin, d'aneth, noix de cyprés, de roses, de chacun deux gros, & une poignée de son ; faire cuire le tout dans une pinte de lexive faite de cendres de sarment & de vin gros & couvert, c'est-à-dire chopine de chacun : quand le tout sera cuit, on arrosera de la decoction, comme il a été dit, la tête, afin de la dessecher & de la fortifier. Quand on aura continué trois jours, on fera un liniment ainsi qu'il suit : prenez de l'absynthe, de la camomille, & du melilot, le tout en poudre, de chacun deux onces, du beure frais, & de l'huile de camomille ou d'aneth, de chacun quatre onces, avec un peu de cire pour

en faire liniment. Enfin, pour empêcher que la matiere ne repululle, fortifier & affermir la tête : on l'oignera avec du vin austere & de l'huile commune.

Pour ce qui est de toutes les autres tumeurs qui viennent en differentes parties du corps, on en parlera chacune en son lieu.

La petite verole & la rougeole, sont des pustules sur la peau, qui sortent par l'ebullition du sang qui étoit retenu depuis la naissance, dont la matiere vient de la matrice ; c'est pourquoi il n'y a presque personne qui en soit exempt.

La difference qu'il y a de la petite verole, d'avec la rougeolle, c'est que les marques de la rougeolle sont plûtôt des taches que des pustules, & ne sont pas en si grande quantité que celles de la petite verole, & elles ne sont presque pas plus élevées que la peau : au contraire les pustules de la petite verole, sont bien plus élevées.

Les signes & symptomes sont aussi differens, quand les marques de la rougeolle sortent, les larmes sont plus abondantes, & souvent plus acres, qu'en celles de la petite verole ; de plus, la difficulté de respirer est bien plus grande dans la rougeolle, de même que l'ardeur de la fievre ; la douleur du dos n'est pas neanmoins si

grande, parce que comme il y a dans la petite verole une plus grande abondance de mauvais ſang, il s'enſuit une douleur de dos plus grande ; les cauſes ſont pareillement differentes, en ce que la petite verole vient d'une trop grande abondance de ſang corrompu, & que la rougeolle, dont les taches ſont auſſi de couleur de pourpre, quelquefois d'autre couleur, vient & procede de l'acrimonie & de la grande chaleur du ſang : il y a encore cette difference que les taches de rougeolle ſortent le plus ſouvent tout à coup & en même tems par tout le corps, & la petite verole ſort lentement & ſucceſſivement, tantôt en une partie, tantôt à une autre.

Ces marques ont auſſi des noms differens chez les Latins ; celles de la petite verole s'appellent *Variolæ*, & celles de la rougeolle *Morbilli*.

Ces taches ſont contagieuſes, parce que les vapeurs qui exhalent & ſortent continuellement du corps des malades par les pores inſenſibles de la peau, à cauſe de la pourriture des humeurs qui cauſent cette maladie, contractent une certaine malignité & humeur fort gluante, que les enfans attirent avec l'air dans le corps, par l'inſpiration qui corrompt enfin leurs

humeurs, d'où viennent la petite verole & la rougeolle.

Ces pustules sont le plus souvent salutaires & marques de santé ; parce que par ce moïen le sang est purifié & purgé de toutes taches interieures, de même que de l'infection de tout le corps que l'on a contracté du sang maternel dans la matrice.

On peut saigner pour faciliter la sortie de ces pustules ; on donnera souvent des potions faites de decoction de scabieuse, scordium & de scorsonere, de sercifis & de barbebouc.

On mettra dans la ptisanne ordinaire, des jujubes & des raisins de panse, & on prendra souvent des cordiaux ; ces maladies n'étant pas sans quelque espece de venin, particulierement si les pustules ont peine à sortir : les cordiaux seront composez d'eau de melisse, ou de chardon benit, ou de bouroche, d'angelique ou de scabieuse, dans un verre de laquelle on mettra un gros de confection d'hyacinthe, ou vingt grains de sel de corail : on prendra aussi de l'eau theriacale, ou un gros de vieille theriaque : les perles, le bezoard, la poudre de vipere, le zedoire & le sel de corne de cerf, sont tres-utiles dans ces maladies, même dans la peste & dans le pourpre.

Il y a encore une petite verole qui arrive ſans fievre, & qui ne dure pas plus de trois jours ; les puſtules ſont blanches, & reſſemblent à des petites veſſies remplies d'une humeur ſereuſe, qui ſe crévent & ſe ſechent le même jour : comme elle n'eſt pas dangereuſe, il n'eſt pas neceſſaire d'uſer de remedes, il faut laiſſer agir la nature.

La petite verole & la rougeolle arrivent ordinairement ſur la fin dè l'Eté ; & il y a moins de danger quand l'une & l'autre paroiſſent aprés la fievre, & le peril eſt plus grand, quand la fievre ne vient qu'aprés que l'une & l'autre paroiſſent.

Les ſignes de la petite verole ſont, douleur de tête, envie de vomir, peſanteur & laſſitude, abbatement, fievre & mal de reins, & quelquefois douleur à la plante des pieds, à la paume des mains, & au viſage ; auquel cas il les faudra fomenter tiedement avec la decoction de guimauve & fleurs de camomille avant l'éruption, & faire un liniment ſur les paupieres, avec eau de plantain, & un peu de ſaffran.

Si la ſortie des puſtules ſe fait trop ſubitement, on fera une ptiſane avec racine de tormentille, corne de cerf, orge & feüilles de treffle aceteux, avec un peu de ſucre pour en boire ſouvent : mais pour

juger ſi cette ſortie ſe fait trop ſubitement ou non, il faut prendre l'avis du Medecin.

J'ai rapporté dans mon Miroir des Urines, les ſignes mortels de cette maladie; comme les Urines noires, diſſenterie, cours de ventre, fievre violente, puſtules jaunes, plombées ou livides & enfoncées, aſſoupiſſement, difficulté de reſpirer, les yeux rouges, le viſage enflammé, grandes inquietudes & picotemens par tout le corps; mais ſi au contraire, la fievre diminuë, & que les puſtules ſoient rouges ou blanches, il n'y aura pas de danger.

Il ne faut rien mettre ſur le viſage quand la petite verole ſort, qui ſoit aſtringent, parce qu'on la feroit rentrer.

Je ne parle pas ici du pourpre, parce que j'en ai amplement parlé dans mon Traité des Fievres, au Paragraphe des Fievres malignes & pourprées.

A l'égard des cirons, boutons, gratelle, ulceres, croûtes, & toutes autres infections de la peau; aprés que les remedes generaux auront precedé, on fomentera les parties avec de la ſeconde eau de chaux, dans une chopine de laquelle on diſſoudra une demi-dragme de ſublimé corroſif; on ſe ſert auſſi d'eau diſtillée de pommes vertes pour cirons & rougeurs de viſage.

Pour guerir les puſtules du viſage, il les faut étuver ſoir & matin avec de l'eau diſtillée de petite centaurée.

Pour enlever les taches de viſage qui viennent de naiſſance, il faut prendre une poignée de racine de bouroche, en ôter le cœur, couper le reſte bien menu, pour le faire infuſer dans un demi-ſeptier de vinaigre roſat pendant deux jours, pour les en baſſiner tous les ſoirs.

§. XIII.

De la Graiſſe.

LA Graiſſe eſt la troiſiéme partie contenante commune.

On entend par la graiſſe en general, toute la ſubſtance blanche qui ſe void amaſſée & figée comme de l'huile épaiſſe au corps des animaux, laquelle diſſoute par la chaleur du feu, ſe fond & devient liquide.

Elle eſt définie par Galien, & par Ariſtote, un ſang bien cuit, qui ne ſe convertit pas en la nourriture du corps, mais il deſcend des vaiſſeaux, & répandu dans les membranes par le moïen d'une chaleur mediocre, dont elles ſont doüées, il s'épaiſſit pour conſerver la chaleur des parties & ſervir de nourriture en cas de neceſſité.

On

On remarque trois ſortes de graiſſes diſtinguées par leur ſechereſſe & dureté, par leur molleſſe & humidité, & par la nature des animaux & des parties où elles s'engendrent, & ſont nommées ſuif, graiſſe & axunge ou oing.

Ariſtote & Joubert ajoûtent pour quatriéme eſpece de graiſſe, la moëlle des os : mais Galien dit, qu'elles ne ſont point differentes en eſpece ni en eſſence, mais ſeulement ſelon le plus & le moins.

Le ſuif étant ſec & terreſtre, ſe fige & durcit, en ſorte qu'il eſt friable, & ſe rompt facilement quand il eſt refroidi; les bêtes à cornes en amaſſent beaucoup, particulierement au ventre inferieur, & au tour des reins.

La graiſſe proprement parlant, s'engendre en l'épigaſtre & autour des reins, dans les corps qui ne ſont pas beaucoup ſecs, & qui ne ſont pas neanmoins trop humides, les bêtes à cornes en amaſſent ſur les parties muſculeuſes, mais elle eſt plus ſeche & plus dure que celle des autres parties, ainſi on peut dire que le ſuif & la graiſſe different, en ce que le ſuif eſt friable, fort ſec & dur, & la graiſſe eſt plus aërée, moins dure & ne ſe fige pas ſi promptement.

L'axunge s'engendre aux animaux plus humides, ainſi elle eſt plus aqueuſe, plus

molle, plus humide, & nullement friable, le pourceau, comme le plus humide des animaux en engendre beaucoup, & la graiſſe dans l'homme doit auſſi plutoſt être appellée axunge, que graiſſe, particulierement, celle qui ſe rencontre aux articles, laquelle ne paroît qu'une huile épaiſſie.

La ſubſtance de la graiſſe dit Galien *lib. 2. de temp.* & 2. *de diſtinct. Feb. cap.* 12. & Ariſtote *de hiſtor. animal. cap.* 1. & 9, eſt oleagineuſe & huileuſe, faite de la portion aërée & vaporeuſe du ſang, laquelle tombant comme une ſueur par les orifices des vaiſſeaux, ſe prend & ſe fige au tour des membranes, & eſt entretiſſuë & attachée à quelques membranes, fibres nerveuſes, vénes, & arteres.

D'où l'on peut inferer que la cauſe materielle de la graiſſe, eſt la portion la plus aërée, la plus onctueuſe, & la plus graſſe du ſang, laquelle exudant comme une roſée au travers des tuniques, des vénes, & découlant ſur les membranes qui ſont denſes & épaiſſes, y eſt retenuë & s'y fige.

Il y a differens ſentimens touchant la cauſe efficiente de la graiſſe, Ariſtote, Veiga, Argenterius & Joubert veulent que ce ſoit la chaleur. Galien, Veſal, & Fallope dient que c'eſt le froid, Archange

& du Laurent ſoutiennent que la graiſſe ne peut s'engendrer d'une chaleur ſouveraine, ni du froid actuel des membranes, mais d'une chaleur mediocre & remiſe, & c'eſt de cette maniere qu'il faut entendre le froid dont parlent Galien, Veſal, & Fallope, parce que chez ces Auteurs la chaleur remiſe, eſt ſouvent priſe pour le froid, non actuel, car il ni en a point au corps vivant, c'eſt pourquoi on peut dire que la cauſe efficiente de la graiſſe, eſt un froid appellé ſeulement froid par comparaiſon & rapport, n'étant qu'une chaleur mediocre, comme qui diroit une chaleur petite & remiſe, qui étant comparée avec la chaleur ſouveraine, tient lieu de contraire, étant certain que toutes les parties du corps vivant, ſont extremement ou mediocrement chaudes.

La cauſe formelle de la graiſſe eſt la temperature & la blancheur, la temperature eu égard à la cauſe materielle, eſt chaude & humide, elle eſt blanche tant parce qu'elle s'amaſſe ſur les membranes, qui ſont parties ſpermatiques & blanches, que parce qu'avec le ſang pur, dont elle eſt engendrée, il y a beaucoup d'air ſubtile mêſlé, ce qui fait qu'elle eſt comme toûjours flottante ſur l'eau.

La cauſe finale eſt de pluſieurs ſortes

qu'on appelle uſages qui ſont premierement pour deffendre le corps des injures externes en le couvrant, en ſecond lieu pour conſerver la chaleur naturelle, en empêchant qu'elle ne ſorte, & que le froid n'entre, ainſi elle nous échauffe comme une fourure. En troiſiéme lieu elle enduit les parties chaudes & ſeches pour les temperer comme le cœur. 4. elle aſſeure & deffend les vaiſſeaux qui vont à la peau. 5. Elle rend le mouvement plus ſouple en humectant les ligamens. 6. Elle remplit les lieux vuides, & ſert comme de couſſin & d'appui à certaines parties, 7. Elle ſe donne en nourriture à la chaleur ignée, & ſe tourne en aliment dans la faim.

La couleur eſt blanche comme il a été dit, à cauſe des membranes auſquelles elle eſt adherente, qui la rendent blanche, car tout ce qui eſt alteré & changé dans le corps prend ordinairement la qualité & la nature de la partie qui fait la mutation, & l'aſſimilation ſe fait à la partie du corps, ou ſe fait l'alteration, ſuivant cette maxime, *alteratum trahit naturam alterantis.*

La plus grande partie de la graiſſe, eſt ſituée ſous la peau. C'eſt-à-dire entre la peau & ce que les Anciens appelloient le pannicule charnu, & que les Modernes appellent la membrane de la graiſſe, & afin

de faire connoître au lecteur ce que les anciens appelloient pannicule charnu j'en feray icy mention suivant l'ordre qui se trouve dans tous les auteurs.

§. XIV.

Du Pannicule charnu.

LA quatriéme partie contenante commune, qui couvre selon les Anciens & quelques Modernes, tout le corps, & que d'autres assurent n'être autre chose que la membrane de la graisse comme il a été dit, ne s'en trouvant pas d'autre dans l'homme, est une membrane épaisse qu'ils ont toûjours appellé pannicule charnu, du Laurent l'appelle nerveux, Galien & Bauhin l'appellent membrane engendrée de la semence, qui environne tout le corps, ils l'appellent charneux, parce qu'ils supposent, qu'en tous animaux excepté aux pourceaux, il est entretissu de fibres charnuës par lesquelles il est immediatement attaché au cuir, c'est pourquoy ils remuent & froncent leur peau volontairement, en sorte que par son mouvement ils chassent les mouches, l'elephant les tuë, & les chevaux peuvent disent ils, par le mouvement de ce pannicule, faire tomber ceux qui ne sont pas bons écuyers.

Il eſt charnu aux bruttes, & nerveux & graiſſeux aux hommes ſelon du Laurent, il paroît dit-il, aux enfans naiſſans, tout rouge, & parſemé de fibres charneuſes, mais ces fibres s'évanoüiſſent par la ſuite des temps ; en ſorte que ceux qui ſont plus avancez en âge, l'ont tout membraneux, nerveux & comme graiſſeux, c'eſt pour cette raiſon que du Laurent l'appelle nerveux & graiſſeux.

Ceux qui admettent encore cette membrane, veulent qu'elle ne ſoit point continuë à la peau aux hommes, commes elle l'eſt aux brutes ; car la graiſſe diſent ils eſt entre les deux, elle eſt ſeulement attachée à la peau par quelques fibres ; excepté la face, ou il ni a point de graiſſe, & le pannicule y eſt tellement adherent, qu'à peine l'en peut-on ſeparer ; d'où vient, diſent-ils, que de toute la peau, l'homme ne remuë volontairement que celle du viſage ; & que c'eſt par le moïen de ce pannicule, que la peau ſe ride : mais on répond que par tout où la peau ſe ride, il y a des muſcles particuliers qu'on appelle cutanés ; comme au front, il y a le frontal ; à l'occiput, l'occipital ; au ſcrotum, le dartos, ainſi des autres : il en eſt de même du mouvement ; ſi bien que pour concilier les ſentimens des uns & des au-

tres, qui ne different que de nom, car ce que les uns appellent pannicule charnu dans les endroits où il y a de la graiſſe, eſt ce que les autres appellent membrane de la graiſſe, & ce que les premiers appellent pannicule charnu où il n'y a point de graiſſe, les dernieres l'appellent un muſcle cutané, comme on appelle au ſcrotum, le dartos muſcle cutané.

Il eſt engendré ſelon Galien & Bauhin, avec les autres membranes dans la matrice, & eſt enduit du côté qu'il regarde les muſcles, d'une humidité glaireuſe, afin de ne point empêcher leur mouvement.

Il eſt ſitué aux hommes immediatement aprés la graiſſe, & ſous la peau aux autres animaux.

La cauſe finale, c'eſt-à-dire les uſages qu'on lui donnent ſont premierement pour appuyer les vaiſſeaux qui vont à la peau, & faciliter la conſolidation de la peau quand elle eſt bleſſée, 2. pour retenir les vapeurs aërées du ſang, & les tourner en graiſſe, 3. pour deffendre les parties internes, 4. pour empêcher que la chaleur interne ne ſorte, & ne ſe diſſipe trop, ou que le froid externe n'entre pour offenſer les viſceres.

Son temperament eſt en quelque façon chaud & humide aux enfans nouveaux

nez, parce qu'il est charnu, & aux adultes il est sec & comme froid, parce qu'il est nerveux.

Cette membrane est d'un sentiment fort vif, & quand elle est piccottée & irritée par la bile qui est chassée du dedans au dehors, elle cause un mouvement concussif que l'on appelle tremblement, lequel de quelque maniere qu'il soit causé, sans nous arrêter à la dispute du nom, que les auteurs donnent à cette membrane; il en faut procurer la guerison.

Pour guerir ce tremblement, on commencera par les remedes generaux, & on usera d'un regime de vivre rafraîchissant, on ne mangera que du veau de l'agneau & du poulet, les herbes potageres seront de la poirée, du pourpier, & de l'ozeille, on usera du suc de citron ou de grenade aigre avec les viandes ordinaires, on fera la ptisanne avec fruit de berberis, treffle aceteux, agrimoine, polipode de chesne, racine de tormentille, & reglisse, on prendra tous les matins à jeun selon la necessité du sel de corail vingt grains, dans un verre de cette ptisanne, & on ne mangera que deux heures aprés. Et on prendra tous les soirs un verre d'eau distillée de sureau, dans lequel on delayera une cuillerée de gelée de groseilles deux heures aprés un

leger ſouper, on prendra de temps en temps le matin à jeun, au lieu de la ptiſanne, un apozeme fait avec deux dragmes de fleurs de petite centaurée dans un demi-ſeptier de lait clair, reduit à la moitié, ou faire boüillir les fleurs de petite centaurée, avec racine de chicorée ſauvage, & feüilles d'ozeille ronde, paſſer le tout, & faire infuſer dans la decoction, un gros de roſes pâles, & y mettre une dragme de la cervelle de lievre deſſechée au four & reduite en poudre.

Ce tremblement arrive plus ſouvent à la teſte & aux mains qu'aux autres parties, & c'eſt ſigne pour lors que la pituite eſt dominante, & menace ſouvent de paraliſie ou de convulſion ſi on ni apporte de bons remedes.

Les cauſes externes ſont les excez du vin, & l'acte immoderé de venus, l'eau de neige, ou glacée, ou les exercices trop violens.

Le tremblement arrive ſouvent aux vieillards à cauſe de la foibleſſe, & de l'éloignement de la chaleur naturelle, & il eſt quelque fois cauſé par la peur.

De quelque cauſe que le tremblement puiſſe venir, la diette & la temperance ſont neceſſaires, les vieillards prendront une dragme de theriaque dans un peu de

vin, & les jeunes gens dans de l'eau de buglose, & on frottera le long de l'épine du dos, avec de l'huile d'œuf si le tremblement vient pour avoir trop bû de vin, on prendra souvent des boüillons de choux rouges.

Et pour toute sorte de tremblement, la graine de genevre preparée comme il est rapporté dans mon traité des simples par ordre alphabetique, en avalans cinq grains sans mâcher le matin & le soir, est tres souveraine comme je l'ai experimenté.

§. XV.

De la membrane commune des muscles selon les Anciens, & les dernieres découvertes.

ON trouve dans tous les anciens Auteurs, cette membrane décritte pour la cinquiéme & derniere des parties contenantes communes, ils la font commune à tous les muscles du corps, engendrée des fibres des muscles, & selon quelques uns de la semence en la premiere conformation. Ils lui attribuoient l'usage de contenir, revêtir & allier tous les muscles du corps, qui sont parties de même espece, & de rendre aux muscles le même service que fait le perioste aux os, & veulent qu'en cette region du ventre inferieur,

dont nous traitons presentement, elle enveloppe & separe les muscles de l'épigastre & les contienne en leurs lieux.

On a découvert que cette membrane commune ne se trouve point dans l'homme comme il a été dit, ni dans les animaux. & que chaque muscle, à sa membrane propre que l'on prend souvent pour une membrane commune.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties contenantes propres du ventre inferieur.

Ces parties sont les muscles de l'Epigastre, & le Peritoine.

§. I.

Des Muscles en General.

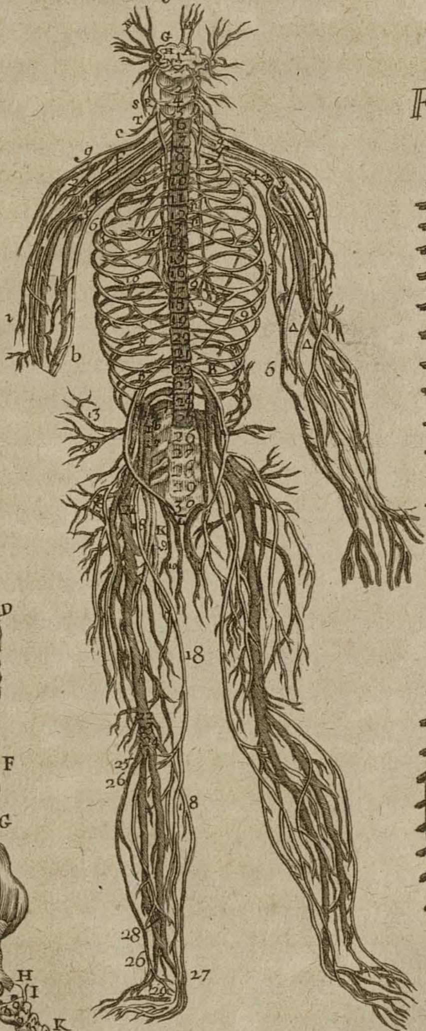
LE muscle dit Galien, est l'instrument du mouvement volontaire, que l'on peut commencer & finir quand on veut, voila quel est l'office du muscle. Si on a égard à sa composition, du Laurent le definit, une partie dissimilaire & organique, tissuë de chair, de fibres, de nerfs, de vénes d'arteres & de tuniques, la chair remplit les espaces d'entre les fibres, les fibres affermissent la chair, les nerfs portent la

faculté animale & les esprits, les vénes portent la nourriture selon son sentiment, & l'erreur de tous les anciens qui n'avoient pas connoissance de la circulation, qui nous apprend que les vénes reportent le sang au cœur comme il sera expliqué en son lieu, ou on fera voir que ce sont les arteres qui portent le sang pour la nourriture des parties, contre le sentiment des anciens qui vouloient que les arteres portassent seulement l'esprit vital & la chaleur naturelle. Les tuniques contiennent la substance des muscles, les separent des parties voisines, & leur donnent le sentiment.

On a découvert outre toutes les parties cy-dessus rapportées, que le muscle étoit aussi composé de vaisseaux limphatiques, qui sont de petits canaux faits d'une tunique fort déliée semblable à une toile d'araignée, & remplis de valvules, paroissant noüeux aux endroits ou sont les valvules, à cause de la diversité de leur division, il y en a par tout le corps, ils sont appellez limphatiques parce qu'ils contiennent la limphe qui signifie eau, liqueur claire sereuse & transparante. C'est pourquoi on doit definir le muscle, selon le sentiment de Stenon, une partie organique, qui est un tissu de fibres, composé d'arteres, de vé-









Crespy fecit

nes, de nerfs & de vaiſſeaux limphatiques.

Le muſcle a des fibres, parce qu'elles ſont, ſelon Galien, les fondemens de toutes les parties du corps, il a de la chair dans ſa ſubſtance, ou des fibres charneuſes, non ſeulement pour ſa force & ſa groſſeur, mais auſſi comme la premiere partie du muſcle, pour être la principale partie de l'action, & du mouvement, parce qu'aucune partie ſi elle n'eſt fibreuſe, & charneuſe, ne peut pas ſe mouvoir elle même, comme ſont les viſceres qui n'ont aucune chair fibreuſe.

On a de tous temps, reconnu trois differens organes du mouvement, le cerveau, le nerf, & le muſcle, le cerveau comme Prince & maiſtre, commande raiſonnant ſur l'objet, s'il eſt utile, ou dommageable. Le nerf comme Miniſtre du Prince porte le commandement, le muſcle enfin obeït, & remeuë la partie ſelon le commandement de la volonté, de même qu'un Cavalier fait marcher ſon cheval, le conduiſant par la bride, ou plûtôt ſuivant les Modernes & les dernieres découvertes, le ſang qui eſt continuellement verſé dans le corps du muſcle par l'artere, eſt toûjours prêt de ſe rarefier pour gonfler le muſcle, ce qu'il ne peut de lui-même, mais le mélange du ſuc animal, qui eſt porté par le nerf dans le muſcle, fait cette rarefaction, qui

écartant les fibres les unes des autres, les racourcit, d'où s'enſuit le mouvement de la partie qui eſt attachée à la queuë du muſcle, & comme cet écoulement du ſuc animal, ne ſe fait dans les muſcles, que quand nous voulons, c'eſt ce qui fait leur mouvement volontaire.

On conſidere dans le muſcle deux ſortes de parties les ſimilaires dont le corps du muſcle eſt composé, & les parties diſſimilaires, auſquelles tout le corps du muſcle ſe diviſe.

Les parties ſimilaires du muſcle, ſont la chair, les fibres, les nerfs, les vénes, les arteres & la membrane, & les diſſimilaires ſont le commencement, le milieu & la fin du muſcle, que l'on appelle la teſte, le ventre, & la queuë.

Les parties ſimilaires jointes enſemble & fort entrelaſſées, compoſent le muſcle, qui eſt comme il a été dit, l'organe du mouvement volontaire, mais comme toutes ces parties ne concourrent pas toutes en pareil degré pour faire le mouvement, il faut reprendre chaque partie en particulier, pour en mieux connoître la neceſſité & la fonction.

La chair fibreuſe ſelon Galien, & du Laurent, eſt la partie principale du muſcle, & il ne s'en trouve pas une pareille

en tout le reſte du corps, & où eſt cette partie, là eſt le mouvemens volontaire, qui ſe fait par le muſcle entier, & non pas par la chair ſeule, ny par le tendon ſeul, comme quelques uns ont voulu ſoutenir, étant certain dit Ariſtote, que le ſentiment eſt aux parties ſimilaires, & que les actions ſont faites par les diſſimilaires.

Les nerfs répandus dans le muſcle, ſont les parties ſans leſquelles il n'y auroit point de mouvement.

Les ligamens & les tendons rendent l'action meilleure, & plus parfaite, & rendent les mouvemens plus forts, & de plus longue durée.

Les veines, les arteres, & la membrane conſervent l'action. Les arteres portent le ſang pour leur nourriture, les vénes ramaſſent le reſidu & le reportent au cœur, la membrane couvre le muſcle, l'envelope & lui donne le ſentiment.

Les parties diſſimilaires du muſcle, ſont comme il a été dit, la teſte, le ventre & la queuë.

La teſte ou le commencement du Muſcle, eſt le plus ſouvent nerveuſe comme étant faite des ligamens qui naiſſent des os, & eſt rarement charnuë, elle à neanmoins du ſentiment. Parce qu'elle reçoit des nerfs & qu'elle eſt couverte d'une membrane particuliere.

Le ventre ou milieu du muſcle, qui eſt la partie la plus groſſe & la plus élevée, eſt molle & rouge, engendrée du ſang mediocrement deſſéché, & eſt quaſi tout charneux, & fait la plus grande partie du muſcle. Galien l'appelle ſouvent chair fibreuſe, & la propre ſubſtance du muſcle. Elle eſt appellée proprement chair, à la difference des autres eſpeces de chairs, parce que la chair des viſceres que Eraſiſtrate appelle parenchime, c'eſt à dire effuſion de ſang, eſt bien differente de celle qui eſt particuliere à chaque partie : la chair des glandes comme eſt le pancreas; le corps glanduleux du meſentere, le thymus, & les autres glandes qui ſont aux aînes & aux aiſſelles, eſt auſſi bien differente des autres.

ARCHANGELUS fait une nouvelle partie ſimilaire, comme eſt la chair qui eſt dans l'oëſophage, dans le ventricule & dans les inteſtins.

La queuë ou la fin du muſcle eſt appellée tendon, Galien l'appelle aponeuroſe, parce qu'elle eſt preſque toute nerveuſe, & aſſez ſemblable à la tête.

Le tendon, dit Galien, eſt fait de pluſieurs petites fibres ou filets de nerfs, & de ligamens mêlez enſemble: ces fibres ou filets de nerfs, ſont pour le mouvement & le

le ſentiment, & ceux des ligamens pour donner plus de force au muſcle. Le ligament ne pouvoit faire par lui-même le mouvement volontaire, parce qu'il eſt immobile, & privé du ſentiment, & les nerfs à cauſe de leur molleſſe, n'avoient pas aſſez de force pour mouvoir les gros membres; ainſi il étoit neceſſaire d'un organe compoſé des deux, qui fut plus dur & plus fort que le nerf, & plus mol & plus ſouple que le ligament, comme eſt le tendon qui a plus de ſentiment que le ligament, & moins que le nerf.

Il faut neanmoins obſerver qu'il y a des muſcles qui n'ont point de tendons, comme ſont ceux de la langue, des levres, du front, des teſticules, du ſiege, de la veſſie, & quelques autres; ce qui a fait dire à Colombe & à Veſalius, qu'il y a pluſieurs muſcles qui n'ont point de tendons, & qu'il n'y a que ceux qui ſont en mouvement perpetuel, comme ceux des yeux, ou qui font de forts mouvemens, qui en aïent.

L'action du muſcle eſt double; la premiere, & la ſecondaire: la premiere eſt la contraction ou retirement vers ſon principe, & la relaxation du muſcle oppoſé; & la ſeconde action eſt ſa relaxation, & la contraction du muſcle oppoſé; car chaque

muſcle, dit Galien, a ſes mouvemens particuliers, & ſimples.

Il y a deux cauſes qui concourent pour faire l'action du muſcle, l'agente & la patiente, l'agente eſt l'ame qui eſt meuë par l'appetit laquelle a trois inſtrumens, le cerveau, le muſcle, & le nerf; le cerveau commande comme il a été dit, le nerf porte le commandement, & le muſcle obeït. La patiente eſt tout ce qui eſt meu par le muſcle, comme l'os ou quelqu'autre partie du corps qui peut être remuée: pour le mieux comprendre, il faut conſiderer que tout ce qui ſe meut, ſe meut de ſoi-même, ou par le moïen de quelqu'autre cauſe: & de plus, ce qui ſe remuë change de place, ou ſe remuë dans le même lieu qu'il occupe; le muſcle ſe remuë de lui-même aïant de l'ame, diſent les Philoſophes, le principe de ſon mouvement, & il ſe remuë au propre lieu qu'il occupe par quatre ſortes de mouvemens, comme quand on écrit; car ou les muſcles ſe retirent, ou ils ſont étendus, ils ſont tranſportez, ou ils demeurent tendus; le premier mouvement qui s'appelle contraction & flexion; le ſecond, extenſion; le troiſiéme relaxation; & le quatriéme s'appelle tonique: la flexion, & le mouvement tonique ſubſiſtent d'eux-mêmes; l'extenſion,

& la relaxation ne ſont que par accident.

La contraction & flexion, eſt le mouvement & l'action propre du muſcle quand il remuë la partie, ſoit qu'il la bande étant flechie, ou qu'il la flechiſſe étant bandée, elle ſe retire toûjours vers ſon principe.

Le tonique eſt le ſecond mouvement propre au muſcle : par ce mouvement, ſes fibres bandent & demeurent tenduës ; de maniere que la partie ne change point de lieu,encore qu'elle ſe remuë actuellement; cela eſt apparent aux hommes quand ils ſe tiennent droits debout ſans remuer, & aux oiſeaux ſuſpendus en l'air les aîles étenduës, leſquels ſemblent ne ſe pas remuer, quoiqu'ils agiſſent, & ſe remuent actuellement & de fait.

L'extenſion eſt un mouvement du muſcle, non propre, mais accidentaire ; car quand le muſcle flechi eſt étendu, il eſt étendu non pas par lui-même, mais par un ſecond muſcle ; & c'eſt pour cela que chaque muſcle a un autre muſcle auteur de l'action contraire, ainſi il a été donné au flechiſſeur, un extenſeur ; à l'hauſſeur, ou releveur, un abbaiſſeur ; de ſorte que lorſque le muſcle retiré s'étend, il ſuit le mouvement de ſon antagoniſte, en ſorte que l'extenſion n'eſt point l'action propre du muſcle qui s'eſt retiré ; mais on la doit

plûtôt appeller passion, parce qu'il est étendu par un autre muscle, qui fait l'action contraire à la sienne.

La relaxation est le quatriéme & dernier mouvement du muscle fort impropre & par accident ; il est aussi appellé decidence du verbe *cado*, qui signifie tomber ; le muscle par ce mouvement ne se retire point, & n'est point étendu, mais il tombe en bas par sa pesanteur : ce mouvement ne se fait pas par l'ame ou volontairement, mais par la forme elementaire, c'est-à-dire par la pesanteur ; car lorsque l'esprit animal n'agit plus dans la partie, elle tombe emportée par sa pesanteur.

La contraction, l'extension, & le mouvement tonique ont des figures moïennes & externes ; les externes se font lorsque les muscles agissent, & ceux destinez à faire l'action contraire, sont fort relâchez, comme si les muscles extenseurs du bras l'étendent beaucoup, & que les flechisseurs soient tout-à-fait relâchez.

Ces figures extrêmes sont fort douloureuses & ennemies de la nature, qui ne peut supporter long-tems aucune action violente sans douleur : les figures moïennes au contraire, sont agreables, & on les supporte facilement, comme quand on dort, ou qu'on pense à autre chose, les

muſcles n'agiſſant point ; ce qui ſe void en ceux qui ſont couchez , ſe tournant d'un côté & d'autre, aïans les bras , les mains, les jambes , & les pieds courbez & fléchis mediocrement ; ce que l'on doit conſiderer dans les bleſſures , pour ſituer la partie bleſſée en la figure qui eſt ſans douleur, en l'articulation du coude , elle eſt angulaire ; au poignet , elle eſt comme toute droite ; en l'épine du dos , elle approche de la flexion , & au genoû , de l'extenſion.

Il y a pluſieurs differences des muſcles, qui ſe prennent de la ſubſtance , dont les uns ſont charnus comme ceux de la langue, & les ſphincters , & les autres membraneux comme à la jambe, de la quantité , de la figure , de la ſituation , de l'origine , de l'inſertion, des fibres , de leurs parties , & de celles ſur leſquelles ils ſont couchez , de leurs uſages , & de leurs actions ; toutes ces differences ſeront rapportées chacunes en leur lieu , en parlant de chaque muſcle en particulier ; je rapporterai ſeulement ici , les differences de l'uſage & de l'action.

L'action des muſcles eſt le mouvement volontaire ; ainſi ſuivant la difference des mouvemens , les muſcles ſont differens : du Laurent en fait de trois ſortes ; il veut premierement que les muſcles ſoient con-

generez ; ou antagonistes : les congenerez sont ceux qui conspirent à faire un même mouvement, comme deux flechisseurs, ou deux extenseurs : les antagonistes sont ceux qui font les mouvemens contraires, & qui succedent les uns aux autres ; car à chaque muscle, comme il a été dit, a été donné un autre muscle pour faire une action contraire à la sienne, excepté les sphincters, & les suspensoirs.

Les muscles congenerez sont presque toûjours pareils en force, en nombre, & en grandeur ; mais les Antagonistes varient beaucoup selon la pesanteur de la partie qu'ils doivent mouvoir, ou la force de l'action ; ainsi les flechisseurs de la tête ne sont que deux ; les releveurs sont huit, & quatre moteurs demi circulairement.

Galien dit, que toutes les fois que les muscles congenerez sont pareils aux parties opposées en nombre ; grandeur & force ; la paralysie des uns, fait la convulsion des autres, à l'égard des antagonistes dont les mouvemens succedent les uns aux autres ; quand l'un perit, il faut que l'autre cesse : comme par exemple, si le muscle extenseur est coupé, la partie se fléchit, mais elle demeure toûjours fléchie, parce qu'il n'y a plus de muscle pour l'étendre.

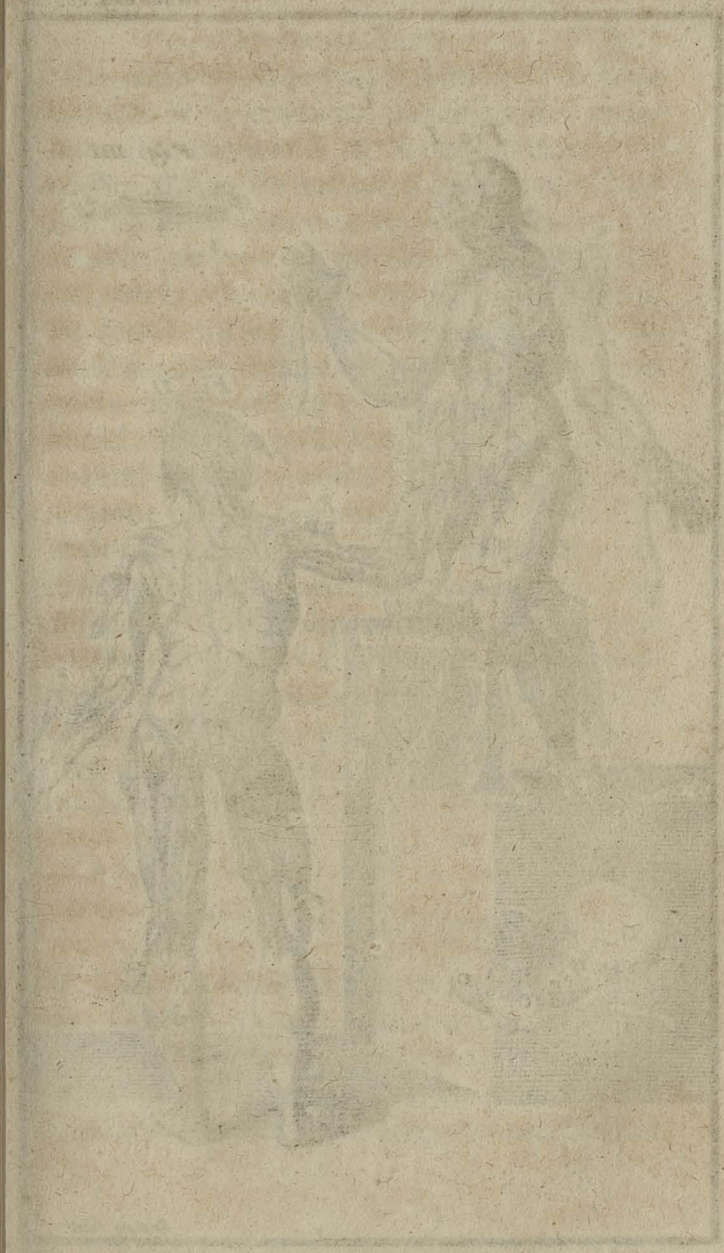
En ſecond lieu, les muſcles ſe remuënt eux-mêmes, ou ils remuënt d'autres corps: ceux qui ſe remuënt eux-mêmes ſont les ſphincters de la veſſie, & du ſiege, ou de l'anus : ceux qui remuënt d'autres corps, ou ils remuënt les os, ou des parties differentes des os : ceux qui remuënt les os, ſe terminent tous en des tendons, ou plus gros, ou plus menus : ceux qui remuënt d'autres parties que les os ; les uns ont des tendons, & les autres n'en ont point : comme ceux de la langue : mais ceux des yeux en ont, parce qu'étant en continuel mouvement, ils ont beſoin de puiſſans moteurs. Il faut obſerver que la partie où le muſcle prend ſon origine, eſt plus ferme que celle où il va s'inſerer, qui eſt toûjours celle qu'il doit remuër.

En troiſiéme lieu, les muſcles prennent leurs noms de leur action ou du mouvement ; ainſi on les appelle flechiſſeurs, extenſeurs, leveurs, abbaiſſeurs, ameneurs, emmeneurs, pronateurs, ſupinateurs, ainſi des autres, comme le tout ſera expliqué en ſon lieu.

Il paroît par tout ce qui a été dit, que la force du muſcle dépend de la quantité des fibres & de leur union ; & M. Sténon dit avoir experimenté, que le muſcle grêle interne, peut ſoûtenir un poids de

cinquante livres ſans ſe rompre.

Le mouvement du muſcle ſuivant les derniers Modernes, ſe fait par le moïen du ſuc animal, lequel étant verſé dans le muſcle, le fait gonfler, parce que le ſang qui eſt continuellement verſé par les arteres, dans le corps du muſcle, ne peut pas de lui-même ſe rarefier, pour le gonfler; mais le mélange du ſuc animal, qui eſt porté par les nerfs dans les muſcles, fait la rarefaction qui écarte les fibres les unes des autres, & les racourcit; d'où s'enſuit le mouvement de la partie qui eſt attachée à la queuë du muſcle; & comme ce ſuc animal n'eſt verſé dans le muſcle, que ſuivant nôtre volonté, ce mouvement eſt volontaire; ainſi la cauſe du mouvement vient toûjours du cerveau; ce qui fait que l'on ſe remuë auſſi-tôt qu'on en a la volonté, ſe faiſant pour lors quelque compreſſion des fibres du cerveau ſur l'extremité des nerfs, qui ſont des canaux remplis du ſuc animal, prêts de le verſer en tout tems par leurs extrémitez, dans les muſcles, où ils aboutiſſent: cette compreſſion pouſſe le ſuc animal dont le nerf eſt rempli, & l'oblige à ſortir par l'autre bout du nerf qui s'inſere dans le muſcle, où il ſe mêle avec le ſang qui ſe trouve dans le muſcle, & s'y faiſant une ébulli-




V.
Fig. I
Fig. IIII
Fig. II.
Fig. III
Crespy fecit

tion, elle cause le gonflement ; & c'est ce qui fait le mouvement, parce qu'en se gonflant il se racourcit, & devenant ainsi plus court, il faut de necessité qu'une des deux parties attachées aux deux extrémitez du muscle, se remuë, qui est toûjours la partie, où le muscle va se terminer : la cause du mouvement paroît plus naturelle de cette maniere, & plus facile à comprendre que toute autre ; & pour en être plus persuadé, il n'y a qu'à considerer que le suc animal circule comme le sang, & par consequent que le suc animal, qui a produit le premier mouvement, s'étant mêlé avec le sang, repasse dans le cerveau par la circulation, où il se separe du sang, pour être emploïé derechef a de nouveaux mouvemens ; c'est pour cette raison que l'on a besoin d'alimens, pour réparer la dissipation qui s'en fait tant par le travail, qu'autrement.

§. II.

Des Muscles de l'Epigastre.

LEs Muscles du ventre inferieur, sont dix, cinq de chaque côté ; ainsi qu'il est rapporté par Fallope, Archange, & Bauhin. Plusieurs autres Anatomistes sont de sentiment contraire, comme Galien

li. 1. de l'Anat. c. 6. & li. 5. *de usu part.* chap. 14. Vesal, Colombe, Guinth, Vassæus, Plater, & du Laurent, veulent qu'il n'y en ait que quatre de chaque côté, & Galien soûtient que la nature n'en a point creé ni pû créer un plus grand, ni un plus petit nombre ; mais il s'en faut tenir au nombre de dix, qui sont même suivant les Modernes, quatre obliques, deux transverses, deux droits, & deux piramidaux ; ils prennent tous leurs noms de la situation, & de l'arrangement de leurs fibres.

Le premier qui se presente, est l'oblique descendant, que du Laurent appelle oblique externe, l'opinion commune est qu'il prend son origine de l'attouchement du grand dentelé, auquel il est attaché par digitation, ou des espaces qui sont entre les six côtes inferieures, & qu'il s'insere aux os du Penil & des Jles, & par une large aponeurose qu'il se termine à la ligne blanche, qui descend du cartilage Xiphoïde, droit à la commissure ou jointure des os barrez ; du Laurent au contraire veut qu'il naisse des os pupis & Ilion, & des apophyses transverses des lombes, & montant en haut, qu'il s'implante à toutes les fausses côtes, & à la six, sept & huitiéme vrayes, étant entrelassé par digitation

avec le grand dentelé, & par son aponeurose, à la ligne blanche, la raison qu'il en donne, est que servant à l'inspiration & à la dilatation du thorax ; il falloit qu'il y fut inseré ; afin de le tirer en bas vers son principe, on doit commencer à le lever par les côtes, sa substance est charnuë, nerveuse, & membraneuse, en partie sanguine, & en partie spermatique, la partie charnuë domine neanmoins, & c'est pour cette raison qu'Hippocrate comprend ordinairement les muscles sous le nom des chairs : Vesal, Colombe, Fallope, & Archange, veulent qu'il soit charnu vers l'os Ilion, & nerveux vers l'os du Penil, où il s'insere, & qu'il soit membraneux & ligamenteux vers les vertebres des lombes, & vers la ligne blanche : or cette ligne blanche, est un concours de toutes les aponeuroses des muscles de l'épigastre : on l'appelle ligne, parce qu'elle est droite, & blanche, parce qu'elle n'a point de chairs ; elle s'étend, comme il a été dit, depuis le cartilage xiphoïde jusqu'à l'os pubis, & est plus étroite au dessous du nombril, qu'au dessus, & elle divise les muscles du côté droit, d'avec ceux du côté gauche.

Le second ou plûtôt la seconde paire des muscles du ventre inferieur, parce qu'il y en a un de chaque côté, est l'obli-

que interne, ou l'oblique aſcendant ; ſa ſubſtance eſt la même, auſſi-bien que la quantité, la figure qui eſt triangulaire, la compoſition, le nombre & la même temperie, que le deſcendant : il eſt appellé aſcendant, parce que ſes fibres montent de bas en haut ; il eſt ſitué ſous l'oblique deſcendant, c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi interne ; il eſt plus petit que le premier, & prend ſon origine de la partie ſuperieure de l'os pubis, & ſe continuant à toute la partie moïenne de la creſte des os des hanches, il s'attache enſuite aux apophiſes tranſverſes des vertebres des lombes, & aux extrémitez de toutes les côtes, juſqu'au cartilage xiphoïde, & s'inſere par une large & ſimple aponeuroſe, à la ligne blanche ; il reçoit des nerfs, à l'endroit où il eſt attaché aux vertebres des lombes. Les fibres de ce muſcle coupent & traverſent de chaque côté, par le milieu, en forme de la lettre X, les muſcles obliques deſcendans : voila quelle eſt la diſpoſition de ces deux muſcles obliques, dont les fibres ſont tellement oppoſez, qu'ils s'entrecoupent & s'entrecroiſent, comme il a été obſervé.

La troiſiéme paire des muſcles de l'abdomen, eſt celle des droits, ainſi appellez, parce que leurs fibres montent droit,

ſelon la longueur du muſcle ; ils ſortent de la partie anterieure de l'os du penil, & s'inſerent au ſternum & aux côtez du cartilage xiphoïde : Galien veut que ces muſcles naiſſent du côté du cartilage xiphoïde, & qu'ils s'inſerent à l'os pubis. On a remarqué que les muſcles de cette troiſiéme paire, n'ont pas de fibres qui aillent d'une extrémité à l'autre, mais ils ſont entrecoupez par des endroits nerveux, qui ſont des tendons, & que les Anciens appelloient enervations : ils ſont au nombre de trois, & quelquefois quatre, deux au deſſus du nombril, & le troiſiéme au deſſous : Riolan les prenoit pour des inſertions nerveuſes faites de nerfs, qui ſortent des dernieres vertebres du dos, & ſervent comme les nœuds au fil, & aux roſeaux, pour les renforcer ; mais l'uſage veritable de ces enervations, ou intervalles membraneux, eſt, en comprimant le bas ventre également, de faciliter la ſortie des excremens, des inteſtins, & de la veſſie.

Les Anciens ont cru, qu'il y avoit des anaſtomoſes aux vaiſſeaux de ces muſcles ; c'eſt-à-dire, qu'une des branches de la véne mammaire, qui eſt ſous ce muſcle, s'abouchoit avec la véne épigaſtrique vers le nombril, & croïoient que cette com-

munication faisoit la grande simpathie qu'il y a entre les mammelles & la matrice, & que c'étoit le chemin par où le lait des femmes accouchées, se vuidoit par la matrice: & du Laurent & Riolan ont crû qu'elles servoient seulement pour porter le sang necessaire à la nourriture de ces muscles; mais la circulation fait connoître l'erreur des uns & des autres, & que ces vénes n'ont pas d'autres usages, que ceux des autres vénes, qui est de reporter le sang au cœur.

La quatriéme paire, est des muscles transverses, qu'on appelle ainsi à cause de leur situation, & de leurs fibres; ils sortent des apophyses transverses des lombes; ils se terminent à la ligne blanche, & s'inserent, selon Riolan, aux os des Jles, & du penil, & aux fins des fausses côtes, où s'implante le diaphragme; ces muscles sont si fort adherans au peritoine, qu'à peine les en peut-on separer entiers.

Ils sont d'une figure quadragulaire; leurs tendons, & ceux des obliques, sont troüez au nombril, & au penil; au nombril, pour les vaisseaux umbilicaux; & au penil, pour laisser sortir aux hommes les spermatiques qui vont aux testicules, & aux femmes les ligamens ronds de la matrice, qui vont s'inserer dans les cuisses.

La cinquiéme paire eſt des muſcles piramidaux, qui ſont les deux derniers du bas ventre ; ainſi nommez, parce qu'ils ont une figure piramidale, & ſont fort petits. Sylvius les appellent ſuccenturiaux, peut-être à cauſe qu'ils ſervent pour couvrir & défendre les tendons des autres muſcles ; ils ſe trouvent quelquefois, & quelquefois ils ne ſe trouvent pas ; ils naiſſent de la partie externe de l'os pubis, & s'inſerent à la partie inferieure & nerveuſe des muſcles droits.

Ces muſcles ont deux uſages ; le premier comme il a été dit, pour couvrir les tendons des muſcles droits, les défendre, & empêcher qu'ils ne ſoient preſſez ; & l'autre uſage eſt pour comprimer & ſerrer la veſſie au tems de la mixtion.

Les Anatomiſtes ſont fort partagez ſur ces muſcles ; les uns ne les admettent point du tout ; d'autres ſoûtiennent que c'eſt le commencement, & la tête des muſcles droits, qu'ils ne ſont point dans la définition des muſcles, qu'ils n'ont point d'uſages, que le plus ſouvent on ne les trouve pas ; ce ſont les raiſons de Colombe, & de pluſieurs autres ; à quoi répond Falope, & prouve par pluſieurs raiſons, qu'ils doivent être mis au nombre des muſcles, qu'ils ſervent à l'excretion de l'urine, &

à l'erection de la verge : & les Modernes disent, qu'ils servent à élever le peritoine, & à empêcher que la region de la vessie, où ils s'inserent, ne soit pressée, & que l'on ne soit obligé de pisser aussi-tôt que les autres muscles compriment les parties internes.

L'usage de tous ces dix muscles, excepté des piramidaux, est de serrer, & de presser tout le ventre inferieur, & par leur compression, chasser hors les matieres fécales, & l'urine, & aux femmes l'enfant, & l'arriere-faix au tems de l'enfantement; & ainsi, quand ils agissent tous ensemble, ils compriment & pressent tout le ventre inferieur également, & aidez du diaphragme, ils poussent en bas tout ce qui est contenu aux boïaux, en la vessie & en la matrice; mais quand ils agissent séparément, ils pressent tantôt un côté du ventre, tantôt un autre, la partie droite ou la gauche, la haute, la moïenne ou la basse; comme par exemple, l'usage des descendans, est de presser la partie superieure du côté du ventre, & d'aider à l'inspiration, & à la dilatation du thorax ou poitrine; comme aussi l'excretion par le haut, & les ascendans ont un usage contraire; l'usage des muscles droits, est de presser la partie anterieure du ventre inferieur;

ferieur, c'eſt pourquoi ils ſont épais, & de tirer en bas, le thorax, afin qu'il puiſſe ſe dilater par le haut, & enfin d'aider & preſſer l'expulſion des excremens : l'uſage de chaque pyramidal, eſt d'aider les deſcendans & tranſverſaux, & lorſque l'urine ſort trop lentement, de preſſer legerement & obliquement la veſſie vers l'os du penil; ce que les aſcendans obliquement ne peuvent pas faire, & l'uſage des tranſverſaux, qui ſont nerveux vers les vertebres des lombes, & charneux vers l'os Jlion, & vers le diaphragme, dont la fin ou queuë, eſt un tendon large, nerveux & membraneux en la ligne blanche, eſt de comprimer & de preſſer la partie laterale du ventre inferieur, & de reſtraindre & reſſerrer les hypochondres.

D'où on peut inferer que l'uſage commun de tous les muſcles de l'abdomen, eſt double, le principal & le ſecondaire ; le premier eſt de faire & de conſtituer la ſubſtance de ce ventre inferieur, d'en défendre les membres & parties, & de conſerver la chaleur naturelle ; & le ſecond uſage eſt d'aider à l'excretion du ventre & de la veſſie ; ils ſervent auſſi au thorax dans les grands cris, dans la toux, & dans la violente expiration.

Aïant expliqué l'origine, le nombre, la

forme, & l'usage de tous ces muscles, il en faut dire la veritable situation.

Les muscles qui descendent obliquement, sont situez entre la membrane de la graisse que les Anciens appelloient pannicule charnu, & entre les muscles qui montent obliquement : ceux qui montent obliquement, sont situez entre les descendans, & les transversaux, avec lesquels ils ont connexion & liaison, particulierement par les vaisseaux qui sortent des parties interieures & subjacentes, c'est-à-dire, qui sont dessous ces muscles, les droits sont situez dans la region du ventre la plus éminente. Les pyramidaux sont situez dessus le commencement ou la tête des muscles droits ; leur commencement n'est pas pris par Vesal & Colombe, pour des muscles particuliers, comme il a été ci-devant observé. Les transverses sont situez sur la plus grande partie du peritoine, auquel ils sont tellement adherans, qu'à peine les en peut-on separer.

Le temperament de ces muscles est double, un chaud & humide, par rapport à la partie charnuë du ventre ; l'autre froid & sec, à cause des tendons, & de la partie ligamenteuse.

§. III.

Du Peritoine.

LE Peritoine eſt une membrane fort déliée & dure, ſemblable à une grande toile d'araignée, envelopant, & contenant tous les membres de la troiſiéme cavité, qui eſt le ventre inferieur; ce mot eſt grec, & vient de *peri*, qui ſignifie *circum*, à l'entour, & de *tonoo*, *firmo* ou *roboro*, ou ſelon Hippocrate & Galien, il vient du *periteinomai*, *circumtendor*, parce qu'il eſt étendu à l'entour de toutes les parties qui ſont entre le diaphragme & les cuiſſes; les Arabes, ſelon Veſal, l'appellent *ziphac*, *zimphac* & *chamel*; cette membrane contient en gros, & revêt en détail toutes les parties de cette region.

La figure du peritoine approche de l'ovalle, car elle eſt ronde, mais un peu plus longue que large; en un mot, elle a la même figure, & la même grandeur que le bas ventre qu'elle tapiſſe par tout; elle eſt fibreuſe par dehors, afin de s'attacher plus fortement aux muſcles, & elle eſt par dedans comme enduite d'une humidité aqueuſe, afin que les viſceres repoſent plus doucement dans ſa capacité.

Elle a ſon origine de la ſemence en la

matrice, & eſt fort adherente aux trois vertebres ſuperieures des lombes, ſelon le rapport des Anciens ; mais les dernieres découvertes font connoître qu'elle n'y eſt pas attachée.

Les Anatomiſtes ſont beaucoup partagez ſur l'origine de cette membrane : Veſalius, veut que ce ſoit des ligamens des lombes, & qui joignent l'os ſacrum avec les os des Jles : Archange lec. 9. ſoûtient que c'eſt des meninges du cerveau ; c'eſt à ſçavoir que vers la premiere & ſeconde vertebre des lombes, il ſort des nerfs de la moëlle de l'épine, & qu'enſuite il s'aſſemble là d'autres nerfs, qui font avec quelques arteres, comme un certain corps ou faiſſeau, duquel s'étendant enfin plus au large, naît le peritoine. Fallope, du Laurent & Parée, aſſurent qu'il tire ſon origine de ce grand entrelaſſement de nerfs qui viennent du meſentere.

Elle eſt membraneuſe tres-forte & déliée ; membraneuſe, pour s'étendre quand le ventre vient à s'enfler ; tres-forte, afin qu'elle ne ſe déchire quand elle ſouffre une violente diſtenſion, & deliée afin de ne point preſſer les parties.

Le peritoine, ſelon l'ancienne doctrine, eſt fait d'une double membrane ; elle porte par devant entre ſes deux tuniques, les

vaisseaux umbilicaux ; par derriere, elle enferme les reins ; & par le bas, elle enferme la vessie : elle est plus épaisse par derriere que par devant, & plus épaisse, dit Sylvius, aux hommes depuis le cartilage xiphoïde, jusqu'au nombril, & aux femmes au contraire, depuis le nombril jusqu'au penil, afin que cette membrane puisse prester & s'étendre, autant qu'il est besoin pour l'accroissement du fœtus en la matrice ; & aux hommes, pour obeïr à la distension du ventricule, quand ils font de grands excez de boire & de manger : mais les dernieres découvertes, nous apprennent que le peritoine n'a point de duplicature, & que Sylvius s'est trompé, étant certain qu'il est également épais par tout.

Cette membrane a des fibres de toutes sortes qui lui ont été données pour la rendre plus forte ; & afin qu'elle s'étende plus facilement, elle reçoit de petites branches de nerfs, de ceux qui se distribuent aux muscles de l'abdomen, ses arteres viennent des phreniques, des mammaires & des épigastriques, & ses vénes reportent le superflu de sa nourriture aux vénes phreniques & épigastriques. Elle est troüée par haut, par devant, & par bas ; par le haut où elle est adherente au

diaphragme : elle est percée au côté droit pour la véne cave ascendante ; au côté gauche, pour l'oësophage & la grosse artere descendante ; par devant, pour les vaisseaux umbilicaux. Ce trou est fermé aux adultes, & s'il est ouvert, il fait une espece d'hergne ou descente, qu'on appelle omphalocele, hernie de l'ombilic : elle est pareillement troüée & percée par le bas au fondement, au col de la matrice, & par les endroits que les vaisseaux spermatiques descendent, & que les ejaculatoires remontent : Galien dit, que ce sont plûtôt des productions, que des trous : or il faut observer que ces productions ou allongemens, outre les trous dont nous avons parlé ci-dessus, sont deux ; un de chaque côté ; qui conduisent les vaisseaux spermatiques aux testicules, il ne couvre dans la femme ; que jusqu'à moitié chemin, les ligamens ronds : il est encore necessaire d'observer que lorsque ces productions sont parvenuës aux testicules, elles s'élargissent pour les enveloper, & pour former leur deuxiéme tunique propre, qui est l'élytroïde ou vaginale, c'est-à-dire, qui ressemble à une guaine, les renfermant comme un étui.

HIPPOCRATE *in coacis prænotionibus*, enseigne que l'artere descendante, la véne

cave aſcendante, & l'oëſophage, ſont tellement attachez au diaphragme, qu'étant enflammé, les hypocondres ſont attirez en dedans.

Les uſages du peritoine ſont premierement, de contenir comme un ſac, & d'allier comme une membrane, toutes les parties du ventre inferieur, afin que chacune d'icelles demeure en ſa place; ſecondement de leur donner des tuniques particulieres, afin de les défendre & de les ſeparer les unes des autres; & le troiſiéme uſage eſt d'expulſer les excremens & les vents en preſſant les boïaux par deſſus, comme on pourroit faire avec les mains pour en hâter la ſortie.

Le quatriéme uſage eſt, afin qu'étant reſſerré, les inteſtins & le ventricule environnent & cuiſent plus promptement les alimens, & empêcher par ce moïen qu'ils ne s'enflent par les vents, à cauſe de la crudité, ou de quelqu'autre legere occaſion; c'eſt pourquoi il eſt attaché par devant aux muſcles, par en haut au diaphragme, par en bas au pubis; il paſſe par deſſus la veſſie & le rectum aux hommes, & par deſſus la matrice aux femmes, en couvrant les vaiſſeaux ſpermatiques, & les deferens, ſans les enveloper dans les mâles; enfin il paſſe par deſſus les muſcles

psoas & iliaques, & par dessus la grosse artere & la véne cave, & couvrant de tous côtez les reins, il y forme une membrane qu'on appelle adipeuse, parce qu'elle a beaucoup de graisse.

Le peritoine donnant des membranes à toutes les parties du ventre, comme au foye, aux reins, à la vessie, au mesentere, à l'épiploon, & aux autres; cela fait que le peritoine souffrant toutes les susdites parties souffrent, comme il arrive dans l'hernie.

§. IV.

Des Vaisseaux ombilicaux.

LEs Vaisseaux ombilicaux sont trois, une véne, & deux arteres; la véne est un scion de la véne-porte du fœtus: elle est le plus souvent unique, & quelquefois double; c'est pourquoi on dit ordinairement qu'il y a quatre vaisseaux umbilicaux, deux vénes & deux arteres.

Cette véne sort de la scissure du foye, selon l'ancienne doctrine, & s'en va au nombril composer le cordon, qui va rendre au chorion, dans lequel la véne se fend en deux, & ces deux en plusieurs autres, qui se répandent, & s'ouvrent dans le placenta: mais, selon les Modernes, la véne

va s'inſerer par la ſciſſure du foye à la véne-porte, où elle eſt conduite en ſortant du nombril.

Les arteres ſont deux, une de chaque côté ; elles naiſſent des arteres iliaques du fœtus, & montant en haut, une de chaque côté, appuïées ſur les côtez de la veſſie, vont ſe rendre au nombril, où elles s'aſſemblent ; en ſorte que de deux arteres, il s'en fait une ſeule, qui ſert à compoſer le boyau qu'on appelle le cordon.

Outre cette véne & cette artere, on trouve encore l'ouraque, qui eſt une production, ou un corps nerveux & membraneux, qui du fond de la veſſie du fœtus, ſe rend auſſi au nombril ; & de ces trois vaiſſeaux attachez enſemble par des membranes épaiſes & viſqueuſes, ſe fait un corps membraneux & long, qu'on appelle le cordon, par lequel le fœtus eſt attaché à l'arriere-faix : ainſi les vaiſſeaux umbilicaux ſont quatre au dedans du nombril, une véne, deux arteres, & l'ouraque ; mais ſortis du nombril, ils ne ſont, ſelon les Anciens, que trois, une véne, une artere, & l'ouraque : mais l'experience fait connoître qu'on en trouve toûjours quatre, la véne qui eſt unique monte en haut, l'ouraque deſcend en bas au milieu des deux arteres, & va s'attacher au fond de

la vessie ; & les deux arteres vont se rendre aux côtez de la vessie, une de chaque côté sans y toucher, au contraire elles en sont éloignées de deux travers de doigts ; ce qui fait connoître l'erreur de plusieurs auteurs qui veulent que les arteres iliaques servent à appuïer la vessie. Enfin, tous ces vaisseaux sont conduits du nombril jusqu'à leur insertion comme il est expliqué. L'ouraque au fœtus des brutes, est cave & troüé, pour décharger l'urine dans l'allantoïde ; mais au fœtus humain, il est solide, & n'a point de cavité ni de trou ; & sert seulement de ligament, pour suspendre le fond de la vessie, & empêcher qu'il ne tombe vers son col. Nous parlerons plus amplement de ces vaisseaux en parlant du fœtus.

Aïant expliqué les parties contenantes propres & communes de la troisiéme cavité, qu'on appelle ventre inferieur, il faut expliquer dans le chapitre suivant, les parties contenuës de la même region.



CHAPITRE II.

Des Parties contenuës au ventre inferieur.

§. PREMIER.

Combien il y a de ſortes de parties y contenuës.

LE Ventre inferieur contient deux ſortes de parties , les unes ſervent à la coction , & les autres à la generation , ſans parler de celles, dont l'homme ſe ſert dans la matrice , qu'on appelle vaiſſeaux umbilicaux , dont il a été cy-deſſus parlé & dont on parlera encore en ſon lieu.

La coction officiale & commune , eſt double, ſçavoir la chylification , & la ſauguification. Et comme le ſentiment des anciens eſt bien different de celui des Modernes ſur ce ſujet , je rapporterai celui des uns & des autres , afin de connoître l'erreur des premiers, par la découverte des derniers.

L'opinion des anciens qui n'avoient point connoiſſance des vénes lactées n'y d'autres vaiſſeaux que l'on a découverts, vouloient que les vénes meſaraïques preparaſſent & portaſſent le chyle au foye, & raiſonnoient en cette maniere.

Les parties qui ſervent à la chylifica-

tion ſont differentes , les unes preparent le chyle comme la bouche , les dents, & l'oëſophage, d'autres le font & le cuiſent comme le ventricule , les autres l'échauffent, & aident à faire la digeſtion comme les parties qui ſont és environs , particulierement l'omentum qu'on appelle épiploon , la creſpine , le ventre gras , ou la coëffe, le mot Grec épiploon vient de épi qui ſignifie deſſus & de pleo nager parce qu'il ſurnage ſur les inteſtins & ſur le fond du ventricule , & le pancreas qui eſt un corps glanduleux, dont l'étymologie peut venir de pan qui ſignifie tout , & de creas, chair, parcequ'il eſt preſque tout de chair, d'autres enfin achevent & rendent le chyle dans ſa perfection , comme les menus boyaux , les vénes meſaraïques , & les autres reçoivent la groſſe matiere & excrement du chyle , & le portent hors comme les gros boyaux & l'anus.

Les parties qui ſervent à la ſauguification que les Grecs appelle aimatoſe , ſont auſſi differentes, comme ſont ſuivant cette ancienne doctrine, les vénes meſaraïques, le foye, la véne cave , la veſſie du fiel , la ratte & les reins, les vénes meſaraïques diſent ils , preparent & portent le chyle au foye, & luy donnent un commencement de ſang , le foye lui donne la forme & la

rougeur, la véne cave le diſtribuë avec ſes rameaux dans tout le corps, d'autres parties reçoivent & vuident les immondices & excremens de la ſauguification, comme la veſſicule du fiel reçoit la bile jaune, la ratte l'humeur groſſiere & melancolique, les reins l'humeur ſereuſe, qui eſt portée par les ureteres dans la veſſie, & l'urine enfin eſt portée dehors par le conduit & le membre viril.

Voilà le dénombrement des parties deſtinées ſelon les anciens, aux coctions que l'on appelle officiales, parce qu'elles rendent un ſervice aux autres parties en cette maniere pour changer l'aliment en la partie, l'aliment éloigné de ce changement ſçavoir ce que l'on mange, eſt premierement alteré & cuit dans l'eſtomach, & cette action s'appelle chylification du mot Grec chylos, en Latin cremor, & en François créme ou ſuc, lequel étant ſuccé ſuivant l'erreur des anciens, par les vénes meſaraïques, il eſt preparé & conduit dans le foye, où ils ſuppoſent qu'il ſe change en chyme, & ils appellent cette action chymoſe, du mot chymos ſuccus, lequel mot quoyqu'il ſignifie toute ſorte de ſuc, ils l'approprient neanmoins à celui qui veulent être dans le foye, d'autres veulent que la chymoſe appartiennent aux inteſtins &

au mesentere, enfin le chyme étant disent-ils, dans le foye, se change en sang, appellé en Grec aima, ainsi on appelle cette alteration aimatose, laquelle pour la distinguer de celle qui se fait selon leur sentiment, dans le cœur, ils l'appellent veneuse, & celle du cœur arterieuse, ou pneumatose, de pneuma qui signifie esprit, ou vital, parceque l'esprit vital qu'on appelle en Grec hotique, se fait dans le cœur, comme au cerveau se fait l'esprit animal ou sensitif, en Grec psychique qui signifie animal, & au foye l'esprit naturel que les Grecs appellent physique c'est-à-dire naturel, & comme il y a trois sortes d'esprits, l'animal, le vital, & le naturel, chacun à son elaboratoire sçavoir le cerveau, le cœur & le foye suivant cette doctrine, chacun à aussi son propre conduit ou vehicule le nerf, l'artere & la véne, voilà quel est leur sentiment sur la chylification & sur la sauguification, qu'il étoit necessaire de rapporter, pour en connoître l'erreur, & mieux goûter la verité de la circulation du sang, & des dernieres découvertes, comme je le prouverai en son lieu en faisant connoître que les vénes mesaraïques, ne portent point le chyle au foye, mais que les vénes lactées qui étoient inconnuës aux anciens, le portent droit au

cœur, où le ſang reçoit ſa perfection, ce que j'expliquerai clairement quand j'aurai fait la deſcription des parties contenuës dans le ventre inferieur.

La premiere des parties contenuës au ventre inferieur, qui ſe preſente en la diſſection, eſt l'épiploon, enſuite les boyaux, le meſentere, & les rameaux de la véne porte, ces parties étant levées; on voit le ventricule, enſuite le foye, la veſſicule du fiel, la ratte, & enfin la véne cave, les reins, les ureteres, & la veſſie urinaire.

Les parties qui ſervent à la generation, ſont propres & particulieres aux hommes, ou aux femmes, celles des hommes ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, qui portent & preparent la matiere de ſa ſemence, c'eſt le corps variqueux qui la fait & cuit, les teſticules qui lui donnent la vertu prolifique, les vaiſſeaux ejaculatoires la portent, les paraſtates & proſtates la reçoivent & la gardent juſqu'au temps de l'éjaculation, & la verge la verſe dans la matrice, celles qui ſont particulieres aux femmes ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, ou plûtôt les ouaires ſuivant les nouvelles découvertes, & la matrice, qui ſeront expliquées en leur lieu.

Comme il ne s'agit dans ce paragraphe, que des parties qui ſervent à la chyloſe ou

a faire le chyle & en aider la coction, il est à propos de commencer par le ventricule, quoique l'ordre de dissection demanderoit qu'on commençât par l'épiploon.

§. II

Du Ventricule.

LE Ventricule, ou petit ventre, qui s'appelle en Grec gaster ou coelia, à cause de sa capacité concave, est le receptacle du boire & du manger, la boutique & la marmite en laquelle se fait la premiere coction, qu'on appelle chylification.

Le Ventricule est composé de deux parties, sçavoir des similaires, & des dissimilaires, les similaires sont trois, les tuniques, les vénes & les arteres, il y a trois tuniques, une commune qui n'est pas de la substance du ventricule, mais elle est comme une certaine enveloppe qui a son origine du peritoine selon Galien *de usu part.* laquelle selon du Laurent, est la plus épaisse des trois, & engendre l'épiploon anterieur. Elle vient du peritoine couvrant du côté que l'oesophage penetre le diaphragme, le ventricule jusqu'au commencement du boyau duodenum, & recevant toutes les vénes, arteres, & nerfs du ventricule.

Cette

Cette tunique commune eſt ajoûtée, & faite en partie pour le ſentiment, & en partie pour la chaleur naturelle, & à cauſe des parties qui en ſont proches, afin que le ventricule n'en ſoit offencé.

Les tuniques propres ſont deux, une interieure, & l'autre exterieure: l'interieure eſt nerveuſe, & commune l'oëſophage, à la langue, au palais & à la bouche; la marque de la continuité de cette tunique, eſt evidente par l'amertume de la bouche: quand il y a une trop grande abondance de bile autour du ventricule, elle reçoit & conduit tous les vaiſſeaux du ventricule qui ſe terminent en elle, ſelon Galien & Bauhin; elle eſt couverte par dedans d'une croûte comme veloutée qui s'engendre des excremens de la troiſiéme coction; on y voit des rugoſitez & plis, qui ſervent à la retention du chyle.

Les dernieres découvertes font connoître que cette tunique eſt parſemée de pluſieurs petites glandes qui verſent continuellement dans l'eſtomach un ſuc acide, qui ſert de levain pour faire fomenter les alimens, & de menſtruë pour les diſſoudre, lequel joint au chile reſté d'un repas à l'autre dans ſes rides, qui s'aigrit & picote cette tunique, excite la faim, & la ſechereſſe des fibres de cette membrane,

cause la soif, suivant le sentiment des Modernes.

La tunique exterieure est plus charnuë, & plus molle, comme approchant plus de la nature de la chair, & moins resserrée & solide que l'interieure; elle a beaucoup de fibres transverses & fort peu d'obliques, selon Archange, du Laurent & Bauhin.

Les Modernes ont découvert, qu'elle a une infinité de fibres droites, obliques, & transverses, diversement arrangées, qui servent toutes à retrecir le ventricule de toutes parts, afin d'exprimer par ce moïen le suc des petites glandes de la troisiéme membrane, & de faire couler le chyle, & tout ce qui y est contenu par le pilore, dans les intestins.

Le ventricule reçoit toutes ses vénes de la porte, dit du Laurent, il reçoit du tronc la grande gastrique, & la gastréepiploïque, & du rameau splenique; il reçoit la petite gastrique, la coronaire, & l'épiploïque posterieure, & il reçoit du grand rameau qui est auprés de la ratte, le vaisseau qu'on appelle vas venosum, ou vas breve, qui porte l'humeur melancolique; par laquelle, comme étant froide & acide, le ventricule est resserré & fortifié, & l'appetit excité, selon Galien, & Bauhin. Mais suivant l'ordre de la circu-

lation, ces vénes ne servent qu'à reporter le sang dans le rameau splenique & dans la véne porte.

Le ventricule a presqu'autant d'arteres que de vénes qui lui viennent du rameau coëliaque, & lui portent le sang pour sa nourriture, lequel est ensuite reporté dans la véne porte, comme il a été dit, par les vénes gastriques & gastrépiploïques.

Les nerfs lui viennent de la sixiéme paire du cerveau, suivant les Anciens, laquelle est la huitiéme paire, suivant les Modernes.

D'où ils descendent au ventricule, par lesquels il reçoit du cerveau, comme par des canaux, la faculté sensitive; par le moïen de laquelle il ressent la soif, la faim & la necessité de la nourriture, selon Galien, du Laurent & Archange.

Ces nerfs sont confusément entrelassez à l'orifice superieur du ventricule, & se distribuans par une infinité de branchages, par tout le corps du ventricule, se perdent enfin en des filets fort menus: & comme ce sont deux nerfs qui forment le plexus à cet orifice superieur; cela le rend fort sensible, il en reçoit aussi du plexus hepatique, & de l'intercostal: c'est pour cette raison qu'il arrive des vomissemens

quand le cerveau a été ébranlé, & que tout le reste du corps souffre, quand le ventricule est indisposé.

D'où il paroît que la substance du ventricule, est membraneuse & nerveuse, afin disent Galien, Vesal, & Bauh, d'avoir plus de sentiment, pour goûter & joüir avec plus de plaisir, des choses propres & convenables à son temperament, & ne recevoir qu'avec peine & dégoût, ce qui lui est contraire & opposé. Secondement, pour être excité par un plus grand appetit; & enfin pour qu'il ait assez de force pour contenir & cuire la quantité des alimens, & qu'il se puisse resserrer, la coction étant faite, pour les pousser & mettre hors: mais il est plus probable que la digestion se fait par un suc acide, qui vient continuellement des glandes, dont les membranes internes de l'oësophage & du ventricule, sont parsemées, avec la salive qui vient des glandes parotides dans la bouche, par les conduits salivaires, pour y détremper les alimens, & y commencer leur fermentation, par le suc acide & par les sels volatils, dont la salive est remplie quand elle est de bonne consistence; si bien que le chyle étant ainsi preparé, coule par le pilore dans les intestins, où il est encore perfectionné par la

bile, & par le ſuc pancreatique, auparavant d'être porté au cœur.

§. III.

Des parties diſſimilaires du ventricule.

LEs parties diſſimilaires du ventricule, ſont trois, ſelon Galien ; ſçavoir, les deux orifices, & le fond.

Hippocrate, & Galien, appellent l'orifice ſuperieur *ſtomachos* ; ce mot vient de *ſtoma*, qui ſignifie la bouche ; & *échomai*, parce qu'il reçoit & contient ce qui vient de la bouche ; il commence ou l'oëſophage finit. Ariſtote, & Galien, veulent que ce ſoit le ſiege de la faim & de la ſoif, & l'inſtrument veritable de l'appetit animal, parce qu'étant d'un ſentiment fort exquis & fort vif, il reſſent promprement le ſuccement des autres parties ; leſquelles épuiſées, tirent de celles qui leur ſont proches par continuité, juſqu'à ce que l'attraction ſoit venuë juſqu'à lui ; & lors ſentant ce ſuccement, il incite l'animal à boire, & à manger, afin de reparer par la nourriture, la ſubſtance charnuë & ſolide du corps qui s'eſt diſſipée.

Les nouvelles découvertes que l'on a faites des glandes, dont j'ai parlé ci-devant, prouvent que la faim ſe fait autre-

ment que Galien & Ariſtote ne l'ont crû, & qu'elle eſt cauſée par une liqueur acide, qui tombe ſans ceſſe dans la cavité de l'eſtomach de ſes propres glandes, & de celles de l'oëſophage, parce que cet acide ne trouvant point d'aliment ; il agit, & picote les membranes de l'eſtomach : & c'eſt ce qui fait la faim ; & quand il s'éleve quelque vapeur qui échauffe l'orifice ſuperieur du ventricule, cela cauſe la ſoif.

Les anciens Medecins appelloient le ventricule *Cardia*, qui ſignifie auſſi le cœur : Hippocrate & Galien au troiſiéme Livre qu'il a fait des Opinions de Platon, diſent que *Cardia*, eſt comme ſi on diſoit *Cratia*, qui ſignifie domination, donnant par là au cœur, la preference & la domination ſur les autres parties ; & quand ils appellent le ventricule *Cardia*, c'eſt parce qu'il cauſe des accidens ſemblables à ceux qui ſurviennent quand le cœur eſt malade & affecté ; & il y a tant de connexion & de correſpondance avec le cœur & le cerveau, qu'il eſt d'un ſentiment fort vif, à cauſe des nerfs qui lui viennent de la huitiéme paire des modernes, qui eſt la ſixiéme des anciens : c'eſt pourquoi ſi le ventricule ſouffre, le cœur en reçoit de la douleur, auſſi-bien que la tête : ſi au

contraire le ventricule ſe porte bien, ils joüiſſent d'un plaiſir commun, tant à cauſe de la proximité, que de la communication des parties : Enfin, cet orifice, a une tres-grande ſympathie avec le cœur, à cauſe du voiſinage, & avec le cerveau, à cauſe des nerfs ſtomachiques : il y a grand nombre de fibres circulaires qui l'étreciſſent, & qui ferment ſon entrée, pour empêcher que ce qui eſt une fois entré dans le fond, ne puiſſe remonter en haut dans l'oëſophage, lorſqu'on eſt courbé, ou couché ſur le dos, à quoi ſert auſſi le diaphragme, qui comprime l'eſtomac. Il n'eſt pas neanmoins ſi étroitement fermé aprés le repas, qu'il ne ſoit un peu entre ouvert, & que les vapeurs ne montent à la tête, comme on experimente aſſez ſouvent, & que Galien, Veſal, Guinterius, & Andermacus aſſeurent, & ainſi que l'experience confirme par les rapports.

L'orifice inferieur du ventricule, eſt appellé Pylorus, c'eſt-à-dire, portier, de pylé-porte, parce qu'il empêche que ce que l'on a mangé, ne ſorte du ventricule que la digeſtion ne ſoit faite, & lui laiſſe la liberté de ſortir, quand il eſt digeré, pour être porté enſemble avec les excremens dans les inteſtins, où les vénes meſaraïques, dit du Laurent, attirent ce qui

eſt utile, pour le porter au foye, & pouſſent hors les ſuperfluitez excrementeuſes par le rectum ou droit inteſtin.

On trouve un corps glanduleux, en forme de deux boſſes ou tubercules, auprés du pylore, & du duodenum; qui font comme un anneau ou cercle épais, comme ſi c'étoit un muſcle circulaire; ou un ſphincter qui le fermât, parce que s'approchant l'une de l'autre, ferment la ſortie, qu'elles ouvrent en s'éloignant & ſe relâchant; ce qui ſe fait naturellement, & non pas par le commandement de la volonté: ce corps ſert à l'uſage de cet orifice inferieur, où il paroît une eminence interne qui tient lieu de valvule, & cet orifice eſt ainſi appellé, non pas pour être ſitué directement au fond, mais parce qu'il occupe un lieu un peu plus bas, & plus panché que le ſuperieur, aïant été ſagement pourvû par une ſinguliere providence, que ces deux orifices ne ſoient pas directement oppoſez l'un à l'autre, afin que l'aliment ne tombe pas entraîné par ſon poids, auparavant la coction ou digeſtion parfaite, & afin que l'aliment demeure dans le fond du ventricule, juſqu'à ce qu'il ſoit cuit & digeré.

Ces deux orifices ſont differens en ſituation & en grandeur; en ſituation, par-

ce que le ſuperieur eſt au côté gauche vers l'épine, environ l'onziéme vertebre du dos, & l'inferieur eſt ſitué au côté droit, & en grandeur, parceque le ſuperieur eſt grand & large ; ce qui n'eſt pas inutile, car quand on a grand-faim, ou qu'on eſt preſſé, on avalle ſouvent des gros morceaux ſans être bien mâchez, & l'inferieur eſt plus étroit, parce que rien ne ſort du ventricule, qu'il ne ſoit bien attenué, cuit, & digeré ; c'eſt-à-dire, que l'aliment ne ſoit changé en chyle.

La ſubſtance de ces deux orifices, eſt plus épaiſſe que le reſte du ventricule ; afin diſent Bauhin & du Laurent, qu'ils ne ſoient point rompus par l'impetuoſité de ce qui y paſſe ; elle eſt environnée de fibres circulaires & charnuës, comme de quelque ſphincter, afin que ces orifices ſe puiſſent élargir, reſſerrer, ouvrir & fermer : le ſuperieur s'ouvre quand il donne entrée aux viandes pour deſcendre dans le ventricule ; & l'inferieur s'ouvre, quand il donne la ſortie au chyle aprés la digeſtion, pour deſcendre dans les boyaux : le ſuperieur ſe ferme pour empêcher que les vapeurs n'échappent, leſquelles ſervent beaucoup à la coction des alimens, & pour empêcher auſſi que les vapeurs qui s'élevent de la cuiſine, n'offenſent le cœur,

& ne troublent le cerveau ; & l'inferieur ſe ferme, afin que rien ne ſorte du ventricule qu'il ne ſoit cuit, & bien digeré. Ces deux orifices s'ouvrent & ſe ferment, par la ſeule impulſion de la nature, de même que ſe font tous les autres mouvemens du ventricule.

La troiſiéme partie du ventricule eſt le fond, lequel eſt ſitué preſque au milieu de l'épigaſtre, immediatement ſous le diaphragme, panchant neanmoins davantage au côté gauche, à cauſe du foye qui eſt à droit, & lequel eſt plus gros & plus grand que la ratte, entre leſquels il eſt. C'eſt le magaſin & comme le garde-manger du corps, dans lequel, diſent Veſal & du Laurent, ſe fait la premiere coction; la chylification, qui eſt l'action propre & officiale du ventricule, ne ſe fait pas aux orifices : mais au fond, & ce en partie, ſelon les mêmes auteurs, par une forme, & proprieté ſpecifique de l'organe, & en partie par la chaleur, tant du ventricule, que des parties circonvoiſines : c'eſt pour cela, diſent-ils, que la nature l'a environné de tous côtez, de parties, qui comme un braſier allumé, aident à faire la digeſtion par leur chaleur, qu'ils ſuppoſent, ſe faire en cette maniere. Auſſi-tôt, diſent-ils, que l'aliment eſt entré dans le

ventricule, toutes les facultez qu'il contient, commencent à s'éveiller & ſortir hors, par leſquelles, il attire à lui toutes ſortes d'alimens qui ſont neceſſaire pour la ſubſtance de l'animal; les aïant attiré, il les retient un peu de tems, il les enclos & les reſſerre par tous ces côtez, & les fomente; les aïant ainſi compris, il les amaſſe, & aſſemble en une maſſe, confondant l'aride avec le ſec, le dur avec le mol, il ſe prepare & s'attache à la coction juſqu'à ce que le chyle ſoit fait, qu'il jette & pouſſe enfin dehors, pour le communiquer, & en faire part aux parties épuiſées & qui en ont beſoin, ce qui ſe fait par les inteſtins & les vénes, ſi bien que la chyloſe, dont nous avons ci-deſſus fait mention, dépend ſelon leur ſentiment, de la faculté & d'une forme ſpecifique du ventricule, laquelle eſt aidée & fomentée par la chaleur, & l'eſprit vital qui coule & affluë du cœur au ventricule, par les arteres, qui n'eſt pas peu augmentée, dit Avicenne, par les membres & parties qui l'environnent & l'échauffent de tous côtez; car le foye le couvre & l'échauffe par le côté droit, la ratte par le gauche, le diaphragme & le cœur par le haut, l'épiploon, le peritoine, les muſcles de l'épigaſtre, & la véne ombilicale par de-

vant, les troncs de la véne cave & de la groffe artere avec les mufcles épineux, & l'épine dorfale par derriere ; l'épine lui fert comme de boulevart, & les mufcles comme de lictiere ou de couffins.

La fituation de toutes ces parties rapportée par les Anciens, eft veritable ; mais la digeftion fe fait tout autrement, fuivant les dernieres découvertes, puifqu'elle fe fait, comme il a été dit, par un fuc acide, & par un fel volatil dont la falive eft remplie.

Le ventricule eft unique aux hommes, & aux autres animaux qui ont des dents aux deux mâchoires ; les hommes l'ont ordinairement plus grand que les femmes, parce qu'ils mangent davantage.

Les oifeaux en ont deux ; le premier eft comme une pochette, joignant le gofier ; & l'autre, eft ce que l'on appelle le jufier qui eft leur propre ventricule.

Les bêtes qui n'ont point de dents en haut, qui ruminent, & qui remâchent ce que l'on leur donne pour nourriture, comme les bœufs, les cerfs, les chevres & les brebis, en ont quatre, dont les trois premiers ne font feulement que preparer la mangeaille, & le quatriéme la digere, & la cuit, le premier de ces quatre ventricules, s'appelle le grand ventre ; & eft con-

tinu à l'oesophage, dans lequel la mangeaille tombe d'abord, & reçoit quelque legere preparation; le second est attaché & tient au premier, les Grecs l'appellent Kechryphalos, c'est-à-dire en Latin *reticulum*: étant semblable à un rets ou filet à prendre des poissons, & est bien plus petit que le premier.

Le troisiéme de ces ventres est appellé omasum, il est rude en dedans comme déchiré, aïant une croûte, & comme plusieurs feüillets separez & divisez les uns des autres; c'est pourquoi le vulgaire l'appelle le livre ou le fueillet.

Le quatriéme enfin s'appelle abomasum, il a aussi au dedans plusieurs feüillets qui sont comme chauves par rapport au troisiéme, c'est-à-dire unis, n'aïant rien pardessus de rude, n'y d'apre comme lui.

Hippocrate dit que le ventricule de l'homme, est ordinairement cinq fois aussi large que la paume de la main, mais il n'est pas égal dans tous les hommes, parce que la grandeur pour être naturelle, doit être proportionnée à celle du corps, & il est plus grand à ceux qui font des débauches, & des excez de boire & de manger, qu'à ceux qui vivent sobrement, en ce que s'étendant souvent par la repletion, il augmente & croit peu a peu, comme aux

grands beuveurs, & grands mangeurs, Archang. Colomb. &c. Ce qui n'eſt pas toûjours vrai; car aïant veu diſſequer de grands beuveurs, & de grands mangeurs, leur ventricule s'eſt trouvé fort petit, mais deux fois plus épais que ceux des autres hommes, enfin étant membraneux, il eſt certain qu'il peut s'étendre, & ſe reſſerrer facilement, & contenir à la fois, juſqu'à trois pintes d'eau ou de vin meſure de Paris, & trois ou quatre livres de viande.

A l'égard de ſa ſituation, on convient qu'il eſt ſitué au milieu du corps; afin, diſent Galien, Veſal. Colomb. Fall. du Laurent & Archange, que comme organe de la nutrition, il fut plus commodément placé, pour toutes les parties ſuperieures & inferieures: il n'eſt pas ſitué, dit Galien, proche la bouche, parce que les parties neceſſaires à la reſpiration, & à former la voix, doivent être prés de la bouche; & où elles ſont, d'autres n'y peuvent pas être, dit Fernel, ſi bien qu'il eſt ſitué deſſous le diaphragme, & la douziéme vertebre, en ſorte qu'il tourne plus du côté de la partie anterieure, que de la poſterieure, & que la plus grande partie eſt du côté gauche, parce que le foye étant plus gros que la ratte, comme il a été dit, la nature a logé la plus grande

partie du ventricule, en l'hypochondre gauche, afin de le rendre égal au droit, & de servir à la ratte de contrepoids contre le foye, & l'a placé au ventre inferieur, & separé de la poitrine, en mettant le diaphragme entre les deux, non seulement pour rendre la respiration libre, mais particulierement pour empêcher que les mauvaises vapeurs & odeurs qui s'élevent ordinairement de la cuisine, n'offensent le cœur & le cerveau.

Il est attaché par haut au diaphragme, par bas à l'épiploon, par derriere au dos, par le côté droit au duodenum, & par le gauche à la ratte, & cela afin qu'étant fort rempli, sa pesanteur ne l'emporte pas; il a aussi connexion avec le cerveau par les nerfs, avec le cœur par les arteres, & avec le foye par les vénes.

Sa figure est oblongue, ronde, & cave, elle est ronde & non pas triangulaire, parce que la figure ronde est la plus capable de toutes; il est cave pour recevoir & contenir beaucoup, il est oblong à cause de ses deux orifices. Platere le compare admirablement bien au sac d'une cornemuse, sur tout quand il est plain; car le bourdon qui est au côté gauche, represente l'oësophage, & le bout où on met la pipette, represente le commencement des boyaux.

Il paroît par la deſcription que nous avons faite du ventricule, que ſon uſage eſt double ; le premier, de recevoir le boire & le manger ; & le deuxiéme, de les cuire & de les convertir en chyle, & de fournir ainſi par le moïen du cœur, & des arteres, de nourriture & d'alimens à toutes les parties du corps ; il fait le premier, parce qu'il eſt cave ; & le ſecond, par ſa forme & ſa temperature, ou plûtôt par les acides dont on a parlé ci-deſſus.

§. IV.

Des affections & maladies du ventricule.

LEs indiſpoſitions & affections du ventricule & de l'eſtomach, ſont certaines, intemperies, ſimples ou compoſées, ou ſans matiere, ou avec matiere : ſi ſans matiere, c'eſt une intemperie chaude qui fait qu'on eſt alteré, qu'on a des rapports & des rots fumeux, ſechereſſe de bouche, quelquefois nauſée ou envie de vomir, & vomiſſement : ſi au contraire, l'intemperie eſt cauſée par une matiere humide, il y a pour lors beaucoup de crachats & de ſalive, peu, ou point du tout de ſoif, un dégoût pour les viandes humides, & pluſieurs autres ſignes : ſi l'intemperie eſt froide, on ſent dans le ventricule, une peſanteur,

pesanteur, les viandes sont mal cuites & mal digerées, il y a tension avec inquietude, & autres symptomes de cette nature : si enfin il y a intemperie seche, on aura chaleur, & secheresse de la langue, grande soif & maigreur du corps : l'intemperie composée se connoît par les urines, comme toutes les autres intemperies, ainsi qu'il est marqué dans mon Miroir des Urines ; & quand plusieurs indispositions de celles ci-dessus declarées, se rencontrent ensemble. Quant à la cure, l'intemperie qui vient du chaud & du froid, se guerit plus facilement, que celle qui vient du sec & de l'humide.

Quand on aura connu la cause de l'intemperie par les urines, comme étant le moïen le plus assuré, il sera facile de la guerir.

Si l'intemperie est chaude, il faudra user de remedes rafraîchissans : on fera des potions, avec trois livres de veau, une poignée de chicorée sauvage, une poignée de pimpinelle, une poignée de fumetere, une poignée de treffle aceteux ; on coupera le veau par roüelles ; aprés qu'on l'aura bien battu, on mettra d'abord au fond d'un pot de terre, une petite poignée de toutes ces herbes qu'on aura mêlées ensemble ; on l'arrosera d'eau

rose, ensuite dequoi on mettra une roüelle de veau fort mince, aprés quoi on mettra une autre petite poignée des mêmes simples mêlées ensemble, que l'on arrosera aussi d'eau rose, & continuër ainsi jusqu'à ce que tout le veau & les simples soient emploïez; aprés quoi on couvrira, & on étoupera bien le pot, en sorte qu'il n'ait point d'air, & on le mettra sur de la cendre chaude seulement, que l'on entretiendra toûjours chaudement pendant quatre heures, afin que le suc se fasse sans boüillir, aprés quoi on le tirera de dessus la cendre chaude; on passera, & on exprimera le tout; & on mêlera ce suc avec autant d'eau de bouroche, que l'on fera boüillir un *miserere*, avec un quarteron de sucre fin en poudre, pour en prendre soir & matin quatre onces à la fois, avec demi-scrupule de sel de corail.

Et pour rafraîchir en humectant, & tenant le ventre libre, particulierement s'il y a intemperie seche du ventricule, on fera une ptisanne avec quatre gros de racine d'hypolopathum rotundi folium, une poignée de racine de chicorée sauvage, quatre onces de fruit de berberis, une poignée d'agrimoine, une poignée de racine de polipode de chesne concassé, deux

pommes de renette, une poignée d'aveine, & reglisse; on coupera les pommes, les herbes & les racines par morceaux, & on fera le tout boüillir dans six pintes d'eau avec demi-livre de miel de Narbone, jusqu'à la diminution d'un tiers; & quand il sera à moitié refroidi, on le passera, & étant entierement froid, on le mettra dans des bouteilles pour le boire ordinaire; & outre cela, en prendre un grand verre le matin à jeun avant de se lever, & continuer ainsi selon la necessité.

On boira dans tous ses repas dans cette intemperie seche du ventricule, du vin d'yeux d'écrevices, qui est fort facile à faire; on prendra une once d'yeux d'écrevices, qu'on appelle aussi cancres, que l'on fera infuser pendant vingt-quatre heures dans cinq livres de vin, qu'on aura mis dans une bouteille de verre fort, qu'on agitera fortement & souvent, il faudra verser doucement le vin par inclination, afin de ne laisser couler aucune chose de la poudre, parce que le vin étant bû, on en mettra d'autre sur la même poudre, pour en boire comme le premier.

Si l'intemperie du ventricule est froide, & que l'estomach soit debile, on prendra tous les soirs, deux heures aprés un leger souper, une cueillerée d'essence de bayes

de genevre, & le matin à jeun un verre d'eau d'angelique.

On purgera avec un gros d'agaric trochisqué, qu'on fera infuser sur des cendres chaudes pendant douze heures, dans un verre d'eau de melisse, deux gros de sené, & un gros de sel polycreste, on diminuera la dose suivant l'âge & les forces & l'avis du Medecin.

Si l'intemperie de l'estomach & ventricule, est humide & causée d'humeurs corrompuës, on prendra pendant trois jours quatre onces d'eau distillée d'hyssope, le soir deux heures aprés un leger souper, & le matin on prendra deux onces de vin d'absynthe, à jeun, & rien autre chose que trois heures aprés, on ne prendra que fort peu de boüillons, & on mangera plûtôt du rôti que du boüilli.

On fera des lavemens avec fraizier, absynthe, fenoüil, chicorée, racine de nenuphar, bouroche, buglose, parietaire, fumeterre & fraxinelle : on mettra dans chaque lavement trois onces de miel rosat & deux gros de cristal mineral, diminuer la dose selon l'âge & les forces.

On purgera avec une dragme d'extrait d'aloës dans du suc de bouroche, en diminuant la dose selon l'état du malade, & le jour d'aprés la purgation, on donnera

depuis un ſcrupule, juſqu'à une demie-dragme pour les plus forts, de la racine de contrahyerva en poudre dans un verre d'eau de betoine, que l'on prendra le matin à jeun, continuer ſelon la neceſſité.

L'inflation & gonflement du ventricule que les Grecs appellent *Empneumatoſis*, eſt cauſée par la matiere humide, la debilité de la chaleur & les cruditez, qui y engendrent des vents; c'eſt une indiſpoſition qui fait une diſtenſion flatulente, ou tumeur contre nature, quelquefois avec grande ou petite douleur, & quelquefois ſans douleur, comme quand la diſtenſion n'eſt pas grande, & que la matiere qui fait les vents, n'eſt pas beaucoup épaiſſe.

Si cette inflation vient de crudité, on le connoîtra par les urines, & par les autres ſignes de crudité, qui ſont actuellement, ou qui ont precedé: ſi elle vient de l'humeur mélancolique, le rot ou rapport eſt ſec; ſi cela vient des autres humeurs, le rapport eſt humide, & on crache beaucoup; ſi les vents ſont cauſez par le vice des alimens qu'on a pris, qui étoient d'une qualité venteuſe & flatulente, on en ſera ſoulagé en faiſant deux ou trois rots; mais s'il y a de gros vents & épais retenus & enfermez dans les tuniques du ventricule, ils cauſent de grandes douleurs; & ſi

cette enflure dure long-tems, elle se convertit, & degenere en hydropisie seche.

Si cette douleur est causée par crudité des humeurs, on la guerira en prenant du vin d'absynthe, ou du vin dans lequel on aura fait boüillir des fleurs de camomille avec du sucre fin & de l'anis; ce qui sera aussi utile, si la douleur est grande à cause des vents & flatuositez, auquel cas il faudra donner souvent des lavemens de decoction de feüilles de rhuë, d'absynthe, sauge, mercuriale, parietaire, fenoüil & melisse, & quatre onces de miel écumé, ou moins selon l'état des personnes, avec une once d'huile de lin; aprés quoi on appliquera sur la partie, le plus chaudement que l'on pourra souffrir, des roses de provins que l'on aura fait boüillir avec du vin vermeil, & du son de froment, y ajoûtant de l'huile rosat dont on fera cataplasme.

On purgera ensuite, s'il y a nausée, & inclination au vomissement, avec dix grains de cristal de tartre émetique, que l'on donnera en substance aux grandes personnes sans aucun danger dans trois ou quatre cueillerées d'eau, de vin ou de boüillon, & on en donnera aux enfans depuis deux grains jusqu'à quatre ou cinq, selon leur âge & leurs forces, ce qui purge fort

doucement, en donnant à chaque fois que l'on vomit un peu de boüillon ; cela eſt auſſi ſpecifique aux obſtructions du foye & de la ratte, & aux fievres des enfans ; & pour la fievre des grandes perſonnes, on donne juſqu'à dix grains de tartre ſtibié, quand les fievres ſont humorales, on trouvera dans mon Traité des Fievres, toutes ſortes de remedes, pour toutes ſortes de fievres ſelon l'âge, le temperament & les forces d'un chacun, & le regime de vivre que l'on doit garder dans chaque fievre, ſuivant l'humeur dominante qui la cauſe.

Si ceux qui ont grande douleur d'eſtomach cauſée de vents, & de flatuoſitez, n'ont point de nauſée ni d'inclination pour le vomiſſement, on fera infuſer dans une decoction de meliſſe, & de fenoüil, trois gros de ſené & une dragme d'hermodacte, que l'on paſſera & exprimera pour en prendre la coulure à jeun, & deux heures & demie aprés, on prendra un boüillon dans lequel on aura fait boüillir de la betoine, de l'oſeille, de la bugloſe ſauvage, & de la ſaxifrage rouge. On ne mangera point de fruit crud, de ſalade, de fromage, d'autres legumes & herbes potageres, que celles rapportées ci-deſſus, ni de bœuf, ni de poiſſon. On boira

aux repas du vin avec de l'eau, dans lequel on aura mis infuser de la pimpinelle, & de la graine d'anis.

Outre ces intemperies du ventricule, il y a plusieurs autres maladies & douleurs d'estomach, que je rapporterai ici avec les remedes pour les guerir.

La cardialgie, que l'on appelle aussi cardiagme, est une corrosion du ventricule ou de son orifice, que les Anciens appellent cardia ou cardiaque, du mot grec *algos*, douleur : on se sert aussi de ce mot, pour signifier la douleur & défaillance de cœur, & cardiaque se prend souvent pour un remede cordial & stomachal.

Nous le prenons en cet endroit pour une affection de l'estomach, qui est une douleur causée par la corrosion des humeurs acres, soit qu'elles soient engendrées dans le ventricule, ou qu'elles y soient entrées & retenuës par le chagrin, la tristesse, un exercice trop violent, ou par le jeûne, & trop grande abstinence, ou autrement.

Les signes de cette maladie sont, quand on sent premierement une oppression, avec une certaine mordication & corrosion autour & vers le cartilage xiphoïde. 2. On sent aussi une langueur

& défaillance de tout le corps, & de la chaleur naturelle. 3. On ſent une grande chaleur aux extrémitez. 4. Il arrive ſouvent un vomiſſement bilieux comme dans les fievres ardentes. Enfin, s'il y a des vers qui piquent l'orifice du ventricule, il y a pour lors des ſymptomes tres-violens; d'où s'enſuit ſouvent la mort ſubite.

Pour guerir cette douleur; quand il y a des vers dont les ſignes ſont rapportez ailleurs, & dans mon Miroir des Urines; on ſe ſervira d'un emplâtre fait de cumin, & de fiel de taureau, qu'on appliquera ſur la douleur, ou des compreſſes trempées dans du vin d'abſynthe, en purgeant d'abord avec une decoction de pourpier, & de feüilles de chicorée ſauvage, dans laquelle on aura fait infuſer depuis une demi-dragme, juſqu'à deux dragmes, de la racine d'hyppolopathum rotundi folium ou rhubarbe du païs; avec un gros d'écorce d'orange rapée; aprés quoi on donnera des lavemens de lait avec du ſucre pour attirer les vers; & on prendra ſouvent le matin à jeun de l'eau diſtillée de la petite centaurée, un verre.

Pour guerir tous les autres maux d'eſtomach, & le fortifier, on prendra une poignée d'angelique avec les racines, un peu

de menthe des jardins, deux dragmes de grains de coriandre, & une dragme d'anis vert; faire un peu boüillir le tout, le passer, & mettre dans la coulure, un gros de rhubarbe en poudre, un gros de canelle en poudre, & quatre onces de sucre fin, que l'on fera encore un peu boüillir, pour en user souvent par cueillerées, & on pourra prendre tous les matins, un verre d'eau distillée d'angelique.

Pour fortifier l'estomach, on prendra deux onces de suc de cerfeüil, & une once de sucre fin, avec deux gros d'eau de canelle, dont on prendra la moitié à jeun; & l'autre moitié en se couchant, trois heures aprés un leger souper.

Pour le fortifier, en corrigeant l'intemperie, on prendra le matin à jeun, deux onces de suc de fumeterre, avec un peu de sucre fin.

Le vomissement ou devoyement d'estomach, est un mouvement depravé du ventricule, ou une expulsion de la matiere retenuë dans l'estomach, & quelquefois un effort de vomir continuellement sans aucun effet; ce qui est plus à craindre que le vomissement même, comme marque que la matiere est adherente au ventricule, & qu'elle imbibe ses membranes.

Les causes du vomissement sont, 1. les

viandes cruës ; 2. une grande repletion: 3. quelque poiſon ou remede corroſif ; les mouvemens extraordinaires, ou les coups & plaïes de la tête : 4. une grande repletion ou une aggregation & amas de quelque choſe chaude & aiguë, qui pique l'orifice de l'eſtomach, comme l'humeur bilieuſe, ou la melancolique, qui eſt extrémement dangereuſe, particulierement ſi l'odeur eſt mauvaiſe, ſi la bile noire ſort par haut ou par bas, au commencement de quelque maladie que ce ſoit, c'eſt un ſigne mortel, dit Hippocrate, *li.* 4. *Aphor.* 22. de même que ſi le vomiſſement eſt porracé, livide & puant. Mais ſi le vomiſſement eſt mêlé de bile & de pituite, avec ſoulagement du malade, c'eſt bon ſigne ; particulierement s'il arrive un jour critique, il ne faut pas l'arrêter. 5. Le vomiſſement arrive par indigeſtion, apoſthume ou par quelque humeur corrompuë, ou enfin par ſimpathie d'une autre partie, comme du cerveau, du foye, des reins, de quelque véne rompuë, de la ratte, des inteſtins, ou de la matrice.

Si ce qu'on vomit eſt acide ſans alteration, l'humeur eſt froide ; s'il eſt de couleur jaune ou verte, avec ſoif, amertume à la bouche, picottement d'eſtomach, la langue, & le palais ſecs, & écorchez, c'eſt ;

ſigne de bile : ſi la matiere eſt ſanieuſe avec mauvaiſe odeur, l'humeur eſt fort corrompuë ; ſi elle eſt de couleur de verre ou du ſuc de laituë, c'eſt la pituite qui le cauſe ; s'il vient de l'oëſophage, on ſent de la douleur en avalant ; s'il vient d'une véne rompuë dans l'eſtomach, on y ſent de la douleur.

S'il y a ulcere au ventricule, on vomira une matiere épaiſſe comme petits lopins de chair. Enfin, ſi le vomiſſement eſt vert ou erugineux, ou de mauvaiſe odeur au commencement des maladies, c'eſt mauvais ſigne, de même que ſi on a les yeux rouges & le hoquet, aprés le vomiſſement.

Il faut remarquer que le vomiſſement de ſang, ſans fievre, n'eſt pas dangereux.

Si le vomiſſement vient d'une matiere bilieuſe, il faudra uſer & garder un regime de vivre humectant, & rafraîchiſſant ; on fera ptiſanne avec racine de biſtorte, fruit de berberis & feüilles d'agrimoine, avec racine de chicorée ſauvage, & polipode de cheſne & regliſſe, & dans chaque verre on mettra une cueillerée de gelée de groſeille que l'on battera comme de la limonade en verſant dans deux verres ; & le matin en ſe levant, on mettra dans un verre de cette ptiſanne une once de ſuc de grenade aigre, & le ſoir en ſe couchant,

on prendra trois gros d'eau de canelle avec un verre de cette ptiſanne : pour le lendemain matin à jeun , prendre un gros d'aloës dans de l'eau , ou du ſuc de roſes.

Si le vomiſſement eſt opiniâtre, on l'arrêtera avec une once de ſuc de coins cruds , que l'on prendra avec un ſcrupule de confection alkermes , le matin auparavant de ſe lever , & on appliquera en même tems ſur la region de l'eſtomac chaudement, une pomme de coin cuite pilée.

Si le vomiſſement eſt cauſé par une matiere pituiteuſe, on l'arrêtera, aprés avoir purgé l'humeur , avec une decoction de douze feüilles d'aſarum qu'on appelle cabaret, qu'on aura faite , avec deux verres d'eau d'orge reduits à un verre , pour le prendre à jeun.

On fera de la ptiſanne pour le boire ordinaire , avec racine de ſouchet , graine d'anis , meliſſe , betoine , mouſſe d'arbre, polipode de cheſne , ceterach & regliſſe.

On appliquera ſur l'eſtomach , un pain de roſes ſeches trempé dans du vin d'abſynthe , l'appliquant chaudement ; on peut auſſi frotter l'eſtomach avec de l'huile de muſcade.

On mettra dans un petit verre de la ptiſanne, depuis ſix goutes juſqu'à douze d'eſ-

ſence d'ambre gris, ou du ſel polycreſte de la Rochelle, depuis deux dragmes, juſqu'à ſix, dans une pinte de cette ptiſanne que l'on boira d'heure en heure à quatre differentes fois : ou enfin, du bezoard mineral, depuis ſix grains juſqu'à ſeize, tous ces remedes étans également bons; on ſe ſervira des uns ou des autres, ſuivant le temperament du malade.

Si le vomiſſement eſt cauſé par la nephretique, la paſſion iliaque, ou l'inflammation du cerveau, ou par ſimpathie du foye, de la ratte, de la matrice ou d'autres parties, il faut avoir recours aux remedes contre telles maladies, que l'on trouvera chacun en ſon lieu, dans cet ouvrage.

Si les filles ou les femmes vomiſſent le ſang, à cauſe de la ſuppreſſion de leurs mois, il n'y a qu'à les ſaigner du pied pour les guerir. Et s'il y a une grande plenitude de vaiſſeaux, & que la perſonne ſoit forte & robuſte, on lui tirera neuf onces de ſang le matin à cinq ou ſix heures; aprés quoi on lui donnera à boire un verre d'eau diſtillée d'echium ou bugloſe ſauvage : à une heure aprés midi, on lui en tirera deux onces aïans été trois heures ſans manger; & aprés cette ſeconde ſaignée, elle prendra un petit verre d'eau

diſtillée de meliſſe : elle ſoupera entre cinq & ſix heures, & à neuf heures du ſoir, on lui tirera encore une once & demie de ſang, le tout du même pied, le même jour, & par la même ouverture ; & aprés cette troiſiéme ſaignée, on donnera trois gros d'eau de canelle avec quinze grains de ſel de corail. C'eſt la methode & le remede le plus ſouverain pour les en guerir.

On les purgera aprés cela, avec deux gros de rhubarbe, infuſée dans un verre d'eau d'armoiſe : on diminuëra la doſe ſelon l'âge & l'état de la perſonne.

La faim canine eſt auſſi une maladie du ventricule, c'eſt une envie, & un appetit deſordonné de manger ſans pouvoir ſe raſſaſier. Gordon l'appelle un appetit inſatiable, grand & deraiſonable, car plus on mange, plus on a faim, on l'appelle bulime qui veut dire faim de bœuf, ou plûtôt ce mot bulime vient de la particule bou qui ſignifie beaucoup, & du mot limos qui ſignifie faim.

Les cauſes de cette faim, ſont premierement l'air froid ou une grande chaleur qui conſume l'humidité. 2. Les fievres & les autres maladies aiguës. 3. Les vers qui ſont dans le ventricule. 4. Un écoulement d'une pituite ou une melancolie acide, à l'orifice de l'eſtomach. 5. L'intem-

perie froide du ventricule, & les alimens qui causent l'humeur melancolique : c'est pourquoi il y en a qui assurent que la faim canine est une affection de l'orifice seul de l'estomach, quand il est trop refroidi, ou qu'il est rempli, & tiré par une humeur froide & acide : les Modernes veulent que cette humeur acide qui cause la faim, vienne de la cavité de l'estomach, de ses glandes propres, & de celles de l'oësophage ; laquelle étant viciée, ou trop abondante, cause la faim canine, de même qu'elle cause la faim ordinaire, quand elle est dans son état naturel ; laquelle ne trouvant point d'alimens, agit & picote les membranes de l'estomach ; ce qui fait connoître qu'il faut vivre avec temperance, & éviter les alimens crûs, & tous autres qui peuvent causer des humeurs vitieuses & corrompuës ; étant certain que si cette faim vient d'avoir trop mangé de choses cruës, elle conduit à la douleur coëliaque qui attaque le pylore ou orifice inferieur du ventricule, & à la lienterie, qui est un flux de ventre, par lequel on rend par bas la viande telle qu'on l'a prise ; & enfin à l'hydropisie, le ventricule étant par ce moïen refroidi, & la chaleur naturelle éteinte.

Il y a difference entre la faim canine, & la

& la bulime: la bulime eſt une tres-grande faim, qui finit auſſi-tôt qu'elle commence, ou bien une grande faim avec une debilité, & dejection de l'orifice du ventricule, l'inanition du corps, repletion d'eſtomach, avec envie de vomir, & la debilité du ventricule, cauſe cette maladie, laquelle ſi elle dure long-tems, elle rend le corps maigre, & ſec, avec une mauvaiſe couleur du viſage; & la canine eſt un deſir de manger à toute heure. Les enfans & ceux qui ont l'eſtomach & les parties voiſines froides, y ſont plus ſujets que les autres.

Si cette faim canine dure long-tems, on a à apprehender la colique, la diſſenterie, l'hydropiſie ou l'éthiſie; & ſi elle ſuccede à une maladie, c'eſt ſigne de rechûte: on a remarqué que des vers d'une grandeur prodigieuſe cauſoient quelquefois cette faim; comme il eſt arrivé à Beaurepere Officier de feuë Madame, qui en jetta un de quatre aûnes & un tiers.

Si cette faim vient de chaleur, ou de bile, comme on le connoîtra par la ſoif, ou par la dureté du ventre & des matieres, il faut ſaigner & uſer de remedes rafraîchiſſans & humectans, auſſi bien que ſi elle vient de fievre, de maladie aiguë, ou d'autres cauſes ſemblables, on ne boi-

ra point de vin, ni aucune chose astringente.

On purgera les enfans avec une demi-once de manne de Syrie, ou de Calabre, dissoute dans une decoction d'orge, & les adultes en prendront jusqu'à trois onces dans un boüillon de poulet.

On mangera du bœuf, du porc, du mouton, du sanglier, des canards, lievre, cerf, pieds de mouton cuits avec du ris, anguilles, pois, feves, navets, choux, carottes, lentilles, panets, concombres, citroüilles, pourpier, lait caillé & fromage, on boira de la bierre ou de la ptisanne avec de l'orge & des capillaires.

Si cette faim vient d'intemperie froide, d'inanition, & debilité du ventricule; il faudra boire du vin, selon Hippocrate, *li. 2. Aphor. 21.* échauffer & fortifier le ventricule par des remedes propres à fortifier l'estomach, sans prendre neanmoins rien d'aigre ni d'astringent: on mangera plûtôt des viandes rôties, que boüillies, les oignons, les poireaux, & jaunes d'œufs fricassez: on usera souvent du vin d'absynthe, & du syrop de menthe, & de la moutarde avec la viande.

On purgera avec demi-dragme de rhubarbe en poudre dans une once de syrop d'hysope.

Si cette faim étoit causée par des vers, on purgera avec une dragme d'extrait d'aloës dans de l'eau distillée de petite centaurée, & on prendra souvent jusqu'à un gros d'écorce d'orange en poudre dans de l'eau de chardon benit ; & on prendra des lavemens comme il a été dit, contre les vers. On moderera la dose de l'extrait d'aloës & des autres choses selon l'âge & les forces du malade : on pourra aussi prendre depuis six grains jusqu'à trente de sublimé doux.

A l'égard de la faim appellée bulime, c'est un desir de manger, & on mange neanmoins peu, ce qui cause que le corps s'amaigrit, & tombe en chartre : elle arrive souvent à ceux qui marchent dans la neige & dans les eaux froides, ou succede à la canine, quand l'intemperie froide accable & opprime la vertu du ventricule, dont les forces viennent à manquer.

Les signes de cette faim bulime, sont d'être entierement abbatu, le changement de la couleur naturelle, le retirement des vénes, un appetit avide & si immoderé, que pensant devorer toutes choses, il se trouve aussi-tôt rebuté.

Si on neglige cette maladie, il en arrive sincope, ou mort subite.

Le regime de vivre dans cette maladie

doit être chaud & cordial : on usera soir & matin, gros comme une noisette de vieille theriaque, dans un peu d'eau de melisse : on mangera souvent du pain rôti dans du vin avec du sucre; les viandes assaisonnées avec moutarde, poivre, canelle, cloux de girofle, seront fort utils.

On purgera avec deux cueillerées de suc des bayes ou graine de l'arbrisseau appellé rhamnus catharticus & épine aux Teinturiers, avec un peu de vin d'absynthe, ou jusqu'à une dragme & demie, ou deux dragmes pour les plus forts, d'hermodate en poudre, avec un peu de sucre & de canelle en poudre, dans une once de syrop d'hysope ou de menthe.

La soif immoderée est causée par la secheresse de l'orifice même du ventricule, quand il presqu'épuisé de toute humeur; ce qui se fait par la penurie, ou qualité des humeurs, ou d'une grande chaleur, & quelquefois de l'une & de l'autre cause, ou d'une intemperie generalement chaude & seche, ou du suc salé & bilieux, ou la cause vient du foye, du cœur, ou des poûmons, de l'oësophage, des reins, du bas ventre, ou enfin du cerveau, comme il arrive dans la phrenesie, dans la manie, & dans d'autres passions violentes : elle peut être aussi causée par les ardeurs du

Soleil, par des viandes ſalées & épicées, par des remedes violens, par un exercice violent, par le chagrin, par les débauches du vin & des femmes, & enfin par obſtruction du meſentere.

Si cette ſoif vient de la bile, il y aura amertume à la bouche; ſi c'eſt la pituite ſalée qui domine, la ſalive ſera ſalée: ſi elle vient du cœur, on a un peu de fievre: ſi on crache du ſang, & qu'on ait peine à reſpirer, l'alteration vient des poûmons: ſi on a la couleur pâle, & que les urines ſoient jaunes, c'eſt ſigne qu'elle vient du foye; & ſi on a des envies d'uriner à tout moment, la ſoif vient des reins: ſi enfin on a une diarrhée continuelle, & que les matieres ſoient cruës, c'eſt une marque que la ſoif eſt cauſée par l'obſtruction du meſentere, & pour lors plus on boit, plus on eſt alteré.

J'ai rapporté toutes ces differentes cauſes de la ſoif immoderée, afin qu'en connoiſſant la cauſe, on ait recours aux remedes propres & ſpecifiques pour guerir les maladies qui la cauſent, obſervant ſeulement que ſi elle vient de poiſon, ou de piqueure de bête venimeuſe, & de choſes ſalées & épicées, ou par des remedes violens, il faudra en tous ces cas provoquer d'abord le vomiſſement, & prendre des cordiaux.

Et quand la ſoif eſt cauſée de chaleur, & de ſechereſſe, on boira de l'eau dans laquelle on aura delayé une cueillerée de gelée de verjus dans chaque verre, ou de gelée de groſeille, verſant de verre en verre comme de la limonade; ou on fera de la ptiſanne avec racine de chicorée ſauvage, treffle aceteux & fruit de berberis, c'eſt-à-dire d'épine-vinette.

La ſoif étant cauſée par l'obſtruction du meſentere, on fera une ptiſanne aperitive avec racine de chien-dent, polipode de cheſne, ſcolopendre, ceterach, politrich, chamepitys, camedris, & regliſſe : on fera boüillir le tout dans quatre pintes d'eau juſqu'à la diminution d'un tiers, on mettra dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis demi-ſcrupule juſqu'à une dragme, d'eſprit de cochlearia, ou de creſſon alenois.

Le ſanglot ou hocquet, eſt un mouvement violent de la faculté expultrice qui s'efforce de rejetter ce qui eſt attaché & nuiſible au ventricule, ou à l'eſtomach; ce mouvement eſt ſemblable à la convulſion, il eſt plus fort que le vomiſſement, dit Galien, & moins violent, ſelon Avicenne; il vient ou d'inanition, comme de quelque flux de ſang immoderé, ou de medecine trop forte, & mal doſée, ou de

fievre chaude & hectique, ou de replection, comme de débauche & excés de vin, d'aliment, ou de medicament acre, d'humeur maligne, ou de la compreſſion du ventricule.

Si aprés le vomiſſement, les yeux deviennent rouges, & que le hocquet prenne, c'eſt mauvais ſigne, dit Hippocrate, *li.* 7. *Aphor.* 3. parce que cela ſignifie que le cerveau qui eſt le principe des nerfs, ou le ventricule, eſt fort enflammé : il eſt auſſi dangereux aux vieilles gens, s'il leur arrive aprés avoir été purgez trop fortement : Hippocrate, *lib.* 7. *Aphor.* 61. de même que s'il arrive aprés un long ſommeil, ou dans une défaillance, tremblement, ou aprés l'avortement, dans la colique de *miſerere*, dans une perte de ſang, inflammation du foye & du cerveau ; s'il arrive une apoſtéme du côté droit, ou ſur le ventre ; ſi on perd le jugement, s'il ſurvient convulſion, & autres fâcheux ſimptomes aprés le hoquet, ce ſont tous ſignes funeſtes.

Si on éternuë aïant le hoquet, on en eſt delivré.

Si le hoquet vient de pituite non corrompuë, la ſoif le guerit : ſi il eſt cauſé par le vice des alimens en quantité ou en qualité, comme des vins ou des viandes

qui causent & engendrent de mauvaises humeurs & acres, la diete sera utile, ou on provoquera le vomissement.

S'il vient de chaleur, on fera ptisanne avec racine de tormentille, plantain, primevere, orge, hepatique & reglisse, dans un verre de laquelle on mettra une cueillerée de gelée de verjus.

S'il vient de froid, on fera ptisanne avec racine de souchet, graine d'anis, de coriandre, pouliot, des capillaires, & reglisse, dans un verre de laquelle on mettra une cueillerée de syrop de menthe ou d'hysope.

S'il vient d'humeurs acres ou de remedes violens, on prendra une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec un peu de sucre, ou vingt grains de sel de corail, dans une once de syrop de citron.

L'odeur du castor le guerit, aussi bien que de serrer fortement les doigts des mains, avec de la soye rouge.

L'appetit corrompu, que les Grecs appellent *malachia*, est une maladie & langueur du ventricule, qui apporte & cause le plus souvent, par la nausée & l'aversion des alimens, un vomissement bilieux & pituiteux : cela arrive, dit Fernel, toutes les fois que les tuniques du ventri-

cule, ſont ſoüillées & enduites de quelque humeur vitieuſe, & excrementeuſe.

Cette maladie ſe fait aſſez connoître par l'appetit même qui eſt dereglé ; mais on ſera encore plus certain de la cauſe par les urines, ou s'il eſt ſuivi de vomiſſement, de corroſion de l'orifice du ventricule, de chagrin, & d'inquietude.

Cette maladie eſt fort ordinaire aux femmes groſſes ; ce qui leur arrive, ſelon Aëtius, environ le quarantiéme jour aprés la conception, & dure ſouvent juſqu'au quatriéme mois : & ſelon Galien, pluſieurs femmes groſſes en ſont incommodées juſqu'au ſecond ou troiſiéme mois ; ce qui ceſſe au quatriéme, tant à cauſe que les humeurs vicieuſes ſont purgées par les frequens vomiſſemens, qu'à cauſe qu'elles ſont cuites, la femme ne prenant en ce tems-là que fort peu d'alimens à cauſe du dégoût ; & enfin, parce que la quantité diminuë par l'augmentation du fœtus, car aux premiers jours le fœtus attire peu d'aliment, n'en aïant pas encore beſoin de beaucoup : mais étant plus grand, il lui en faut davantage, c'eſt pourquoi il n'attire pas ſeulement pour lors le meilleur, mais n'étant pas ſuffiſant, il ſe nourrit auſſi, & attire quelque choſe de ce qui eſt vicieux, ainſi le corps de la mere, n'eſt plus ſi

rempli d'humeurs vitieuſes : voila la raiſon pour laquelle, dit Galien, cet appetit corrompu ceſſe à quatre mois ; ce qui eſt auſſi plauſible, ſuivant le ſentiment des Modernes, parce que ſe faiſant continuellement une circulation du ſang de la mere à l'enfant, & de celui de l'enfant à la mere, comme il ſera expliqué en ſon lieu, l'enfant devenant plus fort à quatre mois, il a plus de chaleur, & le ſang eſt plus cuit, & plus parfait, & par conſequent il s'engendre moins d'humeurs vicieuſes & excrementeuſes, qui corrompent l'appetit.

L'appetit depravé arrive aux filles par opilation, & pour n'être pas reglées.

Les hommes ont auſſi quelquefois l'appetit corrompu, cela arrivant, comme il a été dit, par quelque humeur vicieuſe, comme la melancolique corrompuë & pourrie, qui abreuve les tuniques du ventricule, ou qui s'engendre dans l'eſtomach : s'il s'engendre enſuite d'une maladie, c'eſt ſigne de rechûte.

Si cet apetit dure long-tems aux femmes, ou aux filles, il menace d'étiſie, ou d'hydropiſie, ou d'obſtruction ; c'eſt pourquoi il ne le faut pas negliger, ſe pouvant toûjours guerir quand il ne vient pas de naiſſance.

Pour guerir cet appetit depravé aux femmes grosses, on fera boüillir quatre ou cinq raves concassées dans une chopine d'eau, que l'on fera reduire à demi-septier, y mêlant deux cueillerées d'huile d'olive pour prendre tiede aprés le repas.

Ou deux onces de suc de reffort mêlé avec un verre d'eau d'orge, que l'on prendra de même étant tiede.

On fera manger aux femmes, qui ne sont pas grosses, des bourgeons de vigne verts, ou des olives ; & aprés leur repas, elles mangeront à leur dessert des coins crûs

Les filles prendront soir & matin à jeun, un verre d'eau distillée de la racine de gentiane d'environ un demi-septier, dans lequel on mettra une demi-dragme de graine de chardon benit en poudre.

Ou on prendra une dragme de la graine d'agnus castus en poudre, dans un peu de vin le matin à jeun.

On purgera les filles avec deux gros de rhubarbe, infusée dans un verre d'eau d'armoise, du soir au matin ; pour en prendre la coulure, aprés que l'on l'aura passée & exprimée : la saignée du pied sera utile.

Les hommes useront un gros de vieille

theriaque dans un verre d'eau d'ortie grieche, le matin à jeun pendant la necessité.

On les purgera avec de l'asarum qu'on appelle cabaret, donnant de la racine en poudre depuis deux gros, jusqu'à six dans un peu de vin, on peut prendre aussi la decoction de douze feüilles, de cette même plante, ou on fera infuser du soir au matin, deux gros de feüilles de gratiole, on moderera la dose suivant l'âge & les forces, l'un & l'autre purge par haut & par bas, sans aucun danger.

Enfin tant les hommes & les femmes, que les filles useront du verjus que l'on aura fait cuire avec du sucre en forme de syrop.

L'apetit perdu est une indisposition de l'orifice du ventricule qui donne de l'aversion pour les alimens, c'est ce qu'on appelle aussi inappetence & degoût.

Cette passion arrive ou par une humeur pituiteuse amassée dans l'estomach, ou par une matiere bilieuse, ou par obstruction, ou par un sentiment affoibli, ou interdit, ou enfin par simpathie du foye, de la ratte, des entrailles, de la matrice même du cerveau, & des vers.

Si le degoût est causé par une matiere pituiteuse, on a des rapports aigres, peu ou point du tout de soif, les alimens de

qualité froide cauſe un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomach.

Pour en guerir on prendra ſouvent du vin d'abſynthe & de l'eau d'Angelique partie égale le matin à jeun, & on boira dans ſes repas de la décoction de racine de ſouchet avec du vin chaud.

On fera de la ptiſanne avec des feüilles de betoine, cerfeüil graine de coriandre, mouſſe d'arbre, ſiler des montagnes, racine de ſtambe, valeriane, écorce de citron & regliſſe, on mettra dans un verre de cette ptiſanne que l'on prendra le ſoir en ſe couchant, cinq ou ſix goûtes d'huile d'anis.

On prendra ſouvent des lavemens faits de decoction de petite centaurée, d'ache, de mercuriale, de meliſſe, de fenoüil, de pouliot, de roquette de jardin, de creſſon, d'écorce moïenne de ſureau, de joubarbe, fraizier, de bouroche & de bugloſe, mettant dans le premier trois onces de miel mercurial & dans les autres, du miel commun avec un peu de ſel,

On purgera avec une dragme, même juſqu'à deux pour les plus forts, des feüilles de l'aureole qu'on appelle auſſi daphnoides, ou depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule en ſubſtance, dans une decoction de feüilles de ſauge, & de meliſſe.

On fera les boüillons avec perdrix, pigeons & mouton, on les assaisonnera avec thim, marjolaine, & hysope.

Si les humeurs sont crasses, & épaisses, on provoquera le vomissement en donnant dans un boüillon gras, depuis une demie dragme, jusqu'à une dragme de vitriol blanc, y mettant un peu d'écorce de citron, ce purgatif ne nuit point à l'estomac, de même que le cristal de tartre emetique qui purge si doucement comme j'ay rapporté cy-devant, qu'on en peut donner à toutes sortes de personnes, aux adultes dans un peu de vin ou de boüillon depuis quatre grains jusqu'à huit, & aux enfans depuis deux jusqu'à quatre grains, donnant comme il a été dit, un peu de boüillon à chaque fois que l'on vomit.

On fait ce cristal emetique en cette maniere, prenez de la crême de tartre bien épurée, & du crocus metallorum bien preparé, égales parties, on les triture; on les mesle exactement, & on fait une lessive avec de l'eau commune, que l'on filtre étant encore chaude, par le papier gris, puis on la fait évaporer lentement.

On observera tout ce qui est cy-dessus rapporté, pour l'indigestion causée par une matiere pituiteuse, on pourra aussi purger en l'un & l'autre cas, avec hermo-

datte en poudre depuis une dragme jusqu'à deux, y mêlant un peu de gingembre pour corriger leur humidité excrementeuse, & un peu de mirabolans pour fortifier l'estomach.

Quand le dégoût, & l'indigestion sont causées par la matiere bilieuse, comme on le connoîtra par les urines, par l'amertume de la bouche, & les rapports puants, il faudra saigner du bras, on fera ptisanne avec agrimoine, fruit de berberis cinobaste, fumeterre, écorce de grenade & reglisse.

On appliquera sur l'estomach un pain de roses seches, trempé dans du vinaigre.

On fera lavemens avec guimauves, pied de lion, joubarbe, violier, mercuriale, buglose, sanicle, ortie blanche, épinars & petite centaurée, on mettra en chaque lavement, deux onces de miel commun, deux onces de miel rosat, & une once d'huile de lin, on en prendra aussi sans miel.

On purgera avec un demi scrupule de résine de scammonée & un scrupule d'extrait de rhubarbe dans une once de syrop cappillaire.

Si ce degoût & perte d'appetit, est causé par obstruction du mesentere, & d'autres parties, on aura recours aux remedes

propres pour les guerir, ainſi qu'il eſt rapporté chacun en ſon lieu.

Cholera-morbus eſt une maladie en laquelle le vomiſſement bilieux & violent, eſt accompagné de dejections bilieuſes, & frequentes avec douleur du ventricule, & mal de ventre, les cauſes de ce mal, ſont la corruption des alimens, les medicamens contraires au ventricule, comme l'ellebore, coloquinte, ſcammonée, & l'antimoine non preparé, ou crud, ou pris en ſubſtance, c'eſt pourquoi quand ce qu'on a mangé, & les excremens qui ſortent ſont corrompus, & ſentent mauvais; c'eſt mauvais ſigne, mais le ſommeil ſurvenant, eſt fort bon.

On en commencera la cure par la ſaignée, on donnera des lavemens avec du lait & des jaunes d'œufs, & on boira trois onces d'eau de meliſſe, avec deux gros d'eau de canelle.

On fera la ptiſanne avec une poignée d'avoine bien lavée, fruit de berberis, racine de chicorée ſauvage, treffle aceteux & regliſſe.

On purgera avec un gros de rhubarbe groſſierement pulveriſé, que l'on prendra dans une decoction d'agrimoine, & de plantain, ou on en fera infuſer deux dragmes dans un verre d'eau diſtillée de peti-

te centaurée, on moderera la dose suivant l'âge & les forces.

Il est facile de juger parce que nous avons dit, que la mauvaise nourriture affoiblit l'estomach, & le ventricule, y laissant une humeur putride, qui engendre des vents, qui y acquiert acrimonie, ou fait inflammation, qui sont les principales causes qui font la douleur de l'estomach, & celle que nous avons appellé cardialgie lorsqu'elle en attaque l'orifice superieur, nous avons dit aussi que l'on connoissoit cette douleur cardiaque, par la défaillance, douleur tres aiguë de cette partie, accompagnée le plus souvent d'inquietude & d'agitation, par une humeur acre & bilieuse qui pique l'orifice du ventricule, qui est d'un sentiment fort vif, j'ay rapporté les remedes propres pour la guerir quand elle est causée par vents & flatuositez, & quelques uns quand elle est causée de matiere bilieuse que l'on connoît par l'amertume de la bouche & par le soulagement que l'on reçoit des alimens rafraichissans & humectans, aprés la saignée on prendra souvent des lavemens rafraichissans faits avec decoction de pourpier, de bouroche, de buglose, de parietaire, mercuriale, pimpinelle, violier, fraizier, polipode de chesne, & deux livres de roüel-

le de veau ; faire le tout boüillir dans six pintes d'eau de riviere ou de pluïe, jusqu'à ce que le veau soit bien cuit, passer le tout & mettre dans le premier, trois onces de miel rosat & deux onces de commun, & quand le premier sera rendu on en prendra deux heures aprés un autre sans miel, on en prendra ainsi trois ou quatre par jour tantôt avec du miel, & tantôt sans miel, & continuer selon la necessité que l'on connoîtra par les urines, aprés quoi on purgera avec trois dragmes de sené infusé pendant douze heures avec fleurs ou graine de violette, & deux heures & demie aprés prendre un boüillon dans lequel on mettra une cueillerée d'eau distillée de lavande.

Enfin pour la foiblesse & debilité d'estomach on mettra dans un boüillon jusqu'à huit goutes d'huile de muscade, & on se frottera l'estomach avec de l'eau de la reine d'hongrie, & on prendra pendant huit jours si la debilité est causée d'humeur froide & épaisse, un peu aprés le repas une cueillerée de l'eau des quatre semences chaudes qui se fait par l'infusion d'un gros de chaque semence qui sont le carvi, la coriandre, le fenoüil & l'anis, pendant 24. heures, dans demi-septier d'eau de vie.

§. V.

De l'Epiploon.

CE que les Grecs appellent Epiploon, les Latins omentum, les Arabes Zyrbus, & les François la coëffe ou crespine, est une membrane double & fort graisseuse, contenuë au ventre inferieur, pour conserver la chaleur des parties voisines, & pour aider au ventricule à faire la digestion, & la coction, elle nage sur les boyaux superieurs & ne descend en l'homme guere plus bas que le nombril, mais elle se ramasse presque toute au costé gauche vers la ratte, à d'autres animaux comme aux chiens & aux singes, elle s'étend jusqu'à l'os pubis selon le sentiment d'Aristote & Galien, *Guinth. audernac.* & Bauhin.

Les anciens l'appelloient rets ou reticulum, à cause de la ressemblance qu'il a avec un rets ou filet à prendre des poissons, ce qui a porté Archang. à dire que comme le filet prend les oiseaux, ou les poissons, ainsi l'épiploon prend les vapeurs adipeuses.

Il est situé sous le peritoine, & sur les boyaux; il va même dans leurs sinuositez, & s'étend ordinairement depuis le fond du ventricule, jusqu'au nombril.

Sa ſubſtance eſt adipeuſe & ſpermatique, & compoſée de membranes de vaiſſeaux, de graiſſe vilaine & facile à ſe corrompre, étante ſangueuſe & molle, il y a deux membranes, une infinité de vénes, d'arteres & de nerfs, & beaucoup de graiſſe, parcequ'il faut que cette membrane ſoit chaude, pour aider au ventricule à faire la coction, & y exciter la fermentation des alimens, elle eſt denſe, pour renfermer la chaleur, & legere pour ne point preſſer les boyaux. Des deux membranes dont l'épiploon eſt compoſé, il y en a une ſuperieure, & l'autre inferieure, la ſuperieure & anterieure naît de la troiſiéme tunique du ventricule, qui tire ſon origine du peritoine, & eſt attachée à la partie gibbeuſe du fond du ventricule, & à la partie cave de la ratte, l'inferieure & poſterieure naît du peritoine vers le dos proche & deſſous le diaphragme, elle eſt attachée au peritoine, au dos, & au boyau colon, & étant couchée l'une ſur l'autre, ſans s'allier, reſſemble à la gibbeciere d'un chaſſeur, & en ayant déchiré une par quelqu'endroit, on peut couler ſa main entre les deux, & faire voir comme elles ſont ſeparées l'une de l'autre.

Toutes ſes vénes ſe vont rendre dans la porte, d'où les anciens vouloient qu'elles

en tiraſſent leur origine, ſes arteres viennent de la coëliaque, & pluſieurs petites nerfs luy viennent du rameau de la ſixiéme paire pour ſon ſentiment, ou plûtôt ſelon les dernieres découvertes, ils viennent du rameau intercoſtal de la huitiéme paire.

Outre tous ces vaiſſeaux, on a encore découvert une infinité de vénes limphatiques, qui par leur rupture, cauſent une hidropiſie dans cette cavité, qui eſt fort difficile à guerir ſans la paracenteſe c'eſt-à-dire ponction du mot Grec centema piqueure.

Entre ces vaiſſeaux, il y a beaucoup de graiſſe comme il a été dit, diſpoſée en forme de rets ſur les tuniques, pour empêcher que la chaleur ne ſe diſſipe, & que le froid ne penetre pour offenſer les boyaux.

Il eſt different ſuivant la differente conſtitution des corps, aux perſonnes maigres, il eſt maigre, & mince, & aux graſſes il eſt gras & fort humide.

Quoique que l'épiploon ne deſcende naturellement guere plus bas que le nombril; il ſe continuë neanmoins aſſez ſouvent en l'homme, juſqu'au penil, & paſſant par les productions du peritoine, tombe dans le ſcrotum, & fait l'hernie qu'on appelle

de ſon nom épiplocele & Zirbale, qui ſe forme le plus ſouvent du côté gauche, parceque l'épiploon deſcend ordinairement de ce côté-là ; il preſſe aux femmes quelquefois tellement le col de la matrice, & l'orifice interieur d'icelle, qu'elle ne peut recevoir la ſemence de l'homme, ſuivant le ſentiment d'Hippocrate, qui dit que ſi les femmes graſſes outre nature ne conçoivent point, c'eſt que la graiſſe, ou zirbus, reſſerre & retrecit l'orifice de la matrice ; & telles femmes ne pourront concevoir, qu'elles ne ſoient amaigries : ſa peſanteur n'eſt ordinairement que de demi-livre ; Veſale dit néanmoins, qu'il en a vû un qui peſoit cinq livres.

Il a une tres-grande connexion avec le cœur par le moïen des arteres, avec le foye par les vénes, avec le diaphragme par le moïen du peritoine. Riolan veut qu'il prenne ſon origine du meſentere, n'étant même que le meſentere continué. Galien dit qu'il a la figure d'une poche qui eſt plus longue que ronde, & qui a ſon orifice rond, & Veſale dit qu'il repreſente un ſac.

La graiſſe eſt répanduë autour des vaiſſeaux, pour, ſelon Ariſtote, entretenir & fomenter la chaleur du ventricule & des inteſtins, & pour au defaut d'aliment,

dans la disette & dans la faim, soûtenir pendant quelque tems la chaleur naturelle : cette graisse se fond souvent dans la fievre hectique.

Sa temperature en ceux qui sont maigres, est froide & seche, parce qu'ils n'ont point de graisse ; mais en ceux qui sont fort gras, il est chaud & humide, à cause de la quantité de la graisse, selon du Laurent & Bauhin.

D'où on peut inferer que son usage est, premierement pour conserver la chaleur naturelle du ventricule auquel il est attaché, & aider ainsi à faire la digestion, la chylose, ou chylification, de couvrir les boyaux, & d'attacher le ventricule au dos, selon Galien. 2. Pour appuïer & conduire le rameau splenique, & les autres vaisseaux qui vont au ventricule, au duodenum & au colon. 3. Pour retenir les vapeurs gluantes qui sont dans le ventre inferieur, & les convertir en graisse pour nourrir & fomenter au besoin, la chaleur naturelle. 4. Pour servir de mesentere au colon, lorsqu'il monte de la ratte au ventricule, & qu'il passe de-là, à la partie cave du foye. 5. Pour recevoir & contenir les impuretez des parties internes, specialement celles de la ratte, qui ne peuvent être reçûës ni consommées des glandes.

Si l'épiploon, dit Hippocrate, *li.* 5. *Aphor.* 58. vient à tomber à celui qui est blessé, & qu'il soit découvert & hors du peritoine, il se pourrit si on le remet: c'est pourquoi, cela arrivant, il le faut couper; car jamais il ne guerit, quand il est blessé, & qu'il a pris l'air.

Il faut observer qu'étant coupé, il apporte quelquefois quelque incommodité, comme remarque Galien, d'un Gladiateur, auquel on en avoit coupé quelque partie, lequel étoit si sensible au froid, qu'il étoit obligé d'avoir son ventre couvert de laine, & quelquefois cela n'apporte aucune incommodité, comme Riolan assure de quelques personnes, à qui on l'avoit coupé, & cependant se portoient fort bien.

Il y a plusieurs autres maladies qui le gâtent & le corrompent; comme les affections hypocondriaques, le scorbut, la phtisie, & autres que l'on découvre par les urines pour y remedier selon la partie malade, & les humeurs qui pourroient l'offenser & le corrompre. A l'égard de l'épiplocele, on trouvera les remedes pour la guerir au nombre de ceux ci-aprés rapportez pour les descentes.



§. VI.

Du Pancreas.

LE Pancreas eſt un corps glanduleux, lequel vers la premiere vertebre des lombes, eſt couché entre le foye & la ratte ſous le fond du ventricule, le boyau duodenum & la véne-porte, c'eſt-à-dire, qu'il s'étend depuis le duodenum, juſqu'à la ratte, aïant ſa principale partie dans l'hypocondre gauche, & eſt fortement attaché au peritoine; il a environ dix travers de doigts de longueur, deux de largeur, & un d'épaiſſeur; il peſe ordinairement environ cinq onces.

Les Anciens le faiſoient ſervir à aſſurer la diviſion des rameaux de la véne-porte, qui ſe diſtribuënt, ſelon leur ſentiment, au ventricule, au duodenum, & à la ratte, & de couſſin, pour empêcher que le ventricule ne ſoit offenſé par les os de l'épine, & à ſeparer par le moïen des glandes, l'humeur groſſiere & bourbeuſe du ſang, pour le rendre plus pur, dit Galien, *de uſ. part.*

Depuis les dernieres découvertes, on eſt aſſuré que l'uſage du Pancreas, eſt de ſeparer & de filtrer par le moïen des glandes, dont il eſt compoſé, un ſuc acide qu'on

appelle pour cette raiſon ſuc pancreatique, lequel eſt porté enſuite par ſon canal dans le duodenum, où ce ſuc ſert de menſtruë ou diſſolvant avec la bile, pour y donner au chyle ſa derniere perfection.

Ce corps glanduleux a des vénes qui vont à la ſplenique reporter le reſidu du ſang ; il reçoit des arteres de la coëliaque pour ſa nourriture, un nerf de l'intercoſtal, & il a des vaiſſeaux limphatiques qui vont au reſervoir, dont il ſera parlé en ſon lieu.

La glande dont le pancreas eſt composé, eſt conglomerée, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt composée de pluſieurs petits corps ou grains glanduleux joints enſemble, ſous une même membrane.

Outre tous ces vaiſſeaux ci-deſſus rapportez, Virſungus a découvert en l'année 1642. le canal appellé pancreatique, qui eſt membraneux & cave, de la groſſeur pour l'ordinaire, d'une petite plume, il ſe termine dans le duodenum, où il porte une liqueur jaune, & où on remarque une petite valvule qui permet la ſortie de cette liqueur qu'il contient, & empêche que le chyle & les autres matieres, ne paſſent des inteſtins dans ſa petite ouverture.

Ce Pancreas ainſi composé d'une chair

glanduleuſe, & de vaiſſeaux, a quelquefois juſqu'à quatre travers de doigts de largeur ; il eſt couvert & revêtu d'une membrane déliée, laquelle devenuë plus épaiſſe aux maladies, par l'affluence des humeurs ; elle ſe ſepare d'avec le corps du pancreas, & fait comme un ſac, ſuivant les frequentes remarques que Riolan dit avoir faites dans les corps conſommez de maladies.

Fernel aſſûre que le Pancreas eſt le ſiege des fievres intermittentes, & de la melancolie hipochondriaque, & comme l'égoût & le cloaque, où coulent & s'amaſſent les ſuperfluitez de toutes les humeurs; & comme j'ai rapporté les remedes propres pour guerir les unes & les autres, chacune en ſon lieu, je ne le repeterai pas en cet endroit pour éviter prolixité.

§. VII.

Du Meſentere.

SAns s'arrêter à l'opinion de ceux qui veulent qu'il y ait deux parties au Meſentere, dont l'une eſt appellée Meſaraïon, qui contient les menus boyaux, & l'autre appellée Meſecolon qui contient les gros ; il ſuffit de ſçavoir que le Meſentere eſt un corps membraneux, composé de deux tu-

niques, d'une infinité de veines, d'arteres, de glandes & de graisse, lequel attache les boyaux ensemble, & contenant leurs circonvolutions en leur place, empêche qu'ils ne se mêlent, & confondent les uns dans les autres. Ce mot Mesentere vient de entera, les intestins, & de meson, qui signifie milieu, parce qu'il est situé dans le milieu du ventre, d'une figure à peu prés circulaire, aïant environ quatre travers de doigts de diametre, & trois aûnes de circonference, autour de laquelle les intestins sont plissez.

Il a deux tuniques pour mieux appuïer les vénes mesaraïques, & tous les autres vaisseaux qu'il renferme dans sa doublure, & pour empêcher que les boyaux ne se mêlent aux mouvemens violens : ces tuniques sont engendrées comme les autres membranes, dans la matrice.

Ses vénes sont les mesaraïques superieures & inferieures, & font plusieurs arcs, de la circonference du dernier, partent tous les rameaux qui vont se distribuer aux intestins; les superieures & les inferieures s'anastomosent vers le colon.

Il faut remarquer qu'à mesure que toutes les vénes du mesentere, s'approchent de sa base, elles s'unissent, & forment un tronc qu'on appelle mesenterique, qui

ſe joint avec le ſplenique, & font enſemble le tronc de la porte pour l'uſage qui ſera expliqué en ſon lieu.

Les arteres viennent des deux meſenteriques, c'eſt-à-dire, de la ſuperieure & de l'inferieure, qui ſont deux gros rameaux qui ſortent du tronc de l'aorte, & qui vont ſe terminer à tous les inteſtins: le plus gros des rameaux ſe traîne le long du rectum, & va finir à l'anus, & s'appelle pour lors l'artere hemorroïdale, qui porte un ſang groſſier à ces parties pour y être purifié, & ne pouvant remonter par les vénes hemorroïdales à cauſe de ſa peſanteur, comme il arrive aſſez ſouvent, il y cauſe la maladie qu'on appelle les hemorroïdes.

Les nerfs accompagnent les arteres, & viennent de l'intercoſtal & des vertebres des lombes, & font un plexus au milieu du meſentere, où ils ſont tous entrelaſſez enſemble.

Il faut obſerver que chaque glande du meſentere, a une petite artere qui lui porte du ſang, une venule qui le reporte, & un vaiſſeau excretoire pour décharger dans les boyaux, ſuivant les dernieres découvertes; ce qui a été filtré par chacune de ces glandes, quand il y a des humeurs groſſieres qui s'arrêtent dans les poroſitez

de ces glandes, elles s'enflent & grossissent, elles deviennent dures & schirreuses, de sorte qu'on a bien de la peine à les resoudre.

La graisse du mesentere le rend plus chaud, plus humide, & plus mol ; elle s'y amasse comme à l'epiploon, d'un sang oleagineux & sulphuré, qui exude des vaisseaux, & qui est retenu par l'épaisseur des membranes ; elle sert à conserver la chaleur naturelle de ces parties, & à humecter les vénes lactées qui étoient inconnuës aux Anciens.

Les vénes lactées n'ont pas été seulement inconnuës aux Anciens, mais ils ont aussi ignoré les vaisseaux limphatiques.

Les vénes lactées ont été découvertes par Asellius en l'année 1622. le mesentere en est tout rempli, mais elles ne paroissent pas sur un cadavre, disparoissant aussi-tôt qu'elles sont vuides ; elles sont une fois plus en nombre que les mesaraïques ; elles sont presque toutes dans les menus intestins, à cause que ces intestins font la distribution du chyle, en le separant de ses excremens ; mais il y en a plus dans le jejunum, & les gros intestins en ont fort peu.

Elles sont appellées lactées, parce

qu'elles contiennent le chyle qui eſt blanc comme du lait, pour le porter, non pas au foye, ſelon le ſentiment des Anciens, mais au cœur : pour bien entendre cela, il eſt neceſſaire de ſçavoir qu'il y a deux ſortes de veines lactées, les premieres & les ſecondaires : les premieres portent le chyle des inteſtins à des glandes dont le meſentere eſt tout rempli, particulierement vers ſon centre : les ſecondaires portent le chyle de ces mêmes glandes, aprés qu'il y eſt devenu plus liquide par une liqueur qu'on appelle limphe de Bartholin, parce qu'elle a été découverte par lui en l'année 1652. qu'il y reçoit dans le reſervoir de Pequet, c'eſt-à-dire, dans des glandes qui ſont entre les deux tendons du diaphragme, que l'on appelloit autrefois les glandes lombaires, & que l'on appelle preſentement le reſervoir de Pequet, parce qu'il eſt le premier qui en a découvert l'uſage en l'année 1651. Deux rameaux ſortent de ces glandes lombaires, leſquels ſe joignans enſemble, font le canal thorachique que l'on trouve fort ſouvent double ; il monte le long de l'aorte, entre les côtes & la pleure, & va aboutir par deux ou trois rameaux dans la véne ſoûclaviere gauche, proche l'axillaire, d'où le chyle eſt porté dans le ventricule

droit du cœur par la véne-cave descendante, que les Anciens appelloient ascendante, parce qu'ils supposoient que le sang y montoit du foye pour la nourriture des parties superieures ; & les Modernes l'appellent par une raison contraire, descendante, parce que le chyle descend par ce canal au cœur : on la peut neanmoins appeller sans erreur ascendante, eu égard, non à son office, mais au corps de la véne, qui sortant du foye un tronc monte en haut, & l'autre tronc descend en bas ; ainsi l'un peut être appellé pour cette raison ascendant, & l'autre descendant : & si on veut avoir égard à leur office, on doit appeller le superieur descendant, parce que le chyle descend par son canal, comme il a été dit, & le tronc inferieur se doit appeller ascendant, parce que le sang qui y est reporté, y remonte. J'ai fait & rapporté cette difference pour la satisfaction du Lecteur, afin qu'il ne soit pas surpris quand il trouvera dans differens Auteurs, mêmes Modernes, que les uns appellent un même tronc ascendant, & les autres descendant.

Les vaisseaux limphatiques du mesentere, que les Anciens croïoient être des vénes lactées, qui portoient le chyle du mesentere au foye, & à la ratte, sont des petits

petits conduits tres-déliez, qui portent, comme Bartholin a fait voir, une liqueur claire comme de l'eau, d'où on l'appelle limphe, du nom *limpha*, qui signifie eau, laquelle est portée dans le reservoir de Pequet, afin d'y rendre le chyle plus actif & plus coulant ; il en vient des glandes du foye, de la ratte, & de celles des autres parties ; si bien qu'il est facile par tout ce que dessus, de concevoir la chylification, & comme les vénes lactées radicales ou premieres, portent le chyle dans les glandes du mesentere, d'où il est repris par les secondaires, pour être porté aux glandes lombaires ; de là au cœur, comme il a été expliqué.

Le mesentere en tant que membraneux, semble être froid & sec ; il est neanmoins chaud & humide, à cause du sang, des esprits, qu'il reçoit abondamment, des vénes, des arteres, des autres vaisseaux, & de la graisse dont il est couvert.

Il a connexion avec toutes les principales parties du corps, avec le cerveau, & la moëlle des lombes par les nerfs, avec le cœur par les arteres, avec le foye par les vénes, avec les vertebres des lombes par deux lacis de nerfs, desquels Falope veut qu'il prenne son origine, & avec le peritoine par ses membranes : Riolan veut

qu'il ſoit fait du peritoine redoublé vers les lombes, de la même maniere que le mediaſtin eſt fait de la redublication de la pleure.

Son uſage eſt d'attacher les boyaux, de contenir leurs circonvolutions, comme il a été dit, d'affermir les vaiſſeaux, & empêcher qu'ils ne ſoient rompus aux efforts & mouvemens violens; & l'uſage de ſes deux membranes eſt afin que les vaiſſeaux paſſans dans leur duplicature, aillent ſe rendre aux inteſtins, & en reviennent ſans être offenſez.

Il faut obſerver qu'il y a difference entre le corps glanduleux du meſentere, & le pancreas; premierement en nom, en ce que l'étymologie du pancreas vient de pan & de creas, parce qu'il eſt preſque tout de chair, comme il a été dit en ſon lieu; & le mot de meſentere, vient de entera, les inteſtins, & de meſon, milieu, parce qu'il eſt au milieu des inteſtins. 2. En grandeur, parce que le corps du pancreas eſt plus grand que le corps glanduleux du meſentere. 3. En ſituation, le pancreas étant ſitué en la plus haute partie du ventre, ſous la partie poſterieure du ventricule, entre le foye & la ratte, & le corps glanduleux du meſentere, eſt auprés & vers le nombril. Ils different

enfin en usage & office, comme il a été expliqué.

A l'égard des remedes pour guerir les affections du mesentere, on les trouvera au nombre de ceux propres aux intestins, au milieu desquels il est situé.

§. VIII.

Des Boyaux en general.

LEs Boyaux sont appellez des Grecs *entera*, & *endina*; des Latins, *intestina*, & chordes par les Arabes; peut-être à cause que l'on fait les cordes des instrumens de musique avec des boyaux dessechez, ou à cause de leur longueur. A l'égard des Grecs qui les appellent *entera* & *endina*, cela vient de l'adverbe *endon*, qui signifie, au dedans, à cause qu'ils sont plus au dedans que d'autres parties.

Les intestins ou boyaux, sont des corps longs, ronds & caves, situez dans la region inferieure du corps, dont les uns sont grêles & déliez, les autres plus gros & plus épais, comme les plus bas qui sont droits; les autres sont anfractueux & vont en contour & circuit, afin que le chyle demeure plus long-tems, & que si quelque chose de crud est tombé du ventricule dans les intestins, ils le cuisent, & re-

çoivent les excremens, pour être rejettez par les gros, en certain tems; ſi bien que quoi que conſiderez en leur nature, & en leur continuité, ils ne ſemblent être qu'un corps, qui s'étend depuis l'orifice inferieur du ventricule, juſqu'au fondement; ils ſont neanmoins differens en leur ſubſtance, en office, figure, & ſituation, même en leur diviſion, qui eſt en gros & menus boyaux, à raiſon de la difference de leur ſubſtance & de leurs tuniques : les gros ont leurs tuniques épaiſſes, ſerrées & charnuës, & les menus les ont delicates, rares, & membraneuſes.

Les menus inteſtins ſont trois, le duodenum, le jejunum, & l'ileon.

Les gros ſont pareillement trois, le cœcum, le colon, & le rectum, ſelon Hippocrate & Galien. Les menus reçoivent le chyle qui leur eſt envoyé du ventricule, & les autres reçoivent & pouſſent hors les excremens.

Ils ſont differens en figure, parce que les uns ſont droits, qui ne font point de tours ni de circonvolutions, comme le duodenum & le rectum; les autres font des circuits, comme le jejunum, l'ileon & le colon. Ils ſont auſſi differens en ſituation; les uns ſont appellez ſuperieurs, & les autres inferieurs.

Ils ſont compoſez de deux tuniques propres, & d'une troiſiéme commune, d'un nombre preſque infini de vénes & d'arteres, & de quelques nerfs.

Leur ſubſtance eſt membraneuſe, afin qu'elle ſe puiſſe étendre ſans ſe déchirer, lorſque les boyaux ſont pleins de chyle, ou d'excremens, ou de ventoſitez, & ſe reſſerrer, pour faire que le chyle entre dans les extrémitez des vénes lactées, & pouſſer les excremens vers le fondement; & afin qu'elle ait le ſentiment fort vif, afin que les boyaux ne ſoient pas incitez à décharger leurs excremens par la nature ſeule, mais auſſi par l'acrimonie de la bile.

Cette ſubſtance eſt faite de deux tuniques propres, afin de donner plus de force & de puiſſance aux inteſtins, & qu'une de ces tuniques perdant de ſa ſubſtance, comme aux grandes diſſenteries, l'autre puiſſe être ſaine & entiere: la tunique interne eſt plus nerveuſe, & l'externe eſt plus charnuë; l'interne eſt environ trois fois plus longue que l'externe, & a beaucoup de rides & de plis, ce qui fait que le chyle eſt plus long-tems à paſſer; elle eſt auſſi recouverte par dedans d'une croûte ſpongieuſe, & comme veloutée, laquelle étant engendrée des excremens de la

troisiéme coction, empêche que le chyle ne remonte, que les orifices des vénes ne se bouchent; elle est enduite de beaucoup de graisse, qui empêche que la bile par son acrimonie ne blesse les membranes.

Ces deux tuniques sont remplies de fibres droites, transverses & circulaires, par le moïen desquelles elles poussent & chassent hors les excremens, & font le mouvement peristaltique & épistaltique, ou plûtôt rendent ce mouvement plus parfait, lequel est naturel aux intestins: ces mots viennent de *peri*, qui signifie, autour; & de *épi*, qui signifie, dessus; & de *stello*, qui signifie, presser & resserrer; parce que les intestins se ramassant & se resserrant par dessus, pressent & poussent l'excrement en bas. Il y a aussi un mouvement contre nature, appellé antiperistaltique, c'est-à-dire, contraire aux autres, & qui se fait lorsque les fibres circulaires des intestins se resserrant par en bas, repoussent l'excrement en haut, & causent la passion qu'on appelle iliaque, ou colique passion, autrement *miserere*.

Ces deux tuniques sont revêtuës par dehors d'une troisiéme commune, laquelle est continuë avec celle du mesentere, à quatre des intestins, qui sont le jejunum, l'ileon, le colon, & le rectum: à l'égard

du duodenum & du coëcum, ils reçoivent leur membrane commune, des tuniques de l'épiploon.

Les vénes des boyaux vont à la porte, où elles reportent le ſang ſuperflu de la nourriture des boyaux.

Les arteres leur viennent de la meſenterique ſuperieure & inferieure ; elles leur apportent beaucoup de ſang, tant pour leur nourriture, que pour le filtrer à travers des glandes.

Les nerfs, ſelon Galien & Vaſſée, viennent de la ſixiéme paire du cerveau, pour ſentir & rejetter ce qui ne leur eſt pas propre ; mais ſelon les dernieres découvertes, c'eſt la huitiéme paire qui fournit ces nerfs, leſquels portent le ſuc animal qui eſt neceſſaire aux mouvemens des fibres charnuës de la ſeconde tunique.

Les inteſtins ſont longs, dit Hippocrate, de treize coudées ; & on a remarqué qu'étans deſſechez, ils égalent ſept fois la longueur du corps, duquel on les a tirez.

Ils ſont ſituez ſous l'épiploon, & rempliſſent preſque la capacité qui eſt depuis le ventricule, juſqu'au penil : les grêles ou menus, comme plus nobles, occupent le milieu, & ſont environnez des gros comme d'un rampart ; ils ſont attachez au

dos par le moïen du mesentere qui les lie ensemble.

Leur figure est cave, ronde, & longue, afin de contenir beaucoup.

Ils ont plusieurs tours, détours, plis & circuits ; afin, comme il a été dit, que le chyle tardant plus long-tems à passer, il se fermente mieux par le mélange de la bile, & du suc pancreatique, & qu'il se separe d'avec ses excremens, & se rende par le moïen de ces deux liqueurs plus coulant, & plus subtil, & ainsi plus en état de passer dans les vénes lactées.

Voila ce qui regarde les boyaux en general, il en faut presentement parler en particulier.

Les menus boyaux, qu'on appelle grêles, sont trois ; le duodenum, le jejunum, & l'ileon.

Le duodenum est le premier, ainsi appellé, parce qu'il a environ douze travers de doigts de longueur ; il prend son origine à l'orifice inferieur du ventricule ; il est situé au côté droit, & descend vers l'épine, sans faire aucun tour ni circonvolution, & il s'étend jusqu'à l'endroit où les autres boyaux vont en rond & en circuit. Colombe & Fallope, l'appellent aussi Piloron, c'est-à-dire, portier ; parce qu'il reçoit comme portier, le premier,

le chyle venant de l'estomach, il est plus épais & plus étroit que les autres.

Il reçoit sur sa fin, le meat ou conduit appellé cholidoque, & le canal pancreatique; le premier décharge dans sa cavité la bile, qui vient de la vessicule du fiel, & du foye, & le second y décharge le suc pancreatique qui vient du pancreas.

Le jejunum que les Grecs appellent *nestis*, parce qu'en faisant l'anatomie du corps, on le trouve toûjours plus vuide que les autres : les causes pour lesquelles il est moins plein, sont premierement la quantité des vénes lactées qui reçoivent sans cesse le chyle, qui est d'une consistence fluide, qui tarde par consequent moins à descendre, comme dit Bauhin.

On remarque qu'il a beaucoup de plis & replis dans sa partie interne, pour retenir & empêcher le chyle de couler avec trop de violence, à cause de la bile & du suc pancreatique qu'il reçoit dans son commencement, ou du moins qui sont reçûs à la fin du duodenum, comme il a été dit; ce qui fait aussi que la partie grossiere des excremens, ne se precipite pas trop promptement : c'est la raison pour laquelle on ne le trouve pas toûjours vuide, mais seulement moins plein que les autres.

Il prend son commencement à l'endroit

où le duodenum vient à se courber en rond, c'est-à-dire à son extremité.

Il occupe le dessus de la region ombilicale, du côté droit du ventre ; il s'en va pour la pluspart au gauche, en s'étendant par ses circonvolutions jusqu'aux iles, il va se terminer à l'ileon.

Il a environ cinq pieds de longueur, & sa couleur est rougeâtre ; on le trouve quelquefois long d'une aûne & demie mesure de Paris.

L'ileon est le dernier des menus boyaux ; les Grecs l'appellent ileon, du mot *eileo*, *voluo*, c'est-à-dire, tourner, girer, & rouler ; parce qu'il a beaucoup de circonvolutions, tours & entortillemens, qui lui sont utiles pour retarder ce qui est dedans, & empêcher qu'il ne se vuide & décharge continuellement, ce qui seroit fort incommode. On l'appelle par excellence le boyau grêle, & long ; parce que, dit Courtin, lui seul est plus long que tous les autres ensemble, aïant quelquefois jusqu'à vingt pieds de longueur, & plus. On l'appelle aussi le boyau des hanches, parce qu'il est placé en cet endroit.

Il commence à la fin du jejunum, d'où il tire son origine, & va finir au coëcum ; il a moins de vénes lactées que le jejunum, c'est pourquoi on le trouve plus plein.

Il eſt ſitué au deſſous du nombril, vers les iles, de côté & d'autre, au deſſus de la veſſie; c'eſt pourquoi dans l'enterocele qui eſt dans la deſcente de boyau, qu'on appelle hernie, il tombe facilement dans le ſcrotum; n'étant pas même ſi étroitement attaché aux parties voiſines, que le colon & le coëcum : c'eſt auſſi dans ce boyau que ſe fait le *miſerere*, & le volvulus ou paſſion iliaque, dans laquelle on vomit les excremens par la bouche; ce qui arrive quand les membranes de cet inteſtin entrent l'une dans l'autre, & font des nœuds qui empêchent le cours de la matiere.

Il reſſemble fort au jejunum en ſubſtance, & en couleur; ce qui fait qu'on a de la peine à diſtinguer la fin de l'un, & le commencement de l'autre : il y a neanmoins quelque difference, en ce que l'ileon ne ſe trouve jamais ſi vuide que le jejunum, qu'il n'a pas tant de vénes lactées, & qu'il eſt un peu plus noirâtre.

La tunique interne de ces trois boyaux grêles, reſſemble à la partie veluë du velours, & eſt comme recouverte d'une certaine croûte : & d'autant qu'elle eſt trois fois plus longue que l'externe; cela fait qu'elle paroît toute pleine de rides & de plis tranſverſaux, ſemblables à ceux qu'on voit au membre viril, particulierement au

prépuce, où la peau ſe montre ridée & froncée par dehors, parce que l'externe de cette partie, eſt bien plus longue que l'interne.

Les gros boyaux ſont ainſi appellez, parce que leurs membranes ſont plus épaiſſes que celles des autres, & qu'ils contiennent la partie la plus groſſiere du chyle, & des excremens.

Ils ſont trois; le coëcum, le colon, & le rectum.

Le coëcum eſt ainſi appellé, parce qu'il n'a qu'un ſeul orifice ou conduit, & non deux oppoſez comme les autres boyaux; car quoyqu'il n'en ait pas deux oppoſez, il ne laiſſe pas neanmoins d'en avoir deux, comme dit Colombe: & comme on voit par experience, un par lequel il attire & reçoit de l'ileon, & l'autre par lequel il vuide dans le colon ce qu'il a reçû de l'ileon. Ce qui a donné lieu de l'appeller coëcum, c'eſt que l'orifice ou conduit par lequel il vuide & ſe décharge, n'eſt pas ſitué à l'oppoſite du premier conduit; mais ces deux conduits ou orifices, ſont auprés l'un de l'autre; & au deſſous de ces orifices, on voit pendre la panſe ou le ventre de cet inteſtin, comme d'un ſac fort ample, dit Galien: & de fait, aux porcs, aux chiens, & en pluſieurs autres bêtes, il eſt

fort gros ; mais en l'homme, il n'eſt pas plus gros que le poûce.

On voit en l'homme, au commencement de cet inteſtin, une appendice membraneuſe, qui eſt plus grande aux enfans nouvellement nez, qu'à ceux qui ſont plus avancez en âge: elle reſſemble à un ver de terre, elle eſt faite de la coaleſcence des trois ligamens du colon, de laquelle il ſemble que l'uſage ſoit d'empêcher que ce qui eſt une fois entré dans le coëcum, ne puiſſe plus retourner dans l'ileon. Bartholin dit qu'on l'appelle aveugle, parce que ſon uſage eſt inconnu : on pretend neanmoins qu'il ſert d'un ſecond ventricule, pour cuire les parties de l'aliment, qui ſe ſont échapées de la premiere coction.

Il commence à la fin de l'ileon, & eſt ſitué au côté droit plus bas que le rein, où il eſt étroitement attaché au peritoine.

Il y en a qui pretendent, qu'il y a dans cet inteſtin trois valvules, c'eſt-à-dire, portes briſées en deux, parce que *valvæ* ſignifient ces ſortes de portes, ſuivant le dire du Poëte, *Bifores radiabant limine valvæ.* Ces valvules ſervent pour laiſſer deſcendre en bas, la matiere qui eſt contenuë dans les menus boyaux, & empêcher quand elle eſt deſcenduë dans les gros, qu'elle ne remonte en haut, & empêcher auſſi, que

tout ce qui est dans les gros boyaux, soit vent, pourriture, ou matiere fecale, ne puissent, dans les violentes compressions du ventre inferieur, se répandre dans les plus nobles, & menus boyaux, pour incommoder & empêcher les plus considerables fonctions de la nature.

Les avis sont differens touchant ces valvules : les uns, comme Archange, en admettent trois, d'autres n'en veulent qu'une, encore veulent-ils que ce soit ce qui couvre l'ileon ; Bauhin en traite amplement.

Il est encore necessaire d'observer, qu'il y a des Anatomistes qui veulent que le coëcum, ne puisse descendre dans le scrotum, non plus que le colon ; parce que, disent-ils, il est étroitement attaché aux parties voisines. D'autres, comme Galien, 6. *ad Anat.* 9. 4. *de usu part.* 14. veulent qu'il tombe & descende souvent dans le scrotum, parce qu'étant pendant, il est moins attaché que les autres.

Le colon, est le plus gros de tous les boyaux ; & quand on dit simplement le gros boyau, on entend le colon. Ce mot vient du Grec, & signifie, selon Galien, retardement, du verbe *colio*, je retarde & arrête, parce que les excremens y font plus d'arrêts, à cause de la quantité des

cellules qui y ſont, ou de pluſieurs creux & replis. D'autres diſent, qu'il prend ſon nom du verbe *colazeſtai*, qui ſignifie tourmenter, à cauſe des douleurs & torſions qu'il endure, d'où vient le mot de colique.

Il commence où finit le coëcum vers le rein droit, ſa ſubſtance eſt charnuë, épaiſſe & ſolide, & bien moins nerveuſe que celle des grêles, dit Veſale. Et du Laurent aſſuré, que c'eſt pour cette raiſon, que les vents qui y ſont une fois engendrez, y demeurent long-tems; ce qui cauſe la colique: les fæces ou excremens, prennent leur figure de ſes cellules ou concavitez, plis & replis; ce qui apparoît viſiblement, quand on a le ventre dur, par fievre, ou autrement.

Il monte du rein droit, auquel il eſt attaché, à la partie cave du foye, où il touche la veſſicule du fiel: de là, il s'attache en deſcendant, au fond du ventricule, & s'avançant vers la ratte, il s'attache par quelques membranes au rein gauche, où il ſe recourbe ordinairement en arriere, en faiſant la forme d'une S. & deſcend juſqu'au deſſus de l'os ſacrum, & va ſe terminer au rectum; en ſorte qu'en faiſant tout ce chemin, il environne tout le bas ventre & les menus boyaux par circonvo-

lutions : il eſt long de huit ou neuf pieds, & au defaut du meſentere, il eſt arroſé de pluſieurs petites appendices graiſſeuſes.

On y remarque au commencement une valvule membraneuſe & circulaire, laquelle regardant en bas, ſert comme de volet, pour empêcher que les excremens, les vents, les humeurs, & les lavemens mêmes, ne paſſent des gros inteſtins, dans les menus.

Il a trois ligamens larges, qui s'avancent ſelon ſa longueur, dont deux l'attachent aux parties ſuperieures & inferieures, pour empêcher qu'il ne ſoit déchiré par l'incurſion des vents qui ſe ramaſſent ordinairement dans cet inteſtin : le troiſiéme aïant environ demi-pouce de largeur, ſemble être la ſubſtance même du boyau devenuë plus épaiſſe, laquelle s'avance ſelon la longueur & la partie ſuperieure d'icelui, pour former les cellules qui s'y voïent, & les contenir en leur place ; c'eſt pourquoi ces cellules ou replis, ſe perdent auſſi-tôt que ce lien eſt rompu : Riolan le compare au fil que les femmes paſſent à leurs coëffures, pour tenir les plis en état.

Il faut obſerver que quand le colon eſt parvenu à l'hypocondre gauche, il perd les cellules & s'étrecit ; ce qui cauſe que les

les douleurs de la colique, sont fort sensibles en cet endroit, & que les vents ne peuvent que difficilement sortir par le bas, sinon en pressant la region de la ratte avec la main : mais cette colique qui se fait au côté gauche, ne dure pas si long-tems, que celle qui se fait au côté droit, soit que la cause soit plus facile à guerir, ou qu'elle soit dans un lieu plus propre à la repousser & mettre hors : c'est pourquoi il est plus à propos dans la colique passion, d'appliquer les remedes exterieurs vers l'hypochondre droit, parce que si on l'appliquoit au côté gauche, le colon seroit pressé des autres intestins, & ainsi cette application seroit sans effet.

Le rectum est le dernier des intestins : on l'appelle rectum, parce qu'étant couché sur l'os sacrum, où il est attaché, il en descend tout droit, & sans aucunes circonvolutions pour se terminer au fondement.

Il commence ou finit le colon, & lorsque les intestins ne font plus de tours, ni d'anfractuositez, sa substance est plus charnuë que celle des autres ; ainsi étant blessé, il se reünit facilement.

Il est long d'environ un pied, & large de trois doigts, plus ample neanmoins par bas que par le haut : il est situé dans le

baſſin, & deſcend en ligne directe de l'os ſacrum, au fondement où il ſe termine: il eſt attaché à l'os ſacrum, pour empêcher, étant rempli d'excremens, qu'il ne tombe dehors, emporté par leur peſanteur. Il a auſſi connexion, & eſt attaché aux hommes au col de la veſſie, & aux femmes avec le col de la matrice ; ſa partie exterieure eſt humectée d'une grande quantité de graiſſe, pour raiſon dequoi on l'appelle le gras boyau.

Il y a à la fin du rectum, qu'on appelle le ſiege ou l'anus, trois muſcles ; un ſphincter, ainſi appellé du verbe grec *ſphingo*, je reſſerre, ou de *ſpincter*, prenant la metaphore d'une boucle ou agraffe, & deux autres muſcles, qu'on appelle releveurs.

Le ſphincter eſt charnu & parſemé de fibres circulaires ; il ceint l'extremité du boyau rectum, de la largeur de deux travers de doigts. Riolan dit, qu'il ne tire ſon origine d'aucun os, mais il veut qu'il ſoit ſeulement attaché à l'extremité du coccyx ; ſon office eſt de ſerrer comme un anneau la fin du rectum, & de fermer la ſortie aux excremens, afin qu'ils ne ſortent pas involontairement. Il tient par devant à la verge aux hommes, & au col de la matrice aux femmes ; par derriere

au coccyx, & lateralement aux ligamens de l'os ſacrum, & des hanches.

Les releveurs ſont ainſi appellez, parce qu'ils relevent & retirent en haut le fondement aprés la ſortie des excremens, & le ſuſpendent avec le rectum, afin qu'il ne ſorte & ne ſe renverſe aux grands efforts que l'on fait quelquefois pour aller à la ſelle. Il y en a un de chaque côté, qui naît de la partie inferieure & laterale de l'os iſchion, & deſcendant embraſſe le gras boyau, & ſe termine avec le ſphincter à l'extrémité d'icelui, qu'on appelle l'anus, pour le relever aprés la ſortie des excremens.

§. IX.

Des affections des Inteſtins & du Meſentere.

LA paſſion la plus ordinaire des inteſtins, eſt l'obſtruction qui ſe fait quand les excremens ne ſont pas rejettez en certain tems. Il y a differentes cauſes de cette indiſpoſition : la premiere vient de quelque intemperie : la ſeconde, des alimens reſſerrans & aſtrigens : 3. les cruditez : 4. les viandes & alimens flatulens & venteux, d'où naiſſent & s'engendrent pluſieurs vents, qui rendent differens ſons ſuivant la difference des inteſtins, les me-

nus boyaux en causent de clairs & aigus; & les gros boyaux en causent de forts & graves. L'odeur est aussi differente, selon la matiere qui les cause; s'ils sont engendrez & causez d'une matiere bien cuite, la puanteur en est bien plus grande que de la cruë. Au reste, on ne doit point retenir les vents, à cause des maladies qui en peuvent naître suivant ces vers.

Quatuor ex vento veniunt in ventre retento,
Spasmus, hydrops, colica, & vertigo, hoc res probat ipsa.

Ce qui a fait dire à Erasme, qu'il vaut bien mieux quitter la compagnie, & se retirer quand on s'en sent incommodé, si on peut se retirer honnêtement, ou sans vouloir les retenir par pudeur: il faut plûtôt, suivant l'ancien Proverbe, *devorato pudore tussi crepitum dissimulare, quam comprimendo, morbum accersere:* Et comme dit Ciceron, *Crepitus æque liberos ac ructus esse oportet.*

A l'égard de l'intemperie, qui cause l'obstruction & dureté du ventre, elle pourroit arriver naturellement, comme dit Hippocrate, *li.* 2. *Aphor.* 20. tant à l'égard des jeunes que des vieux: Où il dit, que les jeunes personnes aïant le ventre humide; ce qui paroît par leur ma-

tiere fecale humide & en grande quantité, quand ils deviennent vieux, ils ont le ventre dur, & leurs dejections sont seches, & ne vont que difficilement à la selle : mais si étant jeunes, ils ont le ventre sec & dur, ils l'ont étant vieux, mol & humide, à cause du temperament contraire ; d'où on peut inferer, & du 53. *Aphor.* du même *li.* 2. que les jeunes qui ont le ventre mol, se portent mieux en leur jeunesse, que ceux qui l'ont sec ; mais ils s'en trouvent plus mal en leur vieillesse, le ventre leur devenant lors sec pour la pluspart.

La constipation & dureté de ventre, peut causer plusieurs maladies suivant le sentiment d'Hippoc. qui dit que le ventre paresseux laisse une confusion, & un desordre dans l'œconomie naturelle du corps, & trouble même les autres fonctions, faisant sedition dans toutes les parties.

Pour guerir cette indisposition il faut aller à la cause que l'on connoîtra par les urines, Si la constipation est causée par la chaleur, de la fiévre, il faut oster la cause de la fiévre ainsi qu'il est rapporté dans mon traité des fiévres. Si la constipation depend de la secheresse des intestins, ou d'une intemperie seche des visceres, qui est fort ordinaire aux melancoliques, il

faudra commencer pour la corriger, par des boüillons humectans & rafraichissans.

On fera ptisanne avec une poignée d'avoine bien lavée, quatre onces de racine de polipode de chesne, demie once de patience sauvage, une poignée de pimpinelle, d'agrimonie, de chicorée sauvage, & de racine de guimauve, on coupera le tout par petits morceaux, particulierement la patience fort menuë; & on le fera boüillir dans quatre pintes d'eau mesure de Paris, jusqu'à ce qu'il soit diminué d'un quart, quand on l'aura retiré du feu, on y mettra l'écorce d'un citron coupée fort deliée, & un gros de reglisse bien écharpillée, on couvrira le vaisseau, quand il sera refroidi on passera le tout, en l'exprimant un peu, aprés quoy on laissera reposer la coulure pendant un jour entier, verser le tout par inclination dans un autre pot, sans y laisser couler le fond, pour en faire son boire ordinaire, cette ptisanne tiendra le ventre libre en rafraichissant & humectant.

On fera des lavemens avec mercuriale, mauve, guimauve, joubarbe, parietaire, violier, melilot, gratiole, & feüilles d'hiebles, une poignée de chacun que l'on fera boüillir dans six pintes d'eau de pluïe ou de riviere, jusqu'à la diminution d'un tiers, on mettra dans le premier lavement

deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel commun, & quatre onces de miel commun dans les autres avec deux gros de cristal mineral, ou autre dose suivant l'âge & les forces, on en prendra aussi sans miel.

On purgera avec quatre gros de sené, ou moins suivant l'âge, que l'on fera infuser du soir au matin sur de la cendre chaude, dans une decoction de petite centaurée, & de fleurs de camomille, on prendra trois heures aprés un boüillon, & garder la chambre ce jour-là.

Le jus de pruneaux lâche aussi le ventre ; ainsi on en peut prendre avec la ptisanne parties égales un verre le matin, un autre verre deux heures avant le dîner, & un autre verre deux heures avant le souper.

Les bilieux mettront dans un verre de cette même ptisanne, un demi-gros de rhubarbe grossierement pulverisée pour prendre les matins à jeun, & les melancoliques prendront un demi gros d'aloës dans un verre de la même ptisanne.

La colique generalement parlant est une douleur de l'intestin colon, causée, ou par les excremens qui y sont retenus, ou par une matiere pituiteuse, & souvent vitrée qui est attachée à cet intestin, ou d'une

humeur & matiere flatueuſe, qui y eſt contenuë, ce qui fait que l'on ſent de la douleur vers le nombril, à quatre doigts ou l'eſtomach eſt ſitué c'eſt à dire le ventricule ſous lequel le colon paſſe en rond, Gordon l'appelle une paſſion de l'inteſtin penultiéme, qui eſt le colon, avec difficulté d'aller à la ſelle, avec grande & preſſante douleur.

Les cauſes ſont le froid, ou la chaleur externe & interne, les gros vents & flatuoſitez qui ne peuvent ſortir, l'humeur pituiteuſe, épaiſſe & gluante attachée aux tuniques des inteſtins de même que la bile acre qui pique & ronge leſdites membranes.

Il arrive auſſi quelque fois que l'humeur pituiteuſe pourrit toute la ſubſtance du colon, comme on a remarqué aprés la mort de la ſœur de ce celebre Medecin. Elle eſt auſſi cauſée par des vers, ou par ſimpathie du foye ou de la matrice, des reins, de la veſſie ou par un apoſteme; c'eſt ce quil faut examiner afin de ne prendre pas une cauſe pour une autre, comme il eſt amplement expliqué dans mon miroir des urines, De plus la marque commune de toutes ſortes de coliques, eſt la douleur du bas ventre, qui eſt moins ou plus violente, ſuivant la nature, la quantité & qualité de la cauſe;

c'eſt pourquoi quand la douleur eſt grande & fixée, c'eſt marque de la fixation de la matiere, & quelquefois d'un abſcez dans le colon qui eſt la pire de toutes, parcequ'il en arrive ſouvent l'ileos.

Il faut obſerver que cette colique eſt differente de l'iliaque, de la nephretique, & de la douleur de la matrice; de l'iliaque en ce que dans cette paſſion, il y a ſouvent de la fievre, & non ſeulement le vomiſſement eſt bilieux & pituiteux; mais il eſt auſſi excrementeux, ce qui n'arrive pas dans la colique. 2. l'iliaque eſt fixe, & non pas la colique, elle eſt auſſi differente de la douleur de la matrice & mal de mere, la douleur de la matrice, eſt plûtôt dans les ligamens que dans une autre partie, particulierement aprés l'enfantement, & deſcend juſqu'aux aînes.

Elle eſt pareillement differente de la nephretique, en ce que la douleur de la nephretique eſt double, l'une ſuit l'inflammation des reins, & l'autre eſt quand la pierre ou la pituite deſcend par les vreteres, ſi cette douleur nephretique vient de l'inflammation des reins il y a de la fiévre, ſi elle eſt cauſée par le calcul ou par la pituite, la douleur commence aux reins, & finit à la veſſie, elle eſt fixe & dure long-temps.

La colique pituiteuse & phlegmatique, est celle qui a une douleur fixe & arrêtée, & la flatueuse, qui a une matiere qui donne plus de distention que de pesanteur, étant plus errante qu'arrêtée, & la bilieuse est celle qui est accompagnée de vomissement bilieux, de fiévre, de sueurs froides, défaillance, & souvent de convulsion.

Pour guerir la colique pituiteuse, on prendra des lavemens avec decoction de feüilles de ruë, fenoüil, absynthe; mercuriale, melisse, fleurs de camomille, & gratiole, on mettra trois onces d'huile d'olive à chaque lavemens. Aprés quoi on donnera dans un peu de vin jusqu'à deux dragmes de l'esprit tiré des baïes de genevre, ou pareille dose de l'eau distillée de noix avelines, j'ay experimenté aprés Liebaut, que c'est un present remede pour guerir cette colique & les tranchées.

On purgera avec une dragme & demie d'hermodatte en poudre, & un peu de canelle.

On prendra aprés cela un vomitoire, c'est-à-dire le lendemain si la douleur n'est pas cessée, pour évacuer l'humeur pituiteuse, comme des feüilles de cabaret jusqu'à deux scrupules boüillies dans un peu de vin avec des feüilles de melisse, graine d'anis & un peu de racine de souchet.

Et on donnera à boire le ſoir du même jour qu'on aura pris la medecine, une dragme de fleurs de noyer en poudre dans trois gros d'eau de canelle.

Pour guerir la colique venteuſe on adjoûtera à la decoction des lavemens cy-deſſus declarez pour la colique pituiteuſe, du fenoüil & de la graine d'anis, & de laurier, on mettra dans le premier juſqu'à trois onces de miel mercuriale & trois gros de criſtal mineral, & dans les autres quatre onces de miel commun & une once d'huile de camomille, plus ou moins ſelon les forces.

On prendra les mêmes purgatifs qu'à la colique pituiteuſe, & ſi la douleur ne ceſſe pas, on donnera juſqu'à une once pour les robuſtes, & moins aux autres à proportion, de l'huile de gland de cheſne, pour diſſiper les vents & appaiſer par ce moyen les douleurs, on peut auſſi prendre quelques goûtes d'huile d'anis dans un peu de vin, ou de boüillon. Ou dans une decoction de fleurs de camomille trois gros d'eau de canelle.

Si la colique eſt bilieuſe, on en commencera la cure par la ſaignée pour corriger l'humeur dominante & l'intemperie des viſceres.

On donnera des lavemens avec decoc-

tion de mercuriale, parietaire, guimauve; petite centaurée, bouroche, buglose, violier & semence de lin, on mettra dans chaque lavemens, trois onces de miel rosat, & deux onces de miel commun, avec une once de sel commun, ou autre dose suivant l'âge & les forces.

On purgera avec trois gros de sené, & un gros de graine de viollettes que l'on fera infuser à chaud du soir au matin, dans un verre d'eau de chicorée sauvage.

On se servira pour le boire ordinaire d'une ptisanne faite avec racines de pissenlit, d'oseille, de chicorée sauvage & de fraizier, mêslant dans chaque verre de cette ptisanne, une once de syrop capillaire de Mont-Pellier.

Il y a une autre espece de colique bilieuse qui succede ordinairement aux fiévres intermittentes, faute d'avoir été purgé & saigné dans le temps, cette colique n'a pas comme les autres son siege dans les intestins, mais dans les membranes du ventre inferieur, dans lesquelles il s'est fait une effusion de bile, qui est transportée desdites membranes dans l'épine du dos, cette douleur est bien souvent accompagnée de celle des jambes, & des cuisses, & on voit souvent le corps devenir en langueur, par une fiévre lente qui le consume, commen-

çant à consumer l'humidité roride, qui entretient l'humeur radicale, dans l'augment c'est-à-dire dans le progrez, elle consume l'humidité charnuë & si elle va jusqu'à l'état elle épuise enfin l'humidité radicale, & cette fiévre lente ou hectique, s'appelle pour lors marasme, pour la guerison de laquelle j'ai rapporté plusieurs remedes specifiques, dans mon traité des fiévres, & dans le traité des simples par ordre alphabetique. Ce qui fait connoître qu'il est d'une extrême consequence de pourvoir à cette colique, aussi-tost que l'on en ressent les douleurs.

Pour guerir une colique si dangereuse, on donnera des lavemens avec demi-septier de vin d'Espagne, & autant d'urine, avec trois onces de miel mercurial; aprés quoi, on purgera avec deux dragmes de feüilles de gratiole, infusées avec un gros de fleurs, ou de graine de violette, & un peu de reglisse; on en moderera la dose suivant l'état du malade.

La passion iliaque, qu'on appelle colique de *miserere*, est la plus violente de toutes; il ne se fait dans cette colique aucune décharge des gros excremens, par les parties inferieures, mais les alimens, & souvent les excremens, sont evacuez par le haut, à cause de la violence du vomis-

ſement ; ce qui cauſe le plus ſouvent la mort, par le mouvement contraire des inteſtins que nous avons appellé ci-devant antiperiſtaltique.

Cette colique eſt de trois ſortes : il y en a une qui ſe fait par l'obſtruction de l'inteſtin ileon, de ſorte que tout ce qu'on prend par la bouche, ne peut pas paſſer ; les douleurs ſont fort ſenſibles, on a beaucoup de rapports, & envie de vomir ; on entend grand bruit dans le ventre, on ſuë à l'eſtomach, & on rend par la bouche la matiere fecale : cette colique arrive ſouvent en Automne, aux enfans plûtôt qu'aux perſonnes âgées ; on ſe ſervira des mêmes remedes que pour la colique pituiteuſe. Et aprés la purgation, on prendra une dragme de zeſt de noix en poudre dans un peu d'eau de vie, ou dans un verre d'eau d'angelique, ou un gros de baſilic en poudre, avec autant de feüilles pilées de ſaulx, avallez dans un peu d'eau d'imperatoire, qui eſt une eſpece d'angelique ; cela y eſt fort ſouverain.

La deuxiéme ſorte de colique de *miſerere*, eſt cauſée par l'inflammation des inteſtins, & on la guerit par les mêmes remedes que la bilieuſe ; & on avalera une potion compoſée de deux onces d'huile d'olive, trois onces d'eau roſe, une once

de ſucre, & deux onces de vin clairet, & on fomentera la partie avec decoction de melilot & de guimauve, appliquant le marc par deſſus.

La troiſiéme ſorte de colique de *miſerere*, ſe fait ou par la deſcente de l'inteſtin dans l'aîne, ou dans le ſcrotum.

Pour la guerir, il faut faire des fomentations avec decoction de feüilles de mauves, guimauves, & ſemence de lin, ou faire des linimens avec huile de lys; aprés quoi, on reduit peu à peu l'inteſtin dans ſa ſituation naturelle, & on applique enſuite ſur l'endroit par où ſe fait la deſcente, un cataplaſme composé de graine de moutarde pilée, & mêlée avec un blanc d'œuf crud, le mettre ſur des étoupes, & le laiſſer ſur le mal, juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même: on ſe peut ſervir auſſi des remedes rapportez ci-aprés pour les deſcentes.

Ou cette troiſiéme eſpece de colique, ſe fait par la circonvolution des inteſtins.

Pour la guerir, il faut prendre des lavemens comme à la colique bilieuſe, y mettant une demi-once de criſtal mineral; & on fera avaller des bâles de plomb.

On peut prendre auſſi des lavemens avec de l'huile d'olive la plus graſſe, la plus vieille, viſqueuſe & gluante que l'on

pourra trouver ; & on fera prendre par la bouche, une dragme de poudre d'une ardoiſe qu'on aura fait rougir au feu, & qu'on aura reduite en poudre ſubtile, aprés qu'elle aura été refroidie, laquelle poudre on paſſera par le tamis, pour en prendre dans un petit verre de vin couvert.

Enfin, pour guerir toutes ſortes de coliques, on prendra un gros d'eſprit de vin, un demi-ſcrupule d'eſprit de nître, avec trois onces d'eau tiede ; mêler le tout enſemble, le boire & ſe couvrir beaucoup pour ſuer : ou on fera liniment avec eſprit de bayes de genevre.

La quatriéme indiſpoſition des inteſtins, eſt cauſée par les vers qui s'y engendrent par une matiere pourrie. Il y en a de trois ſortes ; ils ſont ou longs & ronds, ou larges & longs ; & la troiſiéme ſorte qu'on appelle aſcarides, ſont petits & ronds : les longs & ronds ſe trouvent le plus ſouvent dans les menus boyaux, & montent quelquefois dans le ventricule, d'où vient qu'on en rejette par la bouche, ou par le nez : les larges & longs s'étendent quelquefois par tous les inteſtins, c'eſt pourquoi il eſt bien difficile de les tirer par les remedes : les aſcarides qui ſont petits & ronds, ſe trouvent le plus ſouvent dans

dans la partie inferieure du rectum, & ſont jettez par le fondement avec démangeaiſon.

Ils ſont cauſez par les viandes cruës, par les fruits, & par les humeurs pituiteuſes, & par les mauvaiſes nourritures.

Il y a de deux ſortes de ſignes de vers ; les uns ſe prennent du ſommeil, & les autres des veilles : du ſommeil, parce qu'on parle en dormant, on claque des dents, & on les grince ; il ſemble voir des fantômes terribles : on s'éveille en ſurſaut, on ſe leve tout endormi, on ſe tourne tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & on dit en dormant des choſes extravagantes.

Les ſignes qui ſe tirent des veilles, ſont, d'avoir démangeaiſon du nez, & du fondement, comme ſi c'étoit des fourmis, mal de cœur, ou du moins envie de vomir aprés le repas, grande ſoif, & triſteſſe ; il y a changement de couleur au viſage & aux yeux, les joües ſont tantôt vermeilles, & tantôt pâles, le pouls inégal, une fievre qui n'eſt pas reglée, & on ſent des picotemens dans le ventre.

On ne doit point negliger cette maladie, parce qu'elle pourroit cauſer une faim canine, le mal caduc, la colique, & l'iliaque paſſion, amaigriſſement de tout le corps, & le viſage pâle ; & s'ils s'élevent

jusqu'à l'estomach, ils picquent tellement ses membranes, ou son orifice, qu'ils causent syncope, defaillance avec toux, epilepsie & un sentiment de suffocation.

Pour guerir cette maladie, il faut, comme il a été dit ci-devant, appliquer sur le ventre un emplâtre fait de cumin & de fiel de taureau, ou du vin d'absynthe.

On fera des lavemens avec decoction de pourpier, sauge, absynthe, gratiole, chicorée sauvage, scariole ou endive, bouroche & buglose, mettant dans chaque lavement un quarteron de miel commun.

On purgera ensuite avec le mercure dulcifié, depuis six grains jusqu'à quinze, ou avec deux dragmes en infusion de feüilles de gratiole pour les plus forts, diminuant la dose à proportion de l'âge & des forces.

Le cours de ventre, dont il y en a trois differentes sortes, est non seulement fort incommode, mais aussi tres-dangereux.

§. X.

De la Diarrhée, Dissenterie, & Lienterie.

LA premiere espece des cours du ventre, s'appelle Diarrhée, qui est un grand flux de ventre sans inflammation, ni ulceration, qui vient assez souvent de la

corruption des alimens de mauvaiſe qualité. Elle eſt auſſi cauſée par l'imbecillité des parties, par la quantité & qualité des humeurs peccantes & dominantes. Ce mot Diarrhée, vient de *Dia*, qui ſignifie dehors, & de *rheo fluo*, parce que c'eſt un flux de ventre qui coule plus qu'on ne ſouhaitte.

Hippocrate *li. 6. Aphor.* 17. dit, & l'experience le confirme, que la Diarrhée ſurvenante à celui qui a mal aux yeux, eſt bonne ; car elle evacuë la grande abondance des humeurs, & en fait revulſion, en les tirant par le bas, & guerit ainſi les chaſſieux : & par la même raiſon, le vomiſſement ſurvenant à une longue Diarrhée, la guerit par la revulſion qui ſe fait des humeurs.

C'eſt auſſi bon ſigne ſi elle ſurvient à l'inflammation du ventricule, du foye, & de la ratte, quand il y a ſigne de quelque coction ; ce que l'on connoîtra par les urines.

Si la Diarrhée ſurvient à l'hydropiſie confirmée, à la phthiſie, & aux maladies avec tabes & atrophie ; c'eſt-à-dire, quand on s'amaigrit, & qu'on devient ſec pour ne pouvoir prendre nourriture. Ce mot venant du verbe *trepho*, ſe nourrir, & de la particule A, qui ſignifie, étant jointe à un autre mot, privation de la choſe ſi-

gnifiée ; ainsi atrophie est comme qui diroit, defaut de nourriture, ausquels cas la Diarrhée survenante, c'est tres-mauvais signe, comme marque d'une grande imbecillité des parties : de même, dit Hippocrate, qu'à celui qui a mal au côté, ou peripneumonie, c'est-à-dire, difficulté de respirer, & inflammation des poûmons, comme marque que le foye est tellement affecté par sympathie avec les poûmons & parties qui servent à la respiration, & devenu si foible, qu'il ne peut plus aider à purifier le sang avec les autres parties qui servent à cet effet.

Ce flux de ventre est fort ordinaire aux enfans, dans le tems que les dents veulent percer, ou qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer ; ils rendent des matieres jaunes, ou noires, ou glaireuses, avec peu de douleur. Ce cours de ventre arrive aussi fort souvent aux vieillards, à qui la chaleur naturelle commence à diminuer ; elle prend souvent son origine du cerveau par un écoulement d'humeurs, qui arrive plûtôt en Esté, ou en Automne, que dans les autres saisons.

Pour la guerir, on donnera des lavemens, avec orge commune, ortie blanche, camomille, pourpier, renoüée & pied de lion : on mettra dans chaque

lavement, jusqu'à trois onces de miel rosat.

On fera ptisanne avec fruit de berberis, treffle aceteux, feüilles de plantain, agrimoine & reglisse.

On purgera avec deux dragmes de racines d'hyppolopathum rotundi folium, qu'on appelle aussi rhubarbe du païs, qu'on fera infuser à chaud du soir au matin, dans un verre d'eau distillée, ou de decoction de petite centaurée & d'écorce de citron, le passer & exprimer pour en prendre la coulûre à jeun, & deux heures aprés prendre un boüillon. On en pourra prendre en substance sechée & pulverisée, jusqu'à une dragme, dans un verre de la ptisanne ci-dessus declarée.

On purgera les vieillards de deux jours l'un, avec six gros de catholicon double, dans un verre d'eau rose ou de plantain.

Si la Diarrhée est opiniâtre, on prendra à jeun, le premier jour aprés la purgation, jusqu'à douze grains d'emeraude fine reduite en poudre fort subtile, dans un peu de vin d'absynthe, & le lendemain une once de suc recemment exprimé de la menthe fine.

On ne mangera point de laitage, de fruits cruds, de salade, de porc, ni de veau, ni tripailles, têtes, ni pieds de

mouton ; ni d'autres sortes de viandes gluandes.

On donnera aux enfans jusqu'à dix grains de rhubarbe en poudre dans un peu de boüillie, ou un demi-gros de graine de plantain dans un peu de gelée de groseille.

Si la Diarrhée dépend d'un écoulement de pituite, qui tombe du cerveau sur les intestins, de l'obstruction de la ratte, ou du foye, ou de la debilité des parties, il faudra fortifier la partie & épuiser l'humeur dominante, & faire une ptisanne avec deux gros de rhubarbe, racine de tormentille & reglisse, pour en boire un verre le matin à jeun, & loin des repas, l'aïant fait boüillir une demie heure dans trois pintes d'eau.

Ou on prendra le matin à jeun, une once d'huile d'amandes douces, une once de suc de citron, demi-once de sucre rosat, & trois onces d'eau de plantain ; ce que l'on moderera suivant l'âge & les forces.

Aprés le flux de ventre, dit Hippocrate, vient la Dissenterie ; & aprés la Dissenterie, la Lienterie survient.

La Dissenterie consiste en douleur de ventre, avec un peu de sang ou de matiere purulente, qui se mêle avec les excre-

mens, & à cauſe des tranchées ; ainſi la Diſſenterie eſt proprement une ulceration des inteſtins : elle peut être cauſée ou par froid externe, par chûte, par coups ſur le dos, par de méchantes medecines trop acres & corroſives, fruits cruds, & humeurs acres.

Les ſignes & marques de la Diſſenterie, ſont les tranchées & douleurs de ventre autour du nombril, la dejection frequente du ventre, les excremens du ventre ulcerez, c'eſt-à-dire avec du ſang, ou d'autres humeurs, ou de bile noire mêlée avec ces excremens. S'il y a parmi les ſelles de la graiſſe qui ſurnage, la diſſenterie eſt dans les gros inteſtins : s'il n'y a point de graiſſe dans les excremens, mais comme des raclures mêlées avec du ſang, c'eſt marque que la Diſſenterie eſt dans les menus inteſtins.

Celle qui commence par la bile noire, eſt mortelle, dit Hippocrate, *li.* 4. *Aphor.* 24. de même que ſi on jette par bas des petites peaux charnuës, avec douleurs de boyaux, du ſang pur, & que le malade tombe en foibleſſe & en convulſion. Mais la Diſſenterie, qui vient de la bile jaune, ſe guerit aſſez facilement, ſi elle ſurvient à d'autres maladies, dans un jour critique, cela n'eſt pas mauvais ; mais ſi elle perſe-

vere & continuë, elle conduit à la mort; particulierement s'il y a nausée & vomissement, dit Hippocrate, & si on pert l'appetit : c'est encore pire s'il y a de la fievre, qui ne peut être engendrée que par la pourriture des ulceres, ou par quelqu'autre grande inflammation.

Les Dissenteries viennent plûtôt en Automne, qu'en d'autres tems, en ce que la melancolie, qui se dissipe & s'evacuë l'Esté, est retenuë & se resserre en Automne dans le corps, ce qui cause la Dissenterie, laquelle si elle est acre, la Dissenterie en est mortelle, si on n'y remedie promptement par des remedes specifiques. Et si la Dissenterie vient à une femme grosse, il y a grand danger d'avorter, dit Hippocrate, *li.* 5. *Aphor.* 34.

Si on remarque à une personne qui a la Dissenterie, une verruë noire, proche l'oreille gauche, on meurt le dixiéme jour, à compter du jour que cette verruë aura paru.

Il faudra commencer, pour appaiser les douleurs, & la guerir, à faire des lavemens avec du lait & des jaunes d'œufs : on mêlera ensuite dans les lavemens de lait, quatre onces d'eau de plantain, où on aura fait infuser deux pincées de fleurs de roses seches ; aprés quoi on fera le re-

mede de Galien, qui eſt de prendre deux dragmes de poudre de corne de cerf brûlée, qui aura été lavée avec l'eau roſe, pour en prendre la moitié au ſoir, & l'autre au matin.

Il ne faut pas d'abord arrêter la Diſſenterie, de crainte d'augmenter la fievre, la douleur & l'inflammation, mais quand il n'y aura plus de danger de l'arrêter, même à ceux qui ſeront deſſechez par la longueur de cette maladie : on prendra le matin du lait chaud, dans lequel on aura fait éteindre de l'acier rougi, y mêlant deux onces d'eau roſe, & ne manger que deux heures aprés.

On purgera avec deux ſcrupules d'extrait de rhubarbe pour les plus forts, dans un verre d'eau de plantain, ou ſix dragmes de catholicon double delayé dans de l'eau roſe, ou deux gros en infuſion de la racine d'hippolopathum rotundi folium, dans un verre d'eau de petite centaurée.

On ſe ſervira pour le boire ordinaire, d'une ptiſanne faite avec une poignée de pervenche, fruit d'épine-vinette, & un gros citron coupé par roüelles, mettre dans chaque pinte deux onces de ſucre fin.

On purgera les enfans avec ſyrop de chicorée, & de racine de patience, &

on donnera aux adultes, jusqu'à deux dragmes de la graine de patience en pourdre, mêlée avec du vin & de l'eau de pluïe ; ce qui est pareillement bon poule crachement de sang & la douleur d'estomach.

Aprés la purgation, on mettra un loüis d'or dans le feu ; & quand il sera embrasé, on l'éteindra dans trois onces d'eau rose, pour prendre le matin à jeun, & autant le soir, deux heures aprés avoir mangé legerement.

Il arrive quelquefois un flux de ventre par l'obstruction du mesentere, c'est-à-dire, quand le mesentere vient à se farcir de quantité d'humeurs froides, ou melancoliques ; ce qui peut causer des abscez aux poûmons, ou les écroüelles aux jeunes gens, dont on trouvera les remedes chacun en son lieu : & à l'égard du flux de ventre qui en est causé aux personnes d'âge particulierement, ce que l'on connoîtra tant par les urines, que par des douleurs de reins, par des rapports puants & indigestes, lassitude aux jambes & aux cuisses, abatement de forces, & par des matieres semblables à du chyle, mêlées avec les excremens.

Pour guerir ce cours de ventre, il faudra commencer à donner des lavemens

forts, pour attirer les humeurs excrementeuses : on les composera de decoction d'absynthe, de joubarbe, de melisse, mercuriale, parietaire, petite centaurée, camomille, & d'armoise : on mettra dans le premier, trois onces de miel mercurial, & deux gros de cristal mineral, & dans les autres trois onces de miel commun ; ce que l'on continuëra pendant deux jours soir & matin.

On fera ptisanne avec feüilles d'agrimoine, racine de souchet, d'asperge, de chien-dent, & de meurte sauvage, avec reglisse. Voyez ci-aprés §. 12. où les maladies du mesentere sont rapportées, avec les remedes pour les guerir.

On purgera avec une dragme de rhubarbe rapée, & trois dragmes de sené, infusées dans un verre de la ptisanne susdite, sur des cendres chaudes du soir au matin, moderant la dose suivant l'âge & les forces.

Quand on aura purgé, & nettoyé le mesentere, on fera d'autre decoction de lavemens, avec plantain, ortie blanche, melisse, argentine, bouroche, buglose, coq de jardin, renoüée, fraizier & violier ; on mettra pour lors dans chaque lavement trois onces de miel rosat.

On fera pareillement d'autre ptisanne

avec mousse d'arbre, & mousse terrestre, racine de tormentille, tabouret, cinobaste & reglisse ; & on mettra dans un verre de cette ptisanne, que l'on prendra le soir deux heures aprés un leger souper, un scrupule pour les plus forts, de sel de perles orientales, & on purgera comme dans la Diarrhée.

La Lienterie suit ordinairement la Dissenterie, dit Hippocrate ; c'est un flux de ventre, dans lequel on rend pas bas la viande telle qu'on la prise, sans aucun changement.

Les causes de la Lienterie, sont la debilité du ventricule, & de la faculté retentrice provenante d'intemperie, les coups, les chûtes, la pituite aigre, l'obstruction, & les ulceres causez au ventricule, ou aux intestins, par l'humeur acre & mordicante.

Les signes de la Lienterie, sont, quand on rend beaucoup par bas ; que ce que l'on rend est indigeste, & qu'il sort de la même maniere que l'on l'a beu & mangé.

Si ce flux dure long-tems avec difficulté de respirer, & douleur de côté, il se termine en tabes ; c'est-à-dire, qu'on devient en chartre, tout sec & hectique.

Quand on rotte aigrement dans ce flux, c'est bon signe, comme marque que la

viande demeure un peu dans le ventricule, & commence à s'y digerer, changer ou alterer.

Il faut obſerver, avec Hippocrate, que quand la Lienterie ſuccede à la Diſſenterie, qui procede de la ratte enflée & endurcie depuis long-tems, & qui étoit pleine d'humeur melancolique, cela eſt mortel.

Il ne faut pas dans la Lienterie, purger par haut en Hiver, *li.* 4. *Aphor.* 12.

Pour la guerir, on mettra infuſer pendant un jour ſur de la cendre chaude, deux onces de roſes de Provins, une once de fleurs de papaver rheas, que le vulgaire appelle cocquelicoq, dans un demi-ſeptier d'eau roſe, & autant d'eau de pervenche; enſuite paſſer le tout, & mettre dans la coulure, deux dragmes de rhubarbe groſſierement pulveriſée, qu'on laiſſera infuſer douze heures, aprés quoi on y mettra deux onces de ſucre, que l'on fera boüillir pour en faire un ſirop, dont on n'en prendra qu'une once tous les jours à jeun, & ne rien prendre autre choſe que deux heures aprés; & on guerira en peu de tems, comme je l'ai experimenté pluſieurs fois, en uſant pour ſon boire ordinaire, d'une ptiſanne faite avec fruit de berberis, plantain, & une once de graine

de talitron avec reglisse, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau.

§. XI.

Du Tenesme.

LE Tenesme est une passion des intestins, qui cause des épraintes & continuelles envies d'aller à la selle, mais sans effet, le malade ne rendant aprés plusieurs efforts qu'une mucosité : c'est pour cette raison que les Grecs ont appellé cette passion Tenesme, du verbe *teino*, *tendo*, parce que cela tient toûjours tendu. S'il dure long-tems à une femme grosse, il l'a fait avorter, dit Hippocrate, à cause des efforts. Il est contagieux, c'est-à-dire, qu'il se communique facilement, si on va à la selle dans le même lieu que celui qui en est incommodé.

Le Tenesme accompagne souvent, ou succede à tous flux de ventre, particulierement à la Dissenterie, quand l'humeur est si acre & si recuite qu'elle picque & écorche en passant le rectum, qui est le dernier intestin, où le Tenesme arrive par un ulcere dans la même partie, qui rend quelque matiere cruente, c'est à dire, mêlée de sang & purulente; ce qui cause cette continuelle demangeaison, & envie d'aller à la selle.

Les causes de cette passion sont, le froid externe, ou pour avoir été trop long-tems assis sur une pierre, ou sur quelqu'autre chose froide, les humeurs corrompuës, salées, acres & nitreuses, & l'usage des choses cruës.

Les signes du Tenesme, sont la douleur de l'anus, avec une certaine tension, un effort d'aller à la selle, le peu d'excrement avec mucosité & pituite, ou rien du tout.

Quand le Tenesme dure long-tems, il cause l'iliaque passion, la colique, les veilles & la sincope ; & quand il est causé d'humeurs bilieuses, & mordicantes, il se convertit bien-tôt en Dissenterie, si on n'y apporte promtement de bons remedes.

Aprés avoir pratiqué les remedes prescrits pour la Dissenterie, on fera des injections dans le rectum, avec parties égales d'huile rosat, & de suc de plantain ; on en pourra faire aussi, pour adoucir & deterger, avec la decoction de pervenche, d'orge, fleurs de camomille & de boüillon blanc, dans du lait, dont on donnera aussi quelque lavement, y ajoûtant de la semence de lin, & y mettre deux onces de miel rosat pour un lavement ; & quand la douleur sera un peu moderée, on re-

cevra dans la partie pour dessecher l'ulcere, la fumée de l'encens mis sur un rechaut de charbons allumez de bois de chesne.

Enfin, s'il y a grande douleur des intestins, à cause de la revolution de la matiere & des ventositez, & douleurs vers le nombril, comme des tranchées de ventre, à cause des détours & détroits des menus boyaux, & douleurs de reins, qu'on ne peut, dit Hippocrate, guerir ni faire cesser par medecine ni autrement, il en vient hydropisie seche, qu'on guerira par lavemens & fomentation pour dissoudre les ventositez, ainsi qu'il sera ci-aprés declaré en parlant des hydropisies.

Hippocrate dit, que des longues douleurs du ventre inferieur, qui procedent de phlegmon, il s'ensuit & en arrive suppuration, & que si dans les grandes douleurs du ventre, les parties extrêmes deviennent froides, c'est mauvais signe ; de même que les dejections pures qui causent la Dissenterie, c'est-à-dire, quand la bile jaune ou noire sans autre humeur, est jettée par le bas, parce que l'une ou l'autre humeur ulcere en passant, par leur corrosion & mordication : mais s'il survient un grand flux de ventre à un hydropique, la faculté expultrice étant robuste, & que

ce ne ſoit pas par la debilité de la retentrice, il guerira aprés l'évacuation de l'humeur qui cauſe la maladie ; de même que celui qui a de la pituite arrêtée entre le ventricule & le diaphragme, laquelle fait douleur, n'aïant aucune ſortie à la capacité de l'autre ventre : cette douleur ceſſera, ſi la pituite, étant peu à peu ſubtiliſée & attenuée par la nature encore robuſte, eſt pouſſée dehors avec les urines. Toutes ces obſervations ſont d'Hyppocrate, & ici rapportées pour le ſoulagement du Lecteur & l'intelligence des paſſions & maladies du ventricule & des inteſtins.

Il eſt neceſſaire auparavant de finir le traité du ventricule, & des inteſtins, de parler de ce qui leur eſt propre, & de leurs facultez, ſuivant la doctrine des Anciens les plus celebres, & dont tous les Livres ſont remplis, afin de connoître plus facilement l'erreur dans laquelle ces grands hommes ont été depuis tant de ſiecles, tant ſur la faculté attractrice qu'autrement ; ainſi qu'il eſt facile de juger par ce qui a été, & qui ſera ci-aprés obſervé ; & afin que l'on en prenne ce que l'on trouvera de conforme aux nouvelles découvertes, étant d'ailleurs certain que le Lecteur n'en pourroit pas juger s'il n'en avoit connoiſſance, & que ce treſor ne ſeroit pas par-

fait, s'il ne contenoit la doctrine des uns & des autres, c'est-à-dire, des Anciens & des Modernes.

Les Anciens ont toûjours attribué aux intestins, comme aux autres parties, pour leurs actions propres & particulieres, les facultez ou vertus attractrice, retentrice, coctrice & expultrice.

Pour ce qui regarde la vertu attractrice, il faut sçavoir, disent-ils, que toutes les actions des parties du corps, sont doubles; les unes communes & officiales, & les autres propres & particulieres. Si on considere les actions propres, on reconnoît, disent-ils, quatre facultez en chaque partie du corps; sçavoir l'attractrice, la retentrice, la coctrice, & l'expultrice, & par consequent aux intestins comme aux autres parties, on accorde la vertu attractrice : mais si on considere les actions communes ou officiales, ils n'ont aucune vertu attractrice, selon Galien, parce qu'ils n'ont point de fibres droites qui sont necessaires pour l'attraction officiale; cet office n'est pas même necessaire en ce que l'action & digestion étant parfaite & accomplie, le ventricule pousse hors le chyle dans les intestins : ce qui a fait dire à Galien que les intestins n'ont pas besoin de faculté attractrice.

A l'égard de la vertu retentrice officiale des inteſtins, les Anciens même ne ſont pas d'accord. Bauhin *li.*1. *theat. anat. c.*17. leur attribuë cette vertu ; Galien & Veſal. veulent qu'ils n'en aïent pas.

En faiſant ſerieuſement reflexion ſur ces pretenduës vertus attractrice & retentrice tant des inteſtins que des autres parties, on trouve veritablement que ces vertus ne reſident que dans l'imagination de leurs auteurs, leur donnant des noms de vertus ſecretes, qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, quant au ſentiment de Galien, qui veut que les inteſtins n'aïent aucune vertu attractrice ; parce que, dit-il, ils n'ont point de fibres droites ; les nouvelles découvertes, font voir clairement qu'il s'eſt trompé, puis qu'il paroît que la ſeconde tunique des inteſtins eſt tiſſuë de fibres droites & circulaires ; ainſi que ce n'eſt pas par cette raiſon qu'ils n'ont point de vertu attractrice, ni de retentrice, mais c'eſt parce que ces vertus ne ſont qu'imaginaires, étant certain que les alimens les plus ſolides étant devenus tres-liquides dans l'eſtomach ; & comme nous avons dit ci-devant, cette liqueur, qu'on appelle chyle, ne pouvant remonter par l'oëſophage, à cauſe de ſa ſituation & du diaphragme qui comprime l'eſtomach, coule

dans les inteſtins par le pilore, où il y eſt reçû & diſtribué, & les gros excremens chaſſez dehors par le mouvement que nous avons appellé periſtaltique ou vermiculaire, à cauſe qu'il reſſemble à celui des vers, & qui ſe fait par la contraction des fibres de haut en bas, & que le ſejour que le chyle & les excremens y font, n'eſt que par leurs détours & anfractuoſitez. Pour ce qui eſt de la vertu coctrice que tous les Anciens attribuënt aux inteſtins, diſans que leur ſubſtance étant la même que celle du ventricule, tant par la compoſition de leurs tuniques, que par leur temperament & par leur couleur: ainſi, diſent-ils, le chyle étant cuit dans le ventricule, & y aïant reçû une idée, une eſpece & une forme de chyle, étant tombé dans les inteſtins, pendant qu'il demeure dans leurs anfractuoſitez, & dans les rides & plis de leur tunique interieure, il ſouffre & reçoit quelque alteration, & une elaboration parfaite, par une faculté ſemblable, à celle qui eſt dans les grandes vénes pour parfaire le ſang, ſelon le ſentiment de Galien, d'Aretæe & d'Avicenne.

La circulation du ſang nous fait d'abord connoître cette derniere erreur, les vénes n'aïant pas d'autres uſages que de reporter au cœur, le reſidu du ſang, & la

ſtructure du ventricule nous apprend, comme il a été expliqué en ſon lieu, de la maniere que s'y fait la diſſolution des alimens, qui étoit inconnuë aux anciens, quant à la perfection que ce chyle reçoit dans les inteſtins, ce n'eſt que par le ſuc pancreatique & par la bile qui y eſt portée comme il a été expliqué, & par conſequent cette prettenduë vertu coctrice n'eſt pas mieux fondée que les autres,

Enfin la faculté expultrice des inteſtins ſe fait aſſez connoître diſent les anciens : par la quantité de la matiere qu'ils jettent tous les jours, mais nous avons expliqué que le mouvement periſtaltique des inteſtins qui ſe fait par la contraction des fibres de leur ſeconde tunique qui eſt la premiere des propres, de haut en bas, ſuffit pour faire la diſtribution du chyle, & chaſſer les groſſes matieres par le bas ; ainſi qu'il n'eſt pas neceſſaire de vertu expultrice.

Les anciens ont toûjours pretendu que la coction du chyle étoit plus parfaite par la chaleur des parties qui ſont autour du ventricule, que par celle du ventricule même, Avicenne pretend le prouver en diſant que la chaleur des parties fait plus à la coction des viandes, & à la perfection du chyle, par laquelle, ſe fait une plus grande tranſmutation & changement de

viande, or dit-il, il fe fait une plus grande transfmutation & changement par la chaleur du cœur, du foye, des vénes & des autres parties, que du ventricule, d'où il conclud, que la coction de l'aliment, & la formation du chyle, eft plus parfaite, par les parties qui environnent le ventricule, que par le ventricule même, ce qui a fait dire à Archange, que le ventricule ne peut pas par fa feule chaleur naturelle, convertir en chyle une fi grande abondance de viandes; fi cette même chaleur naturelle n'eft augmentée par les vertus & facultez des vifceres qui environnent le ventricule, qui leur font propres, pour par une mutuelle chaleur, parvenir à la perfection de cet ouvrage, c'eft pourquoi le foye eft placé fur le cofté droit fuperieur & anterieur du ventricule, la ratte eft fituée à la partie gauche, à l'inferieure eft l'épiploon adipeux, à la partie pofterieure fe trouvent la véne cave, l'aorte, & le pancreas, le cœur même qui en eft fort éloigné, femble par le moyen de fes arteres, qui fe vont rendre au ventricule, concourrir à cette commune action du chyle, comme à la coction commune de toutes les parties, comme il concourre auffi à la propre de chacune, d'où ils concluent que toutes ces chaleurs, du foye, de la ratte,

du cœur, de l'épiploon, de la vene cave, & de la grande artere, jointes ensemble pour se rendre en abondance au ventricule, accomplissent la coction chilifique, & non pas la seule chaleur du ventricule, car le ventricule est comme une marmite autour de laquelle, il y a un grand feu allumé, voilà le sentiment le plus commun des anciens, & d'autres admettoient une vertu chylifique dans le ventricule, qui faisoit la digestion des alimens & qui les convertissoit en chyle.

On convient que la chaleur naturelle du ventricule, & de toutes les parties qui l'environnent, aide à la dissolution des alimens, & facilite la penetration du suc acide qui en fait la digestion, sans qu'il soit besoin d'aucune vertu chylifique, ni que l'on puisse dire que la chaleur de toutes ces parties, soit le principal instrument de cette digestion, qui se fait tout autrement que les anciens ne l'ont crû, les dernieres découvertes nous persuadant que les membranes internes de l'oësophage, & du ventricule, sont toutes remplies de glandes qui y versent continuellement un suc acide, lequel joint à un autre qui vient des glandes parotides, est comme un fort dissolvant qui agit sur les alimens, & les rend comme il a été dit, fort liquides

dans le ventricule. d'où il coule dans les intestins, où il est encore perfectionné par la bile & le suc pancreatique, voilà la maniere la plus naturelle que l'on puisse concevoir de la chylification, & dont les anciens n'avoient pas de connoissance.

Il n'est pas hors de propos de parler ici de la vertu des lavemens, & si ils peuvent être portés jusqu'au ventricule, & au foye.

Les lavemens qu'on appelle aussi clysteres du verbe Grec clyso, abluo, je lave, ne peuvent pas sans accident, être portez jusqu'au ventricule; ny au foye, parceque les valvules qui sont à l'extremité de l'intestin coëcum, & au commencement du colon, empêchent qu'ils ne puissent aller dans l'ileon, bien moins par consequent dans le ventricule, c'est pourquoy, on peut dire que les lavemens peuvent bien laver les gros boyaux, & non pas les menus.

Ceux qui soutiennent le contraire, se fondent sur ce que Galien assure que le lavement va jusqu'au foye: mais on répond que la pensée de Galien est que les lavemens vont jusqu'au foye *virtute*, & non pas *corpore*, la liqueur ou le corps du lavement ni pouvant être porté sans accident, mais bien la vertu & la force d'attirer & de purger, de plus il faut observer que le lavement en corps & en substance: peut bien

être porté, jusqu'au ventricule quand les valvules sont lesées & offensées en l'intestin coëcum, & au colon, & que le ventricule est aussi offensé, Gal. 5. *meth. med.* c. 11. du Laurent *lib.* 6. *Quest.* 14. & non pas autrement.

Les avis sont partagez sur la question de sçavoir, si le ventricule tire & prend sa nourriture du chyle, Vales. Joub. Falloppe & plusieurs autres asseurent qu'il se nourrit du chyle quant à la membrane interieure, & non pas quant à l'exterieure, mais Fernel, Vesale, du Laurent Bauhin Colombe, & les Modernes nient que le ventricule soit nourri du chyle, & avec raison puisqu'il est certain qu'il y a plusieurs arteres qui lui viennent de la coëliaque, & qui lui portent du sang pour sa nourriture, le residu duquel est ensuite reporté dans la véne porte, par les vénes gastriques & gastrepiploïques. Deplus le chyle n'est pas un aliment pur, mais comme il paroist évidemment, il est encore rempli de plusieurs excremens.

Enfin toutes les parties membraneuses comme dit du Laurent, se nourrissent du sang, pourquoi le ventricule n'en seroit il pas nourri?

Il faut observer avec Hippocrate, que si les menus boyaux, le ventricule, & le

diaphragme ſont coupez, & profondement bleſſez, cela eſt mortel ; à cauſe de leur ſubſtance qui eſt nerveuſe, & qui ne peut que fort difficilement ſe reünir, & on meurt ordinairement de convulſion.

§. XII.

Des affections du meſentere & des remedes pour les guerir.

LE grand débordement des humeurs ſuperfluës dans le meſentere, arrive preſque toûjours, parceque non ſeulement; les humeurs ſuperfluës du ventricule, du foye, de la ratte, & de tout le corps y tombent, mais auſſi s'y amaſſent quelqueſois comme une nouvelle ravine, qui cauſent l'obſtruction des glandes, & des vénes de cette partie, ce qui cauſe pluſieurs deſordres dans l'œconomie du corps, & les fiévres erratiques que l'on ne peut connoître que par les urines, & quelques autres ſignes rapportez dans mon miroir des urines & dans mon traité des fiévres.

L'obſtruction des glandes & des vénes du meſentere, cauſe auſſi la cachexie, c'eſt à dire une mauvaiſe habitude du corps; car cacos dont il eſt compoſé ſignifie mauvais, & exis, état & diſpoſition, cette obſtruction cauſe pareillement la melancolie, l'a-

trophie dont l'étimologie a esté rapportée cy-devant, & la langueur, elle engendre aussi quelquefois des tumeurs, des callus & duretez, ainsi qu'on a remarqué à un certain particulier qui avoit l'appetit corrompu, & mangeoit du gravier, & d'autres choses dures & mauvaises, lequel tomba enfin dans une petite fievre lente, & eût ensuite un cours de ventre, & mourut bientôt aprés, aïant ouvert son corps on trouva un callus ou durillon entre les vénes mesaraïques & les lactées, qui les bouchoit entierement, c'est pourquoi il falut mourir necessairement, faute d'y avoir apporté des remedzs propres dans le temps.

Le mesentere peut aussi être enflammé & echauffé, dont les signes sont un sentiment de pesanteur au dedans, une douleur si obscure & si difficile à connoître, qu'à peine peut-on s'en appercevoir, qu'en pressant fortement la partie, & une petite fievre sans être accompagnée de symptomes fâcheux, qui n'empêchent pas le malade de vaquer a ses affaires.

Les causes de ces maux sont une vie dereglée, les debauches de boire nuit & jour, la colere, les chûtes, les coups & autres choses semblables.

Pour guerir les obstructions des vénes & glandules du mesentere, on commencera

par les lavemens faits de décoction de melisse, d'Aristoloche, de mercuriale, de gentiane, de parietaire d'echium qui est la buglose sauvage, on mettera dans châque lavement deux onces de miel mercurial & deux onces de miel commun avec une once de sel, ce qui sera pareillement bon pour les duretez du mesentere. On prendra une heure aprés les lavemens, un boüillon dans lequel on mettra cinq ou six gouttes d'huille d'anis, particulierement le matin à jeun.

On usera d'une eau dont la composition est rapportée par Liebaut en cette maniere, prenez fleurs de romarin, de bouroche, racine de buglose, de chacune une poignée, une dragme de saffran, quatres onces de coins, une pinte de vin blanc, méler le tout ensemble, & les bien piler, les laisser reposer vingt quatre heures, les mettre ensuite quinze jours dans le fumier de cheval, dans un pot de tere, les distiller ensuite deux ou trois fois, pour en prendre une dragme chaque matin à jeun, & ne rien prendre que trois heures aprés.

Ou mâcher deux fois la semaine, le matin à jeun, la grosseur d'une noisette de la racine de spatula foëtida recemment arrachée, & l'avaller.

S'il y a inflammation dans le mesente-

re, il faudra faire une ptiſanne avec agrimoine, une poignée, amandes ameres deux onces, racines d'oſeilles rondes, de chicorée ſauvage & de chien-dent de chacune une poignée, avec un citron coupé par roüelles, que l'on fera boüillir une demi-heure dans deux pintes & chopine d'eau.

On fera lavemens avec decoction de chicorée, pourpier, ſcariole, guimauves, & morelle : on mettra dans le premier lavement deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel roſat : on en prendra ſouvent ſans huile, & ſans miel, qui ſerviront comme de bain pour temperer la chaleur qui fait l'inflammation du meſentere, & on en donnera auſſi avec trois onces de miel de nenuphar.

On purgera avec une decoction des capillaires, dans laquelle on aura fait infuſer du ſoir au matin juſqu'à quatre gros de ſené, & un gros de graine de violette.



CHAPITRE III.

Du Foye, des Fibres, Membranes, & des Vénes.

§. I.

Du Foye.

LE Foye que les Grecs appellent *Hepar*, & les Latins *jecur*, est défini par les Anciens, qui n'avoient pas la connoissance de la circulation ni des dernieres découvertes, l'office ou boutique de l'aimatose ou sauguification, le magasin du sang, l'architecte de l'esprit naturel, & le principe de la radication & de la distribution des vénes, par lesquelles ils supposent, qu'il arrose & nourrit tous les membres du corps; & Galien le met le premier d'origine, & de nature entre les parenchymes.

Les Grecs l'appellent *Epar, id est inopia*, parce que selon leur sentiment, le foye pourvoit à l'indigence de toutes les parties, en leur envoïant le sang pour leur nourriture; & les Latins l'appellent *jecur*, parce que *juxta cordis vires suam potestatem exercet.* Mais la circulation du sang & les dernieres découvertes, nous persuadent

entierement que c'eſt le cœur qui fait l'office que les Anciens attribuoient au foye, comme il ſera expliqué ci-aprés.

Le foye eſt ſitué dans l'hypochondre droit, environ un travers de doigt au deſſous du diaphragme, afin de lui laiſſer ſon mouvement libre, & de ne le pas empêcher dans la reſpiration, dit Ariſtote, il touche legerement le deſſus du ventricule du côté gauche ; ainſi la plus grande partie du foye eſt au côté droit, & la plus petite eſt au côté gauche. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'Hippocrate le loge dans le thorax, parce qu'il entend par thorax, toute la capacité qui eſt entre les clavicules & l'os pubis, ſuivant l'interpretation d'Ariſtote. Il faut auſſi remarquer qu'en ceux qui ſont ſuffoquez, & étranglez, il ſe trouve plus haut & occupe preſque la capacité du thorax, où il ſe trouve preſque tout entier, ce qui peut arriver à cauſe de l'anguſtie ou reſſerrement qui ſe fait dans la ſuffocation ; & dans le fœtus, il occupe auſſi-bien le côté gauche, que le droit, parce que ſon ventricule n'eſt jamais ſi plein d'alimens.

Le foye eſt unique, continu, & ſans lobes, ſuivant quelques-uns : Hippocrate, Galien, Fernel, & pluſieurs autres, en admettent cinq : d'autres, comme Sylvius,

le diviſent en deux lobes ſeulement ; & c'eſt la plus commune opinion parce qu'on obſerve que le foye n'a en ſon milieu, qu'une fente, qu'on appelle ſciſſure, dans laquelle eſt la véne umbilicale, il eſt comme ébreché en cet endroit, & reſſemble à une roche, qui commence à ſe fendre ; ſi bien qu'étant ainſi continu ; il paroît cave par le bas & par dedans, & gibbeux ou convexe par deſſus & par dehors.

C'eſt pour cela que l'on appelle la partie ſuperieure gibbeuſe, c'eſt-à-dire, convexe, qui eſt du côté du diaphragme, & l'inferieure cave & enfoncée, qui eſt du côté du ventricule, & c'eſt en cette partie que la veſſicule du fiel eſt attachée.

Outre ces deux lobes, il s'y en trouve un troiſiéme fort petit, ſitué en la partie poſterieure de ce viſcere, dont la chair eſt plus molle, & qui eſt envelopé d'une membrane déliée, qui s'étend juſqu'à l'épiploon.

La grandeur du foye n'eſt pas égale en tous les animaux, l'homme l'a plus grand que les autres à proportion ; tant parce qu'il a beſoin d'une plus grande abondance de ſang pour le rétabliſſement de l'humeur radicale, & de tant d'eſprits qui ſe diſſipent continuellement par les actions & la contemplation, & pluſieurs autres

fonctions

fonctions qui ne se font point sans les esprits, dont la matiere est le sang qui est purifié & filtré dans le foye, que parce que l'homme a la peau plus rare & plus déliée, à travers de laquelle se fait une plus grande dissipation & evaporation, que des autres animaux.

Il est plus grand en ceux qui sont timides & craintifs, en ce que les craintifs ont le cœur froid ; ce qui en rend la faculté vitale, en laquelle consiste l'ardeur du courage, de la generosité & de la colere, imbecile & entierement inutile pour la hardiesse, & les grandes entreprises ; si bien que pour suppléer à ce defaut, la nature a accordé aux craintifs & timides, un plus grand foye, qu'aux autres, pour fortifier & corroborer la faculté naturelle, en purifiant bien le sang ; ainsi la nature recompense le defaut d'une partie, par l'augmentation d'une autre.

La seconde raison pour laquelle les timides ont le foye plus grand que les autres, c'est que les hommes de temperament froid, ont plus d'appetit que les autres ; car la frigidité, dit Galien, excite l'appetit : ce qui cause plus grande abondance de chyle, parce que l'on mange beaucoup ; & par consequent on a une plus grande abondance de sang, qui doit être

purifié dans le foye ; ainſi il croît davange, comme on remarque aux grands mangeurs, & à ceux qui ſemblent n'être nés que pour leur ventre, comme dit du Laurent.

La figure du foye eſt comme ronde & reſſemble aſſez à un pied de bœuf : du côté du diaphragme il eſt poli, égal & rond comme le dehors d'une voûte, afin de ne point nuire à ſon mouvement ; & par la partie qui touche le ventricule, il eſt cave, inégal, & reſſemble aſſez aux pointes & precipices des roches, & ce pour donner entrée à la véne-porte, & ſortie aux conduits qui purgent la bile : il paroît auſſi aſſez rond du côté droit, mais par le côté gauche, il va toûjours en diminuant peu à peu, & ſe termine comme en un angle aigu.

Il eſt compoſé de chair, de vénes, d'arteres, de ſions, ou ſillons, qui portent le fiel, de nerfs, & d'une tunique.

La chair lui eſt propre & particuliere ; elle eſt rouge, aïant à peu prés la forme de ſang caillé. C'eſt pour cette raiſon qu'on l'appelle Parenchime ; & comme il eſt rouge, les Anciens vouloient qu'il convertit par la vertu de ſa chair & de ſes vénes, le chyle qui eſt blanc, en ſang qui eſt rouge ; mais ce ſentiment eſt dé-

truit, tant par la verité de la circulation, que par les autres découvertes.

Le foye eſt envelopé d'une membrane propre, qui eſt fort déliée, ſous laquelle on trouve aſſez ſouvent des veſſicules remplies d'eau, qui ne ſont que des limphatiques gonflées, entre deux valvules, & qui cauſent l'hydropiſie, qu'on appelle aſcite, quand elles ſe rompent.

Il a connexion avec le cerveau par les nerfs, avec le cœur par les arteres, & par le tronc aſcendant de la véne-cave, avec le ventricule, les boyaux, le meſentere, la ratte & l'épiploon, par la véne-porte, avec toutes les autres parties du corps, par les vaiſſeaux de la véne-cave: & enfin, avec toutes les parties qui ſont encloſes dans l'épigaſtre, par le moïen du peritoine.

Il eſt attaché par le moïen de quelques ligamens propres, qui viennent du peritoine, à l'épine des lombes, au diaphragme, & à d'autres parties, afin qu'il ne ſoit pas emporté par ſa peſanteur. Bauhin dit qu'il y a trois liens ou ligamens, dont le premier eſt rond & tres-fort, lequel ſelon Veſal tire ſon origine de la tunique du foye: & ſelon Fallope, Archange & du Laurent, il vient du peritoine, & attache le foye au diaphragme & au cartilage xiphoïde: le

second ligament est aussi tres-fort, & vient pareillement du peritoine, par le moïen duquel le foye est attaché au diaphragme, & aux cartilages des côtes fausses, comme a de la glu, dit Parée, *li. 2. c. 18.* Il y en a qui disent que Sylvius & Hollerius ont remarqué ces ligamens, mais Archange assure ne les avoir jamais pû trouver; apparemment qu'il ne les a pas bien cherchez, puisqu'on les trouve veritablement. Le troisiéme lien est la véne ombilicale, par le moïen de laquelle les Anciens vouloient que le fœtus fût nourri dans la matrice; elle attache le foye au nombril, & empêche qu'il ne soit porté vers le dos, & qu'il n'entraîne le diaphragme: mais plusieurs Anatomistes ne conviennent pas de ce troisiéme ligament, parce qu'il tireroit le foye en bas, & par consequent le diaphragme auquel le foye est attaché, & ainsi empêcheroit le mouvement, particulierement dans l'expiration.

§. II.

Des Humeurs.

AUparavant de rapporter l'histoire des vaisseaux qui portent, & reportent le sang, il faut remarquer que par le sang qui est fait & élaboré du chyle dans

le cœur, on n'entend pas le ſang pur, mais auſſi avec lui les humeurs naturelles qui y ſont engendrées; comme ſont la bile jaune, l'humeur melancolique ou bile noire, & la pituite: c'eſt pourquoi il eſt à propos de décrire en cet endroit toutes les humeurs, enfin d'en donner une idée au Lecteur, commençant par le ſang, enſuite la bile jaune ſera rapportée, la melancolie tiendra le troiſiéme lieu, & enfin la pituite.

Il eſt difficile de raiſonner à fond ſur la qualité de ces humeurs, & de connoître l'erreur des Anciens, ſi on n'en connoît pas le ſentiment, & la diviſion qu'ils en ont faite; & ce qui m'oblige de les rapporter plus volontiers, c'eſt qu'il y a encore pluſieurs partiſans de leur doctrine; & le Lecteur ne ſeroit pas en état de ſoûtenir la verité des nouvelles découvertes, s'il n'avoit une parfaite connoiſſance de l'erreur de l'ancienne doctrine.

Les Anciens, & leurs ſectateurs, font trois differens ſujets des humeurs, à raiſon des trois ſortes de coctions, par le benefice deſquelles les humeurs que Galien dit être les elemens des animaux ſanguins, ſont engendrées & élaborées: ils font le ventricule le ſujet de la premiere coction, le foye le ſujet de la ſeconde, & les vénes dans chaque partie, le ſujet

de la troisiéme : mais la circulation & les autres découvertes, nous apprennent que le chyle est porté droit au cœur par les vénes lactées, & que le sang y reçoit sa couleur & sa perfection, pour être distribué par les arteres, pour la nourriture de toutes les parties, & que les vénes ne servent qu'à reporter le residu du sang au cœur, pour circuler de nouveau, & par consequent que le cœur & les arteres font l'office, que les Anciens attribuoient au foye & aux vénes : il est facile de refuter leur opinion, & de connoître leur erreur sur ce sujet, & sur la division & la qualité des humeurs.

Ils divisent les humeurs en alimentaires, & en excrementaires : les alimentaires sont celles, disent ils, qui nourrissent le corps primario, comme sont le sang, la bile jaune, la melancolie ou bile noire, & la pituite, ou secundario ; d'où ils les appellent secondaires, comme sont l'anonyme, la roride ou rosée, gluten, & cambium, comme nous l'expliquerons ci-aprés, suivant le sentiment d'Hippocrate, de Galien, du Laurent, & de Fernel.

Les quatre premieres humeurs sont comme les princesses, & comme les quatre elemens, qui donnent la vie & la santé à tous les animaux sanguins, dit Galien ; & quoi

qu'elles ſoient bien differentes en chaleur, épaiſſeur, frigidité & couleur, elles ſont neanmoins en une ſeule maſſe, & toutes engendrées du chyle.

Le ſang eſt une humeur chaude, temperée, rouge, preparée, ſuivant leur erreur, dans les vénes meſaraïques, & parfaite dans le foye, des parties les plus temperées du chyle, diſent Ariſtote & Fernel.

Son uſage eſt de nourrir, & de rendre les perſonnes où il abonde, gayes, joyeuſes, belles & vermeilles.

La bile jaune, que les Grecs appellent *cholé*, eſt une humeur chaude & ſeche, engendrée des parties ignées du chyle, d'une ſubſtance fort legere, comme de l'écume, de couleur jaune, d'un goût amer, laquelle aide au ſang par ſa ſubtilité, à penetrer & à couler par les petites vénes, diſent-ils, qu'on appelle capillaires ; & quoi qu'il ſoit evident que la bile jaune alimentaire, puiſſe par une forte operation des cauſes chaudes, ſe changer en bile excrementeuſe & amere, & que les autres humeurs deſtinées à la nutrition, puiſſent par l'effort de ſemblables cauſes, ſe convertir en humeur qui en approche : les humeurs alimentaires étant encore portées avec le ſang, dans les vénes ſelon leur erreur,

ſont entierement differentes de celles que l'on conçoit être pures dans leurs receptacles ; car de même qu'une goutte de fiel miſe dans une grande quantité de lait, le rendroit amer, le ſang, où il y auroit de la bile amere, deviendroit auſſi tout amer. De plus, ſi la bile excrementeuſe couloit avec le ſang, tout le corps en ſeroit gâté, comme il arrive à ceux qui ont la jauniſſe; ce qui eſt d'autant plus certain, que cela n'arrive pas en ceux qui ſe portent bien. Comme il faut que le ſang ſoit purgé de cette humeur, la nature lui a attribué un lieu propre qui eſt la veſſicule du fiel, laquelle eſt ſous le foye, & attire, diſent-ils, la bile par un conduit convenable. Ceux qui ont le foye fort chaud & fort ſec, & par conſequent tout le corps, ſont fort bilieux ; elle eſt plus abondante en Eſté, qu'en d'autres tems, particulierement dans la jeuneſſe ; les corps où elle domine, ſont grêles & menus, & ont les vénes & les arteres amples : ceux qui en ont beaucoup, ſont agiles & diſpôts, & faciles à ſe mettre en colere.

La bile, ſelon les Modernes, eſt de deux ſortes ; l'une ſubtile, & l'autre groſſiere : la ſubtile eſt portée par les conduits biliaires dans la veſſicule, d'où elle eſt enſuite portée dans les inteſtins : la bile

grossiere aïant été separée par les glandes du foye, qui sont aux extremitez des rameaux de la véne-porte, est portée par de petits canaux dans le cholidoque, & de là dans le canal commun, ou l'une & l'autre se rencontrent, & vont ensemble dans les boyaux.

Il faut observer que la bile subtile est portée dans le fond de la vessicule par trois endroits differens : c'est pourquoi on dit ordinairement qu'elle est composée du mélange de trois biles differentes.

La premiere, est celle dont nous avons parlé, qui est portée par les conduits biliaires. Blasius dit que la seconde y est portée par un conduit singulier qui se glisse entre les deux tuniques, pour s'inserer dans le fond de la vessicule, & a une valvule qui laisse sortir la bile, & empêche, dit-il, qu'elle ne regorge dans le même conduit. La troisiéme sorte de bile, est celle, dit Malpighi, qui est filtrée & separée par les glandules qui sont entre les deux tuniques de la vessicule.

La bile noire ou melancholie, qui vient du mot *chole*, bile, & *melaina*, noire, est une humeur froide & seche, d'une substance épaisse quasi comme de la lie, de couleur tirant sur le noir, d'un goût acre & acide, engendrée, selon l'ancienne

doctrine, des parties terrestres & cruës du chyle, ainsi qu'il est rapporté par Hippocrate, Galien, Fernel, du Laurent, & Scaliger.

La bile noire est la plus méchante de toutes les humeurs, car elle est engendrée de la partie la plus vile & la plus grossiere du chyle. Les Anciens la faisoient servir d'aliment aux parties les plus grosses & les plus terrestres, & pour empêcher la trop grande rapidité du sang, & de fortifier par son acidité, les actions du ventricule Cette humeur abonde en Automne ou au declin de l'âge, & ceux qui en ont beaucoup sont maigres, constans, tristes & ingenieux; ce qui a fait dire à Aristote, que tous les melancôliques sont ingenieux.

La pituite est une humeur froide & humide, blanche & insipide, que les Anciens par leur erreur ordinaire, vouloient qu'elle fut engendrée dans le foye, d'une portion fort froide du chyle, pour ensuite être quelquefois changée par une coction plus parfaite, en sang, & humecter les jointures. Les Grecs l'appellent phlegme par antiphrase, ou contrarieté de nom du verbe *phlegestai*, qui signifie brûler, ainsi *plegma quasi minime ustum*, & ne symbolise point avec la bile jaune, mais avec

le ſang en humidité, où avec la melancôlie en froideur, elle eſt portée avec le ſang, comme il a été dit, n'aïant pas comme les autres humeurs de receptacle propre où elle puiſſe être purgée : elle eſt abondante en Hiver, & vers l'âge de vieilleſſe. Ceux qui ſont fort pituiteux, ſont lents, tardifs, ſtupides, & endormis, ſelon Ariſtote.

Voila les quatre humeurs dont le ſang eſt composé, & qui fait la conſtitution de ſes parties, ſuivant le ſentiment de tous les Anciens ; ſi bien que parmi eux, le mot de ſang vaut autant qu'un mélange de bile, de melancolie, de pituite, & d'une quatriéme humeur, qu'on appelle proprement ſang, d'où toutes ſortes de perſonnes prennent la difference de leur temperament : ainſi les uns ſont appellez bilieux, les autres melancoliques, d'autres ſanguins, & d'autres pituiteux, ſelon que l'une de ces quatre humeurs, eſt dominante & ſurpaſſe les autres,

Les premiers Auteurs de la circulation & des nouvelles découvertes, pretendent que le ſang n'eſt composé que de deux ſubſtances, dont l'une eſt toujours blanche, qu'on appelle ſeroſité, & l'autre toûjours rouge, qui porte le nom du tout. La premiere toûjours fluide de ſon eſſence ; la

seconde toûjours solide de sa nature, dit Barles, étant jointes ensemble, forment une consistance loüable & fluide, comme nous la voïons ordinairement au sang; ce qu'il pretend prouver par l'experience des gouttes de la partie rouge, qui se sont délivrées de la serosité dans la saignée, lesquelles s'assemblent si bien en forme compacte, qu'elles en deviennent friables, & capables d'être mises en poudre; & la serosité au contraire est toûjours coulante, tant par elle-même, que par la limphe, si bien que ces deux substances; c'est-à-dire la blanche & la rouge jointes ensemble, composent un tout qui n'est ni trop fluide ni trop solide, mais il est tel qu'il est necessaire pour courir, aller & revenir sans trop de precipitation, ni trop de lenteur.

Voilà quel est le sentiment des Anciens sur la masse du sang, & le sentiment des premiers Auteurs de la circulation; mais il semble que l'un & l'autre, ne sont pas suffisans pour satisfaire le Lecteur, parce que les uns ni les autres n'expliquent pas assez, ce que c'est que la bile & les autres humeurs, & pourquoi elles se trouvent dans le sang, & d'où elles viennent; si bien que pour la satisfaction du Lecteur, il faut considerer que le sang

est fait de chyle, & qu'il se mêle à ce chyle, de la bile qui se porte de la vessicule du fiel, au jejunum, aussi bien que d'un suc acide, qui vient du pancreas, & que par le moïen de ces liqueurs, qui se vont décharger à la fin du premier intestin, ou au commencement du second, la substance du chyle est fermentée avant que d'être portée par les vénes lactées au cœur, & ces liqueurs qui sont fort necessaires pour la fermentation du chyle, lui sont contraires quand il est changé en sang; car si le suc acide que nous avons dit ci-devant, être un puissant dissolvant, étoit porté avec le sang, il agiroit sur les membranes comme sur l'aliment, & il y causeroit par consequent un sentiment de douleur, & des rhumatismes. Si la melancolie n'étoit pas separée du sang, il seroit trop épais; & il seroit trop sereux, si l'urine n'en étoit separée & evacuée; c'est pourquoi il est necessaire qu'il soit purgé par le foye, par la vessicule du fiel, par la ratte, par le pancreas, par les reins & par la vessie: tout cela est conforme aux dernieres découvertes, & à la circulation du sang.

Pour ce qui est des humeurs appellées secondaires par les anciens, sont celles qu'ils supposoient être par une plus par-

faite coction, produites des premieres dans chaques parties du corps, il y en a quatre selon Galien, Avicenne, du Laurent & Vallese.

La premiere est appellée Anonyme c'est à dire sans nom, dont l'étymologie vient de la particule a, qui signifie privation quand elle est jointe à un autre mot, & de onoma qui signifie nom, cette humeur est celle qui degoûte hors la tunique des petites venes, & des arteres.

La seconde est appellée ros des Latins c'est-à-dire rosée, parcequ'elle arrose la partie qui doit être nourrie.

La troisiéme s'appelle gluten, glu, parce qu'elle tient comme glu, collée à la partie.

La quatriéme s'appelle cambium, mutation, qui vient du verbe cambire changer, parce qu'elle se change, & devient propre substance de la partie.

Outre ces humeurs il y en a qu'on appelle excrementaires, parce qu'elles sont separées de la masse du sang, n'étant aucunement propres à nourrir le corps, on les distingue en utiles & en inutiles, la bile jaune par exemple, est utile parce qu'étant un puissant dissolvant, elle acheve de rompre & briser dans les premiers intestins, les parties de l'aliment qui ne l'ont pas été

ſuffiſamment dans le ventricule, ainſi il paroît qu'elle eſt fort utile, puiſque le chyle ne pourroit ſans elle être parfait, les autres humeurs ne ſont pas moins utiles dans leur genre, comme ſont la ſeroſité, la ſalive de la bouche, le lait, la ſemence & les autres.

Les humeurs inutiles ſont celles que la nature pouſſe & rejette, comme le crachat des poumons, la pituite de la bouche, la mucoſité ou morve du nez, les larmes des yeux, les excremens des oreilles & du cerveau, par les inteſtins les excremens du ventre, par la veſſie les Urines, & les ſueurs par les pores de la peau, ainſi des autres.

Les humeurs contre nature, c'eſt-à-dire qui ne ſont point naturelles, ſont celles qui pechent en quantité ou en qualité, ou enfin perdant leur propre ſubſtance, moleſtent & & travaillent le corps contre leur nature, & cauſent les maladies.

Les humeurs contre nature, ſont les mêmes que les naturelles que l'on conſidere avec une certaine ſymmetrie & égale proportion, mais les conſiderant en tant qu'elles ſont corrompuës, elles ne peuvent plus .être dites naturelles, c'eſt pourquoi on les appelle contre nature.

La corruption de ces humeurs ſe fait

ou dans la propre ſubſtance ſans mixtion d'autre, ou avec mixtion, ainſi le ſang corrompu de la premiere maniere, c'eſt-à-dire ſans mixtion, eſt ou aduſte & échauffé, ou plus épais, ou plus ſubtile, & avec mixtion il eſt vicieux ; à l'égard de la pituite corrompuë ou la corruption vient d'un humeur épaiſſe, ſemblable à des blancs d'œufs, ou à du verre fondu, & eſt l'eſpece la plus froide & la plus humide de la pituite, & s'appelle vitrée, ou la corruption s'en fait à cauſe de la chaleur languiſſante, & s'appelle acide, ou à cauſe d'une grande chaleur & d'une pourriture aduſte, & s'appelle ſalſe ou ſalée, s'il y a peu de chaleur & peu de froid, on l'appelle douce & inſipide ; la ſalſe ou ſalée fait qu'on a toûjours ſoif, l'acide qu'on a toûjours faim, la douce qu'on eſt endormi, la vitrée mêlée avec une matiere bilieuſe, cauſe la fiévre appellée Epiala, dans laquelle les parties exterieures brûlent & les interieures ſont froides, l'acide doit être cuite, la vitrée échauffée, la ſalée purgée ; à l'égard de la douce & inſipide, il faut laiſſer agir la nature, parcequ'elle ſe convertit facilement en ſang.

Il y a auſſi quatre eſpeces de bile jaune, qui n'eſt pas dans ſon état naturel : la premiere s'appelle vitellina, qui eſt de

couleur

couleur de jaune d'œuf : la seconde porracée, de couleur de porreau : la troisiéme ærugineuse, de couleur de roüille d'airain ; & la quatriéme espece s'appelle glastea, c'est-à-dire, enflammée.

Enfin, il y a aussi quatre especes de bile noire corrompuë.

La premiere se fait de la melancolie naturelle qui se pourrit, ou d'une chaleur aduste : la deuxiéme, quand elle est enflammée : la troisiéme, vient de la pituite salse : la quatriéme enfin, est ce qu'on appelle proprement melancolie.

Pour connoître laquelle de toutes ces sortes d'humeurs est dominante, & les accidens que chacune d'icelles peut causer, il faut voir mon Miroir des Urines, où tout cela est clairement expliqué.

Ce n'est pas assez d'avoir rapporté la difference des humeurs, il faut encore dire ici quelque chose des esprits, qui sont les principaux instrumens, dont l'ame se sert, pour reduire ses facultez en actions.

Hippocrate, Galien, Avicenne, Aristote & Fernel, définissent l'esprit une substance tres-déliée & tres-legere, engendrée de la nature, de la portion la plus subtile du sang, ou de la semence, pour être le vehicule des facultez animales.

C'est pourquoi on fait deux sortes d'esprits ; sçavoir, les fixes, & les influans.

Les esprits fixes sont les premiers, parcequ'ils tirent leur origine des principes de la generation : on les appelle aussi propres, parce que dés le moment de la conformation, ils sont entremêlez en chaque partie similaire avec la chaleur naturelle, comme un certain lien des facultez de l'ame avec le corps, que les Grecs appellent *symphitos*, c'est-à-dire, *complantatus*, ou *congenitus*, aïant pour fondement l'humidité radicale : ils sont si subtiles, que si les autres ne les arrêtoient par leur influence, ils seroient bien-tôt dissipez.

Les esprits influans sont engendrez par la vertu des principaux visceres, de la plus pure partie du sang, dit Hippocrate, ils portent la faculté & la chaleur par tout le corps, pour l'exercice de ses fonctions.

Les Anciens ont toûjours fait trois sortes d'esprits influans ; le naturel, le vital, & l'animal, suivant les trois facultez de l'ame, la naturelle, la vitale, & l'animale, admettant autant de parties nobles dans le corps, qui sont, disent-ils, le foye, le cœur, & le cerveau, faisant servir à leur

dessein trois sortes de vaisseaux, les vénes, les arteres, & les nerfs.

L'Esprit naturel est, selon leur sentiment, une substance déliée & subtile engendrée dans le foye, de la portion la plus pure & la plus aërée du sang & de l'air, introduit par la transpiration, pour accompagner la chaleur naturelle, influant avec le sang, à toutes les parties du corps par les vénes, le plus subtil des esprits influans : il y a encore des Modernes qui suivent cette erreur.

L'Esprit vital est, disent-ils, une substance tres-deliée & tres-subtile, engendrée par une faculté, qui est propre & particuliere au cœur, de l'esprit naturel attenué, porté du ventricule droit au gauche, & de l'air preparé aux poûmons, & répandu par tout le corps par les arteres, pour vivifier les esprits fixes, fortifier la chaleur naturelle, & rétablir les forces.

L'Esprit animal, suivant cette même doctrine, est une substance tres-pure, produite & engendrée aux ventricules du cerveau, de la partie la plus subtile de l'esprit vital, qui y est porté par les arteres carotides, & de l'air attiré par l'inspiration du cerveau; pour, selon Hippocrate, Galien, Platon, & leurs sectateurs, être porté par les nerfs, à toutes les parties du

corps, afin de servir au sentiment, & au mouvement volontaire influant du cerveau, avec la faculté animale dans toutes les parties qui en sont capables; ainsi disent-ils, l'esprit animal tient le premier rang; le vital, tient le second, & le naturel est le dernier. Ces raisons & cet ordre paroissoient fort plausibles auparavant les nouvelles découvertes, mais ils n'ont plus de lieu presentement, étant visiblement contraires à la verité de la circulation & des dernieres découvertes; & comme dit M. de la Chambre, les esprits reçoivent le premier mouvement de l'ame, & la premiere impetuosité du cœur, c'est-à-dire, que le cerveau étant l'organe principal des fonctions de l'ame, il reçoit l'esprit vital des arteres, & filtre l'esprit animal avec le suc nerveux, qu'il distribuë à toutes les parties du corps, par le moïen des nerfs; ainsi qu'il est ci-aprés expliqué en son lieu, en parlant des petites glandes qui font la partie corticale, où le corps cendré du cerveau.

Les humeurs & les esprits étant portez dans des vaisseaux differens, qui sont les vénes, les arteres & les nerfs; par lesquels, comme par des conduits & canaux, le sang, la chaleur, l'esprit, la nourriture, le mouvement & le sentiment, coulent &

ſe répandent dans toutes les parties du corps ; Hippocrate les appelle les fleuves de la nature humaine.

§. III.

Du nom & de la définition de la Véne.

LA Véne que les Grecs appellent *phlebs* ou *phlebos*, d'où vient phlebotomie, ſaignée, eſt appellée des Latins *vena*, *à veniendo*, parce que le ſang y coule de toutes les parties du corps. Ce qui a donné lieu à Tertulien au Livre de la chair de JESUS-CHRIST, à S. Chryſoſtome ſur le Pſeaume 9. & à S. Ambroiſe au Liv. 2. d'Abraham, de comparer le corps à la terre ; car ce que les fleuves & les ruiſſeaux ſont à la terre, les vénes le ſont au corps, l'origine deſquelles eſt le foye, ce qu'il faut entendre de la radication de la véne-cave, parce-que la porte s'y termine ſuivant les nouvelles découvertes, ainſi qu'il ſera expliqué ci-aprés.

La Véne eſt differente de l'artere en origine, parce-que les vénes viennent du foye & d'ailleurs, & l'artere naît du cœur: en compoſition, leurs tuniques étant differentes : en mouvement, la véne n'en aïant point, & l'artere eſt agitée d'un mouvement continuel de diaſtole & de ſyſtole,

& en uſage, parce que la véne ne fait que reporter au cœur un ſang groſſier & nebuleux pour circuler de nouveau, & l'artere porte un ſang plus ſubtil & plus delicat, pour la nourriture de toutes les parties du corps.

On conſidere la véne comme partie ſimilaire, ou comme partie organique, étant conſiderée comme ſimilaire, on la définit par ſa temperature, une partie froide & ſeche, engendrée de la portion lente & & gluante de la ſemence; ſi bien qu'elle eſt froide, eu égard à ſon temperament naturel, en tant qu'elle eſt membraneuſe, mais par accident, c'eſt-à-dire, en tant qu'elle reçoit du ſang, elle eſt plus chaude que la peau, dit Galien.

La véne conſiderée comme partie organique, eſt définie un vaiſſeau long, rond, & cave membraneux, qui reçoit le ſang de toutes les parties du corps pour le porter au cœur, compoſé ſelon les Anciens d'une ſeule tunique propre, ſimple, déliée, & entretiſſuë de trois ſortes de fibres: mais, ſelon les dernieres découvertes, elle eſt compoſée de quatre membranes differentes. La premiere, eſt un tiſſu de fibres nerveuſes en droite ligne, diſpoſées neanmoins irregulierement, étant ſeparée des autres; elle eſt lâche & s'étend facilement:

la seconde membrane est un tissu de petits vaisseaux en forme de rets, qui fournit la nourriture aux autres membranes: la troisiéme est toute remplie de glandules, pour recevoir les serositez que causent les vaisseaux de la seconde: la quatriéme enfin est composée de fibres musculeuses & annulaire, disposées de maniere qu'en se retrecissant, elles font couler le sang dans leurs cavitez.

L'opinion des Anatomistes est differente sur l'origine des vénes : les Anciens vouloient qu'elles tirassent toutes leur origine du foye, & que ce viscere fut le grand reservoir du sang, & qu'il en fournît à toutes les parties pour leur nourriture, se persuadant que les vénes mesaraïques suççoient le chyle pour le porter directement au foye, où il recevoit sa couleur & sa perfection de sang ; mais la découverte des vénes lactées a fait connoître leur erreur, & que ces vénes mesaraïques ne servent qu'à reporter le reste du sang des parties voisines dans la porte, comme il sera dit ci-aprés, quand nous aurons rapporté la composition, la difference & l'usage qu'ils donnent aux vénes.

Ils vouloient que la véne fut composée d'une seule tunique entretissuë de toutes sortes de fibres, comme les premieres par-

ticules tres-ſimples & ſolides de la véne ; environnées d'une ſubſtance plus molle, qui rempliſſant les eſpaces vuides d'entre-deux, l'appelloient par analogie, chair. Mais nous avons fait voir que la véne étoit composée de quatre membranes differentes.

A l'égard de l'uſage de la véne, dont le propre eſt de contenir & reporter le reſidu du ſang au cœur, ils lui en attribuoient pluſieurs autres contraires à la circulation, comme de diſtribuer le ſang, & de porter la chaleur & l'eſprit, tant le naturel qu'elle reçoit du foye, que le vital qui lui eſt envoïé du cœur, diſent-ils, par les anaſtomoſes ou embouchemens qu'elle a dans l'artere.

Ils attribuoient auſſi des uſages particuliers, à chaque véne, comme aux emulgentes d'attirer la ſeroſité, aux ſpermatiques de porter aux teſticules la matiere de la ſemence, aux meſaraïques, le chyle des inteſtins au foye, & de rapporter le ſang du foye aux inteſtins, au vas venoſum de décharger le ſuc melancolique au fond du ventricule, aux ſpleniques d'évacuer le ſang feculent & groſſier, aux vénes de la matrice, de purger tous les mois le ſang ſuperflu, ainſi des autres ; ſi bien que ſuivant leur ſentiment, l'action de la véne

étoit l'alteration, & l'elaboration du ſang, donnans aux vénes meſaraïques la faculté de commencer le ſang, aux grands rameaux de la véne-cave de l'elaborer, & de le parfaire, voulans que ces rameaux euſſent cette vertu par irradiation du foye, comme aux ſpermatiques la puiſſance & la faculté d'engendrer la ſemence, par l'irradiation des teſticules.

Auparavant que de refuter cette opinion, comme contraire à la circulation, il eſt à propos de continuer à faire voir, ſuivant cette doctrine, la nature, la qualité, & l'uſage des fibres, & des membranes, parce qu'elles entrent dans la compoſition de la véne.

§. IV.

Des Fibres.

LEs Fibres ſont des filets, qui ſont parties ſimilaires, froides, ſeches, blanches, ſolides & longuettes. Les Anciens les faiſoient ſpermatiques & engendrées par la faculté formatrice de la partie viſqueuſe de la ſemence, pour faire le mouvement & conſerver la chair. Ils les appelloient ſpermatiques, à la difference de celles qu'ils appelloient ſanguines ou mixtes, appellans ſpermatiques, celles dans

lesquelles ils croïoient qu'il y avoit plus de semence que de sang ; sanguines, celles dans lesquelles ils faisoient dominer le sang comme la chair, & appelloient enfin mixtes, celles qu'ils disoient être composées de semence & de sang, comme la peau, mais toutes les parties se trouvant dans l'œuf, elles sont toutes spermatiques.

Comme la cause finale des fibres est double, le mouvement & la conservation de la chair, il faut sçavoir, disent-ils, qu'il y a trois sortes de mouvement, l'animal, le vital, & le naturel. L'animal, qu'on appelle aussi volontaire, parce-qu'il se fait au commandement de la volonté, se fait quand les muscles se flechissent ou s'étendent, & c'est par le moïen des fibres qu'ils font l'un & l'autre : le vital est celui par lequel le cœur & les arteres se dilatent, se resserrent & se reposent, ce qu'ils font aussi par le moïen des fibres ; le mouvement naturel est apparent, continuent-ils, en l'attraction, en la retention, & en l'expulsion ; ces actions se font par l'aide des fibres, desquelles le mouvement propre est la contraction ; d'où ils concluent que toutes sortes de mouvemens dépendent des fibres, mais ils avoüent que les parties n'en ont pas besoin pour leur nutrition particuliere, parce que les os, les

cartilages, le cerveau, & la chair des parenchymes, tirent leur aliment ſans leur ſecours, mais les parties en ont beſoin pour faire des actions officiales & publiques; ainſi le cœur, les arteres, les vénes, le ventricule, les boyaux, la veſſie, la matrice, & autres, ont pluſieurs ſortes de fibres, non pas pour leur nutrition, mais le cœur, diſent-ils, pour la generation de l'eſprit vital, les arteres pour le rafraîchiſſement de la chaleur naturelle, les vénes pour la diſtribution du ſang, le ventricule pour la chylification, les inteſtins pour la diſtribution du chyle & l'expulſion des matieres fécales, la veſſie pour l'excretion de l'urine, & la matrice pour la conception & l'enfantement.

La ſeconde cauſe finale ou le ſecond uſage qu'ils donnent aux fibres, eſt pour défendre & conſerver les chairs; car les fibres ſont comme la trame & les premiers eſtains & filets des parties, entre leſquelles il y a des eſpaces vuides, qui ſont remplis de chair, comme les fentes des bateaux remplies de mouſſe ou d'étoupes en calfeutrant; de plus, les fibres ſervent aux parties, pour ſe pouvoir étendre & obeïr ſans ſe rompre, ni déchirer, comme aux vénes, aux arteres & aux boyaux.

Les differences des fibres ſe prennent

de la ſituation, qui eſt la premiere difference : on les appelle droites, obliques ou tranſverſes ; car ſi elles ſont portées ſelon la longueur de la partie, on les appelle droites ; ſi elles ſont portées ſelon la largeur, entrecoupant les droites, on les appelle tranſverſes, rondes & circulaires ; ſi elles ſont dans une ſituation moïenne, & qu'elles coupent les unes & les autres, faiſant des angles inégaux, on les appelle obliques.

L'office des droites eſt d'attirer, des tranſverſes d'expulſer, & des obliques de retenir : quand il n'y a que les droites qui agiſſent, la longueur de la partie ſe racourcit pour faire l'attraction : s'il n'y a que les tranſverſes qui ſe retirent, la largeur de la partie s'étrecit pour faire l'expulſion ; & quand toutes les fibres droites, tranſverſes & obliques agiſſent enſemble, la partie ſe ramaſſe & ſe reſſerre pour faire la retention, ſi bien que la retention ne ſe fait point par une ſeule ſorte de fibres, mais par les trois ſortes, quand elles agiſſent enſemble.

La ſeconde difference ſe prend de la dureté ; les unes étant plus dures & plus fortes comme celles du cœur, & les autres plus molles comme celles des muſcles.

La troisiéme, ſe prend du ſentiment ; les unes en ont comme celles qui viennent des nerfs, & les autres n'en ont point, comme celles qui naiſſent des ligamens des os.

La quatriéme, ſe prend de la tiſſure ; les unes ſont entremêlées, en ſorte qu'elles font un corps continu, comme aux membranes vraïes, qui ne ſont que des fibres mêlées & confuſes, les autres ſont ſeparées de la ſubſtance de la partie.

La cinquiéme & derniere difference, ſe prend de la varieté des organes ; les unes ſervent aux organes animaux, les autres aux vitaux, & les autres aux naturels.

Touchant les actions & la ſituation de chaque ſorte en chaque partie, on en parlera ſuivant l'ordre des parties, & ſuivant les nouvelles découvertes.

Comme il n'y a point de partie qui ne ſoit couverte de membranes, & qu'il y a des membranes qui ne ſont que des fibres mêlées & confuſes, nous en ferons ici mention.



§. V.

Des Membranes.

LA Membrane qu'on appelle auſſi tunique & meninge, eſt une partie ſimilaire, froide, ſeche, large, denſe & deliée, engendrée dans l'œuf de la ſemence comme les autres parties, pour être l'organe de l'attouchement, couvrir quelques parties, en attacher quelques-unes enſemble, & ſeparer les autres.

La Membrane eſt ſimilaire, parcequ'elle eſt uniforme ; ſa temperature qui eſt froide & ſeche exprime ſa forme. Elle eſt faite de la partie gluante de la ſemence qui ſe laiſſe étendre à la chaleur, c'eſt pourquoi elle eſt blanche, large, denſe, & deliée ; large pour couvrir plus facilement les parties ; denſe pour être plus forte, & deliée pour être plus legere, quoiqu'elle ſoit deliée & qu'elle apparoiſſe ſimple à la veuë ; elle eſt neanmoins double par tout ; il y a des nerfs pour le ſentiment, des arteres qui lui portent le ſang pour la nourriture, & des vénes qui reportent le reſidu du ſang.

Ses uſages ſont premierement pour ſervir d'organe à l'attouchement ; c'eſt pourquoi toutes les membranes ont le ſenti-

ment fort vif ; ainſi ſi on ôte aux parties les membranes, on leur ôte le ſentiment : & comme le ſentiment eſt neceſſaire à tout le corps, les membranes ſont répanduës par toutes les parties tant externes qu'internes. Secondement pour couvrir les parties comme un habit, & c'eſt pour raiſon de cet uſage qu'on les appelle tuniques. 3. Pour attacher les parties les unes aux autres, ce qui fait la ſympathie admirable, par laquelle les parties nerveuſes & membraneuſes compatiſſent avec celles qui ſont de même genre ; ainſi tous les os depuis le ſommet de la tête, juſqu'à la plante des pieds, ſont attachez enſemble par le moïen du perioſte ; tous les muſcles mêmes, ſelon pluſieurs Anatomiſtes, ſont alliez enſemble par la membrane qui leur eſt commune ; & qui plus eſt, c'eſt que le corps compoſé de differentes parties, eſt fait un, par le moïen de la peau. Le quatriéme uſage de la membrane, eſt de ſeparer les parties des parties ; ce qui ſe voit clairement en faiſant la diſſection des muſcles, en ce qu'ils paroiſſent ſeparez les uns des autres par les membranes, en ſorte qu'on les leve tous entiers. Ces quatre cauſes finales ou uſages ſont communs.

Les uſages particuliers ſont, ou pour

appuïer certaines parties comme le mediastin, ou pour empêcher le reflux des humeurs, comme les valvules apposées aux embouchûres des vaisseaux du cœur, ou pour conduire & assurer les vaisseaux qui se distribuent à quelques parties, comme celles du mesentere.

La difference des membranes se prend premierement de la substance, dont les unes sont appellées vraïes, comme les meninges, la pleure, le peritoine, & autres ausquelles convient la définition qu'on en a donnée; & les autres sont non vraïes, que l'on appelle proprement corps membraneux, on en fait de trois sortes : les premiers sont larges, sans sentiment, & servent à attacher les os, & naissent des os, & sont appellez ligamens membraneux, ou membranes ligamenteuses. Les deuxiémes sont faits des tendons des muscles dilatez, & sont appellez aponereuses; & les troisiémes sont des corps lesquels constituent d'eux-mêmes, une partie, comme le ventricule, les boyaux, la matrice, la vessie, & les autres de cette nature. De plus, la substance des membranes vraïes est deliée comme des toilles d'araignées, comme sont les tuniques qui couvrent immediatement le corps du cerveau, du foye, & du poûmon, où elle est épaisse comme

la dure-mere, ou elle eſt toute nerveuſe ou charnuë comme au viſage.

La deuxiéme difference ſe prend de la grandeur; on les appelle longues, larges, ou étroites.

La troiſiéme difference vient de la figure; elles ſont differentes, ſelon les differentes figures des parties qu'elles couvrent.

La quatriéme ſe prend de la ſituation; on les appelle externes, internes, ſuperieures, inferieures, anterieures ou poſterieures.

La cinquiéme ſe tire de la compoſition; car les unes ont des fibres de trois ſortes, d'autres de deux, & d'autres d'une ſeule.

La ſixiéme difference, ſe prend des parties; elles ſont univerſelles ou particulieres, comme de la tête, de la poitrine, du ventre inferieur, & ainſi des autres.

Les principales membranes, ſont celles qui ſervent au fœtus en la matrice, & celles qui ſe trouvent en l'homme aprés la naiſſance: celles qui ſervent au fœtus, ſont le chorion & l'amnios, qui jointes enſemble font ce que l'on appelle arriere-faix, ainſi qu'il ſera expliqué ci-aprés: les membranes qui ſe trouvent aprés la naiſſance, c'eſt-à-dire, qui apparoiſſent

visiblement, sont appellées universelles ou particulieres : on appelle universelles, celles qui revêtent tout le corps, comme l'épiderme, la peau, & ce que les Anciens appellent pannicule charnu, ou qui revêtent toutes les parties du même genre, comme la membrane commune des muscles & le perioste.

Les membranes particulieres sont celles qui revêtent, ou une region particuliere, ou quelque partie simplement ; les regions sont trois, la tête, la poitrine, & le ventre inferieur : celles de la tête, sont deux, appellées meninges, & des Barbares *dura & pia mater*, dure-mere & pie-mere, qui enveloppent non seulement le cerveau, mais aussi la moëlle de l'épine.

La poitrine est environnée de tous côtez de la pleure, qui est étenduë sur toutes les côtes, de laquelle naissent le mediastin, le pericarde, les tuniques du cœur, des poumons, & des autres parties encloses dans le thorax, le peritoine comme un grand sac, contient toutes les parties du ventre inferieur, & leur donne à toutes une tunique commune, dit du Laurent.

Chaque partie a ses membranes ou tuniques propres ; l'œil en a six, la conjonctive, la cornée, l'uvée, l'arachnoïde,

la vitrée, & la reticulaire.

L'oreille en a une située à la fin du premier conduit, appellée tympanum ou tambour. La langue en a une qui lui aide à discerner les saveurs, le palais, la bouche, le pharinx, & l'oësophage sont pareillement revêtus de celle qui est commune au ventricule.

Le cœur, outre le pericarde, a des tuniques particulieres externes & internes; le poûmon en a une fort deliée & percée comme un crible de trous fort petits; il y a encore le mediastin qui separe tant le poumon que la poitrine, en parties droite & gauche.

Le foye, la ratte, le ventricule, les boyaux, la vessicule du fiel, la vessie urinaire, la matrice, les vaisseaux, & toutes les parties du ventre inferieur, ont leurs membranes communes qu'elles reçoivent du peritoine.

Les reins en ont une particuliere, qu'on appelle *fascia*, c'est-à-dire, bandelette. Il y a encore dans cette region les membranes particulieres, dont on a parlé, en parlant des parties, pour l'usage desquelles elles sont faites.

Aïant expliqué les fibres & les membranes, il faut reprendre l'histoire des vénes, selon le sentiment des Anciens, &

ensuite nous rapporterons le sentiment des Modernes, & les dernieres découvertes, pour faire connoître l'erreur des uns, & la verité des autres.

§. VI.

De la difference des Vénes, selon les Anciens.

LEs anciens Anatomistes qualifient cinq vaisseaux du nom de Véne; sçavoir, la véne-cave, la véne-porte, la véne ombilicale, la véne arterieuse, & l'artere veneuse, lesquelles sont reduites à deux par du Laurent, disant que la véne ombilicale est un scion de la véne-porte, que la véne arterieuse est continuë à la grosse artere, & l'artere veneuse à la véne-cave; ainsi il ne reste à son compte, que la véne-cave & la véne-porte.

La véne-porte que les Arabes appellent *venam lacteam*, à cause qu'ils supposent, que cette véne succe & attire le chyle qui est semblable à du lait, tire son origine, selon l'ancienne doctrine, de la partie cave du foye, & se divise en plusieurs rameaux, tant au dedans qu'au dehors de ce viscere, & veulent qu'elle se divise, en étant sortie, en quatre scions, & en deux gros rameaux dont le gauche est appellé splenique, & le droit mesenterique.

Le premier des quatre ſcions s'appelle cyſtique, lequel aïant pris ſon origine de la partie anterieure la plus proche du foye, ſe diſtribuë au col & au corps de la veſſicule du fiel, pour ſa nourriture, ſelon cette même erreur.

Le ſecond ſcion s'appelle gaſtrique, parce qu'il arroſe, ſuivant cette erreur, le ventricule & le pylore, de pluſieurs ruiſſeaux, Colombe & Corneil veulent que ce ſoit le premier rameau.

Le troiſiéme ſcion eſt appellé gaſtrepiploïque par Sylvius & du Laurent, parce qu'ils veulent qu'il ſe diſtribuë à la partie droite du fond du ventricule & à l'épiploon, c'eſt-à-dire, à la membrane ſuperieure, ſelon Galien.

La quatriéme branche eſt appellée la véne inteſtinale, parce qu'elle ſe traîne ſelon la longueur de l'inteſtin duodenum, du Laurent & Bauhin.

Le tronc de la véne-porte aïant produit ces quatre ſcions, il ſe fend, diſent-ils, en deux gros rameaux, dont le premier eſt appellé ſplenique, qui apparoît au côté gauche, c'eſt pourquoi Veſale l'appelle le rameau gauche; il eſt plus haut & plus élevé que le meſenterique, & s'en va preſque tout à la ratte, d'où ils lui ont donné ſon nom. Colombe l'appelle le quatrié-

me rameau ; & Archange dit que c'est le troisiéme,

Le second de ces gros rameaux, est le droit ; qui est le plus bas & le plus gros, & s'appelle mesenterique, parce qu'ils pretendent qu'il se perde presque tout au mesentere & aux boyaux.

Ils divisent le splenique en quatre rameaux : le premier est le petit rameau gastrique, lequel sans beaucoup ramifier, se distribuë à la partie gibbeuse du ventricule : le second, est l'épiploïque droit qui envoïe quelques branches à la partie droite de l'épiploon inferieur, & à l'intestin colon. La troisiéme branche est appellée par Colombe, la coronaire stomachique ; par Bauhin, la gastrique majeure ; & Archange l'appelle le premier rameau ; cette branche est la plus grosse des quatre, quand elle vient, disent-ils, à la partie enfoncée du ventricule, elle se fend en deux rameaux, dont le premier environne l'orifice superieur du ventricule comme une couronne, & le dernier descend au pylore. La quatriéme est l'épiploïque posterieure, qui descend dans la membrane interieure de l'épiploon posterieur, & à la partie de l'intestin colon, qui est attaché au dos par le moïen de l'épiploon.

Tous ces rameaux aïant été ainsi pro-

duits du tronc ſplenique, ſelon leur ſentiment ; ce qui reſte de ce tronc ſe diviſe encore en deux rameaux, un ſuperieur & un inferieur, leſquels ſe diviſent encore en pluſieurs autres.

Le ſuperieur que Galien appelle *vas breve* ou *venoſum*, eſt prés de la ratte. Ce vaiſſeau, dit-il, du plus haut du rameau joignant la ratte, s'inſere au côté gauche du fond du ventricule, & lui porte l'humeur melancolique aigre & acide, qui réveille l'appetit & excite la faim, ſelon cette doctrine : mais on a découvert que cela ſe faiſoit autrement, comme nous le ferons voir quand nous aurons achevé de rapporter le ſentiment des Anciens ſur ce ſujet : cependant il eſt neceſſaire de remarquer que leurs ſentimens ne ſont pas uniformes touchant l'entrée de l'humeur melancolique dans le ventricule. Veſale & Archange veulent qu'elle ſe faſſe de la ratte dans l'orifice du ventricule ; & du Laurent & Varole, veulent qu'elle ſe faſſe dans le fond & dans l'orifice du ventricule.

Le rameau inferieur deſcend dans la partie de l'épiploon, & ſe diviſe en deux rameaux : Galien appelle le premier l'épiploïque gauche, lequel ſe trouve dans la partie gauche de l'épiploon inferieur ;

l'autre eſt appellé gaſtrépiploïque gauche, qui environne du côté gauche, le fond du ventricule. Du Laurent n'a pas fait mention de ces deux rameaux, parce que l'on ne les trouve pas toûjours, dit Veſale; & ce qui reſte du rameau ſplenique aprés la diviſion en ces quatre rameaux ci-deſſus rapportez, ſe diviſe en deux, ces deux en d'autres, & ces autres en d'autres, juſqu'à ce que par une multiplication infinie, toutes ces petites vénes s'inſerent dans la partie enfoncée de la ratte, répandant, diſent-ils, dans toute la chair d'icelle, une infinité de venules fort entrelaſſées.

L'uſage qu'ils donnent à ce rameau ſplenique, eſt de porter le ſang pour la nourriture de la ratte & du ventricule, & pour purger la maſſe du ſang de ſes excremens féculens & groſſiers.

Le rameau meſenterique, qui eſt au côté droit, eſt plus grand que le ſplenique, & répand, ſelon cette même doctrine, une infinité de vénes dans le meſentere & dans les inteſtins.

Colombe & Archange en font cinq ou ſix; du Laurent l'appelle le droit, & le diviſe en véne hemorroïdale, cæcale & meſenterique; Bauhin le diviſe en meſenterique droite & gauche.

La premiere appellée hemorrhoïdale, ſelon du Laurent, ſe traîne par les extrémitez du boyau colon & la longueur du rectum, juſqu'au ſiege qu'il environne & ceint de pluſieurs ſcions. La nature, dit-il, l'a tellement conſtruit, que le ſang mélancolique eſt par ſon moïen purgé par certains intervales ; elle fait les hemorroïdes internes, comme l'hipogaſtrique, rameau de la cave deſcendante, fait les externes: les internes purgent la cacochimie, & les externes vuident la plethore, c'eſt-à-dire, plenitude & la redondance d'humeurs ou de ſang, parce que plethora ſignifie repletion.

Il appelle la ſeconde cæcale, parce qu'elle eſt portée, dit-il, au boyau cæcum.

La troiſiéme retenant le nom du tout, eſt appellée meſenterique; elle produit une infinité de venules qui ſe traînent obliquement entre les deux tuniques des boyaux ; elles ſuccent & attirent des boyaux, ſelon l'erreur de tous les Anciens, la partie la plus ſubtile du chyle, & la tranſportent au foye, lui donnant en paſſant quelque commencement de ſang, & rapportent, diſent-ils, du foye le ſang pour nourrir les boyaux ; elles ſont environnées & appuyées de pluſieurs

glandes qui empêchent que leurs conduits ne ſoient preſſez, ou qu'elles ne ſe rompent aux mouvemens violens.

Le ſang étant cuit & élaboré dans le foye, ſuivant cette erreur, la veſſicule qui eſt dans la partie cave du foye, reçoit la bile jaune, le ſuc melancolique eſt porté à la ratte par un rameau de la véne-porte, quelque portion de l'humeur ſereuſe deſcend dans la veſſie par les emulgentes, & par les ureteres, parce que le ſang avec quelque portion de l'humeur ſereuſe, ſe diſtribuë, diſent-ils, dans tout le corps, par le moïen des deux troncs de la véne-cave, dont l'un monte, & l'autre deſcend.

L'erreur des Anciens n'étant pas ſeulement dans la diſtribution & dans l'uſage de la véne-porte, mais auſſi de la véne-cave, il en faut faire la deſcription auparavant que de refuter leur ſentiment.

§. VII.

De la Véne-cave, ſelon les Anciens.

LA Véne-cave ſortant de la partie gibbeuſe du foye, ſe diviſe en deux troncs, dont l'un deſcend, & l'autre monte.

Le tronc aſcendant, diſent-ils, eſt ce-

lui lequel aïant percé le diaphragme, monte par le milieu de la poitrine appuyé par le diaphragme, le mediastin, le cœur & les poumons, jusqu'aux clavicules, & dans le même endroit qu'il perce le diaphragme, il produit deux vénes qui se répandent une de chaque côté, par tout le diaphragme, & sont appellées phreniques, & diaphragmatiques : ce même rameau est attaché au ventricule droit du cœur sans y entrer, & environnant la base du cœur comme une couronne, on l'appelle coronaire ; elle est le plus souvent simple, & quelquefois double : les scions ou rameaux qu'elle envoïe à la chair du côté gauche du cœur, sont plus gros & en plus grand nombre, parce qu'étant plus épaisse qu'au côté droit, elle a besoin d'une plus grande nourriture, qu'ils supposent recevoir par le moïen de ces rameaux.

Cette véne-cave passant le long du cœur, ouvre son côté, comme s'il étoit déchiré, & l'ente dans le ventricule droit, pour y verser en abondance, le sang pour la generation, disent-ils, de l'esprit vital, & la nourriture des poûmons.

Ce rameau produit ensuite au dessus des poûmons, une véne qu'on appelle *azigos*,

c'est-à-dire, sans pair, de la particule a, & de *zigos*, joug, parce qu'elle n'est point associée avec aucune autre, & on ne l'a trouve qu'au côté droit, aïant neanmoins huit rejettons qui se répandent aussi-bien au côté gauche, qu'au droit, pour la nourriture suivant leur erreur, des huit côtes inferieures, & les espaces qui sont entre icelles.

Cette véne a communication avec les vénes thorachiques; c'est pour cette raison qu'ils veulent que la saignée, dans la pleuresie, faite du côté de la douleur, soulage beaucoup, & avec l'adipeuse, la renale; & c'est par là que Fallope veut que le pus répandu dans la capacité de la poitrine, se purge par les urines.

Ce rameau produit encore une véne, qu'on appelle intercostale, parce qu'elle nourrit, disent-ils, les espaces qui sont entre les trois ou quatre côtes superieures, mais elle ne se trouve pas toûjours, & ne se trouvant pas, l'*azigos* leur envoïe un rameau en son lieu.

Le tronc aïant produit ces quatre vénes, quand il est parvenu au corps glanduleux appellé *thymus*, en François fagouë, approchant des clavicules, il se fend en deux gros rameaux, qu'on appelle à raison de leur situation, & de la

nature des parties, par lesquelles ils passent, soûclaviers, & chaque rameau a deux parties ; l'une est dans la cavité du thorax, qui est la capacité de la poitrine ; & l'autre sortant du thorax, s'en va aux aisselles, & s'appelle axillaire, de *axilla*, qui signifie aisselle : la premiere, qui est celle qui est dans la poitrine, retenant le nom du tout, s'appelle le rameau soûclavier, & produit cinq vénes.

La premiere véne du rameau soûclavier s'appelle mammaire ou mammillaire ; elle descend interieurement par le dedans du sternon, au muscle droit de l'épigastre, pour rencontrer l'épigastrique.

La seconde appellée thymique, se répand dans le corps glanduleux nommé thymus, & dans les membranes du mediastin.

La troisiéme est la capsulaire, qui se traînant au pericarde, rencontre les phreniques qui montent, en sorte qu'elles semblent n'être qu'un même vaisseau.

La quatriéme, est appellée cervicale, parce qu'elle monte au cerveau par les trous des apophises transverses des vertebres du col, envoïant en passant des ruisseaux aux muscles qui en sont proches.

La cinquiéme est appellée muscule ; elle va aux muscles épineux, tant du

col, que du haut du dos.

L'autre partie du rameau soûclavier, étant sortie de la cavité de la poitrine, & parvenuë aux aisselles, s'appelle axillaire, & produit trois vénes, la thorachique, la basilique, & la cephalique.

La thorachique est double de chaque côté; l'une s'en va aux mammelles, & aux muscles anterieurs de la poitrine; l'autre aux posterieurs, trois, & quelquefois quatre rejettons de cette véne, s'unissent avec autant de petites branches de l'azigos.

La basilique est double; l'une interne & profonde, & l'autre externe & superficielle: la premiere est couchée sur l'artere axillaire, & sur la troisiéme paire de nerfs du bras, & s'avance jusqu'au plis du coude, & descend par l'un de ses rameaux, le long du coude, & par l'autre le long du rayon par dedans l'anneau qui contient les tendons des muscles. Le premier rameau se divise en plusieurs scions, & en donne deux au doigt auriculaire, deux au doigt annulaire, & un au doigt du milieu. Le dernier se divise pareillement en cinq scions, & en donne un au doigt du milieu, deux au doigt indice, & les deux autres au poûce.

L'externe ou superficielle descend le

long de la peau ; & quand elle eſt venuë au plis du coude, elle ſe diviſe en deux rameaux, dont l'un eſt porté à la partie interne du coude, & s'unit avec un rameau de la cephalique ; & c'eſt de cette union que les Anciens font naître la véne commune, qu'on appelle la mediane ; l'autre deſcend par la partie du coude, & envoïe des branches à la peau voiſine.

Hippocrate appelle la véne baſilique, hepatique au côté droit, parce qu'aux maladies du foye, on ouvre cette véne du côté droit.

Et on appelle celle qui eſt au côté gauche lienaire ou ſplenique, parce qu'on l'ouvre dans les maladies de la ratte. Hippocrate l'appelle axillaire inferieure.

Avicenne appelle la mediane la véne noire, parce qu'on l'ouvre preſque toûjours dans les maladies de tout le corps.

La cephalique deſcendant, ſelon cette opinion, ſuperficiellement entre le muſcle deltoïde, & le tendon du pectoral, & étant venuë au plis du coude, elle ſe fend en deux rameaux, dont l'un porté obliquement à la partie interne du coude, s'unit avec le rameau de la baſilique pour faire la mediane : l'autre rameau plus gros que le premier deſcend le long du rayon preſque juſqu'au milieu d'icelui, d'où il

ſe traîne obliquement au carpe, c'eſt-à-dire, au poignet, & arroſe tout le dehors de la main, & ſe termine par un rameau apparent, entre le petit doigt & l'annulaire pour faire la ſalvatelle, que les Arabes appellent ſyele ou ſplenetique, parce qu'on l'ouvre utilement & avec ſoulagement à la main gauche dans l'obſtruction de la ratte, en la fievre quarte, & aux autres maladies melancoliques ; & on l'ouvre en la main droite dans les obſtructions du foye : cette véne cephalique envoïe encore un rameau entre le poûce & l'index, lequel retenant le nom du tout, eſt appellée la cephalique, du mot grec *cephalé*, *caput*, la tête, parce qu'on l'ouvre pour ſoulager le mal de tête.

La mediane eſt tenuë pour fort dangereuſe à ſaigner, parce qu'il y a ſous elle un nerf, un tendon & une artere.

Le rameau ſoûclavier avancé au deſſus de la clavicule, change de nom, & eſt appellé ſurclavier, duquel naiſſent deux groſſes vénes appellées jugulaires ; l'une externe, & l'autre interne ; l'externe eſt plus groſſe aux bêtes, qu'aux hommes ; elle monte le long du col entre la peau, & la membrane charnuë, & donne en paſſant pluſieurs petites vénes aux muſcles qui en ſont proches ; & quand elle vient au pha-
rinx,

rinx, elle se divise en deux parties, dont l'une va aux muscles du larinx, de l'os hyoïde & de la langue : l'autre est superficielle & envoïe des ruisseaux aux levres, aux aîlerons du nez, au front, & presque à tout le visage, au grand angle de l'œil, & au derriere des oreilles.

La véne interne qui vient du surclavier, est beaucoup plus grosse aux hommes, qu'aux bêtes, parce que l'homme a le cerveau plus grand : elle monte, selon l'ancienne doctrine, par les côtez du col au cerveau, & envoïe, en passant, plusieurs rejettons aux parties qui en sont proches, comme aux muscles du larynx & de la langue, & enfin entre par les trous du crane, aux sinus de la dure-mere qui contiennent le sang pour la nourriture du cerveau, & la generation de l'esprit animal.

Le descendant de la véne-cave, se reflechit en bas du côté de l'épine, & étant parvenuë à la quatriéme vertebre des lombes, couchée sous la grosse artere, elle descend jusqu'au commencement de l'os sacrum & aux iles, où elle se divise en deux gros rameaux qu'on appelle iliaques, dont l'un va à la cuisse droite, & l'autre à la cuisse gauche ; mais auparavant que de se fendre en ces deux gros rameaux, elle produit de chaque côté cinq bran-

ches ; ſçavoir , l'adipeuſe , la renale , la ſpermatique , la lombaire , & la muſculeuſe ou muſcule.

L'adipeuſe , va à la tunique des reins, qui eſt couverte de beaucoup de graiſſe.

La renale, qu'on appelle auſſi emulgente , ſe répand par une infinité de petites branches , dans toute la ſubſtance du rein.

La ſpermatique eſt ainſi appellée, parce que ſelon les Anciens, elle porte la matiere du ſperme ou ſemence aux teſticules, où elle fait un lacis appellé retiformis ; mais aux femmes , elle ſe diviſe en deux, une partie faiſant le même lacis qu'aux hommes , ſe perd au teſticule , & l'autre s'en va rendre à l'orifice interne de la matrice.

La lombaire ſe diviſe en pluſieurs branches pour arroſer , ſuivant leur ſentiment , les vertebres , & la moëlle lombaire.

La muſcule envoïe, diſent - ils , pluſieurs ſcions aux muſcles des lombes & de l'épigaſtre ; elle naît quelquefois des iliaques.

Ce tronc aïant produit ces cinq branches , ſe fend en deux gros rameaux, comme il a été dit, appellez iliaques : la véne en cette diviſion, ſe met ſous l'artere, pour

empêcher qu'elle ne ſoit offenſée par la dureté de l'os ſacrum, & le continuel mouvement des lombes, il ſort quatre vénes pareilles de chacun de ces rameaux, qui ſont la ſacrée, l'hypogaſtrique, l'épigaſtrique, & l'honteuſe.

La ſacrée paſſe par les trous des os, à la moëlle de l'os ſacrum.

L'hypogaſtrique, qui eſt la plus groſſe des quatre, nourrit, ſelon cette vieille erreur, preſque toutes les parties contenuës en l'hypogaſtre, & envoïe pluſieurs & differens ruiſſeaux; les uns à la matrice & à ſon col, les autres à la veſſie, & d'autres à l'extremité du rectum, qui font, diſent-ils, les hemorroïdes externes.

L'épigaſtrique eſt ſemée & répanduë dans les muſcles de l'épigaſtre, & une partie d'icelle monte ſelon la longueur du muſcle droit, juſqu'au nombril, pour rencontrer, diſent-ils, les vénes mammaires, & faire cette anaſtomoſe excellente qu'ils ſuppoſent ſervir à faire la communication d'entre les mammelles & la matrice; mais cette anaſtomoſe n'eſt qu'imaginaire, comme je le ferai voir en ſon lieu.

L'honteuſe eſt ainſi appellée, parce qu'elle ſe perd, ſelon cette doctrine, aux parties genitales des hommes & des femmes.

Les iliaques étant ſorties de la cavité de l'abdomen, elles changent de nom, & s'appellent vénes crurales dont pluſieurs ſortent, & vont au pied, entre leſquelles on en remarque ſix principales ; ſçavoir, la ſaphene, l'iſchias mineure dite petite ſciatique, la muſculeuſe ou muſcule, la poplitique, la ſurale, & l'iſchias majeure, dite grande ſciatique.

La ſaphene naît environ les glandes de l'aine, & deſcendant par le dedans de la cuiſſe, entre la peau & la membrane charnuë, à la malleole interne, vers laquelle elle ſe diviſe en quatre rejettons, & ſe perd enfin dans la peau de deſſus du pied ; c'eſt cette véne que l'on ouvre dans les obſtructions des menſtruës & des hemorroïdes, & dans les affections des teſticules, elle s'appelle ſaphene, de ſaphes, clair, apparent.

L'iſchias ou ſciatique mineure, prend ſon origine, diſent-ils, à l'oppoſite de la ſaphene, laquelle parcourt la peau & la partie anterieure muſculeuſe, qui eſt ſur l'os iſchion : on l'ouvre dans la douleur ſciatique, la podagre, & difficulté d'urine.

La muſcule eſt fenduë en deux rameaux; le plus petit va aux muſcles extenſeurs de la jambe & à la peau, & le plus gros s'é-

tend presque dans tous les muscles de la cuisse.

La poplitique ou poplitée, ainsi appellée du mot poples, jarret, envoïe des scions dans la peau du derriere de la cuisse, & descendant par le milieu du jarret, se perd quelquefois à la peau du gras de la jambe, & à la malleole externe, & elle descend quelquefois jusqu'au talon: les Anciens en parlent beaucoup, & on l'ouvroit souvent de leur tems.

La sural, ainsi appellée du mot sura, le gras de la jambe, se répand aux muscles du gras de la jambe, & à la peau du dedans du pied jusqu'aux orteils; on l'ouvre sur le poûce, qui est le gros doigt du pied, pour ôter, suivant les Arabes, les taches du visage, l'ophthalmie & la rougeur des yeux.

La sciatique ou l'ischias majeure, descend dans les muscles du mollet ou du gras de la jambe, & se divise en dix branches, dont elle en donne deux à chaque doigt; ce qu'elle fait par son grand rameau, & le petit descend au talon, & finit assez souvent, disent-ils, entre le peroné & le talon, & quelquefois il descend jusqu'aux muscles, qui amenent les doigts & la peau, donnant aussi quelques scions aux doigts, particulierement au petit, & à celui du

milieu : on ouvre cette véne au petit doigt de chaque pied, dans les maladies des reins, la pesanteur & lassitude des membres, dans l'apoplexie & dans la paralisie, ainsi que les Allemans ont accoûtumé de pratiquer pour la guerison de ces maladies.

Aïant fini l'histoire des vénes, selon le sentiment des Anciens, il est à propos de parler ici des valvules, selon ceux qui en ont les premiers fait mention.

§. VIII.

Des Valvules, selon leurs premiers Auteurs.

RIOLAN dit que les Valvules sont faites de la tunique des vénes, qui s'avance dans leur cavité en forme de croissant ; la véne paroît plus grosse à l'endroit des valvules, & il semble qu'il y ait des nœuds par dehors : elles apparoissent evidemment quand on serre le bras, ou la jambe avec la ligature ; elles sont deux, une de chaque côté, distantes de quelque petit espace, & situées à l'opposite l'une de l'autre : si bien que ces valvules sont des petits corps membraneux, eminens en la cavité des vénes, & faites d'une portion de leurs tuniques.

Leur principal usage est d'empêcher &

d'arrêter le cours & l'impetuosité du sang qui coule dans les vénes : celles qui sont aux extrémitez empêchent, dit-il, que le sang ne tombe dans les parties inferieures, échauffées par le mouvement & agitation du corps avec violence & impetuosité : elles fortifient les vénes, & empêchent qu'elles ne se dilatent trop ; en retardant le cours impetueux du sang. Il y en a aux vénes du col qui vont au cerveau, afin que la tête étant baissée, elle ne soit suffoquée par l'impetuosité du sang ; on les trouve dans la jugulaire interne, & dans la cervicale : le premier des Medecins François qui en a fait mention, est Jacques Sylvius Professeur du Roy en Medecine à Paris, en l'année 1540. lequel ne les appelloit pas valvules, mais epiphises de membranes. Il en admet à l'entrée de l'azigos, & des autres grands vaisseaux, comme des jugulaires, des bras, des jambes, & au tronc de la véne-cave qui sort du foye : elles ont le même usage que celles qui sont aux vaisseaux du cœur, c'est-à-dire, de fermer les vaisseaux, & d'empêcher le flux & reflux du sang. Il n'y en a point dans la jugulaire externe ; parce que, dit-il, n'entrant point dans le cerveau, elle n'en a pas besoin. Bartolin Medecin Danois, en met une au petit conduit

cartilagineux, qui va de l'oreille au palais, laquelle empêche que les excremens qui sont sortis de l'oreille en la bouche, ne retourne dans l'oreille ; d'ou vient, dit-il, qu'aux maladies des oreilles, les masticatoires peuvent beaucoup servir.

Les valvules du thorax sont dans les vénes & dans les visceres, comme au cœur il y en a une vers la base qui sert comme de couvercle joignant la véne-cave avec l'artere veneuse, laquelle se voit au fœtus, & se perd, dit Galien, & ne se trouve plus en ceux qui sont nez. Outre cela, il y en a onze au cœur ; six au ventricule droit, sçavoir, trois tricuspides en la véne-cave, trois sigmoïdes en la véne arterieuse ; & cinq au ventricule gauche, sçavoir, trois en la grande artere qui sont sigmoïdes, & deux en l'artere véneuse semblables à une mitre épiscopale ; leur usage est pour empêcher que la matiere arrivée au cœur, ne retourne au lieu d'où elle vient, & que celle qui en est sortie, n'y retourne. Il y en a une à l'entrée de la véne coronaire du cœur, semblable à celle qui par anastomose joint la véne-cave avec l'artere veneuse au fœtus ; pour empêcher, selon l'ancienne doctrine, que le sang qu'elle contient pour nourrir la base du cœur, ne retourne dans la véne-cave par le mouve-

ment d'icelui. Il y en a trois à l'entrée de l'azigos ; il n'y en a quelquefois que deux. Du Laurent, Bauhin, & Fallope, disent qu'il n'y en a point du tout, que ce ne sont que fictions chimeriques ; mais Riolan Medecin Professeur à Paris, & celebre Anatomiste de son tems, les a fait clairement connoître, & on n'en doute pas presentement, mais pour d'autres usages que les Anciens n'ont crû. La premiere, dit Riolan, est à la sortie de l'azigos, & les deux autres vis-à-vis l'une de l'autre, dans nne situation contraire, au milieu du tronc de ladite véne, où elles empêchent le sang d'entrer en trop grande quantité, & s'abbattent pour lui laisser la sortie libre, & dit que quand il n'y en a qu'une, comme il se rencontre quelquefois, tels corps sont fort sujets à la pleuresie. Hollier Medecin à Paris en a aussi parlé, & Salvus Selanus Anatomiste Neapolitain, dit qu'elles sont si necessaires, qne si elles n'empêchoient le reflux du sang de l'azigos dans la véne-cave, les espaces des huit côtes inferieures demeureroient sans nourriture ; ainsi qu'il est rapporté par Moreau Medecin de Paris, suivant cette erreur, dans son Livre intitulé, *de sanguinis missione in pleuritide*, imprimé en l'année 1622. si bien que non seulement Sylvius, Vesale,

Cananus, Albert Salomon Allemand, & plusieurs autres Anciens, mais aussi les Modernes reconnoissent ces valvules dans l'azigos, dans les jugulaires, dans les vénes des bras, des jambes, & dans les emulgentes.

Il y a pareillement des valvules dans le ventre inferieur ; les unes sont dans les intestins, comme au commencement du jejunum, il y en a une, à l'implantation du meat cholidoque, afin que la bile ne remonte par icelui dans la vessicule du fiel. Il y en a une fort remarquable au cæcum, grosse & membraneuse, circulaire, & aïant la figure d'un ongle, pour empêcher que les matieres fécales ne remontent des gros boyaux aux menus, sur tout dans une grande evacuation, ou dans une constipation de ventre, d'où pourroit s'ensuivre un vomissement d'excremens, comme il arrive dans l'iliaque passion ; ce qui seroit mortel selon Hippocrate, Bartolin, Bauhin : du Laurent, & plusieurs autres, disent qu'il y en a une au col de la vessie du fiel, pour empêcher le reflux de la bile aux lieux d'où elle est sortie. D'autres veulent qu'il y en ait une en chaque côté de la vessie. D'autres, comme Colombe, en mettent aux orifices des vénes mesaraïques, pour empêcher la sortie du

chyle qu'elles ont ſuccé, diſent-ils, pour le porter au foye, & être converti en ſang pour la nourriture des parties, ſuivant leur erreur ordinaire. D'autres en ont remarqué dans les emulgentes, en forme triangulaire, & dans le tronc de la véne-cave couchée ſur les vertebres du dos.

Il y a auſſi des valvules en la capacité interne des veines des bras & des jambes, ſemblables aux valvules ſigmoïdes du cœur, deſſus & deſſous, derriere les glandules des aiſſelles & des aines, à l'entrée des vaiſſeaux, & qui vont preſque juſqu'à la moitié de la cavité des vénes, quelquefois deux d'un côté, & une de l'autre, comme au milieu, répondant aux deux premieres, & ainſi des autres. Ces valvules ſervent auſſi pour renforcer le corps de la véne, & empêcher qu'il ne ſe dilate trop en retardant le cours du ſang.

Voilà quel eſt l'uſage que les Anciens donnoient aux vénes & aux valvules, voïons maintenant la verité découverte de nos jours : afin de mieux juger de l'erreur de cette ancienne doctrine, nous commencerons par le foye.



§. IX.

Du Foye, ſelon les Modernes, & les dernieres découvertes.

QUoique la circulation du ſang faſſe clairement connoître que ce n'eſt pas par le moïen du foye, que le chyle ſe change en ſang, mais que ce changement ſe fait au cœur : il y a neanmoins des Modernes qui ſuivent encore l'erreur de l'ancienne doctrine, & qui ſoûtiennent non ſeulement, que c'eſt par le foye que l'aliment qui eſt digeré dans l'eſtomach, ſe change en ſang, mais ſoûtiennent auſſi que ce viſcere, eſt le principe des vénes & la ſource de l'eſprit naturel, & que de ſa partie cave dérive la véne-porte, qui ſe diviſe en une infinité de vénes meſaraïques, dont ils font aller les unes à l'eſtomach, & les autres aux inteſtins, comme ont crû les Anciens, pour en attirer & en apporter le chyle au foye par le moïen de ces petits rameaux, & reporter par les mêmes voyes, le ſang aux inteſtins pour leur nourriture : mais il ne faut pas beaucoup de rhetorique, pour perſuader le Lecteur, que cette opinion ſe détruit d'elle-même, n'étant pas vrai-ſemblable que deux liqueurs differentes, puiſſent paſſer

en même tems par un même canal, par lequel ils en font monter une, & descendre l'autre.

On demeure d'accord de la situation du foye dans l'hypocondre droit, & qu'il est placé sous le diaphragme, comme il a été ci-devant expliqué, de même que de sa tunique, de sa figure, de sa division en trois lobes, de ses ligamens, de sa substance & de sa couleur : mais sa structure, ses vaisseaux & ses usages sont bien differens de ceux que les Anciens, & quelques Modernes, lui attribuent.

Le foye est d'une composition toute particuliere, à laquelle les Anciens, ni plusieurs Modernes, n'ont pas pris garde: on trouve, le considerant avec soin, qu'il est tissu d'une quantité de petits lobes, composez de plusieurs petits corps glanduleux, unis & attachez les uns avec les autres, par des membranes particulieres, & que chaque lobe, quoi que fort petit, reçoit un rameau de la porte, un du vaisseau biliaire, & un de la véne-cave ; ce qui fait connoître que toute la substance n'est qu'un amas de plusieurs petits corps glanduleux, & de differentes ramifications de vaisseaux, dont il y en a de cinq sortes, qui sont les nerfs, les arteres, les vénes, les conduits biliaires, & les lim-

phatiques qui étoient inconnus aux Anciens.

On ne trouve dans le foye que deux nerfs qui lui viennent de la huitiéme paire, un du rameau ſtomachique, & le deuxiéme de l'intercoſtal, leſquels ſe perdent dans ſa tunique, ſans penetrer dans ſa ſubſtance ; c'eſt pour cette raiſon qu'il n'a pas le ſentiment fort vif.

Le foye reçoit une artere de la coëliaque, qui ſe perd & ſe diviſe dans ce viſcere, preſqu'en autant de petits rameaux que la véne-porte, leſquels, ſi on les examine de prés, ſe trouvent enveloppez avec ceux de la véne-porte, & avec les branches du canal hepatique, dans une même membrane.

Les vénes du foye, ſont la véne-cave qui en ſort, & la véne-porte qui y entre : les rameaux de ces deux vénes, paſſent également dans chaques petits lobes, & dans tous les petits corps glanduleux qui forment la partie cave & gibbeuſe de ce viſcere ; contre le ſentiment des Anciens, qui pretendoient que la porte n'étoit qu'en la partie cave, & que la cave n'étoit que dans la gibbeuſe, c'eſt-à-dire, dans la partie convexe du foye, & que les rameaux de la véne-porte ſe déchargeoient dans ceux de la véne-cave, par des anaſto-

moses qu'ils ſuppoſoient avoir les uns avec les autres, comme le croïent encore quelques Anatomiſtes, mais ils ſe déchargent au travers de ces petits corps glanduleux, qui ſont comme des petits grains dont le foye eſt composé, & qui ſervent de moïen entre les rameaux qui donnent, & ceux qui reçoivent.

Pour ne point repeter ce qui a été dit des Anciens, touchant l'uſage du foye & des vénes, nous les refuterons, en diſant que la circulation nous apprend que c'eſt le cœur, & non pas le foye, qui fait le ſang, & ainſi que c'eſt un faux principe de croire que le foye diſtribuë le ſang, à toutes les parties pour leur nourriture, puiſqu'il eſt certain aujourd'hui que le ſang ne ſe meut pas du centre à la circonference, mais au contraire qu'il ſe meut de la circonference au centre, & que la circulation du ſang eſt veritablement un mouvement du ſang, du cœur aux extrémitez, & un retour du ſang, des extrémitez au cœur; ainſi qu'il ſera clairement expliqué en parlant du cœur, que l'on reconnoît être le magaſin du ſang.

Suivant cette verité, on doit être perſuadé que la véne-porte ne ſort pas du foye pour porter le ſang neceſſaire à la nourriture des parties du ventre inferieur,

mais que cette véne prend ſon commencement des capillaires, & de pluſieurs filets, qui s'uniſſant enſemble compoſent des petits ruiſſeaux, & ces petits en compoſent de plus grands, de ſorte qu'on en remarque cinq conſiderables, qui ſortent, ſelon Barles, du ventricule, & qui ſont faits de ces petits ruiſſeaux ou filamens, dont les trois premiers ſe terminent au rameau ſplenique, qui ſont le *vas breve*, le gaſtrepiploïque gauche, & la grande gaſtrique, qu'on appelle auſſi la grande véne du ventricule : la gaſtrepiploïque droite ſe décharge dans le rameau meſenterique, & la cinquiéme & derniere, ſort du pilore, & ſe décharge dans le tronc même de la porte.

Le *Vas breve*, ainſi appellé parce qu'il eſt fort court, a pluſieurs petits rameaux, qui ſervoient, ſelon les Anciens, à porter un ſuc acide, ou une humeur melancolique, qui agiſſant ſur la tunique interne de l'eſtomach, y cauſoit la faim, & aidoit à la diſſolution des alimens ; mais on a découvert que ces rameaux ne percent point pour penetrer l'eſtomach, & que ce ne ſont que des petits rameaux, qui vont du fond du ventricule à la ratte, & reportent le ſang dans le rameau ſplenique, d'où il paſſe à la véne-porte : le rameau

ſplenique

ſplenique étant ainſi devenu plus gros par ces cinq vénes qui ont le même uſage qui eſt de reporter au tronc de la porte, le ſang qui avoit été porté à ces parties, eſt encore augmenté par pluſieurs autres vénes, comme par l'hemorroïdale interne, & l'épiploïque droite ou la cæcale. Au rameau ſplenique, ſe joint un autre gros rameau, qu'on appelle meſenterique, qui eſt fait de toutes les vénes qui approchent de la baſe du meſentere ; ſi bien que ces deux rameaux, qui ſont le ſplenique & le meſenterique, composent la véne-porte qui ſe termine dans le foye, & qui prend ſon origine des capillaires qui ſortent du ventricule, de la ratte, du pancreas, du meſentere & des inteſtins, ſans avoir d'autre uſage, comme il a été dit, que de rapporter le ſang du ventre inferieur au foye, pour y être purifié de la bile, & des impuretez dont il eſt rempli, & ce ſang aïant été filtré à travers les poroſitez de ces petits corps ou grains glanduleux, dont le foye eſt composé, & ſeparé de la bile, il eſt repris par les extrémitez des vaiſſeaux de la véne-cave, qui le porte au cœur.

Cette véne-cave, ſelon la plus commune opinion, prend ſon origine des extrémitez des capillaires qui ſe forment dans le foye, qui eſt le principe & le terme de

fon depart : fon tronc eſt fort gros, afin de pouvoir fe charger de tout le fang qui vient des parties du corps, & le rapporter au cœur, qui eſt fon feul uſage, & non pas de porter & de diſtribuer le fang dans toutes les parties, comme le croïoient les Anciens, cette diſtribution fe faiſant par les arteres, comme il fera expliqué en fon lieu. Cependant, il eſt bon d'obſerver ici, qu'il y a des Modernes qui pretendent que la véne-cave tire fon origine des extrémitez du corps, & que tous les petits rameaux qui ramaſſent le fang dans les parties les plus éloignées, font autant de petites racines & de branches qui forment un tronc fuperieur, & un inferieur, felon les parties d'où viennent ces petits fcions, & que leur opinion eſt auſſi bien fondée que celle de ceux qui croïent que le tronc de la porte, tire fon origine des capillaires dont il a été parlé. Enfin, l'uſage du foye étant de filtrer le fang & de le feparer de la bile, il eſt neceſſaire de fçavoir, que la bile étant reçuë dans les conduits biliaires, qui font en auſſi grand nombre dans le foye, que les rameaux de la véne-porte, ils la vont porter & verſer dans le veſſicule du fiel, ou dans le duodenum ; d'où on peut juger que le foye eſt aſſurément une partie conſiderable,

puiſqu'il ſert non ſeulement de principe à la vene-cave, & du terme de l'abord, à la véne-porte, mais auſſi de tamis pour ſeparer la bile du ſang, & redonner ainſi au ſang, ſa premiere douceur & ſes bonnes qualitez qu'il a perduës, en donnant la nourriture aux parties ; & que s'il n'étoit ainſi purifié, il degenereroit de ſa nature douce & balſamique, en une nature acide & corroſive, & cauſeroit par ſes impuretez mille deſordres dans l'œconomie du corps. C'eſt pourquoi on le peut mettre au rang des parties nobles, quoiqu'il n'ait pas l'uſage que lui donnoient les Anciens, étant certain qu'il ne peut pas être affecté, que toutes les autres parties ne s'en reſſentent ; & par conſequent il eſt d'une extréme conſequence de pourvoir promptement aux maladies de ce viſcere.

Outre les vaiſſeaux ci-deſſus déclarez, on en a encore découvert d'autres, que Bartholin qui en a fait la premiere découverte en 1622. appelle limphatiques, il a pretendu que ces vaiſſeaux avoient leur principe dans le parenchime du foye : mais Gliſſon a fait voir le contraire, aïant découvert une capſule, dans laquelle, dit-il, on voit entrer ces vaiſſeaux, ſans qu'ils aïent aucune communication avec

le foye ; & on a remarqué que ces vaiſſeaux tirent leur origine des petites glandes conglobées que l'on voit ſous la tunique de la partie cave du foye, vers l'entrée de la véne-porte.

L'uſage de ces vaiſſeaux, eſt de porter la limphe de ces glandes, dans le reſervoir de Pequet, où le chyle eſt directement porté par les vénes lactées, & non pas au foye, comme l'ont crû Barles, & les autres premiers auteurs de la circulation & des premieres découvertes : ce qui les trompoit, c'eſt qu'ils prenoient ces vaiſſeaux limphatiques pour des vénes lactées, c'eſt pourquoi il ne faut s'étonner de ce qu'ils faiſoient prendre ce chemin là au chyle, auparavant d'être porté au cœur : mais les dernieres découvertes nous perſuadent du contraire, comme nous feront voir en parlant du cœur.



CHAPITRE IV.

Des maladies du Foye.

§. I.

De l'obstruction du Foye.

LA premiere maladie du foye, eſt l'obſtruction, qui eſt une maladie inſtrumentelle, empêchant la filtration & la purification du ſang, & des autres humeurs.

Les cauſes de ces maladies ſont les alimens groſſiers & viſqueux, l'anguſtie des vénes qui ſont ſemées & répanduës dans la ſubſtance du foye, les alimens crûs & groſſiers, les vents, les humeurs pituïteuſes, épaiſſes, gluantes & bourbeuſes, la foibleſſe & imbecillité naturelle du foye; ſi bien que quelques-unes des cauſes ci-deſſus, bouchant les conduits des vaiſſeaux qui s'inſerent dans la ſubſtance de ce viſcere ou qui en ſortent, comme de la véne-cave & de la porte, cauſent non ſeulement l'obſtruction; mais enſuite par cette obſtruction, quand elle eſt negligée, la jauniſſe, le ſchirre, la cachexie, l'hydropiſie, & pluſieurs autres accidens.

Les ſignes de l'obſtruction, ſont la ten-

sion de l'hypochronde droit, sans aucune douleur, si elle n'est obtuse, laquelle se rend plus manifeste par l'exercice qui se fait aprés le repas, & une pesanteur du même côté, une chaleur qui n'est pas naturelle, tantôt augmentant, & tantôt diminuant. Cette obstruction ne doit pas être negligée, puisqu'outre les maladies ci-dessus déclarées, elle peut causer des abscés & plusieurs autres maux; étant même à apprehender que si on n'y remedie aussi-tôt, que tous les meats de ce viscere, ne se bouchent, & que le malade par consequent, ne meurt en peu de tems, parce que la masse du sang en devient toute dépravée, comme il paroît par la chair pâle, molasse, lâche, toûjours glacée, la chaleur naturelle étant comme abolie; le corps est pesant, incapable d'aucun travail; il devient enflé, bouffi, plus tendu du côté droit que de l'autre, les urines claires & en grande quantité, un pouls inégal, avec difficulté de respirer.

Les vieillards y sont fort sujets, mais elle ne leur est pas dangereuse, pourvû qu'ils y remedient promptement; elle est plus dangereuse aux enfans, & elle attaque souvent les filles, qui ne font point d'exercice, & celles qui ne sont pas reglées.

Pour guerir cette obſtruction, il faut examiner ſi elle eſt accompagnée d'une chaleur étrangere, ou non, parce qu'il faut connoître la cauſe auparavant d'en entreprendre la cure. Si elle eſt accompagnée de chaleur étrangere, on le connoîtra par le dégoût des alimens, particulierement de la viande, par la chaleur immoderée de la plante des pieds, & de la paûme des mains, qui eſt ſouvent jointe à une ſechereſſe deſdites parties, par la ſoif qui augmente par le defaut du manger, qui eſt aſſez ordinaire à cette maladie, n'aïant point d'appetit : ce que l'on découvrira encore plus ſeurement par les urines, comme il eſt amplement expliqué dans le Miroir des Urines.

Quand on aura connu que l'obſtruction vient de chaleur, on la moderera par une ptiſanne, que l'on fera avec racine de chicorée ſauvage, feüilles d'agrimoine, hepatique, & treffle aceteux, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau que l'on fera diminuer d'un tiers, y mélant une demi-once de regliſſe. On boira ſouvent de cette ptiſane, & on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis huit grains, juſqu'à vingt de ſel de Mars, & ne rien prendre autre choſe que trois heures aprés. On ne

differera point la saignée, qui est tres-necessaire pour la cure de cette maladie.

On purgera ensuite avec un verre de decoction des capillaires, & de fleurs de soucy, dans lequel on fera infuser jusqu'à trois gros de sené, & un gros de sel policreste. On pourra, aprés la purgation, mettre dans la ptisanne, jusqu'à six dragmes de ce sel policreste, dans deux pintes de cette ptisanne, pour la boire à plusieurs fois, comme on boiroit des eaux minerales.

On prendra souvent des lavemens de la decoction de chicorée, racine de flambe, violier, fraizier, ancholie, & marube blanc, mettant dans chaque lavement jusqu'à trois onces de miel mercurial, & deux onces de miel rosat : on en prendra aussi avec du miel commun jusqu'à quatre onces, & jusqu'à trois gros de crystal mineral pour les plus forts.

On mâchera le matin à jeun, le poids d'une dragme de la racine de spatula fœtida verte & recemment tirée de terre, qu'on avalera avec sa salive.

On fera pour les vieillards, des potions avec racine de caryophyllata une once, feüilles de camedrys une poignée, & autant de racine de chien-dent, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la

diminution d'une chopine : l'aïant passé, on mettra dans les trois chopines restantes, deux onces de sucre fin, que l'on fera boüillir un demi quart d'heure, pour en boire le matin à jeun un verre, deux heures avant le dîner, un autre verre, & deux heures aprés le souper, un autre verre, & continuer ainsi selon la necessité.

S'il n'y a point de chaleur qui accompagne l'obstruction, il faudra faire des apozemes avec une poignée de fougere, une demie poignée de feüilles & fleurs de petite centaurée, & un quarteron de miel vierge, c'est-à-dire, de jeunes abeilles, lequel est d'un jaune tirant sur le blanc ; faire boüillir le tout dans deux pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un quart, pour en prendre soir & matin un verre, mettant dans celui du matin, une once de syrop d'ache.

Les vieillards prendront, aprés leur repas deux gros d'eau de canelle dans un peu de vin vieil & pur, & se purgeront le soir en se couchant, avec une dragme d'aloës, demi-dragme de rhubarbe, & environ demi-dragme de mastich de l'Isle de Chio, c'est une gomme resine qui sort en incisant l'écorce du lentisque.

Pour en guerir les petits enfans, on mettra dans leur boüillie une pincée de

fleurs de ſureau, ou un peu de grains d'anis en poudre.

Pour en guerir les filles, qui ne ſont pas même reglées, on prendra deux gros de limaille d'acier preparé, demi-dragme de canelle, demi-dragme d'écorce d'orange, & deux dragmes de ſucre fin; reduire le tout en poudre, que l'on prendra le matin à jeun dans un peu de vin d'abſynthe, s'il n'y a point de chaleur: & s'il y a de la chaleur, on le prendra dans une cueillerée de ſyrop de capillaires de Montpelier.

§. II.

De l'inflammation du Foye.

L'Inflammation du foye eſt une tumeur contre nature dans les membranes, ou dans la ſubſtance du foye, tant en la partie gibbeuſe, qu'en la partie cave.

Les cauſes de cette maladie, ſont les viandes chaudes, l'air chaud, les emplâtres trop chauds, & les humeurs pituiteuſes.

Les ſignes ſont douleur du côté droit, juſqu'aux côtes fauſſes, toux violente, douleur qui ſemble tirer les poûmons en bas, grand chaleur du corps, particulierement du côté droit, vague neanmoins,

ſechereſſe de gorge, la langue rouge ou noire, vomiſſement de la bile pure, ſoif immoderée, plus la ſoif eſt grande, plus l'inflammation eſt grande, même de toute la ſubſtance du foye, & telle inflammation eſt mortelle, particulierement quand elle eſt accompagnée de ſanglot, c'eſt-à-dire, hoquet, & flux de ventre. On a grande foibleſſe d'eſtomach, & les vomiſſemens ne ſont pas ſeulement bilieux, mais ils ſont auſſi quelquefois ſimples, & de differentes couleurs ; ils ſont quelquefois comme jaunes d'œufs, & quelquefois verds, & la fievre continuë,

Si dans cette maladie, la ratte vient à ſe décharger ſur le foye, c'eſt mauvais ſigne ; mais ſi le foye ſe décharge ſur la ratte, il n'y a pas de danger ; & s'il arrive une criſe par la ſueur, par l'urine, ou par hemorragie de la narine droite, c'eſt ſigne de ſanté ; ainſi que je l'ai vû pluſieurs fois arriver, comme je l'avois predit.

Il faut commencer la cure de cette maladie, par la ſaignée, & donner ſouvent des lavemens, avec decoction d'atriplex, qu'on appelle auſſi bonne-dame, racine de nenuphar, fraizier, violier, bouroche, echium, chicorée, parietaire, pied de lion, & pourpier, une poignée de chacun, boüillies dans cinq pintes d'eau, reduites

aux deux tiers. On mettra dans chaque lavement, trois onces de miel rosat, & deux gros de cristal mineral, on en prendra même sans miel.

On fera de la ptisanne avec une once de semence de coton, une poignée de racine de chicorée sauvage, des deux hepatiques, Adiantum noir, politrich ; pimpinelle, & pissenlit de chacun une poignée avec un citron entier coupé par roüelles, faire le tout boüillir dans six pintes d'eau reduites à quatre, le passer sans l'exprimer, y ajoûter une once de reglisse pour en boire souvent, on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis un scrupule jusqu'à une demi-dragme pour les plus forts, du sel de fumeterre & le soir en se couchant deux heures aprés avoir mangé, on prendra un verre de cette ptisanne dans lequel on mettra une cüeillerée de syrop de fruit de berberis, battu en versant plusieurs fois de verre en verre.

On fera les boüillons avec roüelle de veau, & poulet, dans lesquels, on mettra beaucoup de trefle aceteux, un peu de bouroche, ozeille & poirée, sans user d'aucunes autres legumes, ragoûts, pâtisserie, fruits cruds ni fromage, on mangera des pommes de renette cuites devant le feu, qu'on arrosera quand elle seront cuites

avec un peu de suc de grenade & de sucre fin.

Quand l'inflammation sera un peu diminuée, on purgera en faisant infuser depuis deux gros jusqu'à quatre de sené, sur les cendres chaudes pendant douze heures dans un verre de la susdite ptisanne. Ou on purgera avec une once de casse mondée, dissoute dans huit onces de lait clair.

On fera liniment sur la partie, avec huile de coins, meslée dans un peu de suc de morelle.

Il faut encore remarquer avec Hippocrate, que si l'estomach souffre avec le foye par les nerfs communs, ou par l'humeur bilieuse, c'est mauvais signe: comme quand le hoquet survient à cette inflammation, mais si la fievre survient à celui qui a une grande douleur de foye, causée d'esprits flatueux ou d'inflammation; cela oste la douleur dit Hippocrate *lib. 7. aphor. 52.* & son commentateur sur le même aphorisme.

Ceux qui ne pourront user de ptisanne, prendront en son lieu, de l'eau de chicorée sauvage, y mêlant du suc de pommes de renette épuré.



§. III.

Du ſchire du foye, de ſa foibleſſe, cachexie & du flux hepatique.

LE ſchirre du foye eſt une tumeur contre nature, immobile, dure & reſiſtante, ſans douleur ou fort peu, à moins que l'on ne preſſe fortement la partie malade.

Les cauſes de ce ſchirre, ſont l'obſtruction inveterée d'une humeur épaiſſe & viſqueuſe, pour avoir bû de l'eau froide, lorſque le foye étoit fort échauffé par le bain, par quelque mouvement & exercice violent. Il eſt auſſi quelquefois cauſé par une mauvaiſe nourriture, ou par le propre vice du foye, ou de celui de la ratte, ou de la ſuppreſſion des mois ou menſtruës, ou des hemorroïdes.

Les ſignes du ſchirre, ſont une tumeur dure du côté droit en la region du foye, ſans aucun ſentiment, ou ſeulement une douleur peſante & obtuſe, atrophie, c'eſt-à-dire, qu'on amaigrit & ſeche, pour ne pouvoir prendre nourriture, comme il a été dit ailleurs, & enfin l'hydropiſie.

Pour guerir le ſchirre du foye, il faut avoir égard à l'humeur qui le cauſe, pour l'evacuer & la purger; aprés quoi, on ap-

pliquera ſur la partie les remedes remollitifs, évitant les repercuſſifs. On fera des linimens avec de la moëlle de cerf, & des fomentations avec decoction de racine de colevrée, feüilles de mauves, ſemence de lin, fleurs de ſureau & de camomille, qu'on aura fait boüillir avec eau, & huile pour en fomenter la partie. Quand la tumeur ſera ramollie, on la fera reſoudre avec l'eſprit de vin, qui eſt fort propre pour reſoudre toutes les tumeurs ſchirreuſes, & combattre fortement leur dureté, & leur opiniâtreté.

Si ce ſchirre eſt cauſé par la ſuppreſſion des mois, il faudra les provoquer tant par la ſaignée du pied, que des autres remedes qui y ſont propres ; & ſi c'eſt par la ſuppreſſion des hemorroïdes, il faudra appliquer deſſus, les ſangſuës.

On uſera enfin pendant ſix ſemaines, d'une compoſition faite de partie égale de fleurs de marube blanc, recentes, & de miel vierge, que l'on aura bien pilé enſemble, & mis enſuite dans un pot de terre neuf, pour en prendre tous les matins à jeun, une once, & boire auſſi-tôt par deſſus, un verre d'eau de marube blanc.

A l'égard de la foibleſſe du foye, il faudra, pour y remedier, avoir égard à la cauſe, parce qu'il arrive ſouvent que cette

foiblesse n'est pas seulement contractée par son intemperie, qui conduit insensiblement au vice de sa substance, mais aussi par l'intemperie des parties voisines, comme sont l'estomach, la ratte, les reins, le mesentere, les intestins & la vessie, par laquelle la preparation, la coction & la distribution des alimens, où la separation des excremens est empêchée.

Si cette foiblesse est en la faculté du foye, par laquelle il purifie le sang qui lui est apporté par les vénes, il s'engendre une cacochymie, qui est une redondance de mauvaises humeurs; ce mot venant de *cacos*, mauvais, & de *chimos*, suc: laquelle cacochymie fait cette maladie que nous avons ci-devant appellé cachexie, qui est le prelude de l'hydropisie; & si la faculté retentrice est blessée, c'est-à-dire, si le foye est si foible, qu'il ne puisse pas retenir assez long-tems ce même sang, qui lui est apporté pour être purgé de ses impuretez, il en vient le flux hepatique, qui est une affection dans laquelle les humeurs sortent en abondance sans douleur, semblables à un sang aqueux.

Pour guerir & remedier à la cachexie, qui est une mauvaise disposition du corps, causée par le defaut de nourriture, & le vice du sang qui n'est pas bien filtré ni

purgé

purgé dans le foye, avant d'être porté au cœur, & ensuite distribué par les arteres pour servir de nourriture aux parties, & qui par consequent se change presque tout en humeurs depravées par la foiblesse du foye. Il faudra pour dégager le corps de ces mauvaises humeurs, en fortifiant les parties debilitez, faire des lavemens avec feüilles d'hiebles, violier, fraizier, echium, seconde écorce de sureau, bouroche & buglose, pour en prendre souvent avec trois onces de miel rosat, une once de miel mercurial, & une once de sel commun.

On prendra le matin à jeun, & le soir en se couchant, deux heures aprés avoir mangé, une cueillerée de syrop fait du suc des fruits d'hiebles, & de sureau parties égales, qui se fera en cette maniere : il faut laisser reposer deux jours ce suc, ensuite le passer, & dans chaque livre de suc, on mettra demie livre de sucre fin, deux gros de rhubarbe, & quatre gros de canelle en poudre, & faire le tout boüillir jusqu'à la consistance de syrop.

Le flux hepatique est un sang rejetté du foye, par les intestins, sans les blesser, ni leur causer de douleur.

Les causes de cette indisposition, sont les coups, les chûtes, secousses, la rupture

de quelque véne du foye, la debilité ou intemperie froide de ce viſcere, une grande abondance de ſang, le defaut d'exercice, quand on ceſſe d'être ſaigné y étant accoûtumé, ou l'obſtruction du foye.

Les ſignes ſont un grand flux de ventre, les excremens de ſang, & ſemblables à l'eau dans laquelle on a lavé de la chair nouvellement tuée ; les urines ſont quelquefois claires, & blanches, & quelquefois craſſeuſes ; la debilité de toutes les forces, & quelquefois ſyncope, l'atrophie, & enfin l'hydropiſie.

Pour guerir cette affection, faire ptiſanne avec ſemence de coins, treffle aceteux, fruit de berberis, & un peu de racine de ſouchet, y mettant pour trois pintes de ptiſanne, un quarteron de ſucre fin, & en boire ſouvent.

Pour la purgation, on fera infuſer deux dragmes d'hypolopathum rotundi folium, c'eſt-à-dire, de la racine dans un verre de ladite ptiſanne, du ſoir au matin, ſur les cendres chaudes ; la paſſer, pour en prendre la coulure à jeun, & trois heures aprés prendre un boüillon fait avec bouroche, bugloſe, poirée & treffle aceteux.



§. IV.

De l'Hydropisie.

L'Hydropisie suit assez souvent le flux hepatique, mais elle est ordinairement causée du schirre du foye. Si le schirre est bilieux, il cause l'ascite, qui est la plus difficile à guerir de toutes les especes d'hydropisie : le pituiteux, cause la leucophlegmatie ; ce mot vient de *leucos*, blanc, & de *phlegma*, pituite; comme qui diroit pituite blanche étenduë par tout le corps, & qui est la même chose qu'*anasarca*, qui vient de la proposition *ana*, qui signifie par, & du mot *sarx*, *caro*, chair, où ce schirre pituiteux cause la cachexie, c'est-à-dire, mauvaise habitude du corps, de *cacos*, mauvais, & *exis*, état, ou disposition. Cette indisposition dure ordinairement long-tems, mais on meurt en peu de tems, si le flux de ventre survient ; sinon on meurt long-tems aprés, à moins qu'on n'y apporte de bons remedes, comme il a été dit ci-dessus. Enfin, si le schirre du foye, se fait de la bile noire pure, il est presque incurable, parce qu'il approche fort du cancer. Or selon Hippocrate, *li. 6. Aphor.* 38. *cancros occultos omnes melius est non curare*, on a rapporté ci-devant

les remedes pour guerir le ſchirre, il en faut preſentement rapporter pour la gueriſon de l'hydropiſie, dont nous traitons dans ce paragraphe.

L'hydropiſie en general, eſt une affection materielle avec inflation de tout le corps, ou du ventre, à cauſe des eaux ou des vents, ou des deux enſemble; ce qui procede ordinairement par la foibleſſe & imbecillité du foye.

Il y a trois ſortes d'hydropiſie, la leucophlegmatie, qu'on appelle auſſi *hypoſarca* & *anaſarcha*, dont on a donné ailleurs l'étimologie; la ſeconde eſpece d'hydropiſie, eſt l'aſcite; & la troiſiéme, la tympanite.

Ces trois eſpeces d'hydropiſie, dépendent de trois cauſes differentes.

L'*hypoſarca*, comme il a été dit, eſt produite d'une matiere pituiteuſe, groſſiere & aqueuſe, qui penetre & occupe les chairs, & s'étend par toute l'habitude du corps; & l'aſcite, dont le mot vient d'*aſcos*, qui ſignifie bouc, parce que le ventre eſt enflé comme une peau de bouc, dépend d'une ſeroſité, & d'une humeur aqueuſe, le plus ſouvent retenuë dans les vaiſſeaux limphatiques. La tympanite enfin, dont le mot vient de *tympanum*, tambour, parce que le ventre eſt enflé & reſonne comme

un tambour quand on le touche, dépend des vents mêlez avec la serosité.

La tympanite est donc une espece d'hydropisie, en laquelle il y a plus de vent, & moins d'humeur que dans les autres; mais les vents qui la causent ne sont jamais sans serosité, elle fait plus de dureté que les autres dans le ventre, avec bruit continuel que les vents excitent sans aucun sentiment de pesanteur, le ventre s'enfle davantage le soir, à cause des vents, c'est pourquoi on ne doit pas manger le soir beaucoup de viande solide. On l'appelle aussi hydropisie seche, parce qu'elle engendre plus de vents que de serositez. Elle est causée par une extréme chaleur d'entrailles, jointe à une coction imparfaite, & par la foiblesse du diaphragme; cette espece d'hydropisie approche fort de l'ascite.

On fera lavemens avec melisse, mercuriale, parietaire, fenoüil, de chacun une poignée, racine de colevrée demi-livre, semence d'anis une once, faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau de riviere ou de pluïe, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour en prendre souvent avec trois onces de miel mercurial, & demi-once d'huile d'anis, pour chaque lavement.

Ou on fera les lavemens avec pareille quantité de decoction de chardon benit, & d'urine, mettant dans chaque lavement, trois onces de miel commun, & demi-once d'huile d'anis.

On fera de la ptisanne pour le boire ordinaire, avec racine d'ortie griesche, racine de chien-dent, pissenlit & fougere, de chacun une poignée, de la semence de coriandre demi-once, & l'écorce d'un citron; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau de riviere ou de pluïe, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire souvent On mettra dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, depuis une dragme jusqu'à deux, de rhubarbe, avec un peu de canelle en poudre, & trois heures aprés, on prendra un boüillon fait avec du cerfeüil, y mettant cinq ou six gouttes d'huile d'anis.

On boira dans les repas du vin blanc, dans lequel on aura fait tremper pour chaque pinte une petite poignée de pimpinelle, & deux gros de semence de coriandre seche.

Les ventouses seches seront utilement appliquées sur le nombril.

L'Hyposarca est une maladie, dit Galien, dans laquelle tout le corps est enflé, les bras, les jambes & le visage sont tume-

fiez ; les parties honteuſes de ceux qui en ſont affectez , s'élevent , & la fievre leur ſurvient.

On fera apozeme avec racine de polipode de cheſne, une poignée, racine d'enula campana , une once , & une poignée de fougere , qu'on fera boüillir dans trois chopines de vin blanc , avec un gros de canelle, reduites à une pinte, pour en prendre tous les matins à jeun, avec égale partie de vin d'abſynthe, & ne rien prendre de deux heures aprés.

On fera des lavemens avec decoction de la ſeconde écorce d'orme , beaucoup de cerfeüil , une poignée de mercuriale , & une poignée de ſauge avec abſynthe une poignée , que l'on fera boüillir dans quatre pintes & demie d'eau, juſqu'à ce qu'elles ſoient diminuées d'un tiers , & mettre dans chaque lavement deux onces de miel de concombre ſauvage , & deux onces de miel commun bien écumé.

On purgera avec trois gros de ſené, que l'on fera infuſer douze heures ſur les cendres chaudes , dans une decoction de trois dragmes de colevrée , c'eſt-à-dire , des cimes & tendrons dans deux verres d'eau reduits à un, que l'on paſſera pour y faire infuſer le ſené ; lequel étant paſſé, on délayera dans la coulure une once de ſyrop

de nerprum. On peut auſſi purger avec vingt grains de jalap, même juſqu'à une dragme pour les plus forts, dans un peu de vin blanc. Ou donner juſqu'à douze grains de reſine de jalap dans un peu de vin d'abſynthe, parce que douze grains d'extrait ou reſine, font autant d'effet qu'une dragme de jalap en ſubſtance.

Quand on aura été purgé, on ſe ſervira de ſudorifique, en prenant deux onces de bois de genevre, qu'on fera boüillir dans une pinte d'eau, que l'on fera diminuer d'un tiers, y ajoûtant ſur la fin un bon verre de vin blanc; en prendre un grand verre le matin à jeun, un peu tiede, & ſe bien couvrir pour ſuer.

Cette hydropiſie eſt moins dangereuſe que les autres, mais les ſymptomes qu'elle cauſe, font aſſez connoître qu'il ne la faut pas negliger; on eſt en langueur & fort abbatu pour peu qu'on agiſſe, la couleur bleſme; ſi on poſe le doigt ſur la chair, la marque y demeure imprimée; le foye eſt tellement refroidi, qu'il ne peut pas filtrer ni purger le ſang comme il faut, ce qui cauſe qu'il s'engendre une humeur froide & aqueuſe, qui ne peut pas ſortir des pores, & éteint peu à peu la chaleur naturelle, ainſi qu'il paroît par les urines claires, blanches & fort cruës.

L'Ascite est une sorte d'hydropisie, dans laquelle le ventre est enflé comme une peau de bouc, comme il a été dit, & d'où elle prend son nom ; le ventre n'est pas seulement enflé, mais les cuisses le sont pareillement, & les parties superieures sont maigres & extenuées.

Cette hydropisie vient d'humeur aqueuse engendrée par la foiblesse du foye & des reins, & quelquefois par la rupture des vénes limphatiques, & les serositez se répandant entre l'épiploon & le peritoine, flottent dans le ventre, comme dans une bouteille à demi remplie, particulierement lorsqu'il est pressé, ou qu'on se tourne d'un côté & d'autre, & en ce cas elle est difficile à guerir sans ponction.

Cette humeur aqueuse ou sereuse, se glisse souvent jusqu'aux jambes ou dans le scrotum, où elle fait une tumeur aqueuse.

Les urines dans cette hydropisie sont épaisses & rouges, sans envie d'uriner ; on a de la peine à respirer : elle succede souvent au flux de sang qui est causé par quelque véne rompuë des entrailles écorchées, à des fievres chaudes, ou à des frequens vomissemens.

Celle qui vient d'une fievre continuë ou ardente, est fort difficile à guerir, parce que dessechant le foye, il s'ouvre

par la chaleur & la secheresse, & se fend comme un pot de terre, que l'on met auprés d'un feu ardent sans aucune liqueur : l'excés d'eau de vie, de vin, & des viandes trop salées & épicées, produisent le même effet, & cause l'hydropisie fort difficile à guerir, comme venant du propre vice du foye.

On ne peut esperer la guerison de cette hydropisie, que par les frequents purgatifs, qui evacuent les serositez, & si la toux survient, il n'y a plus d'esperance dit Hippocrate, *li.* 6. *Aphor.* 35. & *li.* 7. *Aphor.* 47.

On prendra souvent des lavemens avec decoction de racines d'hyebles, seconde écorce de sureau, feüilles d'absynthe, de rhuë, mercuriale, poirée & racine de flambe, mettant dans chaque lavement trois onces de miel mercurial, & une once d'huile de camomille.

La premiere purgation sera depuis six grains jusqu'à quatorze pour les plus forts de gomme gutte en substance dans du vin blanc.

Aprés cette purgation, on prendra dans une once de suc de fenoüil, une dragme de poudre d'aimant.

On fera ptisanne avec polipode de chesne, ceterach, scolopendre, adiantum noir & vulgaire, betoine, capilli veneris, fu-

metere, fougere de chacun une poignée, deux dragmes de ſemence d'hiebles, & regliſſe ; faire boüillir le tout dans cinq pintes d'eau reduites à deux tiers pour en faire ſa boiſſon ordinaire.

La ſeconde purgation ſera deux jours aprés la premiere, avec un demi-ſcrupule de reſine d'eſcammonée, & un ſcrupule d'extrait de rhubarbe, dans un peu de cette ptiſanne.

Aprés cette ſeconde purgation, on prendra le lendemain matin, un lavement fait de la decoction de huit gros poireaux, dans laquelle on mettra deux onces de miel de concombre ſauvage.

Aprés quoi on purgera avec deux gros de rhubarbe, que l'on fera infuſer dans un verre d'eau de betoine pendant douze heures, & le lendemain matin on prendra un verre d'eau de fleurs de geneſt, c'eſt-à-dire, le jour d'aprés la medecine.

Si on a difficulté d'uriner, on fera un liniment ſur le nombril, avec un peu d'huile de ſcorpion.

On ne mangera point de bœuf, de porc, de lievre, ni d'oiſeaux ſauvages, ni poiſſon, ſalade, fruits crûs, pois, ni feves, & on boira fort peu de vin ; mais on mangera des viandes chaudes & ſeches, & faciles à digerer, comme mouton, pou-

lets, pigeonneaux, aloüettes & perdrix.

Enfin, pour toutes ſortes d'hydropiſie, on fera une poudre ou opiate, avec demi-once de jalap, deux dragmes de la racine de mechoacam, quatre ſcrupules de rhubarbe, & quatre ſcrupules de canelle, ſemence d'hiebles, d'anis & de ſoldanelle, de chacun une dragme: pulveriſez le tout enſemble, à l'exception de la rhubarbe, qui ſera pulveriſée à part fort ſubtilement. Cette poudre bien mêlée, ſera gardée pour le beſoin: on en prendra utilement avec vin blanc, ou autre liqueur convenable, depuis une dragme juſqu'à deux pour les plus forts; ce qui fera facilement évacuer les eaux par le ſiege, & par la voïe des urines, & conſumera les vents qui les accompagnent ſouvent.

Il paroît par tout ce qui a été obſervé, que les cauſes communes de toutes les hydropiſies, ſont une trop grande abondance d'humeurs, un trop grand froid, la dyſcraſie, dont le nom vient de la particule *dys*, qui ſignifie negation, & de *craſis*, *temperies*, temperie; ſi bien dyſcraſie, ſignifie intemperie du foye ou d'une autre partie qui arrive quelquefois, aprés un grand flux de ſang, & de ventre, & la ſuppreſſion des hemorrhoïdes, les grandes douleurs des inteſtins les peuvent auſſi cauſer.

Les ſignes communs, ſont la ſoiſ, la difficulté de reſpirer, l'enflure des pieds, & du ventre, & les autres rapportez ci-deſſus.

Il faut obſerver que l'hydropiſie eſt du genre des maladies chroniques & communes à tous les âges, & ſexes, ſinon qu'il y en a, qui ont plus de diſpoſition pour une eſpece que pour l'autre, & ceux qui ſont naturellement d'habitude froide & humide, & qui ſont ſemblables aux cachectiques ou cacochimes, à cauſe de la foibleſſe du foye, ou d'une continuelle diete, tombent plus vîte & plus facilement dans l'hydropiſie qu'on appelle leucophlegmatie ; les bilieux, qui ont naturellement le foye chaud, y tombent auſſi quelquefois, mais le plus ſouvent dans l'aſcite, par l'uſage des fruits & le boire immoderé.

Quant à la cure de l'hydropiſie, l'anaſarque eſt la plus facile à guerir, la tympanite tient le ſecond lieu, & l'aſcite eſt la plus difficile de toutes.

Les jeunes gens gueriſſent de toutes ſortes d'hydropiſies, quand elles ne ſont pas inveterées, pourvû qu'ils aïent de la force, & qu'ils obeïſſent ſur tout, au Medecin ; mais les vieillards n'en gueriſſent que difficilement, quand elle eſt une fois confirmée & parfaite.

§. V.

De l'abſcés du Foye, & de la jauniſſe.

L'Abſcés ou apoſtéme, eſt quand la ſubſtance du foye ſe pourrit.

Les cauſes ſont les obſtructions qui viennent d'humeurs groſſieres & viſqueuſes. Si cet abſcés n'eſt pas grand, dit Fernel, on le peut guerir par les ſelles, & par les urines, comme j'ai fait pluſieurs fois par la vertu des ſimples; mais quand l'abſcés eſt dans la ſubſtance interieure du foye, il eſt le plus ſouvent mortel.

Pour guerir cet abſcés en l'un & l'autre cas, il faut ſe ſervir d'une eau dont la compoſition vient d'un Medecin Allemand appellé Schrick, laquelle conſume les abſcés, & maladies interieures: prenez trois quartetons de ſauge, canelle, macis, noix muſcade, cubebes, galanga, poivre long, anis, gingembre, graine de paradis, de chacun demi-once; mettre le tout dans un vaiſſeau d'étain avec ſix fois autant de bon vin, couvrez le vaiſſeau afin que rien ne s'évapore, le laiſſer ainſi quatorze jours, le paſſer aprés ce tems expiré, piler les drogues ſubtilement, juſqu'à ce qu'elles ſoient comme du mucilage, c'eſt-à-dire, comme de la ſauce, les remettre & les mê-

ler avec ledit vin pour les diſtiller. Cette eau eſt comme de l'huile & nage deſſus toutes ſortes de liqueurs,excepté ſur l'huile ; elle s'enflamme étant jettée ſur le feu.

La Jauniſſe, que les Grecs appellent Icteritie, du nom d'un oiſeau dit en leur langue *Icteros*, en Latin *Galgulus*, & en François un Loriot, dont Pline aſſure que les yeux gueriſſent la Jauniſſe, eſt une maladie cauſée par une bile jaune, ou noire, qui eſt l'humeur melancolique répanduë par tout le corps ; elle eſt aſſez manifeſte par la couleur jaunâtre qui infecte la peau avec laſſitude, dégoût & peſanteur, qui ſe fait par l'obſtruction du foye, ou du conduit qui porte la bile de la veſſie du fiel dans les inteſtins, dont le reflux dans l'habitude du corps, produit cette mauvaiſe couleur avec ces accidens ; elle eſt auſſi appellée *morbus regius*, maladie royale par reſſemblance à l'or le roi des metaux.

Il faut encore obſerver que les cauſes de cette maladie, ſont externes ou internes ; les externes ſont les morſures, ou piqueures de bêtes veneneuſes, comme de viperes, & de certains ſerpens, ou de groſſes mouches gueſpes, le poiſon avallé, l'uſage de l'ail, des oignons & de miel, quand

on en prend par excés de même que des œufs, & autres choses semblables qui se corrompent facilement : cela arrive aussi, quand le foye est trop chaud, par les veilles immoderées, par le trop grand travail, & les exercices violens : les causes internes sont ou le schirre, ou l'inflammation du foye, qui fait, par son intemperie, changer le sang en bile, au lieu de le purger.

La jaunisse noire se fait de la même maniere, quand l'humeur melancolique se répand avec le sang dans tout le corps, ce qui arrive quand une telle humeur, est en trop grande abondance dans le foye & dans le sang, & que la ratte par consequent, ne la peut pas toute contenir, cela arrive aussi par l'obstruction des vaisseaux.

D'où on peut inferer que cette maladie à differentes causes, puisqu'elle vient tantost d'une bile jaune, & tantost d'une noire, dont la couleur tire sur le noir, ou sur le verd, la jaune tire son origine du foye, la noire de la ratte, & la verte vient du vice de l'un & de l'autre, & arrive souvent aux filles qui sont sujettes aux pâles couleurs.

Quand cette maladie vient de la bile jaune, elle rend la couleur naturelle comme du saffran, ou couleur de citron jusques dans le blanc des yeux, on a les membres

comme engourdis avec pesanteur & stupidité, & agitation de pensées confuses, on a des demangeaisons, & picottemens de tous côtez, mais quand cette maladie arrive & est causée de bile noire ou de verte, on a le visage plombé ou basanné, l'esprit morne, & pensif, les urines & les selles sont d'un noir fusc comme il est amplement expliqué dans mon miroir des Urines, on a toûjours le ventre constipé, & on sent comme une dureté au côté gauche.

Il y a encore d'autres causes externes de la jaunisse, comme la constitution de l'air & du lieu, quand ils sont troubles pluvieux, humides, bourbeux, moittes, remplis de vilenie, comme sont les palus, marais & lieux proches la mer.

Si la jaunisse vient d'avoir bû & avallé du poison, & du venin, ou de piqueure de bestes veneneuses, la couleur paroît de citron, ou de porreau par tout le corps, & sans fievre, si elle vient d'une crise parfaite dans les fievres bilieuses, elle met fin aux fievres, la bile étant par ce moïen purgée, & on ne sent plus de pesanteur, ni de chaleur dans le foye, ni dans l'hipochondre droit, les urines & les excremens reprennent leur ancienne couleur, la jaunisse demeure seulement imprimée sur la peau.

Les signes pronostics de la crise de la

fievre par la jaunisse, sont la nausée, la perturbation de l'estomach, l'oppression de la poitrine, le vomissement bilieux, l'obscurité des yeux, le vertige, la douleur de teste, grande soif, veilles immoderées, perte d'appetit & semblables, mais si la jaunisse prend avant le septiéme jour de la fievre, c'est mauvais signe dit Hippocrate comme provenant de l'inflammation du foye de même dit-il, que si ceux qui ont la jaunisse, ont dureté du foye par inflammation ou schirre, cela est mauvais.

Si l'obstruction des meats ou conduits de la vessicule du fiel, cause la jaunisse, le corps devient tout d'un coup jaune sans fievre, & sans grande debilité de forces, les excremens du ventre sont blancs, parceque le flux de la bile jaune, est renfermé dans les intestins, le ventre devient sec & resserré, les urines sont si épaisses & si soüillées par le mélange d'une bile épaisse, qu'elles en sont noires d'un noir obscur, & la douleur augmente aprés le repas.

Si la jaunisse vient de bile noire on a, non seulement le visage de couleur noire, changeant de clair & vif, en obscur, livide, terne & tirant sur le noir sans aucune cause évidente, mais on a aussi les yeux pâles, degoût nausée, & quelquefois les matieres fecales & les urines sont noires,

à cause de l'humeur melancolique.

Il paroît parce que j'ai rapporté de la jaunisse, que les causes sont differentes, ainsi la cure en doit être pareillement differente pour ne pas agir en empirique, & ne pas traiter d'un mal pour un autre, considerant d'ailleurs qu'elle ne doit pas être negligée, parce que si elle duroit longtemps, elle pourroit causer dureté ou schirre dans le foye, ou dans la ratte suivant la cause qui la produit, & enfin l'hidropisie.

Il faut considerer les urines avec beaucoup d'attention, parceque s'il y apparoît aussi-tost que la fievre & la jaunisse prennent, des corpuscules comme des lentilles, avec tremblement de mains, & que la voix diminuë, c'est un signe mortel, & que la mort arrivera en moins de quinze jours.

Si la jaunisse est la crise d'une fievre, on prendra trois jours de suites le matin à jeun, un verre d'eau d'angelique, & le soir en se couchant deux heures aprés un leger souper on prendra un verre d'eau de buglose sauvage, dans lequel on mettra depuis un scrupule, jusqu'à une dragme d'esprit de tartre, que l'on continuera pendant trois jours. Aprés quoi on purgera avec de la rhubarbe jusqu'à deux dragmes en substance grossierement pulverisée, & depuis une dragme jusqu'à trois en infusion, pour les plus

forts, dans un verre d'eau de meliſſe, en exprimant fortement celle qui aura été infuſée, & gardant enſuite un bon regime de vivre, on en ſera entierement delivré.

Si la jauniſſe vient du foye, outre les remedes qui gueriſſent l'obſtruction du foye, on fera un apozeme avec une poignée d'abſynthe, & de feüilles de grande éclaire, & une once de racine de garance dans une chopine de vin blanc, y adjoûtant une dragme & demie de tartre martial, pour en prendre chaque matin trois onces à jeun, & ne pas manger ni boire que trois heures aprés, le ſyrop de marube blanc, fait avec du miel vierge y eſt ſpecifique, & on donnera ſouvent des lavemens avec abſynthe; fraizier, camomille; gratiole, violier & valeriane, on mettra dans chaque lavemens trois onces de miel mercurial, & deux gros de criſtal mineral.

On fera la ptiſanne avec piloſelle: trefle aceteux, chien-dent fraizier & coq de jardin, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau pour en boire ſouvent, & mettre dans chaque verre que l'on prendra le matin à jeun, un gros d'une poudre que l'on aura fait avec quatre onces de limailles d'acier, & quatre onces de ſucre qu'on aura fait boüil-

lir dans un demi-ſeptier d'eau jusqu'à ce que l'eau ſoit entierement conſumée & la poudre deſſechée, que l'on pulveriſera bien encore auparavant d'en uſer.

On purgera avec deux dragmes de feüilles de gratiole pour les plus forts, que l'on fera infuſer du ſoir au matin ; dans un verre de la ptiſanne ſuſdite, pour en prendre la coulure le matin à jeun, & trois heures aprés prendre un boüillon, on moderera la doſe ſelon l'âge & les forces.

Si la jauniſſe vient de poiſon avallé, ou de medecine violente, il faudra prendre ſoir & matin pendant trois jours dans un verre d'eau de ſcabieuſe depuis un ſcrupule jusqu'à une demi-dragme de la racine de contrahierva en poudre, & ſe tenir bien chaudement dans le lit aprés ces priſes.

Ou on prendra dans un peu de ſuc de bouroche épuré, douze grains de la pierre de bezoard, ſelon Marcellin Bompart, qui eſt dit-il, la moindre doſe qu'on en puiſſe donner, cependant, je n'en fais donner ordinairement que depuis ſix grains jusqu'à douze, pour les plus forts, dont j'en void des effets merveilleux.

Si la jauniſſe vient de la veſſicule du fiel, il faudra purger par le haut, en donnant du criſtal emetique en ſubſtance juſqu'à huit grains pour les plus forts, dans

trois ou quatre cuillerées de vin̄ ou de boüillon, & donner à chaque fois qu'on vomit un peu de boüillon, ou on aura mis quelques gouttes de jus d'orange.

On fera la ptiſanne avec polipode de cheſne, ſerpolet, agrimonie, ſcolopendre, politrich, Adiantum vulgaire, racine d'ozeille, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau que l'on fera reduire à deux pintes, pour le boire ordinaire on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun auparavant de ſe lever, une dragme de la racine d'ancholie ſeche en poudre, & un demi ſcrupule de ſaffran auſſi pulveriſé, & demeurer au lit pendant une heure aprés cette priſe, & ſe bien couvrir pour ſuer.

Ou prendre deux onces de ſuc des fleurs de ſoucy, avec pareille quantité de vin.

Si la jauniſſe vient de bile noire, outre les remedes qui ſont propres pour la melancholie, on fera des apozemes avec du thim, & du millepertuis de chacun une demie poignée, dans une pinte d'eau reduite à moitié, aprés quoi le paſſer ſans l'exprimer, & y mettre une once de ſucre que l'on fera ſeulement boüillir un boüillon, pour en prendre tous les matins à jeun deux onces, dans leſquelles on mettra douze grains de ſel de corail.

Ou on fera boüillir une demi-poignée de valeriane ; avec pareille quantité d'houblon dans une pinte de vin reduite à moitié, pour en prendre les matins à jeun y meslant un peu de ſucre, dont la doze ſera la même que celle cy-deſſus.

On purgera avec du ſené juſqu'à quatre gros infuſé dans un decoction de ſerpolet & de grande éclére, ſur des cendres chaudes.

Les pâles couleurs étant comme une eſpece de jauniſſe, qui participe de la jaune & de la noire, aprés avoir été purgé, comme il eſt dit ci-deſſus, on mâchera à jeun, deux fois la ſemaine, un gros de la racine récente de ſpatula foëtida, avallant ce que l'on aura mâché avec ſa ſalive.

Ou on prendra ſoir & matin, un verre d'eau de meliſſe, diſtillée au bain marie ; ce qui ſert auſſi pour provoquer les mois, en prenant juſqu'à ſix onces.

Ou on mettra dans un verre d'eau de piloſelle, depuis ſix gouttes juſqu'à une dragme d'eſprit de cochlearia ; ce qui eſt bon non ſeulement pour les pâles couleurs, mais auſſi pour la jauniſſe & les menſtruës arrêtées.

Pour guerir non ſeulement la jauniſſe & les pâles couleurs, mais auſſi la fievre hectique, l'hydropiſie, & ôter la puan-

teur d'haleine, tant pour les jeunes que pour les vieillards : prenez bois d'aloës, cloux de giroffles, galange, graine de paradis, cubebes, cardamome, rhubarbe, canelle, noix muſcades, canne odorante & macis, de chacun deux dragmes ; le tout ſubtilement pulveriſé & paſſé par le tamis, ſera mis dans une livre de ſuc d'eſclere, & de ſuc de ſauge, colevrée, ruë, betoine, menthe, fleurs de bouroche & de bugloſe, & ſuc de fenoüil, de chacun demi-livre ; mêlez le tout, & le mettez dans un alambic de verre, & le diſtillez pour en prendre une cueillerée à jeun pendant la neceſſité.

§. VI.

De la veſſicule du fiel.

LEs Anciens ont toûjours crû, qu'outre le ſang alimentaire, il s'engendroit encore, en la ſeconde coction qu'ils ſuppoſoient ſe faire au foye, trois excremens qui ne ſont pas propres à nourrir le corps, comme ſont la bile, le ſuc melancolique, & l'humeur ſereuſe. Ces excremens, pour la conſervation de l'individu, ont des receptacles particuliers pour les attirer, & les contenir, juſqu'à ce que venant à les irriter par leur qualité, ou par

leur quantité, ils soient chassez & poussez dehors, & le sang rendu par ce moïen pur, net & clair, c'est-à-dire desequé. Ces receptacles sont la vessicule, la ratte, & les reins; & comme la bile irrite par son acrimonie plus que les deux autres, elle est la premiere purgée, & son receptacle est si proche du foye, qu'on le voit en sa partie cave droite, & touche du côté droit, le ventricule & le duodenum.

Suivant les dernieres découvertes, quoi que la bile ne soit pas propre à nourrir le corps, elle est neanmoins fort necessaire pour la perfection du chyle, parce qu'étant un puissant dissolvant, elle acheve de digerer les parties de l'aliment, qui ne l'ont pas été suffisamment dans l'estomach; ce qui fait connoître que ce n'est pas un pur excrement; mais il est necessaire d'observer qu'il y a deux sortes de bile, une subtile & une grossiere.

La subtile est de trois sortes, étant apportée suivant les nouvelles découvertes, par trois differens endroits, dans le fond de la vessicule. La premiere de ces sortes de bile, y est apportée par les conduits biliaires, qui la décharge ensuite dans les intestins. La seconde sorte, y est porteé, selon Blasius, par un conduit qu'il appelle singulier, & qu'il dit se glisser entre les

deux tuniques, pour s'inserer dans le fonds de la vessicule; & qu'il y a une valvule, qui laisse sortir la bile, & l'empêche de rentrer dans le même conduit. La troisiéme sorte, est celle que Malpighi dit être filtrée & separée par les glandules qui sont entre les deux tuniques de la vessicule.

La bile grossiere est celle qui aprés avoir été separée par les glandes du foye, qui sont aux extrémitez des rameaux de la véne-porte, est portée par des petits conduits dans le cholidoque, & de là dans le canal commun, où elle se joint avec la subtile, pour entrer dans les boyaux, afin de perfectionner le chyle.

Cette vessicule du fiel est appellée des Grecs *cystis*, *cholidochos* du verbe *de cholai*, qui signifie recevoir, contenir, comme étant le receptacle de la bile, qui s'appelle en grec *chole*, les Latins l'appellent *vessicula fellis*, ou *folliculus felleus*. Archange dit qu'on l'appelle *cystis*, parce que de même que les pescheurs mettent les poissons dans une poche à les prendre & à les contenir, la bile est prise & contenuë dans cette vessie que quelques-uns appellent *bursa cholera citrina*.

Elle est unique, parce que l'humeur bilieuse est en petite quantité. Elle est com-

posée de quatre tuniques ou membranes, d'une qui lui est commune & au foye, qu'elle reçoit du peritoine, selon l'ancienne doctrine ; mais on a découvert que tous les visceres du ventre, ont des membranes qui leur sont particulieres, & par consequent que cela ne vient pas du peritoine.

Vesale & Platere veulent qu'il n'y ait qu'une tunique propre, qui est épaisse & forte, afin qu'elle ne soit pas offensée de la bile, & veulent qu'elle soit nerveuse & membraneuse ; mais Fallope, Colombe, & du Laurent, la font seulement membraneuse.

Les Modernes ont découvert que cette vessicule avoit trois tuniques propres, dont la premiere, qui est aprés la commune, est faite de fibres charnuës : la deuxiéme est nerveuse & mince ; & la troisiéme est veloutée, & composée des canaux excretoires des glandes.

Elle a deux petites vénes qu'on appelle cystiques, pour recevoir le residu du sang que les arteres lui ont apporté, pour le reporter dans la véne - porte, & non pas pour porter le sang pour sa nourriture, comme l'a voulu Galien & les autres Anciens, les arteres faisant cet office.

Les arteres sont en grand nombre, fort grêles & fort petites, qui viennent de la

coëliaque, répanduës dans la cavité du foye, afin qu'étant agitée par leur mouvement continuel, elle ne se pourrisse pas, disent Archange & Varol.

Les dernieres découvertes nous font connoître que ces arteres, qui ne sont que deux, venant de la coëliaque, sont destinées à un autre usage, qui est, comme il a été dit, d'apporter le sang pour la nourriture de cette vessicule, lesquelles se divisent en plusieurs petits rameaux, & vont se terminer aux petites glandes qui sont entre ses tuniques.

Elle a enfin des nerfs si petits, qu'à peine les peut-on voir, qui viennent, selon les Anciens, du rameau de la sixiéme jugaison, afin qu'elle ait quelque sentiment, selon Galien.

Il y a quelques Anatomistes qui ont crû que cette vessicule n'avoit ni nerfs ni arteres, parce qu'ils ne les ont pas vû ni trouvé: mais les Modernes en ont remarqué un petit qui vient d'une branche de l'intercostal.

Les parties dissimilaires de cette vessicule, sont trois, le fond, le col, & les conduits.

Le fond est la partie la plus large, & la plus ample, & est le veritable receptacle de la bile: il est rond, adherent à la par-

tie cave du foye, regardant vers le bas, quand il est avec le foye dans sa situation naturelle, & est teint de la couleur de la bile qu'il contient.

Le col est la partie la plus étroite de cette vessie, oblongue, beaucoup plus dure que le fond regardant en haut, & se termine en un canal étroit & delié, qui va aboutir au conduit commun.

Les conduits de cette vessicule du fiel sont de trois sortes, dit Courtin : les premiers sont répandus & semez en la partie cave du foye, entre les rameaux de la véne-porte & de la véne-cave, lesquels de plusieurs se reduisent à peu, jusqu'à ce qu'ils viennent à sortir du foye, au nombre de trois ou quatre au plus. Les seconds, sont trois ou quatre, lesquels étant sortis du foye, se reduisent à un seul, qui se traîne obliquement entre les deux tuniques du duodenum, & perce l'interne auprés du commencement du jejunum. Le troisiéme, est un canal commun aux deux autres, par lequel la vessicule porte la bile dans les boyaux. De ces canaux, ceux qui sont en la partie cave du foye, separent la bile d'avec la masse du sang : le deuxiéme porte la bile la plus grossiere au duodenum, & la plus subtile portion du fiel, est portée dans la vessicule par le troi-

ſiéme. Il y a même des Anatomiſtes, qui pretendent que cette veſſie ſe réjoüit quelque tems de la preſence de cette bile ſubtile, & lors qu'elle commence à l'irriter, elle la chaſſe dans le canal qui la décharge dans les boyaux.

Fallope & Archange ſoûtiennent que cette bile eſt premierement portée du foye dans les inteſtins, & qu'elle n'eſt reçûë de la veſſicule qu'en cas de neceſſité ſeulement, quand le conduit du duodenum eſt bouché, d'autres diſtinguent la bile en pure & en impure, & veulent que la pure ſoit attirée par la veſſicule & que l'impure ſoit directement portée par un certain conduit du foye, aux inteſtins, Varole eſt auſſi de ce ſentiment, Galien du Laurent & Bauhin veulent que toute la bile ſoit ramaſſée dans la veſſicule du fiel & verſée aprés un certain temps par le conduit biliaire dans le duodenum ; mais ils ſe trompent, & le ſentiment de Fallope & d'Archange, eſt celui qui approche plus de la verité, quoi que cela ne ſe faſſe pas tout a fait comme ils le croïent ; parce qu'on à découvert que ſoufflant dans le colidoque qui eſt un vaiſſeau oblong, & deux fois plus large que le col de la veſſicule, l'inteſtin s'enfle & non pas la veſſicule, ce qui prouve qu'il va droit du foye dans l'inteſ-

tin par le canal commun, or il faut remarquer que ce canal commun de la bile, eſt formé par la jonction du cholidoque & du pore biliaire, & qu'il va ſe terminer obliquement à la fin du duodenum, ou au commencement du jejunum.

Enfin la veſſicule du fiel eſt ſituée dans la partie cave du foye, au deſſous du grand lobe, où elle eſt comme enfoncée dans ſa ſubſtance, elle eſt d'une figure oblongue & ronde comme une poire qui eſt plus longue que ronde, ſa grandeur n'eſt pas égale à tous les animaux, elle eſt neanmoins petite en l'homme à proportion des autres animaux, & n'eſt ordinairement pas plus groſſe qu'un petit œuf de poule, large d'un poûce & longue d'environ deux travers de doigts, ſa connexion ſe connoît aſſez par les parties dont elle eſt composée.

CHAPITRE III.

De la Ratte & des Reins.

CE Chapitre contient la deſcription de la ratte & des reins ſuivans le ſentiment des Anciens & des Modernes & ſuivant les dernieres découvertes, avec les maladies eſquelles ces parties ſont ſujettes, & les remedes ſpecifiques pour les guerir.

§. I.

De la Ratte.

LA Ratte que les Grecs appellent splen, & les Latins lien, est le receptacle destiné pour purger l'humeur melancolique, & n'aïant point de cavité sensible pour la contenir, la nature l'a faite d'une substance rare & spongieuse, afin qu'elle l'a puisse recevoir dans sa chair poreuse ; l'attenuer & la chasser dehors.

Elle est unique pour l'ordinaire ; & il est bien rare d'en trouver deux ou trois ; Fallope *lib.* 4. *chap.* 8. asseure en avoir trouvé trois en un cadavre, une d'une grandeur raisonnable, la deuxiéme plus petite de moitié, & la troisiéme de la grandeur d'un œuf de pigeon, & que chacune d'icelles avoit ses vénes, ses arteres & ses nerfs, on n'en trouve quelquefois aucune, comme rapporte Bauhin, dans une histoire où il parle ainsi, l'an de Nostre Seigneur 1564. le 11. Septembre, Mathias Ortelius Marchand considerable de la nation d'Allemagne demeurant au Fauxbourg d'Anvers, étant decedé, on fit faire par douze fois la section de son corps en ma presence par des Chirurgiens habiles, pour trouver les parties servant à la nutrition, & en

en considerer la constitution, particulierement du foye & de la ratte, parce qu'il avoit eu une hydropisie quelques années auparavant, laquelle maladie accompagne necessairement les affections du foye *primario* ou *secundario*. Aïant cherché sous le diaphragme, & sous les côtes, nothes ou fausses, le foye & la ratte, nous n'en avons trouvé aucun vestige ni apparence, ce qui est veritablement inoüi & surprenant; mais la substance de tous les intestins étoit toute charnuë, & beaucoup plus solide que la chair même des muscles, cette solidité étant presque pareille à celle de la chair du cœur, & la véne-cave tiroit son origine des intestins, à peu prés de la même maniere que la véne-porte s'implante dans les intestins, ce qui faisoit qu'il avoit souvent inflammation, & des abscez dans les intestins, parce que ce qui est charnu s'enflamme bien plus facilement, & est plus tourmenté d'abscés que ce qui est membraneux, parce que les parties charnuës ont plus d'humeurs que les membraneuses: voila ce que Bauhin en a écrit; du Laurent en rapporte d'autres exemples que les curieux peuvent voir dans ses écrits.

La ratte n'est pas de pareille grandeur, en toutes sortes de personnes, mais elle est

plus grande en quelques-uns, & Fernel dit, qu'on a trouvé des rattes qui ſurpaſſoient le foye en groſſeur & en grandeur; Veſale rapporte la même choſe, & Marcel. Donat, dit, qu'une femme noble avoit une ſi grande ratte, qu'elle occupoit tout l'eſpace de l'abdomen, & cependant qu'elle avoit eu pluſieurs enfans. Colombe aſſure avoir vû des rattes ſi grandes, qu'une ſeule peſoit plus de vingt livres; les grandes neanmoins ſont pires que les petites, & la ratte de ceux dont le corps proſpere, diminuë, & augmente & s'enfle à ceux dont le corps diminuë: c'eſt pour cela que l'Empereur Trajan la comparoit au fiſc; car comme le corps diminuë à meſure que la ratte groſſit, de même les richeſſes du peuple diminuent, à meſure que le fiſc groſſit & s'enrichit.

Elle eſt ſituée au côté gauche, qu'on appelle hypochondre gauche, à l'oppoſite du foye, au deſſous du diaphragme, entre les côtes & le ventricule, & ne deſcend gueres aux corps de bonne habitude, plus bas que la derniere côte: ſa partie cave eſt tournée du côté du foye & du ventricule, & la partie gibbeuſe, du côté de l'extrémité des côtes vers l'épine, étant appuyée ſur les vertebres & les fauſſes côtes: c'eſt par ce côté qu'elle eſt attachée au dia-

phragme ; & du côté de la partie cave, elle est attachée au ventricule par le *vas breve* , elle est aussi attachée au peritoine & au rein gauche , & par sa partie cave, à la membrane superieure de l'épiploon.

La ratte s'est quelquefois trouvée au côté droit , & le foye au côté gauche, à ce que rapporte Schenkius *li.* 3. *Obser.* 83.

Sa figure est differente, selon la diversité des parties qu'elle touche, elle est gibbeuse , c'est à dire , convexe vers la partie cave du diaphragme & du côté des côtes , & cave vers la partie convexe du ventricule : on lui donne neanmoins une figure longuette, & presque quadragulaire , fort approchante de celle d'une langue de beuf : elle ressemble , dit Hippocrate, à la plante du pied , de la longueur d'un demi-pied , large d'environ de trois travers de doigts , & épaisse d'un pouce : on void au milieu de sa longueur une ligne blanche qui a quelques tuberositez , où elle reçoit les arteres.

Elle est composée de chair, de vénes, d'arteres, de nerfs, & d'une tunique.

Sa chair est comme un parenchyme rare, poreux & spongieux, propre pour contenir & recevoir les excremens les plus grossiers de la masse du sang.

Sa tunique est simple & déliée ; elle

naît du peritoine, ſelon les Anciens, elle ceint revêt & enveloppe, & ſert même de lien à la chair d'icelle, qui eſt molle & lâche, dit Galien 4. *de uſu part.* 15.

Les dernieres découvertes & l'experience nous apprennent, que cette membrane eſt fort épaiſſe, & qu'il ſort de ſa ſurface interieure, des fibres dures qui la traverſent, & qui forment un tiſſu dont les eſpaces ſont de differente figure : ces eſpaces ſont comme des petites cellules qui ont communication les unes avec les autres, & contiennent toutes de petites glandes de figure ovale, & de couleur blanche, où aboutiſſent les extrémitez des nerfs, & des arteres : ces cellules ſont formées de membranes qui viennent de la tunique interne de la ratte,

Il y a trois ſortes de vénes qui viennent du tronc de la véne-porte, dit Galien, & ſes ſectateurs, qu'ils appellent ſpleniques.

Les premieres s'inſinuent dans le corps de la ratte, par le moïen deſquelles, diſent-ils, elle attire le ſuc groſſier & melancolique, dont elle prend ſa nourriture, ce ſuc étant mêlé de beaucoup de ſang loüable qu'elle attenuë & rafine par le battement de ſes arteres, pour s'en nourrir.

Les ſecondes vénes ſpleniques ſont portées de la ratte dans l'orifice, ou ſelon

quelques-uns, dans le fond du ventricule, comme le *vas breve*, qui y porte, disent-ils, une portion la plus terrestre de ce suc melancolique, pour resserrer & astreindre le ventricule, afin de fortifier & corroborer son action, & exciter, dit Avicenne, l'appetit abbatu : c'est par le moïen de ce vaisseau, dit Bauhin, que ceux qui ont la fievre quarte sont soulagez par le vomissement, parce que non seulement la ratte est affectée dans cette fievre, mais aussi le ventricule. Fusch refute l'usage allegué par Avicenne, qui dit que le suc melancolique réveille l'appetit, parce que, dit-il, Galien n'en a pas parlé, & qu'il ne l'a pas trouvé : mais Valles. répond fort bien, que ce n'est pas une nouveauté, de pouvoir trouver & ajoûter quelque chose à la découverte des Anciens, & nous avons bien découvert d'autres choses que les Anciens ont ignorées, & soûtient le sentiment d'Avicenne, disant que comme les fruits acides, suivant le sentiment même de Galien, donnent de l'appetit, il ne faut pas douter, dit-il, que l'humeur melancolique qui est acide n'en fasse autant, & que si beaucoup de ce suc donne beaucoup d'appetit, ou excite une faim contre nature, un peu de ce même suc, excitera un peu d'appetit & une faim naturelle, comme

je rapporte ailleurs comment cela se fait suivant les dernieres découvertes, je ne le repeterai pas ici pour eviter prolixité.

Les troisiémes vénes vont de la ratte en bas, & tirant en arriere, passent au rectum, & se terminent au siege, & donnant selon l'erreur des Anciens, nourriture à toutes les parties inferieures par lesquelles elles passent, afin disent-ils, qu'il ni ait rien de perdu du sang superflu qui est resté de la nourriture de la ratte, la nature n'étant pas accoutumée de perdre aucune chose de ce qui est propre à nourrir quelque partie, voilà quel est le sentiment des Anciens qui ajoûtent que c'est de ce même rameau, que les vénes hemorroïdales internes prennent leur origine, par le moïen desquelles le sang melancolique se purge, & s'évacuë en certains temps, quoi que souvent cette humeur se purge par les arteres; non seulement en se déchargeant par les intestins; mais aussi par les emulgentes qui vont aux reins, c'est pour cela que dans les affections melancoliques imitant la nature disent-ils, on se sert de divretiques.

Les nouvelles découvertes nous font connoître comme j'ay dit; ci-devant, que l'origine de ces vénes, est tout different de celle que leur donnoient les Anciens,

& qu'au lieu de venir de la porte ; comme ils le croyoient, elles partent toutes des glandes dont il a été ci-dessus parlé, & ces petites vénes se joignant ensemble, en forment de plus grosses, lesquelles s'unissant en sortant de la ratte, font la véne splenique qui va se terminer à la véne porte, aprés avoir receu quatre autres rameaux, & que leur usage est aussi tout different, puisqu'elles ne servent qu'à reporter le sang qui reste de la nourriture des parties, dans le tronc de la porte, pour être filtré & purgé dans le foye, & ensuite porté au cœur par le tronc de la véne cave, pour circuler de nouveau comme il est dit en son lieu.

La ratte reçoit une artere qui est un gros vaisseau de l'artere coëliaque, ce vaisseau se divise en trois ou quatre branches qui vont se rendre dans les espaces dons nous avons parlé, & se terminent enfin à ces petites glandes qui s'y rencontre.

Elle a deux nerfs qui accompagnent les rameaux de l'artere.

Les Anciens ne sont pas seulement contraires aux Modernes touchant l'usage de la ratte ; mais ils ne s'accordent pas même les uns avec les autres, Galien veut que son action soit d'attirer le suc melancolique & de le cuire, & enfin de purger le

ſang de l'humeur terreſtre & melancolique, afin que tout le corps ſe nourriſſant d'un aliment plus loüable & plus pur, il ſoit entretenu & conſervé dans une meilleure & plus parfaite ſanté, il luy donne ainſi un uſage commun avec le foye, ce qui a fait dire à Bauhin *lib.* 1. *c.* 43. que la ratte attire par une faculté qui luy eſt naturelle, la portion la plus groſſe & la plus terreſtre du chyle, qui eſt alteré & commencé dans vénes meſaraïques, avec une diſpoſition à ſe convertir en ſang, afin que le foye attire aprés cela, les plus loüables parties du chyle, autrement dit-il, il y auroit obſtruction dans ſes vaiſſeaux par ce ſang crû & épais, ce qui n'empêcheroit pas ſeulement la parfaite ſauguification ; mais cela cauſeroit auſſi la jauniſſe, l'hydropiſie, les fievres, le ſchirre & les autres maux qui viennent ordinairement lorſque la ratte ne fait pas ſa fonction, ou à cauſe de ſa foibleſſe ou de l'obſtruction de ſes conduits, qui l'empêchent d'attirer cette portion groſſiere & terreſtre du chyle, ce qui eſt confirmé dit-il, par la ſituation du rameau ſplenique qui eſt ſous le foye, & il n'eſt pas vrai ſemblable qu'un ſuc qui eſt fort épais dans le foye, en ſortit par des vénes fort étroites, nous ne nions pas neanmoins dit-il, que le ſuc melancolique,

foit engendré dans le foye, mais celui qui fait partie de la masse du sang, aprés quoi il conclud que la ratte aide au foye pour parfaire le sang en partie, en tant qu'il est simplement sang, & en partie en tant que c'est un suc fort grossier qu'elle separe comme n'étant pas propre à la generation du plus pur sang, afin que par cette separation, la sauguification soit meilleure, & plus parfaite dans le foye, c'est par cette raison qu'on dit que la ratte purge le sang, & qu'elle le rend plus noble & plus parfait, ce qui faisoit croire aux Anciens que la ratte étoit le siege du ris. Ainsi suivant leur sentiment la ratte attire par le rameau splenique, qu'ils font venir du tronc de la véne-porte, l'humeur la plus grossiere & la plus terrestre, pour la purifier, & dont elle prend le plus noble & le plus pur, pour sa nourriture, & pousse hors ce qui lui est incommode & excrementeux par le ventricule, & les autres voyes cy-devant declarées suivant leur opinion.

On a remarqué par les dernieres découvertes que cela se fait tout autrement, il est bien vrai que la ratte subtilise le sang, mais autrement que les Anciens nons l'ont debité, voilà de qu'elle maniere cela se fait, les arteres qui s'inserent aux petites glandes situées dans ces petites espaces

que nous avons appellées cellules membraneuses de la ratte, & qui en composent toute la substance, y portent le sang qui y est subtilisé & vivifié par l'esprit animal, qui y est porté par les nerfs, & ce sang s'écoulant pour lors de ces glandules, en se filtrant par leur fond dans leurs pores, qui sont fort petits, & qui sont d'une substance particuliere, pour être ensuite reporté dans les sinus, où il est encore retenu pour sa plus grande perfection, & y prendre comme une nouvelle nature, & enfin aïant été ainsi purifié, il passe de ces sinus, dans le rameau splenique, pour être porté droit au foye, où aïant encore reçû une nouvelle perfection, il est enfin porté au cœur par le tronc de la véne-cave, qui le distribuë par l'aorte dans toutes les parties du corps, comme il sera expliqué en parlant du cœur. Voila quel est le veritable usage de la ratte, qui fait assez connoître l'erreur des Anciens, & la necessité de ce viscere, & que l'on n'a pas raison de dire que la ratte est inutile, & que la retranchant du corps, on en vivroit plus commodément, comme plusieurs l'ont avancé, l'experience faisant connoître le contraire, ce qu'un chacun peut aussi experimenter en eratant des chiens ou d'autres animaux.

§. II.

Des affections & maladies de la ratte.

LA ratte étant une partie fort necessaire, il ne faut pas differer de remedier à ses indispositions, ainsi que nous les rapporterons les unes aprés les autres, commençant par l'abscez.

L'abscez de la ratte se peut faire du sang, souvent de la bile noire, rarement de la bile jaune & de la pituite. Les causes sont les chûtes, les coups sur le côté gauche, les mauvaises rencontres, un mouvement trop violent, l'obstruction de ce viscere, & autres accidens semblables.

Pour guerir cet abscez, il faut faire des lavemens avec decoction d'agrimoine, aristoloche ronde, scabieuse, de chacun une poignée, & une once de semence de thlaspi, qui est une plante qui croît dans les Provinces voisines de la Mediterranée: on fera boüillir le tout dans deux pintes & chopine d'eau, reduites à moitié, mettre dans chaque lavement deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel mercurial, ou un quarteron de miel commun avec une once de sel commun, & trois jours aprés avoir continué ces lavemens, & avoir été purgé avec du sené jusqu'à quatre drag-

mes ſuivant l'âge & les forces, & deux gros de fleurs de petite centaurée, infuſez à froid dans un verre d'eau du ſoir au matin. On ajoûtera dans la decoction des lavemens une poignée de pied de lion, & une poignée de guimauve, & on mettra dans chaque lavement deux onces d'huile de mille pertuis : & on prendra le matin à jeun, juſqu'à deux gouttes d'huile de cumin dans un verre d'eau de fougere.

On fera la ptiſanne avec ſcolopendre, hedera terreſtris, racines de chicorée ſauvage, peigne de Venus, & chien-dent, de chacun une poignée, avec deux pommes de renettes & regliſſe, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau, que l'on fera reduire à deux, pour en boire ſouvent.

Si la ratte fait beaucoup de douleur, on appliquera ſur le côté gauche, une emplâtre fait avec de la poix de bourgogne, qu'on rendra maniable devant le feu, du ſel bien menu, & bon miel, parties égales; on petrira ces trois choſes enſemble, & on les étendra ſur des emplâtres de toile neuve qui n'ait point été blanchie, laiſſer l'emplâtre qu'on aura appliqué, tant qu'il tombe de lui-même.



§. III.

De l'obstruction & inflammation de la ratte.

L'Obstruction de la ratte est une maladie qui en embarasse les pores & les conduits, causée par les alimens grossiers & pesans, comme sont les navets, les choux, legumes, laitages & pain mal cuit.

Les signes de cette maladie sont la tension & dureté du côté gauche dans l'hypochondre, c'est-à-dire sous les côtes, & une douleur pesante avec difficulté de respirer, dont on s'apperçoit particulierement quand on se presse de marcher, l'appetit augmente quelquefois, & quelquefois diminuë, la toux tourmente par intervale, on a le visage morne, abatu & pensif; on a mauvaise couleur, & des songes turbulens, les pieds s'enflent de même que les entrailles & la poitrine aprés le repas; on sent une lassitude aux jambes, sans que le travail ait precedé.

Si elle se porte dans l'estomach, quoi qu'elle soit de sa nature rare & molle, il s'y fait neanmoins une dureté, par une matiere étrangere, crasse & terrestre.

Si on ne remedie promptement à cette obstruction, il en arrive plusieurs maux, le sang en est alteré, le foye affoibli, il en

vient la fievre quarte, la fievre hectique, l'hydropisie, & enfin la mort.

Parce que, dit Hippocrate, si ceux qui ont la ratte enflée & endurcie depuis long-tems, & pleine d'humeur melancolique, la dissenterie leur survient; & aprés avoir été long-tems malade de cette dissenterie, la lienterie ou l'hydropisie s'en ensuit, & on meurt; mais si le mal n'est pas inveteré, la dissenterie survenant, c'est bon signe, ce qui fait connoître qu'il faut promptement remedier à cette maladie, & considerer les urines, lesquelles plus elles sont claires, plus elles sont mauvaises, comme je le vois tous les jours par experience.

La saignée du bras & du pied est fort necessaire pour la cure de cette maladie.

On donnera souvent des lavemens avec decoction de melisse, des racines de refforts, écorce de fresne, de tamarisc, fraizier, violier, joubarbe, bouroche & feüilles de berle, mettant en chaque lavement jusqu'à quatre onces de miel commun, & deux gros de crystal mineral.

On fera ptisanne avec quatre onces de racines d'aristoloche ronde, deux onces d'écorce de capres, adiantum noir, polipode de chesne, politrich & ceterach, de chacun une poignée, un citron coupé par

morceaux, & deux pommes de renettes: on mettra d'abord boüillir la racine d'aristoloche, l'écorce de capres, & la racine de polipode de chesne, dans trois pintes d'eau pendant un quart d'heure ; ensuite on ajoûtera le surplus avec de la reglisse, que l'on fera encore boüillir un quart d'heure, pour en faire son boire ordinaire, & en boire un grand verre le soir en se couchant, & le matin à jeun, quand on aura été purgé, on mettra dans le verre de cette ptisanne, que l'on prendra le lendemain matin à jeun, jusqu'à trois gros d'eau de canelle.

On purgera en composant une medecine en cette maniere : prenez fleurs de sureau, de genest, & de soucy, de chacun une pincée, que l'on fera infuser dans un verre d'eau commune, du soir au matin; vous le passerez, & mettrez dans la coulure jusqu'à un gros de sené en poudre, & dix grains de resine de scammonée, pour prendre à jeun, & trois heures aprés prendre un boüillon fait avec de la bouroche & de l'houblon.

Fumanel a laissé la composition d'une eau singuliere pour toutes les affections de la ratte, même pour les palpitations de cœur, & maladies des femmes provenantes de causes froides, il faut prendre des

fleurs de rômarin, fleurs & racines de buglose, & coins, de chacun quatre onces; avec demi-dragme de saffran, piler le tout ensemble, & le faire tremper en deux livres de vin blanc, qui est environ la pinte de Paris, dans un vaisseau de verre qu'on mettra sous le fumier, pour distiller & user de cette eau distillée une once au soir, & au matin à jeun.

On fera des fomentations sur la region de la ratte, avec du vinaigre, dans lequel on aura fait boüillir des feüilles de ciguë, racine de colevrée & fleurs de sureau.

Aprés quoi, on fera infuser dans trois demi-septiers de vin blanc pendant deux jours dans un pot de terre bien couvert, six dragmes de séné mondé, quatre dragmes de thim, & deux dragmes d'epithim, ensuite le passer & en faire trois prises pour en prendre pendant trois jours le matin à jeun, & trois heures aprés un boüillon.

Pour toutes obstructions & endurcissement de ratte, on fera un baume en cette maniere: prenez une livre de therebentine clarifiée, la laver avec du vin blanc, jetter le vin aprés, & la mettre sur le feu, avec trois livres d'huile d'olive, huit onces de cire blanche, quatre onces de storax, comme l'appellent les Auteurs Latins, une once de myrrhe fine, dans un pot de terre

neuf

neuf, en remuant toûjours ; ôtez-le du feu quand il commencera à boüillir, & mettez en même tems, une demi-livre d'huile de laurier, une once d'huile d'aſpic, deux onces d'huile de genevre, deux onces d'huile de ſpica nardi, une once d'huile de petreole, une once d'huile de millepertuis, une once d'encens, & remettez le pot ſur le feu ; & quand il aura boüilli demi-quart d'heure en remuant toûjours, vous l'ôterez hors du feu, & y mettrez en même tems deux onces d'eau de vie, & vous le mettrez auſſi-tôt dans un autre pot neuf de même grandeur, y ajoûtant en même tems, une demi-livre de bois de ſandal rouge en poudre bien fine, qui appaiſera la fureur de l'eau de vie, ſi bien que pour bien faire ce baume, il faut qu'une perſonne, à meſure qu'une autre verſe d'un pot en l'autre, y mettre le ſandal, en remuant toûjours, & continuer à le remuer étant hors du feu, juſqu'à ce qu'il ſoit à demi froid, qui eſt environ une demie heure ; les pots ſeront de quatre pintes chacun : il faut remarquer que plus le baume eſt vieux, plus il fait de bien, & plus il vaut.

Ce baume eſt d'une nature chaude & penetrante, par conſequent aperitive, & propre à faire évacuer & conſumer les mau-

vaiſes humeurs, les enflures, amollir les duretez, & en frottant chaudement les parties malades.

L'inflammation de la ratte eſt une tumeur contre nature, qui y eſt excitée par des humeurs étrangeres, avec un ſang imparfait & alteré de ſon état naturel.

Les cauſes ſont le boire & le manger qui engendrent un ſuc épais & melancolique, la chair lâche & rare de la ratte, qui ne reçoit pas ſeulement en grande quantité l'humeur propre, mais auſſi les autres humeurs.

Les ſignes ſont la chaleur & la douleur du côté gauche, douleur en la partie gauche de la tête; on ſaigne quelquefois de la narrine gauche, ce qui eſt bon quand il arrive un jour critique, ſinon c'eſt mauvais ſigne.

Pour guerir cette inflammation, on commencera par la ſaignée du bras gauche, & on donnera beaucoup de lavemens avec decoction de guimauve, de pourpier, de racine de nenuphar, d'endive, bouroche & d'échium, mettant en chaque lavement quatre onces de miel roſat, & deux gros de criſtal mineral : on moderera la doze ſuivant l'âge & les forces.

Roger a laiſſé une compoſition d'une huile roſat, dont on fait une forme d'em-

plâtre pour appliquer sur les inflammations de la ratte, du foye & de toutes autres parties; elle adoucit par une ou deux applications, la douleur, reprime les fumositez & acrimonie de la matiere, fait desenfler, & ôte la rougeur du lieu. Cette huile se fait en cette maniere : emplissez une bouteille de fleurs de roses vertes, & d'huile d'olives, mettez deux livres d'huile sur une livre de roses, bouchez bien le vaisseau, & l'exposez au Soleil l'espace de quarante jours, remuez-le tous les jours une fois ; aprés ledit têms de quarante jours, passez ce qui est dans le vaisseau par un linge blanc, & jettez l'huile sur de l'eau froide, remuëz-la avec un bâton de coudre dont on aura ôté l'écorce, & la jettez une seconde fois sur une autre eau froide, remuez-la, & faites cela dix fois, car par ces frequentes lotions, elle acquiert plus de fraîcheur, & moins de secheresse, c'est pourquoi elle rafraîchit & humecte davantage ; aprés quoi vous la mettrez dans une phiole de verre, & vous l'exposerez au Soleil jusqu'à ce que l'humidité qui entre és pores soit consumée : s'il n'y a pas de chaleur de Soleil suffisante, il la faut mettre dans un vaisseau plein d'eau que l'on fera boüillir, par deux ou trois jours, jusqu'à la troisiéme partie de

l'huile : pour s'en servir, il faut bien battre & triturer des jaunes d'œufs avec cette huile, pour en faire emplâtre qu'on appliquera sur la region de la ratte, du foye ou d'autres parties.

§. IV.

De la dureté & schirre de la ratte.

LA dureté de la ratte est une affection de cette partie, qui se fait quand les superfluitez sont retenuës, & incrassées par le vice & la debilité de ce viscere.

Les signes de la dureté de la ratte, sont la tumeur de l'hypocondre gauche au dessous des fausses côtes, la mauvaise couleur du corps tirante sur le noir, la dureté de la tumeur en la touchant avec la main, la difficulté de respirer en marchant & en courant, & l'hydropisie à la fin, ou du moins on a les pieds enflez.

Pour en guerir, on fera des lavemens avec decoction de feüilles d'hieble, de berle, absynthe & mercuriale, dans chacun desquels on mettra deux onces d'huile de lin, & deux onces de miel mercurial.

On purgera avec deux dragmes de sené, que l'on fera infuser dans une decoction de chamepitis pendant douze heures,

l'aïant passé, on y dissoudra depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes pour les plus forts, de créme de tartre, & trois heures aprés on prendra un boüillon.

On fera ptisanne avec une poignée de camedrys, autant de racine de polipode de chesne, chien-dent & scolopendre, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau, jusqu'à reduction de deux pintes, qui est le tiers de diminution, pour en boire souvent, & mettre dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, une once de syrop de capillaires de Montpelier, & continuer ainsi pendant huit jours.

Pour la dureté & mal de ratte, on pilera dans un mortier, une bonne poignée de verveine; aprés quoi, on y mêlera une pincée de farine d'orge & un blanc d'œuf, mêler bien le tout ensemble, le mettre sur un linge blanc, & l'appliquer un peu chaud sur la region de la ratte, & l'y laisser vingt-quatre heures, y aïant mis deux serviettes doubles par dessus, pour qu'il fasse son effet doucement; ce qui est bon aussi pour la pleuresie, en l'appliquant sur le côté malade.

On peut aussi se frotter la region de la ratte, de quelques gouttes d'huile de brique; ce qui amollit admirablement bien les duretez de la ratte causées de froid,

parce qu'elle humecte promptement, & échauffe doucement.

Le ſchirre eſt une tumeur dure, immobile & inſenſible, produite par une humeur melancolique naturelle, il ſemble par ces raiſons, que le ſchirre ſoit incurable ; mais pour peu qu'il y ait encore de ſentiment, cela marque qu'il y a quelque influence de la faculté, qui doit faire eſperer qu'il y a encore lieu de le guerir par les remedes ſpecifiques, comme il arrive au ſchirre phlegmoneux & eryſipilateux ; c'eſt-à-dire, quand l'humeur ſanguine ou bilieuſe, eſt mêlée avec la melancolique, comme on le connoîtra par les urines.

Ceux à qui la ratte endurcie, a degeneré en ſchirre, ſouffrent un ſentiment de peſanteur en la region de la ratte, avec difficulté de reſpirer, & de ſe tenir couché ſur le côté gauche, avec ſechereſſe de bouche, une couleur plombée de viſage, enflure des pieds, ſueur fœtide, puanteur d'haleine, corruption de gencives, aprés quoi arrivent ſouvent les ulceres malins des jambes.

Il ne faut pas ſaigner, mais purger ſouvent.

On fera des lavemens avec colevrée, parietaire, mercuriale, bouroche & bugloſe, de chacun une poignée, ſix plantes de

joubarbe, vingt feüilles de cabaret, & une poignée de racine de guimauve, faire le tout boüillir dans cinq pintes d'eau, qu'on fera diminuer d'un tiers : on mettra dans les lavemens que l'on prendra le matin, deux onces de miel de concombre ſauvage, & une once d'huile de camomille ; & dans ceux que l'on prendra le ſoir, on mettra trois onces de miel commun bien écumé, une once d'huile de lin, & deux gros de criſtal mineral pour chacun.

On purgera en donnant depuis quatre grains, juſqu'à douze pour les plus forts, de cryſtal de tartre emetique dans une once de ſyrop capillaire.

On fera ptiſanne avec agrimoine, creſſon des jardins, polipode de cheſne, langue de cerf & ceterach, de chacun une poignée, trois onces de la racine de gletteron ou bardanne, & une once de coſtus d'Arabie ; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire ſouvent, & mettre dans un verre que l'on prendra tous les matins à jeun, une demi-once de ſyrop d'acore du Levant.

On fera un cataplaſme avec racine de colevrée qu'on pilera, & qu'on fera cuire dans du vinaigre en conſiſtance de

boüillie, pour appliquer ſur la partie malade, & lorſqu'on trouvera la ratte ramollie, on la fera reſoudre par un remede rapporté par Galien, qui eſt de faire un bon parfum de vinaigre jetté ſur des briques rougies au feu, & recevoir la fumée ſur la partie malade.

Il n'y a pas de meilleur remede interne pour ramollir la dureté de la ratte & guerir le ſchirre, que le ſyrop qui ſuit. Prenez chamedris avec ſes fleurs, demie-livre, ſcolopendre trois onces, écorces de capres deux onces, acore veritable, jonc odorant, nard indique, ſemence de perſil & d'anis, de chacun ſix dragmes, & deux dragmes de canelle : faites premierement infuſer les racines, écorce & ſemences concaſſées, avec les herbes ſchoënante ou jonc odorant & nard indique inciſé, deux jours ſur les cendres chaudes, dans un pot de terre verniſſé, dans trois chopines d'eau & de vin blanc parties égales, & le bien couvrir, les faire boüillir le jour ſuivant deux ou trois boüillons ſur un feu clair dans le même pot, les exprimer enſuite, & mettre dans l'expreſſion, infuſer de nouveau pareille quantité de drogues preparées, comme il a été dit ci-deſſus, dans le même pot, pendant deux autres jours, le pot étant toûjours cou-

vert, lesquelles on fera cuire comme il est dit, le troisiéme jour, & on clarifiera la coulure avec du sucre ou du miel bien écumé, & on l'aromatisera avec de la canelle contuse, la couvrir aprés, & étant à demi refroidie, la couler, pour faire cuire le tout en consistance de syrop, & le garder pour le besoin; la dose est de deux ou trois cueillerées au plus, dans un verre de vin blanc, ou dans un verre de la susdite ptisanne, que l'on prendra le matin à jeun, & continuer pendant quinze jours.

§. V.

De la melancolie hypochondriaque & des autres affections de la ratte.

LA melancolie hypochondriaque est de trois sortes; la pituiteuse, la melancolique & l'atrabilaire.

La pituiteuse se fait quand le ventricule est froid, & imbecille, & qu'il engendre par une chaleur froide & debile, beaucoup de pituite, épaisse, cruë, & flatulente, laquelle étant portée dans les vénes du mesentere, elle y fait obstruction, mais elle s'échauffe lorsqu'on a le foye fort chaud; car un tel foye engendre beaucoup de bile, laquelle ne trouvant point de sortie, à cause de la pituite qui remplit les

petites vénes, elles se mêlent ensemble ; ce qui fait que la pituite s'échauffant, elle engendre plusieurs vents, lesquels étans retenus, les hypochrondres s'enflent, crient & murmurent, parce que la vapeur qui y est agitée, est fort épaisse, & semblable à l'eau; cette premiere espece est fort ordinaire en Allemagne, parce qu'on y vit avec grande intemperance.

La seconde sorte de melancolie hypochondriaque, qu'on appelle proprement melancolique, tire son origine d'une humeur melancolique terrestre, qui est le sediment & la lie du sang, laquelle étant amassée outre mesure, dans la ratte & dans les visceres qui en sont proches, la fait quelquefois enfler, & quelquefois elle est sans tumeur, s'échauffant contre nature, & se pourrissant, elle envoïe au cerveau une vapeur méchante & noire, qui trouble l'esprit & cause les symptomes melancoliques.

La troisiéme sorte est l'atrabilaire, que la bile purement noire engendre : or la bile noire s'engendre, ou de l'humeur melancolique fort aduste & brûlée, ou de la bile jaune enflammée ; c'est pourquoi comme cette humeur est noire & maligne, il en arrive d'une petite portion, des symptomes cruels.

Les ſignes communs aux trois eſpeces de la melancolie hypochondriaque, ſont beaucoup de crachats & humide, le ſoulagement qu'on trouve d'aller à la ſelle, du vomiſſement, des rots, & des vents qui ſortent par le bas, la crainte, la triſteſſe, le ſoubçon, defaillance de cœur, palpitation, ſtupidité & obſcurité des ſens, & de l'eſprit, diſpoſition à s'arrêter à pluſieurs penſées fixes, imagination alienée, ſommeil troublé & embarraſſé, un jugement renverſé & perverti.

Tous ces ſymptomes ſont legers dans la melancolie hypochondriaque, qui vient de la pituite, ils ſont plus violens en celle qui vient de la melancolie; c'eſt-à-dire, de l'humeur melancolique, & ſont tres-cruels & fâcheux dans l'atrabilaire, dans laquelle ſouvent les entrailles ſont émuës d'une grande chaleur, le poulx eſt fort, il y a grande palpitation de cœur, ou oppreſſion, defaillance, le viſage rouge & brûlant, les yeux tenebreux & obſcurs comme de cataracte, accablement de triſteſſe, l'eſprit reduit dans un chagrin mortel par le deſeſpoir de la vie; ſi bien que quand cette melancolie atrabilaire penetre le cerveau, elle engendre la fureur & la fievre hectique, qui ſe termine enfin en maraſme.

Pour guerir la melancolie hypochon-

driaque, il faut aller à la cause : si elle est causée de pituite, comme on le connoîtra par les urines plus particulierement, on fera des lavemens avec decoction de joubarbe, mercuriale, daphnoïdes ou laureole, fraizier & fenoüil, & on mettra dans chaque lavement un quarteron de miel commun, & une once d'huile de camomille ; ce qu'on moderera selon l'âge & les forces.

On purgera avec dix grains de poulpe ou chair de coloquinte, avec demi-gros de canelle en poudre, que l'on prendra dans du pain à chanter ; on diminuëra, ou l'on augmentera la dose jusqu'à vingt grains pour les plus robustes.

Si cette melancolie hypochondriaque, est causée par la domination de cette humeur, c'est-à-dire la melancolique, on fera une ptisanne, avec capillaires, houblon, pommes de renette, & polipode de chesne, & on fera des lavemens avec decoction d'anis, d'Aristoloche, melisse epithim, fumeterre bouroche & buglose, pour en prendre souvent avec trois onces de miel mercurial, ou deux onces de miel de concombre sauvage.

On purgera par une infusion jusqu'à quatre gros, de sené dans un verre de la susdite ptisanne, avec demi scrupule de

canelle ſubtilement pulveriſée que l'on mettra dans l'infuſion aprés qu'elle aura été paſſée, pour la prendre le matin à jeun, & deux heures & demie aprés, prendre un boüillon.

Si la melancolie hypochondriaque eſt atrabilaire, on fera ptiſanne avec deux pommes de renettes coupées par morceaux, une once de racine de ſalſepareille, quatre onces de racine de polipode de cheſne, une once d'epithim, & quatre gros de regliſſe, que l'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers pour le boire ordinaire, mettant tous les matins pendant quinze jours, juſqu'à une demie dragme de ſel de houblon, qu'on deſſoudra dans un verre de cette ptiſanne pour le prendre à jeun.

On fera des lavemens avec feüilles de ſureau, d'hyeble, abſynthe, agrimoine, romarin, bouroche & fumeterre, de chacun une poignée que l'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau reduites au tiers, pour en prendre ſouvent avec deux onces de miel mercurial & trois onces de miel commun pour chaque lavement, aïant égard neanmoins à l'âge, aux forces & à l'état des perſonnes.

On purgera avec quinze grains de diagrede, un peu de canelle & de ſucre fin,

quinze grains de castor, le tout en poudre qu'on fera infuser du soir au matin, dans une decoction de racine de souchet & de reglisse, mesler bien le tout le matin pour le prendre à jeun, & trois heures aprés un boüillon, on diminuera la dose, on on l'augmentera jusqu'à vingt grains de diagrede pour les plus forts, deux jours aprés cette purgation, on en donnera une autre avec demi-scrupule de resine de scammonée, & un scrupule d'extrait de rhubarbe, que l'on prendra dans une once de syrop de fumeterre, on aura soin de purger souvent, même avec du sené jusqu'à quatre gros infusé, dans un verre d'eau de chicorée sauvage du soir au matin à froid, & deux heures aprés prendre un boüillon aromatisé de quelques goutes de suc d'orange.

Quinze jours aprés qu'on aura commencé à prendre la ptisanne, & les purgations cy-dessus declarées, on mettra dans trois pintes de ladite ptisanne; trois dragmes de sel polycreste pour en boire tant qu'elle durera, un verre à jeun, un verre deux heures avant dîner, & un verre en se couchant deux heures aprés le souper.

Quand on aura été purgé dans toutes sortes de melancolie hypocondriaque, on prendra dans un œuf frais, un dragme de

ſafran de Mars aperitif, le matin à jeun & rien autre de deux heures aprés.

La poudre de vipere juſqu'à trente grains pour les plus forts, & aux autres à proportion, priſe dans un peu de vin blanc le matin, eſt fort propre pour guerir cette maladie quand les remedes generaux ont precedé.

L'eau diſtillée des racines du barbebouc, y eſt fort utile, en prenant un verre tous les matins, de même que ſept ou huit goutes d'huile de cloux de girofles à jeun, dans un boüillon.

On ne mangera aucune viande qui engendre un ſuc melancolique comme bœuf, chevre, lievre, & autres, comme j'ai rapporté cy-deſſus en parlant de la cure du cancer, auquel on aura recours pour le regime de vivre.

Il y a une douleur de ratte qui eſt produite par des vents, & flatuoſitez qui étendent cette partie, & cauſent une douleur qui eſt ſouvent plus fixe, que celle qui fait la colique; car la colique eſt plus étenduë dans tout le ventre inferieur, & la douleur de ratte eſt plus bornée & plus arreſtée.

Pour ôter cette douleur, il faut faire des lavemens avec decoction de fenoüil, anis, camomille, abſynthe, parietaire & mercuriale, mettant dans chaque lavement

deux onces de miel mercurial, & une once d'huile de camomille.

On purgera avec une decoction de feüilles de melisse & de sauge, & semence d'anis, dans un verre de laquelle on fera infuser douze heures, jusqu'à quatre gros de sené.

On fera ptisanne avec racine de fenoüil, bois de genevre, racine de persil, un peu de racine de flambe, & d'Angelique, semence d'anis & reglisse.

Aprés quoi si la ratte paroît endurcie par ces flatuositez, on fera selon Galien, un cataplasme avec de la petite centaurée verte pilée, pour appliquer sur la region de la ratte, on en fera aussi un apozeme des fleurs vertes ou seches, pour prendre le matin à jeun, & le lendemain on prendra à jeun un verre d'eau distillée de persil, dans lequel on mettra quinze grains de castor.

Aïant parlé de la ratte, des maladies dont elle est affligée, & des remedes pour les guerir, il ne sera pas hors de propos de rapporter ici les raisons pour lesquelles plusieurs veulent qu'elle soit la cause du ris, & comme elle le peut causer.

La ratte ne cause pas les ris par elle-même; mais par accident, entant que le sang est rendu par son ministere plus clair, plus

plus pur & plus chaud, & rend l'homme par ce moïen, plus propre à agir dans les affaires, plus hardy & entreprenant, plus magnanime & plus joyeux ; elle cause le chatoüillement dans les esprits, d'où s'éleve le mouvement de rire, excitant les affections de l'ame, ce qui fait dire.

Cor sapit, & pulmo loquitur, fel commovet iras,
Splen ridere facit, cogit amare jecur.

Les Anciens mettoient la cause du ris dans le foye, qu'ils disoient en être le sujet ; mais cette opinion n'a pas été receuë de plusieurs Philosophes & Medecins. Cardan dit qu'il faut tirer la cause du ris du domicile de l'ame même, Scaliger est du même sentiment ; mais entrant dans leurs pensées, ils ne sont pas contraires à la proposition qui est que la ratte ne cause les ris que par accident.

On demande si la ratte peut être ôtée pour ne pas nuire aux coureurs ; il y a plusieurs Anciens qui ont crû, qu'un homme auquel on a coupé & arraché la ratte, étoit bien plus propre à la course, comme Arethée & Hali-Abbas semblent approuver : il est vrai que la ratte empêche quelquefois de courir, mais il faut demeurer d'accord, qu'on ne la peut pas ôter sans danger de la vie, à cause de la connexion des

vaiſſeaux des parties ; & à cauſe de l'uſage & de la neceſſité de ce viſcere, comme il a été cy-deſſus expliqué.

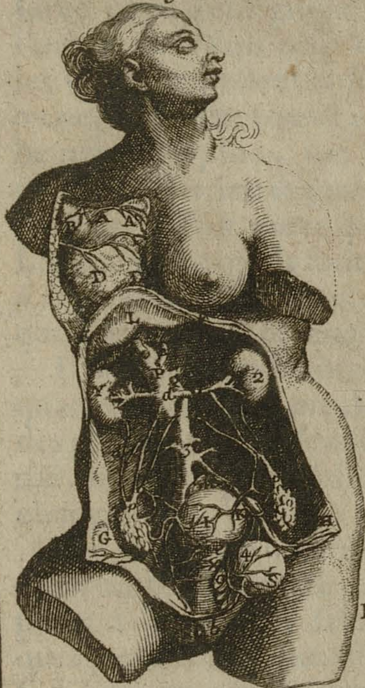
§. VI.

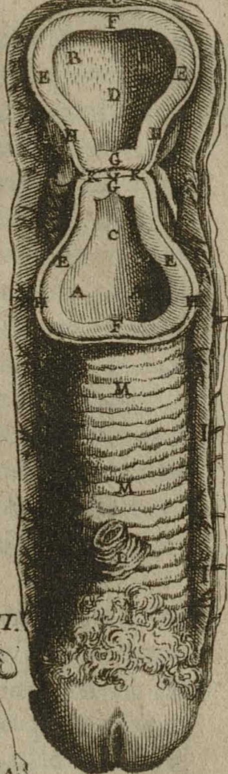
Des Reins.

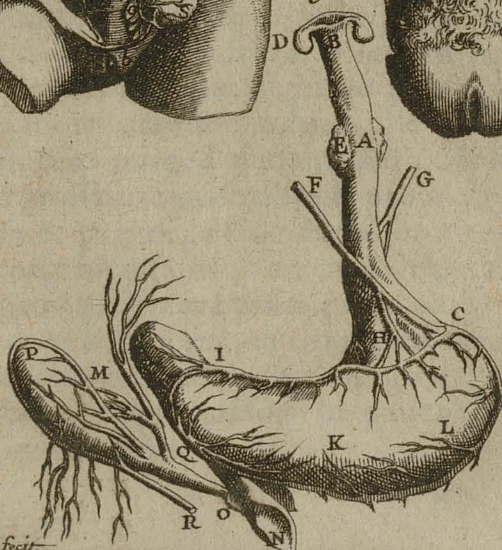
E'Tant certain qu'aprés que le ſang a circulé dans le corps, & que venant à paſſer tout boüillant par les reins, dit Villis, tout ce qui eſt de ſereux eſt facilement ſeparé du reſte de ſa maſſe par le filtre des reins ou plûtoſt y eſt comme precipité par leur levain, & deſcend dans les ureteres & dans la veſſie, d'où il eſt enſuite pouſſé au dehors comme il eſt amplement expliqué dans mon miroir des urines. Ce qui fait connoître qu'il y a trois ſortes d'organes deſtinez pour purger le ſang de la ſeroſité ſuperfluë que l'on appelle urine, qui ſont les reins qui ſéparent cette ſeroſité, les ureteres qui la portent aprés qu'elle eſt ſeparée, & la veſſie qui la reçoit, & la contient pendant quelque temps comme un reſervoir pour la chaſſer enſuite dehors quand elle l'incommode.

Les reins ſont faits de chair ſolide & denſe, d'une conſiſtance bien plus dure que le foye & que la ratte, & ſi particuliere qu'il ni en a point de ſemblable dans tout

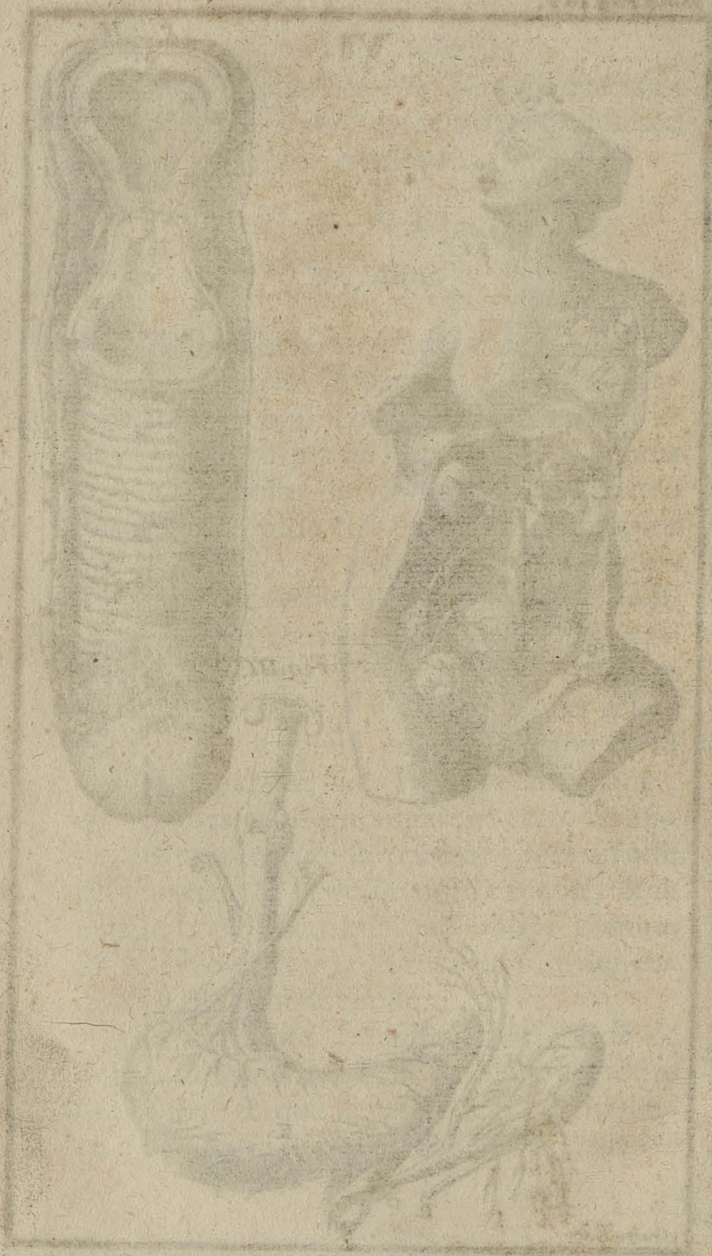
VI.







Crespy fecit



le corps, ce mot de rein vient du verbe Grec rheo qui ſignifie couler, parceque l'urine coule ſans ceſſe dans leur baſſinet, les Grecs appellent auſſi le rein nephros, ou nephroi renes quaſi mingentes, du verbe neipho, pluo, qui ſignifie pleuvoir, parce que l'urine dégoutte des reins par les ureteres, d'où vient que Varron, ſelon Lactance, dit qu'ils ſont appellez *renes quaſi rivi humoris obcæni ex eis oriantur*; parce que l'urine fluë & coule par les reins.

Il n'y a que les hommes & les animaux à quatre pieds, qui en aïent, ceux qui ont des plumes & des eſcailles excepté la tortuë, n'en ont point ſelon Ariſtote & Archange.

Les reins ſont ordinairement deux, afin que l'un étant affecté, l'autre puiſſe ſuppléer à ſon défaut ſelon le ſentiment de quelques uns, ou plutoſt parce que la ſeroſité étant en grande quantité, elle n'auroit pas pû être purgée par un ſeul, ils ſont d'une groſſeur convenable & propre à ſeparer, & purger le ſang de la ſeroſité, & aux corps bien ſains, l'un ne doit pas être plus gros que l'autre, afin que le corps demeure en équilibre: on trouve neanmoins le plus ſouvent, le droit plus gros que le gauche, & quelquefois le gauche plus gros que le droit.

Ils ont la figure d'un croiſſant, ou à peu prés comme une feüille d'aſarum ou cabaret; car par la partie qu'ils regardent la véne-cave, ils ſont enfoncez, & par celle qu'ils regardent les côtes & les iles, ils ſont gibbeux, c'eſt-à-dire convexes, & longuets, leur couleur eſt rougeaſtre c'eſt à dire d'un rouge obſcur, & ſe changent facilement en maladie.

Leur longueur eſt ordinairement de quatre ou cinq travers de doigts, large de trois, & épais de deux ou environ, ils ſont couchez ſur les muſcles des lombes appellez pſoas, au deſſous de la derniere côte, aux côtez de l'aorte & de la véne-cave, & ſont cachez dans la duplicature, ou pour mieux dire entre les deux tuniques du peritoine, ce qui cauſe qu'on ne les peut voir, qu'on n'ait dechiré auparavant cette membrane.

Leur ſituation eſt dans la region lombaire, l'un à droit un peu au deſſus du foye, & l'autre à gauche ſous la ratte, ils ne ſont pas oppoſez diametralement, mais le droit eſt ordinairement plus bas, & le gauche plus haut aux hommes, à cauſe du foye, comme dit Ariſtote, qui occupe plus d'eſpace & deſcend plus bas que la ratte, mais aux brutes le droit eſt plus haut, ils ſont ainſi diſpoſez aux hommes, afin que la ſeroſité ne demeure pas ſuſpenduë entre les

deux, parce que s'ils étoient vis-à-vis l'un de l'autre, ils ſuſpendroient non ſeulement la ſeroſité que les arteres emulgentes leur portent, mais ils l'empêcheroient auſſi de couler, celuy qui eſt le plus haut n'excede pas l'autre en hauteur, de la moitié de ſon corps, & ſont éloignez l'un de l'autre d'environ quatre travers de doigts. Martin Holtzapffel rapporte qu'il a vû les deux reins attachez au foye.

Quoiqu'il n'y ait en chaque perſonne que deux reins pour l'ordinaire, on en a trouvé neanmoins des nombres differens : Gemme dit, qu'il en a une fois vû de quatre ſortes dans un même ſujet. Et Botale rapporte en avoir veu quatre joints enſemble en une ſeule maſſe : Fernel dit en avoir vû un d'une grandeur extraordinaire. M. Dionis dit qu'il a diſſequé un homme, dans lequel il n'en a trouvé qu'un, mais qu'il étoit plus gros qu'à l'ordinaire, & placé dans le milieu du bas ventre. Veſale avoit auparavant lui obſervé, qu'il n'en avoit trouvé qu'un dans des corps, dont le ventre étoit grandement élevé & fort gros. Euſtach, en a vû une fois, un attaché au milieu de l'épine. Archange rapporte en avoir vû un grand de travers ſur la véne-cave & l'aorte : & du Laurent remarque qu'il en a vû quelquefois un, d'autre fois trois &

quatre, mais il n'y en a ordinairement que deux, selon Galien, & sont semblables aux testicules, dit Aretæus ; ainsi ceux qui ont les testicules grands, ont pareillement les reins grands & chauds ; la pluspart sont enclins à l'acte de Venus, & sont affligez du calcul.

Les sentimens sont partagez touchant la substance des reins : Hippocrate dit qu'elle est glanduleuse ; Galien, Aretée, Colombe, & plusieurs autres, la rapportent & la mettent au rang des visceres & parenchimes ; Riolan est de cette opinion, & avec raison, car leur substance est particuliere, dure, dense, solide, charnuë, rouge, & assez semblable à la substance du cœur, sinon qu'il n'y a pas de fibres en la substance des reins, comme en celle du cœur : selon du Laurent & Archange, leur substance leur est particuliere & propre ; elle est dure, dente & massive, pour separer plus puissamment les serositez d'avec le sang, & empêcher que par une trop grande mollesse, elle ne les laisse couler trop vîtement.

Ils sont chauds & humides, & ont connexion avec les lombes, le diaphragme, & le colon par le moïen du peritoine, avec le cerveau, le cœur & le foye par le moïen des nerfs, des arteres & des vénes emul-

gentes, & à la vessie par les ureteres, le rein droit est attaché au coëcum, & quelquefois au foye, & le gauche au colon, & quelquefois à la ratte.

Leur action étant de separer l'humeur sereuse & aqueuse, leur usage est de faire que les parties soient nourries d'un sang loüable & pur, & le corps garenti par leur moïen, des indispositions qui arrivent par la retention des serositez.

Les parties qui composent les reins, sont externes ou internes.

Les externes, sont les tuniques, les vaisseaux & les glandes.

Les tuniques ou membranes sont deux, l'une externe, & l'autre interne.

L'externe envelope le rein de tous côtez, & est recouverte de beaucoup de graisse; elle vient du peritoine & sert pour attacher fortement les reins aux muscles internes des lombes. Sur cette membrane, dans la graisse qui est dans la partie superieure vers la véne-cave, est attachée une glande de chaque côté, qui sert, selon Riolan, pour appuïer la division du nerf costal qui se distribuë au mesentere; on les appelle glandes renales.

Les Modernes appellent ces glandes renales, capsules atrabilaires, & quelques-uns les nomment reins succenturiaux, aïant

ordinairement la figure des reins, & sont situez auprés d'eux : on les trouve quelquefois au dessus du rein, & quelquefois entre le rein & la grosse artere, de la grosseur d'environ une noix applatie : on les trouve quelquefois ronds, & quelquefois ovales, d'autres fois quarrez ou triangulaires : ils n'ont pas aussi toûjours la même couleur, ils sont quelquefois rouges, & quelquefois comme la graisse qui les envelope.

L'usage de ces capsules ou glandes, est de separer l'humeur feculente & noire du sang que les arteres leur portent, pour ensuite cette humeur être versée par une petite véne dans l'emulgente, où elle est mêlée avec le sang, auquel elle sert de ferment ; & on voit une valvule dans la cavité de ces glandes, qui s'ouvre du côté de l'émulgente, disposée d'une maniere que cette humeur peut bien entrer dans l'émulgente, mais qui empêche que le sang ne remonte de l'émulgente dans ces glandes.

La membrane interne & propre des reins, est fort deliée & sans graisse ; elle couvre immediatement la chair du rein, elle prend son origine de la tunique commune des vaisseaux qui entrent dans les reins : elle les serre fortement, afin que leur

chair, qui d'ailleurs est ferme & dense, soit plus ferme & plus resserrée, de crainte que n'étant relâchée, l'humeur sereuse n'y coulât de tous côtez, & que les reins qui sont envelopez de cette membrane, & contenus dans leur lieu, n'en soient separez par les parties qui les environnent. Il y a des Modernes qui pretendent que cette membrane est une continuité de la tunique des vaisseaux qui y entrent, & qui en se dilatant les tapissent interieurement, & se reflechissant en dehors, les environnent par tout.

Les vaisseaux sont de deux sortes ; les uns sortent, & les autres entrent.

Ceux qui entrent sont aussi de deux sortes, les arteres & les nerfs.

Il y a deux arteres des reins, une de chaque côté qui entre dans chaque rein, elle est grosse & naît de l'aorte ; elle est grosse non seulement pour porter l'esprit vital au rein, dit Galien, car une moindre pouvoit suffire pour cela, mais aussi pour purger le sang arterieux, & vuider les serositez des arteres, ou plûtôt pour porter confusément le sang & la serosité dans une infinité de petites glandes qui composent la substance du rein, parce qu'on a observé que cette artere auparavant d'entrer dans le rein, se divise en trois ou quatre

branches, lesquelles aprés avoir penetré sa substance par sa partie cave, vont se rendre à ces petites glandes, comme il a été dit.

Les reins reçoivent chacun deux nerfs, dont il y en a un qui vient du rameau stomachique, & se perd dans leur membrane propre; c'est par ce moïen que se fait l'admirable communication d'entre le ventricule & les reins, comme experimentent ceux qui ont le calcul; & c'est par la raison de cette communication, qu'il se fait aussi une telle subversion d'estomach en la nephretique, que les malades ne peuvent souffrir aucunes viandes & les rejettent aussi-tôt qu'ils les ont prises. L'autre nerf vient des environs du mesentere, & entrant par la partie cave du rein, va se perdre dans sa substance.

Les vaisseaux qui sortent des reins, sont de deux sortes, les vénes & les ureteres.

Les vénes qui sortent des reins sont deux, l'émulgente & l'adipeuse; l'émulgente se trouve quelquefois double, & quelquefois triple, & Salomon Albert rapporte dans son Anatomie, avoir trouvé dans un cadavre, trois émulgentes; elle s'insere en la partie cave du rein.

Cette véne est appellée émulgente, parce que les Anciens supposoient que les

reins attiroient par cette véne, l'humeur ſereuſe des vénes ; mais quoiqu'elle garde toûjours ſon nom, ſon uſage eſt neanmoins bien different, parce que nous ſommes perſuadez par les nouvelles découvertes, & par la circulation du ſang, que les rameaux de la véne émulgente, reprennent le ſang qui a été porté aux petites glandes des reins par les arteres, & qui n'a pû paſſer par les orifices des canaux qui ſont fort petits, pour le reporter dans la vénecave.

La véne adipeuſe vient de la membrane graiſſeuſe du rein ſans y entrer, mais elle ſe perd dans les tuniques qui l'environnent & l'enveloppent : on l'appelle adipeuſe, parce qu'elle eſt remplie de graiſſe qui eſt faite, comme il a été ci-devant obſervé, de la partie onctueuſe & huileuſe du ſang, épaiſſie par une chaleur remiſe & moderée : cette graiſſe ſert pour conſerver la chaleur naturelle, le rein droit étant plus chaud, en eſt moins garni que le gauche, ce qui fait connoître qu'elle s'engendre par cette chaleur remiſe & foible, comme eſt celle du rein gauche, qui eſt ſitué ſous la ratte, par la frigidité de laquelle, le ſang eſt comme gelé ; au contraire du droit qui eſt ſous le foye, & par conſequent plus chaud, comme il a été dit.

Il faut encore obſerver que les arteres vont à toute la circonference de la partie interieure du rein, & qu'elles retournent aux petits corps ou caruncules mamillaires, qui ſont au nombre de neuf ou dix ; ainſi appellez, parce qu'ils reſſemblent à un mammelon, par le travers deſquels paſſent les ſeroſitez, pour entrer dans les ureteres qui y aboutiſſent, ou plûtôt par où tombe l'urine dans le baſſinet, qui eſt une cavité faite de l'extremité de l'uretere, qui ſe dilate dans la partie cave du rein, lequel forme en s'étreciſſant la figure d'un antonnoir, dont la partie la plus étroite ſort du rein, & fait le commencement de l'uretere, dont l'uſage eſt de recevoir l'urine qui diſtille de ces mammelons.

L'uſage des reins, ſuivant tout ce qui a été ci-devant obſervé, eſt de ſeparer l'urine du ſang, ce qui ſe fait en cette maniere : Les glandes dont on a parlé, & dont preſque toute la ſubſtance des reins eſt compoſée, aïant reçû le ſang par les rameaux des arteres emulgentes qui s'y terminent, en ſeparent l'urine par la configuration de leurs pores, & la déchargent dans pluſieurs tuyaux, qui ſe reüniſſent, & forment de petites caruncules mammillaires, qui la diſtillent dans le baſſinet d'où elle coule enſuite par les ureteres dans la

veſſie, comme je l'ai expliqué dans le Miroir des Urines.

Enfin, le rein étant ouvert, on voit premierement la diverſité de ſa chair, enſuite les caruncules, & enfin la cavité faite de l'uretere dilaté : la chair qui environne tout ſon corps, eſt noirâtre & denſe ; au deſſous de cette chair, on en trouve une autre plus rouge faite des glandes qui s'uniſſent enſemble, pour compoſer le rein du fœtus, qui eſt la premiere & la vraïe chair du rein, autour de laquelle s'amaſſe & s'engendre à la ſuite des tems peu à peu, cette autre ſubſtance noirâtre, du ſang qui y affluë, lequel s'arrêtant là, & s'y condenſant par la chaleur, fait cette chair denſe & noire, laquelle en rempliſſant les fendaſſes qui ſont entre les glandes, rend aux hommes la ſuperficie du rein liſſe & polie, laquelle au fœtus paroiſſoit crevaſſée & inégale.

Les caruncules mammillaires ſont, dit Riolan, les extremitez des glandes qui font le rein, leſquelles d'une baſe large aboutiſſent en pointe, & finiſſent avec les extremitez des vénes & des arteres emulgentes ; c'eſt dans ces caruncules que ſe fait la ſeparation de l'urine d'avec le ſang, aprés laquelle ſeparation, elle coule à travers de leurs ſubſtances, & diſtille dans les

tuyaux de l'uretere, comme fait la lessive par la paille qui bouche le trou du cuvier.

La cavité commune qu'on void dans le rein, est environnée par tout de la membrane de l'uretere, selon Riolan, laquelle en se dilatant fait neuf ou dix tuyaux fistuleux, lesquels en se separant les uns des autres, font comme un pied d'oïson, & s'abouchent par leurs orifices, avec les caruncules mammillaires ; cette cavité est, dit-il, le veritable couloir & tamis de l'urine.

Les Anciens ont été fort partagez sur la maniere de la purgation & de la separation du sang d'avec la serosité, c'est-à-dire de l'urine.

Les uns ont pretendu qu'elle se faisoit par la vertu expultrice des vénes ; les autres disent que c'est par attraction ; d'autres, par le propre mouvement de la serosité ; & d'autres, comme Hippocrate, Diocles, Proxagoras & Galien, ont crû qu'elle se faisoit par une proprieté occulte & inconnuë des reins : & enfin d'autres, qu'elle se faisoit d'une autre maniere, comme du Laurent & Archange. Mais comme toutes ces differentes opinions ne pouvoient pas satisfaire l'esprit de ceux qui cherchent la verité, les Modernes se sont attachez à la

decouvrir ; & on doit être persuadé, aussi bien que Vvillis, que lorsque le sang boüillant vient à passer par les reins, comme je l'ai expliqué dans le Miroir des Urines, tout ce qui est de sereux, est facilement separé de sa masse, par le filtre des reins, ou plûtôt y est comme precipité par leur levain, & descend dans la vessie par les ureteres, comme j'en ai fait un Traité particulier, il seroit inutile de le repeter ici.

§. VII.

Des affections & maladies des reins.

LEs maladies des reins sont differentes, & viennent de differentes causes, & on est persuadé que les reins sont sujets à la pierre, à la gravelle, à l'inflammation, aux ulceres, aux abscez, à l'obstruction, & à causer la nephretique.

La maladie la plus commune, & la plus ordinaire aux reins, est l'inflammation ou chaleur, qui est causée par une effusion de sang ou de bile, qui rend ordinairement l'urine acre, laquelle si elle est claire avec fievre & delire, elle est mortelle.

Pour guerir la chaleur & inflammation des reins, il faut commencer par la saignée, & la temperer par une ptisanne faite avec

racine de nenuphar six onces, treffle acetеux une poignée, bois de vigne six onces, un gros citron coupé par morceaux, aussi bien que le bois de vigne, avec une poignée d'agrimoine, & de racine de guimauve, & quatre gros de reglisse; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau de riviere ou de pluïe, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire souvent entre les repas, & un grand verre à jeun, & le soir en s'allant coucher.

On fera lavemens avec pied de lion, ortie morte, argentine, joubarbe, violier, racine de nenuphar, pourpier, guimauve, parietaire & semence de lin, & on mettra dans chaque lavement, quatre onces de miel rosat & trois gros de crystal mineral: on en prendra même sans miel: si on a le ventre dur & sec, on mettra dans un lavement trois onces de miel mercurial, & une once d'huile de lin.

Si il y a grande inflammation, on l'appaisera avec un œuf frais battu avec huile rosat, & eau rose, parties égales, que l'on appliquera sur la region des reins. Ou on mêlera deux gros d'huile rosat avec trois gros d'huile de nenuphar, & feüilles de plantain, piler le tout ensemble, & l'appliquer sur la partie malade.

Quand l'inflammation sera diminuée, on

on purgera en prenant juſqu'à quatre gros de ſené, que l'on fera infuſer ſur des cendres chaudes du ſoir au matin, dans un verre de la ſuſdite ptiſanne, le paſſer & en prendre la coulure à jeun, & trois heures aprés un boüillon : comme toute inflammation de reins, engendre la pierre, nous continuërons ainſi qu'il ſuit.

La pierre des reins, qu'on appelle auſſi calcul, eſt une ſubſtance dure, engendrée par la chaleur du corps, d'une matiere groſſiere, épaiſſe & viſqueuſe ; ainſi la veritable matiere du calcul, eſt l'humeur épaiſſe engendrée de cruditez continuelles, & accumulées enſemble, qui tombe dans les reins, & y eſt portée avec le ſang ſereux, où étant comme de la lie ou limon, elle y eſt retenuë par ſon épaiſſeur, & étant échauffée par la chaleur du lieu, elle ſe ſeche, s'aſſemble, & s'endurcit comme du tuf, de même que les briques dans les fourneaux, & la matiere s'aglutinant toûjours & s'accumulant, il s'en forme une pierre qui croît & augmente, comme on void dans les étuves ſe former & croître des pierres, par la force de la chaleur, de la partie la plus groſſiere & la plus terreſtre de l'eau ; ainſi la cauſe efficiente eſt la chaleur, laquelle en reſſerrant une matiere épaiſſe & gluante, contracte & acquiert cette dure-

té. Or cette matiere épaisse & gluante, est engendrée par l'usage du lait, des fromages mols ou recemment faits, de la chair de porc, de bœuf, de bouc, d'oiseaux & poissons d'étang, & des autres choses grossieres qui se trouvent dans les marais, de même que l'usage des eaux troubles, bourbeuses, & croupies, du gros vin, noir, doux & trouble.

Les adolescens qui usent souvent de viandes salées & épicées, & qui vivent dans l'intemperance, & boivent par excez, y sont fort sujets; de même que ceux qui sont remplis d'humeurs cruës & indigestes. Elle s'engendre dans les reins des enfans, par une humeur crasse, gluante, & grossiere, dessechée & endurcie par la chaleur: & les vieillards y sont sujets par le defaut de chaleur pour cuire & consommer la viscosité des humeurs, qui se convertit en pierre.

Les signes de la pierre ou calcul, sont la demangeaison dans le meat de la partie honteuse, & à la motte ou penil, grande douleur de reins, comme d'un coin qu'on y auroit fiché, vomissement du ventricule, douleur des iles jusqu'au pubis, difficulté d'uriner; & si l'urine est subtile, c'est marque de la confirmation du calcul: dans le progrez, elle est trouble & épaisse, mê-

lée de beaucoup de ſable avec douleur au dos, & aux lombes ; & quand il ſe fait en urinant de petites bouteilles, c'eſt ſigne que le mal de reins durera long-tems, ſi on n'y apporte d'abord de bons remedes, parce que c'eſt marque que la viſcoſité eſt grande, comme il eſt rapporté dans le Miroir des Urines. On a auſſi des obſtructions & duretez du ventre, c'eſt pourquoi ceux qui vomiſſent ſouvent, & qui ont le ventre libre, ne ſont pas ordinairement ſujets au calcul, non plus que ceux qui rendent ſouvent quantité de petits graviers dans leurs urines, & les femmes n'y ſont pas ſi ſujettes que les hommes, tant parce qu'elles ont moins de chaleur, & qu'elles ont les conduits plus larges, que parce que leurs menſtruës les en delivrent. Il eſt difficile d'en guerir les vieillards, & la pierre de la veſſie, eſt plus difficile à guerir que celle des reins : on connoît qu'elle eſt dans la veſſie, quand on urine avec peine & douleur, qu'on a ſouvent erection de la verge, & que l'on ſe frote à tout moment la partie.

Il faut obſerver que la pierre ne vient pas ſeulement dans les reins & dans la veſſie, mais auſſi dans toutes les autres parties du corps ; & j'ai vû pluſieurs perſonnes de qualité qui en avoient juſqu'aux

doigts, mais il y a moins de danger, & ne font pas tant de douleur que les autres.

Pour guerir le calcul, on prendra beaucoup de lavemens, avec decoction de rave, de cresson, joubarbe, parietaire & mercuriale, avec trois onces de miel commun, & jusqu'à demi-once de crystal mineral pour chaque lavement.

On fera pour le boire ordinaire, une ptisanne avec deux onces de racine d'arêtebeuf, trois onces de racine d'aristoloche ronde, une demi-livre de fruit d'alquequenge, un citron coupé par tranches, & deux gros de reglisse, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers; & on mettra dans le verre que l'on prendra le matin à jeun, cinq ou six gouttes d'huile de vers de terre, ou un gros de poudre de cloportes, que l'on pourra même prendre dans du vin blanc, & ne rien prendre que deux heures aprés.

On ne mangera aucune chose salée, épicée, ni poivrée, point d'œufs durs, ni de moutarde, ail, oignon, fromage, nefles, marrons, châtaignes, ni coins, on évitera même le frequent usage des diuretiques, qui pourroient, en provoquant l'urine avec trop de violence, affoiblir les

reins, & y precipiter davantage les ſuperfluitez du corps.

On mangera des aſperges, concombres, panets, citroüilles, mélons, figues, pêches, noiſettes, amandes, raiſins ſecs & piſtaches : les herbes potageres ſeront laituës, chicorée, & houblon ; & on mettra dans l'aſſaiſonnement des viandes & dans le potage, des capres ; les viandes ſeront du veau, des poulets, & de l'agneau.

On purgera avec de la caſſe mondée ; ſçavoir, pour les enfans, depuis trois dragmes juſqu'à ſix ; & aux plus forts, juſqu'à une once & demie, que l'on prendra le matin à jeun, dans une decoction d'anis & de fenoüil, y ajoûtant deux ou trois grains de diagrede pour accelerer ſon operation, parce qu'elle eſt fort tardive à faire ſon effet.

Quand on aura été purgé, on fera des apozemes avec une poignée de brunette, & autant de pervanche, & une once de bois nefretique, qu'on fera boüillir une heure dans quatre pintes d'eau ; aprés quoi on verſera la decoction dans un pot de terre, l'aïant paſſée ſans l'exprimer, pour la laiſſer repoſer douze heures, & en prendre enſuite ſoir & matin, un verre durant la neceſſité, y mêlant pour chaque

verre, un demi-gros de cloporte en poudre.

La colique nephretique est causée par la pierre ou la gravelle, ou par un phlegme grossier : on la connoît par la douleur fixe, & arrêtée, en la region des reins, sans qu'il paroisse au dehors aucune tumeur : quand la pierre tombe des reins dans les ureteres, la douleur est pour lors fort sensible, & fort cruelle, particulierement s'il se rencontre des matieres recuites dans le bas ventre avec des vents. On la connoît aussi par le vomissement qui l'accompagne toûjours, & par la difficulté d'uriner : quand elle commence l'urine est claire comme de l'eau, en petite quantité ; quelquefois elle est entierement suprimée ; ensuite elle coule tout à coup en abondance, fort épaisse, avec beaucoup de sable : ce qui arrive plus souvent aux vieillards qu'aux autres, parce qu'ils sont plus sujets à la pierre ; & comme cette douleur est presque toûjours accompagnée d'inflammation, la saignée sera utile.

Aprés la saignée, on pourra se servir des remedes propres pour la pierre ; & on fera des lavemens avec decoction de racines de guimauves, joubarbe, parietaire, camomille ; semence de lin, violier, meli-

lot & mercuriale ; faire le tout boüillir dans quatre pintes d'eau reduites à moitié : on mettra dans chaque lavement, deux onces de miel violat, une once de therebentine, & deux onces d'huile d'amandes douces.

On fera la ptiſanne avec une poignée de racine de guimauve, feüilles de betoine, parietaire, & treffle aceteux, de chacun une poignée, & regliſſe; faire le tout boüillir dans deux pintes d'eau, que l'on fera reduire à trois chopines, pour le boire ordinaire.

On donnera quelque vomitif, ſoit juſqu'à un gros de feüilles de gratiole en ſubſtance dans un verre de ladite ptiſanne, ou une decoction de douze feüilles d'aſarum, ou enfin juſqu'à huit grains de cryſtal de tartre émetique, dans deux onces d'eau de parietaire.

Aprés ce vomitif, quand les grandes douleurs ſeront appaiſées, on purgera avec un gros de rhubarbe, & deux gros de ſené, que l'on fera infuſer ſur des cendres chaudes du ſoir au matin, pour prendre la coulure à jeun, aprés une forte expreſſion de la drogue, & deux heures aprés prendre un boüillon; faire l'infuſion dans un verre de ladite ptiſanne.

Enfin, pour appaiſer les douleurs, on

prendra ſept ou huit gouttes d'eſprit de therebentine, dans un demi-verre de vin blanc.

La difficulté d'uriner eſt differente, & a differens noms : ſi elle eſt entierement ſupprimée & arrêtée, on l'appelle iſchurie, qui ſe fait par l'obſtruction des vreteres, du col de la veſſie, ou du conduit de l'urine ; ce qui arrive ou par l'inflammation des reins & parties urinaires, par la pierre, ou par la pituite groſſiere & gluante.

Si l'urine vient goute à goute, on l'appelle ſtrangurie ; & ſi on la rend difficilement & avec douleur, on l'appelle dyſurie, par laquelle on entend toute ardeur d'urine, cauſée par une matiere bilieuſe, ſalée & pourrie, qui ſe mêle avec l'urine : la pierre & la gravelle la cauſe auſſi fort ſouvent, auquel cas il faudra ſe ſervir des remedes propres pour la pierre & gravelle.

Hippocrate *li. 6. Aphor.* 36. dit, que pour guerir la dyſurie & difficulté d'uriner, qui vient d'inflammation, il faut ſaigner les vénes interieures, cela s'entend du pied, car elles ſont directement à l'endroit ; il en eſt de même de l'ardeur d'urine, cauſée par le mêlange des humeurs ſalées & bilieuſes, qui ſe guerit par les ſaignées.

Les malades de la ſtrangurie engendrée d'humeurs groſſes & cruës, tombans en la maladie ileos, faiſant leur matiere fécale par la bouche, meurent en ſept jours, dit Hippocrate, ſi la fievre ne leur ſurvient, dont ils piſſent copieuſement, les humeurs groſſes & froides étant ſubtiliſées par la chaleur de la fievre.

S'il y a inflammation au rectum & à la matrice, & ſuppuration aux reins, il ſe fait ſtrangurie ; & s'il y a grande inflammation au foye, le hoquet s'en enſuit, à cauſe de la communication des nerfs.

Si on a des tubercules, c'eſt-à-dire, des petites boſſes ou tumeurs dans le conduit de la verge, la ſuppuration en étant faite, & l'urine ſortant en abondance, on eſt gueri & hors des accidens des tubercules, puſtules & ulceres, qui empêchoient les voïes de l'urine.

Si la ſtrangurie & dyſurie, ſont cauſées d'intemperie froide, on les guerit, dit Hippocrate, en beuvant du vin pur, & par la ſaignée du pied.

A l'égard de l'étymologie de ces mots, comme dyſurie vient de ouron, qui ſignifie urine, & de la particule dys, qui ſignifie negation & difficulté ; iſchurie vient auſſi de ouron, & de iſcho, qui ſignifie arrêter, & ſtrangurie vient de ouron, & de ſtagon goutte, ou ſtranx.

Pour guerir ces ſortes de maladies, outre les remedes propres pour la pierre & la nephretique, ſelon la cauſe de la maladie, on prendra le matin à jeun deux dragmes de ſel policreſte, dans une decoction de racine de fenoüil & d'ache. Et j'ai experimenté, aprés Dioſcoride, que des racines d'artichaud boüillies dans du vin blanc, & paſſé, pour en prendre le matin à jeun, fait ſortir l'urine en abondance, & nettoïe les reins & la veſſie, & qu'il guerit enfin la difficulté d'urine, en continuant ſelon la neceſſité.

Liebaut en ſon Livre de la Maiſon Ruſtique, aſſure que les cloportes en poudre, pris dans du vin blanc, ou les piler avec le vin & les avaler, ſont non ſeulement bons pour le calcul, mais auſſi pour guerir la difficulté d'urine.

Pour la douleur qui vient d'une acrimonie d'urine, il faut prendre trois onces d'eau diſtillée de fleurs de ſureau, y mettre un peu de ſucre, & le boire le matin à jeun, continuer au moins huit jours.

On peut encore prendre le remede qui ſuit, lequel eſt fort bon pour faire uriner: prenez une dragme de feüilles de merle en poudre, dans un verre de vin d'alquequenge, & beuvez-le le matin à jeun, & deux heures aprés un boüillon.

Pour guerir l'ardeur d'urine, il faut prendre une dragme de safran, quarante sebestes, demi-dragme de jusquiame, fleurs de nenuphar & de violette, de chacune une dragme, deux dragmes de semence de chicorée sauvage, deux dragmes de celle de pourpier, & pareille quantité de semence de chicorée domestique; faire boüillir le tout dans trois pintes d'eau de riviere, ou de pluïe, jusqu'à diminution du tiers, le passer, & mêler dans six onces de la coulure, une once de syrop violat pour boire le matin à jeun, & continuer pendant trois ou quatre jours selon la necessité.

Pour conduire la matiere purulente & pituiteuse, par les voïes de l'urine, en reprimer l'acrimonie & briser le gros sable, on usera d'un syrop dont la composition a été laissée par Fernel, qui est non seulement bon pour les reins & la vessie, mais aussi pour la matrice. R. Deux onces de racines d'althea, c'est-à-dire, de guimauve, une once de pois rouges, racines de chien-dent, d'asperge, de reglisse mondée, raisins de panse, dont on aura ôté les pepins, de chacun une demi-once, des sommitez de guimauve, de mauve, de parietaire, de pimpinelle, de plantain, de capilli veneris, & de politrich, de chacun

une poignée, des ſemences froides majeures, & des mineures, c'eſt-à-dire, de melon, de concombre, de courge, & de citroüille, qui ſont les majeures; & pour les mineures, ſont de laituë, de pourpier, d'endive & de chicorée, de chacune trois dragmes; faites boüillir le tout dans ſix livres d'eau juſqu'à ce qu'elles ſoient reduites à quatre.

On mettra au premier rang de decoction les racines, au ſecond rang les herbes, raiſins, pois rouges & la regliſſe coutuſe; au troiſiéme rang, les capillaires & ſemences froides tant majeures que mineures: quand le tout ſera exprimé & paſſé, on clarifiera la coulure avec blancs d'œufs; & l'aïant coulée, on mettra quatre livres de ſucre fin, pour le faire cuire en conſiſtence de ſyrop, pour le garder dans un pot de fayance pour le beſoin, & en prendre juſqu'à une once ſoir & matin, dans l'apozeme ci-deſſus décrit, où il y a une dragme de ſaffran ſebeſtes, &c. ce que l'on continuera pendant huit jours.

Piſſer le ſang avec l'urine, cela vient ou du foye, ou des reins, ou de la veſſie, ou d'une veine rompuë.

Si le ſang vient du foye, il eſt ſubtil, avec douleur du côté droit, & peſanteur dans l'hypochondre droit, & on urine beaucoup.

Si le ſang vient des reins, on a douleur des lombes & du dos, ce qui vient de la foibleſſe des reins, cauſée pour s'être trop addonné à l'acte de Venus, ou pour avoir reçû quelque coup, ou porté quelque peſant fardeau, ou avoir trop ſauté, ou mangé des choſes trop ſalées, acres, & épicées.

Si le ſang vient d'une véne rompuë dans les reins, il vient tout à coup, & en grande quantité pur & vermeil & ſans douleur; mais ſi la véne eſt rongée, le ſang en ſortira peu à peu avec de grandes douleurs; & ſi on continuë de piſſer le ſang, & le pus avec l'urine, c'eſt mauvais ſigne, comme marque d'une exulceration incurable des parties internes.

Si on piſſe le ſang ſans cauſe externe, ſans aucun ſymptome ni accident precedent, comme il arrive quelquefois quand on à la veſſie ulcerée; cela ſignifie que l'on a la petite véne rompuë aux reins ou aux parties urinaires, ou aux vaiſſeaux ſpermatiques par une trop grande agitation avec la femme.

Si le ſang vient de la veſſie, l'urine ſent mauvais, le ſang eſt gros & en petite quantité, parce qu'elle a les vénes petites, & on le rend avec douleur de la verge & des écailles.

On piſſe auſſi quelquefois le ſang avec l'urine, quand les bouches ou orifices des vaiſſeaux ſont relâchez aux reins par l'imbecillité de la vertu retentrice, dit Hippocrate.

On piſſe auſſi le pus ou le ſang continuellement pendant pluſieurs jours, quand on a les reins ou la veſſie ulcerez. *lib.* 4. *Aphor.* 75. & le ſang qui vient de la veſſie, eſt plus difficile à guerir, que celui qui vient des reins.

On ne doit pas negliger cette maladie, parce qu'elle eſt fort dangereuſe, & cauſe ſouvent la ſincope, ou la mort ſubite.

Pour prevenir ces accidens funeſtes, & guerir cette fâcheuſe maladie, on commencera par la ſaignée.

On fera ptiſanne avec pimpinelle, polygonon ou renoüée, agrimoine, bugle & ſanicle, de chacun une poignée, racine de la grande conſyre, & de tormentille, de chacun quatre onces. & deux onces de regliſſe, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau que l'on fera reduire à deux, pour en faire ſon boire ordinaire, & mettre dans chaque verre que l'on prendra le matin, juſqu'à un ſcrupule de ſel de corail.

On purgera avec une dragme en ſubſtance de la racine de l'hyppolopathum

rotundi folium ſubtilement pulveriſée, dans du vin blanc le matin à jeun, & deux heures aprés on prendra un boüillon fait avec des herbes rafraîchiſſantes.

On prendra le même jour de la medecine au ſoir, un verre d'eau diſtillée d'ortie blanche.

On prendra ſouvent, même le ſoir d'auparavant la medecine, des lavemens faits avec bugloſe, plantain, piloſelle, pourpier, pied de lion, argentine, betoine, joubarbe, abſynthe, & morelle: on mettra dans chaque lavement juſqu'à quatre onces de miel roſat, & deux gros de criſtal mineral.

On prendra deux jours aprés la purgation, le matin à jeun, huit grains d'emeraude fine & bien choiſie, ſubtilement pulveriſée dans deux onces d'eau de plantain.

On reïterera la purgation avec deux onces du même hyppolopathum, que l'on fera infuſer du ſoir au matin, dans quatre onces de lait clair.

Diabetes ou diarrhée d'urine, eſt encore une maladie ou paſſion des reins, dans laquelle on rend le boire comme on l'a pris, & eſt comparée à la lienterie: elle arrive ſouvent dans les fievres tierces, à cauſe de la chaleur des reins, & de leur

debilité : elle arrive auſſi aſſez ſouvent ſans fievre, par une grande chaleur de reins, & par la dilatation des vreteres.

Les ſignes ſont premierement quand on rend par les urines, tout ce que l'on boit comme on le prênd, une grande ſoif & continuelle, & le corps diminuë tous les jours : il eſt difficile d'en guerir les vieillards.

Pour guerir cette maladie, on ſe ſervira des remedes pour la chaleur des reins, outre leſquels on fera une ptiſanne avec racine de biſtorte, qui eſt fort propre, comme je l'ai experimenté pluſieurs fois aprés Leonard Fuſchs Medecin Allemand, pour arrêter toutes ſortes de flux d'urine : on y mettra auſſi du fruit de berberis & regliſſe.

Outre la diarrhée d'urine, qu'on appelle diabetes : il y a encore un autre flux, qu'on appelle incontinence d'urine, qui eſt ſouvent cauſée par une intemperie froide & humide, laquelle relâche tellement le ſphincter de la veſſie, qu'elle ne peut retenir l'urine; ce qui fait qu'elle ſort contre la volonté aux enfans & aux adultes qui ont le cerveau humide, ou toute la conſtitution du corps : mais comme cet accident vient de la veſſie, on en parlera en ſon lieu.

La

La maigreur des reins, appellée par les Latins *macies rerum*, eſt une affection en laquelle les reins ſont privez de graiſſe, laquelle ſort avec l'urine ; ce qui arrive par la chaleur qui eſt demeurée dans les reins par une fievre, ou pour avoir pris & uſé des choſes chaudes qui ont cauſé une chaleur de reins contre nature, dont les ſignes ſont la douleur des lombes, la ſoif, & autres ſymptomes, qui paroiſſent dans la chaleur de reins, dont on emploïera les remedes pour guerir celle-ci.

L'obſtruction & dureté des reins, eſt quand l'urine vient en fort petite quantité, la cauſe materielle eſt le gros phlegme adherent aux reins & aux pores des ureteres, ou un apoſteme converti & changé en ſchirre ou dureté : c'eſt pourquoi ceux qui urinent peu, & ne ſentent point de douleur, & auſquels le ventre enfle, & qui boivent beaucoup, ne ſont pas éloignez de l'hydropiſie.

Les ſignes, ſont le peu d'urine, peſanteur dans la region des reins, enfin l'enflure & l'hydropiſie : ſi la dureté eſt cauſée d'un apoſtéme, l'apoſtéme aura precedé avec tous ces ſignes & ſymptomes.

L'opilation des reins eſt facile à guerir, quand elle eſt recente ; mais l'inveterée, qu'on appelle dureté, eſt dif-

ficile, & le ſchirre eſt incurable.

Pour guerir cette obſtruction, il faut commencer par la ſaignée, faire une ptiſanne avec quatre dragmes de patience ſauvage, une poignée de chicorée ſauvage, treffle aceteux, agrimoine & pimpinelle, de chacun une poignée; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau, juſqu'à reduction d'un quart, c'eſt-à-dire, qu'il en reſte trois pintes, y mettre enſuite deux gros de regliſſe.

On fera des lavemens avec racine d'arête-beuf, & de fenoüil, de chacun quatre onces, chamepitis, guimauve, parietaire & mercuriale, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau juſqu'à la diminution d'un tiers, pour en prendre ſouvent des lavemens, avec un quarteron de miel commun pour chaque lavement & une once de ſel commun, moderer la doſe ſuivant l'âge & les forces.

On purgera avec ſené juſqu'à quatre dragmes, que l'on fera infuſer dans un verre d'eau, pendant douze heures ſur des cendres chaudes, avec une pincée de fleurs de camomille, un demi-gros de ſemence de violette ou un gros des fleurs, avec une pincée de fleurs de bouroche.

On fera un ſyrop avec racines d'ache,

de fenoüil, de perſil, d'aſperge, & de bruſc, c'eſt-à-dire, de buis piquant, de chacun deux onces; les faire cuire dans ſix livres d'eau, juſqu'à la conſomption du tiers: l'aïant exprimé, clarifié & coulé, on fera cuire le tout en conſiſtence de ſyrop, dans un pot de terre verniſſé, avec trois livres de ſucre: on ajoûtera ſur la fin, peu à peu, huit onces de vinaigre blanc, pour le recuire en forme convenable & propre à ſe garder ſans ſe gâter. Fernel mettoit quatre onces de chaque racine, qui ſont vingt onces en tout, avec trois livres de ſucre, en mettant pareille quantité, le ſyrop aura plus de vertu.

Abſcez ou apoſtéme des reins, ſe fait comme dans les autres parties, de toutes les quatre humeurs, dont les ſignes ſont la fievre, & la peſanteur vers le dos: ſi l'abſcez eſt grand, le côté s'enfle, avec ſtrangurie, à cauſe du regorgement de l'urine: ſi cet abſcez ſe termine par reſolution & s'évanoüit, c'eſt bon ſigne: mais ſi par ruption, il eſt fort dangereux, à cauſe qu'il s'en fait un ulcere, dont la cure eſt difficile, & que l'urine eſt acre, & s'il ſe change en dureté, & en ſchirre, il eſt mortel.

Quand les remedes generaux auront precedé, on ſe ſervira de l'onguent de

Bauquemare, en mettant un peu ſur un emplâtre, pour appliquer ſur la tumeur & douleur de reins ſans y toucher de cinq ou ſix jours. Pour le faire, il faut prendre quatre onces de litarge d'or reduite en poudre, quatre onces de poix de Bourgogne, quatre onces de myrrhe bien choiſie la plus onctueuſe & concaſſée, une livre de bonne huile d'olives, & une livre de cire neuve coupée par petits morceaux. Il faut avoir un grand pot de terre, afin que les drogues ne ſortent pas en boüillant; on y met d'abord l'huile pour la faire boüillir à petit feu ſeule, pendant une demie heure, la remuant ſouvent; on y met aprés la ceruſe, qu'on fait cuire à petit feu, pendant une heure, la remuant ſouvent; enſuite on mettra la litarge d'or, qu'on fera cuire pendant une heure, en la remuant toûjours; aprés quoi, on y mettra la poix de Bourgogne, qu'on laiſſera cuire à petit feu un quart d'heure ſans remuer: enfin, on y mettra la cire, qu'on laiſſera boüillir pendant demie heure à petit feu, & remuant ſouvent; on retirera pour lors le pot de deſſus le feu, & on y verſera auſſi-tôt la myrrhe peu à peu, remuant toûjours juſqu'à ce que le tout commence à ſe refroidir: lorſque l'onguent eſt refroidi, & qu'il commence à ſe prendre,

on le mettra en rouleaux, & on l'envelopera dans du papier, & il ne faut pas s'en servir que quatre jours aprés qu'il aura été fait.

On prendra interieurement avec eau convenable comme d'argentine, de pilofelle, ou d'autres semblables, de celle qui se prepare ainsi : prenez feüilles & fleurs de sauge trois quarterons, gingembre, cloux de giroffle, noix muscade, grains de paradis, de chacun demi-once, pulverisez subtilement ; faire tremper dans la bocie bien étoupée en deux pintes de vin, pendant quatorze jours, couvrir la bocie de son chapiteau, & distiller à petit feu : on gardera cette eau dans une bouteille de verre bien bouchée, pour en prendre, selon la necessité, une cueillerée dans quatre onces d'une des eaux susdites.

L'ulcere des reins suit ordinairement l'inflammation de cette partie, ou succede à l'abscez qui a été mal pensé, où il se fait d'une sanie acre qui s'est jettée dessus, ou d'une humeur des poûmons, ou du foye fort échauffé, laquelle devient acre, nitreuse, ou salée, ou il se fait par la pierre, qui demeurant long-tems dans les reins, les ulcere, il peut aussi être causé de quelque blessure, contusion, ou par des alimens chauds, acres & piquans, ou pour

avoir été trop couché ſur le dos, ou par des veilles immoderées.

Les ſignes ſont, une douleur peſante dans les côtez & vers la veſſie, la matiere purulente qui en ſort, les urines épaiſſes, & remplies de petites caruncules comme des cheveux qui coulent facilement, comme je l'ai amplement expliqué dans le Miroir des Urines.

Il faut promptement remedier à cette maladie, parce qu'elle pourroit devenir incurable, particulierement aux vieillards.

On en commencera la cure par la ſaignée, s'il y a plenitude.

Le regime de vivre ſera de manger du pain de froment bien cuit, & des viandes de bon ſuc, évitant toutes choſes cruës, acres, ſalées & épicées.

On prendra ſouvent des lavemens faits avec decoction de guimauve, parietaire, fleurs de camomille, petite centaurée, bugle & ortie blanche, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau : on mettra dans chaque lavement deux onces d'huile roſat, & une once d'huile de lin.

On fera une ptiſanne avec racine de guimauve, de mauve, & de chicorée ſauvage, de chacune une poignée, une poi-

gnée d'orge, vingt fruits d'alquequenge, ſemence de lin & de coton, de chacune deux onces quatre gros de regliſſe ; faire le tout boüillir dans quatre pintes d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers, pour en boire ſouvent ; & on mettra dans un verre de cette ptiſanne, que l'on boira le matin à jeun, & dans un que l'on boira le ſoir, deux heures aprés avoir mangé, une cueillerée de ſyrop de myrtilles qui ſont les fruits de meurte domeſtique.

On purgera avec de la caſſe, juſqu'à une once & demie pour les plus forts, que l'on diſſoudra dans une decoction d'anis, fleurs de petite centaurée, canelle & meliſſe. Et trois heures aprés, on prendra un boüillon, où on fera infuſer juſqu'à quatre gros de ſené, avec une pincée de roſes pâles, dans une decoction de feüilles d'agrimoine & d'écorce de citron, ſur de la cendre chaude, au moins douze heures.

S'il eſt neceſſaire de cicatriſer l'ulcere, on prendra pendant un mois depuis une once juſqu'à trois, d'eau diſtillée des feüilles vertes de nicotiane, tous les matins à jeun, ſans rien prendre autre choſe, de trois heures aprés.

Quand on connoîtra par les urines, que l'ulcere ſera nettoyé, on le conſolidera

par des apozemes, que l'on prendra le matin à jeun, faits avec feüilles de bugle, de plantain, de chacun une poignée, fleurs d'amaranthe pourprée, deux onces, racine de grande consyre que l'on appelle aussi grande consoude, quatre onces. On fera boüillir le tout dans trois chopines d'eau; quand on l'aura passé, on mettra sur le tout une once de sucre que l'on fera seulement boüillir un boüillon : il faut remarquer que les trois chopines ci-dessus, doivent être reduites à une pinte auparavant d'être passées, & de mettre le sucre, on mettra dans chaque verre, que l'on prendra le matin, vingt grains de sel de corail.

CHAPITRE IV.

Des Vreteres & de la vessie de l'urine.

LA serosité étant separée dans les reins, d'avec le sang, elle est portée à la vessie par des canaux appellez ureteres; c'est pourquoi il en faut faire la description, auparavant que de parler de la vessie.



§. I.

Des Ureteres.

LEs Ureteres ſont des petits conduits, ainſi appellez du mot grec *ouron*, qui ſignifie urine, parce qu'elle dégoutte des reins dans la veſſie, par ces vaiſſeaux. Celſe les appelle vénes blanches, parce qu'ils ne portent pas le ſang, & que leur ſubſtance eſt blanche. Ariſtote les appelle les grands conduits, peut-être par rapport avec les autres vaiſſeaux qui ſe terminent dans la veſſie, qui ſont bien plus petits & moins apparens.

Il y a deux Ureteres, un de chaque côté, parce qu'il y a deux reins, mais il s'en rencontre quelquefois plus grand nombre. Bauhin dit en avoir trouvé dans le cadavre d'une fille, deux au côté droit, tirant leur origine de la partie inferieure & ſuperieure du rein.

Ils ſont ronds & caves comme les vénes ou arteres, ils ſortent de chaque côté du baſſinet des reins, & ſont couverts du peritoine, & vont ſe terminer dans la veſſie auprés de ſon col, & leur figure eſt ſemblable à celle d'une S.

Ils ſont ſituez dans l'eſpace qui eſt du rein, à la veſſie ; car étant ſortis des reins,

ils descendent à la vessie entre les deux tuniques du peritoine, selon la longueur du muscle psoas.

Riolan dit qu'on remarque l'origine ou insertion de l'uretere, comme du fond de la vessie ; & qu'il s'avance par une reflexion fort tortueuse jusqu'au col d'icelle, entre ses deux tuniques, où il perce l'interne obliquement, afin d'empêcher que l'urine qui est entrée dans la vessie, ne puisse remonter ni sortir : mais on a découvert le contraire, c'est-à-dire, qu'ils sortent du rein, & commencent à la fin du bassinet, & finissent à l'endroit où ils entrent dans la vessie, & sont ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire : mais quand quelque pierre y a passé, comme dans la douleur nephretique, ils sont quelquefois si dilatez, qu'on y mettroit le petit doigt.

Ils ont connexion avec les reins, & la vessie par leur continuité, & avec toutes les parties du ventre inferieur, par la tunique du peritoine.

Leur composition est de deux tuniques, de quelques vénes, arteres & nerfs.

Ils ont une tunique externe commune qui vient du peritoine, & une interne propre qui est tres-forte & semblable à celle de la vessie ; elle est dense & tissuë seule-

ment de fibres obliques, par lesquelles ils se dilatent, étrecissent & resistent aux efforts.

Leurs artéres viennent des lombaires, & sont si déliées, qu'à peine les peut-on voir; de même que leurs vénes, qui retournent dans celles des parties voisines.

Leurs nerfs viennent de l'intercostal, par lesquels ils ont un sentiment si exquis, que ceux qui sont tourmentez de la pierre & gravelle, en souffrent des douleurs tres-sensibles.

On peut juger par leur substance, & par leur composition, que leur temperament est froid & sec.

Ils n'ont point d'action officiale; ils ont seulement un usage, qui est de recevoir l'urine qui a été separée dans les reins, d'avec le sang, & de lui servir d'aqueduc pour la porter & la conduire dans la vessie, dont nous allons parler presentement.

§. II.

De la vessie de l'urine.

L'Urine étant portée des reins, par les vreteres, est enfin reçuë dans la vessie comme dans une bouteille, où elle est contenuë & retenuë jusqu'à ce qu'irri-

tant par sa qualité, & par sa quantité, elle incite la nature à la pousser dehors.

Il n'y a qu'une vessie, parce qu'il n'y a que d'une sorte d'excrement sereux, lequel peut facilement être reçû & contenu par un seul receptacle : les vreteres déchargent toutes les eaux & serositez du corps, qui passent par les reins, dans la vessie, comme dans un bassin qui est suffisant pour les recevoir, & sa capacité se connoît, quand on l'emplit d'eau ou de vent ; car elle s'étend pour lors, autant que sa grandeur naturelle le peut permettre ; & quand elle est vuide, elle se retire, & ne paroît pas plus grosse que le poing ; elle est membraneuse, afin qu'elle se puisse étendre ; elle n'est pas également grande dans toutes sortes de personnes, mais quand elle est trop petite, on est obligé de pisser souvent.

Sa figure, disent Vesale, Colombe, du Laurent & Bauhin, est oblongue ; Archange la fait comme un globe oblong ; Parée, ronde & comme pyramidale : enfin, elle ressemble assez bien à une bouteille de cuir renversée, laquelle étant pleine semble ronde, & étant vuide paroît plate.

Sa situation est en la partie moïenne & inferieure de l'hypogastre, étant cachée & suspenduë dans la duplicature du peritoi-

ne ; ſi bien qu'on ne la peut trouver, qu'on ne l'ait coupé ou déchiré ; & comme les plaïes de cette partie ſont incurables, la nature l'a couverte par devant & par le haut des os pubis, par derriere & par le bas, de l'os ſacrum, & par les côtez des os des hanches, qui ſont comme des boulevarts pour la défendre des injures externes ; elle eſt couchée ſur le rectum aux hommes, & elle eſt placée aux femmes entre la matrice & l'os pubis.

Elle eſt composée de parties ſimilaires, & de diſſimilaires.

Les ſimilaires ſont les tuniques, les vénes, les arteres & les nerfs.

Les tuniques ſont trois, une commune & deux propres : la commune vient du peritoine, ou plûtôt c'eſt le peritoine même qui la couvre, & qui l'attache au rectum, & aux os des iles : les propres ſont épaiſſes, ſolides & dures, afin qu'elles ne ſoient offenſées par l'abondance & l'acrimonie de l'urine, & par la dureté & inégalité des pierres ; l'interne eſt moins ſolide, plus mince & plus déliée : elles ſont entretiſſuës de toutes ſortes de fibres, par le moïen deſquelles ſe fait l'attraction, ſelon Galien, la retention & l'expulſion de l'urine ; l'interne eſt de plus recouverte par dedans, d'une croûte qui s'engendre

des excremens de la troisiéme coction ; elle est d'un sentiment tres-exquis, elle est pleine de rides pour en faciliter la dilatation & la contraction, & est enduite d'une espece de mucosité, qui empêche que l'acrimonie, & les sels de l'urine, ne l'offensent.

Ces tuniques sont parsemées de plusieurs vénes & arteres ; les arteres ne sont que des branches des hypogastriques, lesquelles leur portent du sang pour leur nourriture, & les vénes sont fort petites & reportent dans la véne hypogastrique, le residu du sang. Il y a deux nerfs, l'un vient selon les Anciens de la sixiéme paire du cerveau, qui est la huitiéme paire, selon les Modernes, & se répand dans le fond de la vessie; & l'autre nerf vient de la moëlle de l'os sacrum, & s'en va perdre dans son col.

Outre ces vaisseaux, il y a une production nerveuse appellée ouraque, du nom ouron, urine, & d'écho, qui signifie, contenir, parce qu'elle contient l'urine ; & l'enfant étant hors du ventre de sa mere, elle sert avec la véne ombilicale, & deux arteres, à faire le boyau ou la corde, par laquelle le foye & la vessie sont suspenduës, selon du Laurent ; car l'enfant étant dans la matrice, l'ouraque sert à conduire l'u-

rine, & la répandre dans la membrane qui envelope l'enfant, ſelon pluſieurs Anatomiſtes : mais l'experience nous aïant découvert, qu'il n'eſt pas cave, on doit être perſuadé, que ſon veritable uſage, eſt de ſuſpendre le fond de la veſſie, & d'empêcher qu'il ne tombe vers ſon col, afin de la rendre capable de contenir une plus grande quantité d'urine ; c'eſt pourquoi cette production monte du fond de la veſſie entre les deux tuniques du peritoine, au nombril, & ſert, comme il a été dit, à ſuſpendre le fond de la veſſie.

Il faut remarquer que le nombril eſt un nœud formé de la reunion des vaiſſeaux ombilicaux, que l'on coupe aux enfans auſſi-tôt qu'ils ſont nez. On l'appelle ombilic, du mot latin *umbo*, qui ſignifie milieu, parce qu'il eſt placé au milieu du ventre, même au milieu du corps, ainſi qu'il paroît en étendant les bras, & écartant les jambes, parce qu'on trouve que ces quatre extrémitez, font un cercle, & que le nombril eſt comme le centre au milieu du cercle.

Le temperament de la veſſie, eu égard aux parties qui la compoſent, eſt reputé froid & ſec.

Les parties diſſimilaires de la veſſie ſont deux ; la ſuperieure eſt appellée le fond

ou le corps de la vessie, & l'inferieure, le col.

Le fond de la vessie est la partie qui reçoit & contient l'urine: il est rond comme une bouteille, & posé dans le bassin fait des os pubis, sacrum, & ilion; il est porté, selon la longueur & rectitude du corps, le fond en haut, étant aux hommes couché sur le rectum, & aux femmes sur la matrice; ce fond, qui est assez large & ample, s'étrecit peu à peu, & se termine au col, qui est plus épais & plus charnu: il est plus court aux femmes, plus large & plus droit, & finit en la partie anterieure du col de la matrice: il est plus long aux hommes, plus étroit & plus tortueux, & s'avance jusqu'au bout de la verge.

La vessie a trois trous, deux internes, qui sont faits par les vreteres qui entrent prés du col dans la vessie, pour y décharger l'urine; le troisiéme est exterieur, & c'est celui par lequel l'urine sort; il est fermé par un petit muscle circulaire, appellé sphincter, qui fait l'office de portier, empêchant que l'urine ne coule contre nôtre volonté, c'est au dessous de ce muscle tirant vers la verge, que les prostates glanduleux sont situez.

La vessie a connexion avec les reins par les vreteres, avec toutes les parties du ventre

ventre inferieur par ſa tunique commune, avec le foye par les vénes, avec le cœur par les arteres, avec le cerveau par les nerfs, avec le rectum aux hommes, & avec le col de la matrice aux femmes, par des filets, ou fibres membraneuſes, qui font la grande ſympathie, qui eſt entre ces parties, & avec le nombril par l'ouraque.

Elle a une action qui lui eſt propre, & comme unique, qui eſt la contraction, par laquelle étant irritée par l'abondance & l'acrimonie de l'urine, elle ſe reſſerre naturellement par le moïen de ſes fibres, & en ſe reſſerrant la chaſſe vers le muſcle, lequel irrité ſe lâche & la laiſſe couler; les muſcles de l'épigaſtre aident beaucoup à cette expulſion, en preſſant la veſſie.

L'uſage de la veſſie eſt donc de recevoir, de contenir, & de pouſſer hors l'urine, & de purifier par ce moïen, la maſſe du ſang, & de preſerver ainſi le corps, des maladies qui arrivent par la ſuppreſſion des ſeroſitez.



§. III.

Des affections & maladies de la vessie, & des vreteres.

LA vessie étant le receptacle des serositez qui descendent des reins par les vreteres, elle est sujette à la pierre, aux ulceres, à l'ardeur & à la supression d'urine, avec douleur ou sans douleur.

La pierre de la vessie y est portée, dit Fernel, des reins par les vreteres, où elle s'y engendre par un suc grossier & fort crû, qui s'y desseche, & endurci par la chaleur.

Les signes sont demangeaison au perinée, & à l'extremité de la verge, douleur qui augmente lorsque l'on veut uriner, envie de pisser & d'aller à la selle sans aucun effet le plus souvent, & lorsque la pierre est grosse, elle se fait connoître par un sentiment de pesanteur, & une douleur qui s'augmente quand on marche sur le pavé, ou sur un lieu dur & inégal, avec cette difference que la douleur sur la fin de l'urine est bien plus cuisante, on ne peut se tenir assis ni debout, ni marcher, ni aller à cheval, & on est toûjours dans de grandes inquietudes, l'urine dans le progrez de la pierre, est blanche, épaisse & trouble,

comme il eſt plus au long expliqué dans le Miroir des Urines.

Les remedes propres pour la pierre des reins, ſerviront pour celle de la veſſie, mais ils doivent être plus forts, c'eſt-à-dire qu'il en faut augmenter la doſe, conſiderant neanmoins les tems de la maladie, tant des reins que de la veſſie, parce qu'il ne faut pas au commencement donner des ptiſannes trop fortes, mais legeres & aperitives; & augmentant de degré en degré, on en fera prendre enfin de fortes le matin à jeun, & loin des repas, comme environ trois heures aprés.

On commencera à dégager les inteſtins par de frequens lavemens, avec violier, mercuriale, parietaire, camedris, mauves, & guimauves, de chacun une poignée, qu'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau reduites aux deux tiers, mettre dans chaque lavement juſqu'à quatre onces de miel commun, & trois gros de criſtal mineral.

On fera pour le commencement une ptiſanne avec racine de guimauve une poignée, pervenche une poignée, quatre onces de racine de chelidoine, deux onces de racine de ſouchet, une poignée de chiendent, de primeverre & regliſſe; faire boüillir le tout dans quatre pintes d'eau juſqu'à

la diminution d'un quart, pour en boire le plus que l'on pourra. On mettra dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, pendant trois jours, depuis une dragme jusqu'à quatre, de l'eau antinephritique, laquelle se fait en cette maniere : prenez demi-livre de miel de Narbonne, terebentine de Venise, deux onces, bois nephritique, & racine d'arête-beuf, de chacun une once & demie, bois d'aloës, une once, galanga, clous de girofle, canelle, macis, cubebes, & mastich, de chacun demi-once ; piler ce qui se peut piler, & le mettre tremper pendant trois jours, dans quatre livres d'eau de vie, ensuite le distiler à feu moderé, pour s'en servir comme il a été dit.

Aprés les trois jours passez, on prendra pendant quinze jours, aïant été purgé, une once de syrop d'hisope dans deux onces d'eau de parietaire, tous les matins à jeun.

On reïterera la purgation avec trois gros de sené, & un scrupule de cristal mineral, dans un verre de la susdite ptisanne, dans lequel on aura fait infuser le sené du soir au matin.

Ensuite dequoi on fera une ptisanne, avec brunette & pervenche, de chacune une poignée, quatre onces de racine d'a-

rête-bœuf, quatre onces de fruit d'alquequenge, que l'on mettra dans deux pintes de vin blanc ; & en même tems, on mettra deux onces d'écrevices de riviere en poudre, & deux onces de racine d'ariſtoloche ronde, dans un noüet ; faire boüillir le tout à petit feu pendant une heure & demie, le paſſer, & couvrir la coulure qui ſera miſe dans une bouteille de verre, pour en prendre le matin à jeun ſix onces, & en boire dans les repas.

Ce qui eſt pareillement bon aux douleurs, & plaïes des vreteres, & des autres parties, cauſées par la pierre ou gravelle, en paſſant des reins par les vreteres, dans la veſſie.

Ou on prendra tous les matins à jeun, de l'eau diſtillée de fiente de beuf, qu'on appelle dans les boutiques, eau de mille fleurs, au poids de deux onces, avec autant de vin d'alquequenge : on en prendra pareille doſe le ſoir, & on continuera ſelon la neceſſité.

On fera auſſi une decoction dans chopine de vin blanc avec un peu d'huile de lin, avec des racines & feüilles de perſil, de parietaire, de creſſon, & un peu d'argentine ; couper le tout par morceaux, & le faire boüillir pendant un petit quart d'heure à feu lent, on paſſera le tout : quand

il ſera à moitié refroidi, le laiſſer repoſer vingt-quatre heures, enſuite le verſer doucement par inclination dans une bouteille de verre que l'on bouchera bien, pour en faire des injections dans la veſſie le matin, aprés qu'on aura uriné, & on appliquera le marc chaudement ſur la region de la veſſie.

Enfin, on ſe ſervira de la compoſition d'une eau laiſſée par Fumanel, qui eſt fort experimentée, pour rompre la pierre dans les reins & dans la veſſie. R. ſuc de ſaxifrage, deux livres, milium ſolis, ſuc de perſil, de chacun une livre, bon vinaigre huit onces, diſtillez le tout, & le gardez pour l'uſage dans une bouteille de verre: on en prendra au matin à jeun, deux heures aprés avoir ſoupé, une once à chaque fois.

L'inflammation de la veſſie ſe fait comme celle des reins, par une effuſion de ſang ou de bile ſur la partie qui cauſe l'inflammation, & qui fait une tenſion en la region de la veſſie, avec dureté, pulſation, alteration & fievre.

La cure de cette maladie ſe commencera par la ſaignée.

On donnera ſouvent des lavemens avec decoction de violier, ſemence de lin, joubarbe, racine de nenuphar, racines de

guimauve & parietaire, on mettra dans chaque lavement jusqu'à quatre onces de miel rosat.

On prendra souvent des decoctions faites de fleurs, ou de semence de pavot rouge, pourpier & fleurs de nenuphar.

On appliquera sur la region de la vessie, un œuf frais dont on aura ôté le germe, battu avec vinaigre rosat.

Quand l'inflammation sera passée, on purgera avec trois dragmes de sené, & une dragme de graine de violettes, que l'on fera infuser douze heures à froid, dans un verre d'eau commune; & l'aïant passé, on y mettra un scrupule de cristal mineral.

L'ulcere de la vessie vient aprés l'inflammation quand on l'a negligée, où il se fait par une humeur acre, nitreuse, ou salée, ou par la pierre qui ulcere la vessie, de même que les reins & les vreteres.

On connoît l'ulcere par la matiere purulente, & la partie ulcerée par la douleur.

L'ulcere des reins n'a qu'une douleur pesante; l'ulcere des vreteres est accompagné de tres-grandes douleurs entre la region des reins & de la vessie; mais dans l'ulcere de la vessie, l'urine ne peut presque être retenuë; on a une continuelle en-

vie d'uriner, ſans pouvoir demeurer debout, & la douleur augmente au tems que l'urine ſort du conduit; & ſi l'ulcere eſt au fond de la veſſie, ou au paſſage de l'urine, on ſentira non ſeulement de la douleur autour des parties honteuſes, mais on n'urinera point à plein canal. Si l'ulcere eſt au col de la veſſie, on aura de la douleur dans le tems que l'on voudra uriner, & on ſentira une demangeaiſon au bout de la verge; & ſi l'urine eſt forte & acre, la douleur ne ſera pas ſeulement violente, mais on aura auſſi de la peine à ſe tenir couché, ou debout, on aura des veilles immoderées & des accez de fievres; ſi bien que cet ulcere menace toûjours d'accidens funeſtes comme de cachexie & d'hydropiſie, ſi on n'y apporte de prompts remedes; & s'il vient d'une chaude piſſe ou d'une gonorrhée mal penſée, il eſt fort difficile à guerir, de même que s'il eſt inveteré pour l'avoir negligé au commencement. Enfin la veſſie étant une partie nerveuſe, l'ulcere en eſt plus difficile à guerir, que celui des reins.

Cet ulcere rend l'urine puante, mêlée de raclure, & de matiere ſemblable au pus, comme il eſt expliqué dans le Miroir des Urines, à moins qu'il n'ait commencé par la bile, car en ce cas l'urine paroîtroit

ſaine, de même que s'il étoit cauſé par une pituite ſalée, l'urine ſeroit blanche.

On commencera la cure par une ſaignée, & on fera des lavemens avec decoction d'argentine, bugle, alchymilla ou pied de lion & camomille, de chacune une poignée, & une poignée d'orge, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau de tripes, & deux pintes d'eau commune, juſqu'à la diminution d'un quart, pour en prendre ſouvent, mettant dans chacun deux onces d'huile de lin.

On purgera ſouvent avec decoction de petite centaurée, feüilles d'agrimoine, & une once de racine d'arête-beuf, dans laquelle on fera infuſer juſqu'à trois gros de ſené, un gros de roſes pâles, un gros de fleurs de violettes, & un peu d'écorce de citron, pour aprés douze heures d'infuſion, le prendre à jeun, & trois heures aprés un boüillon.

Si la douleur eſt fort aiguë, à cauſe des humeurs acres qui tombent ſur la partie; il faudra, ſuivant Hippocrate, pour en faire revulſion, purger par vomitoire, particulierement en Eſté; & ſi les perſonnes affligées ne ſont pas phthiſiques, ni éthiques, & qu'ils n'aïent pas les poumons ulcerez, en tous ces cas les vomitifs ſont dangereux; ainſi il faudra plûtôt ſe ſervir

de purgations douces, comme de la casse, du sené, de l'aloës, de rhubarbe, & d'autres de cette qualité.

Le jour d'aprés la purgation, on prendra un apozeme fait avec semence de pourpier, fruit d'alquequenge, & racine de grande consoude.

On fera des injections dans la vessie avec decoction faite de fleurs de roses rouges, racine de bistorte, feüilles de bugle, scordium, sanicle, & agrimoine, y mêlant un peu de miel.

S'il y a douleur dans la vessie, on fera boüillir de la semence de lin, & feüilles de plantain dans du lait clair, pour en faire des injections étant tiede.

Et on prendra quatre blancs d'œufs frais du même jour les germes ôtez, trois cueillerées de vinaigre, deux livres d'eau de riviere, ou de pluye, demi-dragme de camphre, battre le tout ensemble, & y tremper des linges étant tiede, pour appliquer sur la region de la vessie.

Pour le regime de vivre, sera de manger du pain de froment, bien cuit, de l'agneau, du veau, de la volaille, & autres viandes de bon suc: il ne faut pas trop dormir, ni trop veiller, ni faire de trop grands exercices, éviter la faim & la soif, les soins, & les chagrins, mettre de l'eau dans son

vin, ou de la ptisanne, parce que le vin pur est fort contraire, & ne point boire froid, éviter tous les ragoûts, pâtisseries, & sucreries, le jus de citron, verjus, vinaigre, poireaux, ails, oignons, & tout ce qui est acre & acide.

L'ardeur d'urine est une affection contre nature, qui cause une douleur mordicante, & une ardeur dans le col de la vessie, & dans le meat ou conduit de l'urine: si l'ardeur procede d'un ulcere, l'urine est sanieuse: si de la galle dans la vessie, l'urine sent mauvais, & il y a des écailles.

L'ardeur d'urine causée par un mélange des humeurs salées & bilieuses, se guerit par les saignées, le lait clair, injections dans la vessie, les purgatifs, & autres remedes, comme à l'inflammation de la vessie.

Aprés les remedes generaux, on prendra pendant huit jours, un verre d'eau vegetale tous les matins à jeun, de huit onces chacun, & autant tous les soirs trois heures aprés souper, mêlant dans chaque verre, trois gouttes d'esprit de nitre.

L'eau vegetale se fait en cette maniere: prenez deux onces de créme de tartre en poudre, qu'on mettra dans un pot de terre, verser dessus deux pintes d'eau boüil-

lante, la remuer avec une ſpatule de bois, l'eſpace d'un *Pater*, puis verſer doucement de l'eau de tartre calciné, il ſe fera une ebullition : il faudra continuer de verſer juſqu'à ce qu'il ne s'en faſſe plus, & que l'eau devienne inſipide : quand elle ſera refroidie & paſſée, on y ajoûtera pareille quantité d'eau ſimple ; & pour faire l'eau de tartre calciné, on prend deux livres de gros tartre de Montpelier, que l'on met dans les charbons ardens, & qu'on y laiſſe juſqu'à ce qu'il ſoit blanc, & on met cette calcination dans une terrine, & on verſe deſſus deux pintes d'eau boüillante : étant refroidie & paſſée, elle eſt propre pour faire cette eau vegetale, qui eſt non ſeulement bonne à l'ardeur d'urine, & pour corriger l'intemperie des entrailles, mais auſſi pour guerir les maladies qui dépendent des obſtructions du foye, & de la ratte, en prenant tous les matins cinq ou ſix verres dans l'eſpace d'une heure, & ne manger que trois heures aprés, ce que l'on peut continuer pendant quinze jours ; & ſi elles ne font pas aſſez d'evacuation, on pourra y ajoûter en infuſion deux fois la ſemaine, juſqu'à deux dragmes de ſené, dans le premier verre.

Comme Galien & Dioſcoride aſſurent que la decoction des racines d'artichaux,

fait ſortir l'urine en abondance, les faiſant boüillir en vin, nous pouvons auſſi aſſurer que l'experience fait connoître que cette decoction tempere auſſi l'ardeur d'urine, en prenant un verre le matin à jeun, un verre trois heures avant dîner, & un verre trois heures aprés ſouper. On trouvera dans le paragraphe des maladies des reins, d'autres remedes propres pour l'ardeur d'urine.

La ſuppreſſion & difficulté d'urine eſt de pluſieurs ſortes : ſi on n'urine que goutte à goutte, c'eſt une retention d'urine contre nature avec effort, & volonté de la pouſſer hors, qu'on appelle, comme il a été dit, ſtrangurie. La dyſurie eſt une autre difficulté d'urine, piſſant tantôt par ſaillie & beaucoup, & tantôt goutte à goutte avec difficulté & beaucoup de douleur, & l'iſchurie eſt lorſqu'on n'urine point du tout. Ainſi la dyſurie & l'iſchurie ne different que du plus au moins : dans la dyſurie, on n'urine qu'avec difficulté ; & dans l'iſchurie, l'urine eſt entierement ſupprimée.

Ces maladies ont differentes cauſes, comme le calcul, les humeurs acres, le phlegme groſſier, la ſanie, les ulceres, les abſcez, la paraliſie, & tout ce qui peut nuire aux reins & à la veſſie.

La ſtrangurie eſt cauſée par l'acrimonie de l'urine, qui a été retenuë trop longtems dans la veſſie, ou par ulcere dans la veſſie, ou par une tumeur au rectum, ou à la matrice, qui comprime la veſſie, ou par la quantité des ſeroſitez acres qui tombent des reins dans la veſſie. Toutes ces differences font que l'urine tombe quelquefois goutte à goutte ſans douleur, & quelquefois avec douleur : cela arrive aux jeunes gens par la foibleſſe de la partie qui doit retenir l'urine, ou par un relâchement du ſphincter ; à ceux qui ſont plus âgez, cela arrive par l'acrimonie des humeurs dominantes ; & aux vieillards, par la debilité de la nature ; ainſi elle eſt incurable en ce cas.

Cette difficulté d'urine arrive le plus ſouvent en Automne, & aux bilieux dans un tems ſec ; & ſi elle ſurvient à l'inflammation des inteſtins, ou de la matrice, on meurt en ſept jours, dit Hippocrate, à moins que la fievre ne ſurvienne, laquelle ouvre le paſſage à l'urine

Il faut dans cette inflammation commencer la cure par la ſaignée, & par la purgation avec de la caſſe, juſqu'à une once & demie dans du lait clair, ou avec de la manne juſqu'à une demi-once pour les enfans, & depuis une once juſqu'à trois

pour les plus forts, diſſoutes dans de l'eau d'orge.

On donnera ſouvent des lavemens avec decoction de chicorée ſauvage & domeſtique, joubarbe, ortie blanche, parietaire, pied de lion, & argentine, ſans miel, y mettant quelquefois juſqu'à quatre gros de criſtal mineral, & quelquefois juſqu'à trois onces de miel de nenuphar; & quand l'inflammation ſera diminuée, on mettra dans les lavemens, juſqu'à trois onces de miel mercurial, & une once d'huile de camomille.

On fera la ptiſanne pour boire ſouvent, avec racine de guimauve & de tormentille, de chacun quatre onces, deux pommes de renette coupées par morceaux, agrimoine & treffle aceteux, de chacun une poignée, graine de coton, deux onces, & une once de graine de violette, avec quatre gros de regliſſe; faire boüillir le tout dans trois pintes d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers, enſuite le paſſer ſans l'exprimer, & mettre dans la coulure une once de ſucre d'orge.

Si la difficulté d'uriner eſt grande, on attachera au bout de la verge un ail envelopé dans un linge : il y en a qui pretendent que cela fait uriner auſſi-tôt; ainſi chacun en peut facilement faire l'expe-

rience, ſinon on fera ce qui ſuit que j'ai experimenté pluſieurs fois ; ſçavoir, ſi l'ardeur & retention d'urine, ſont cauſées par fievre, ou par une autre chaleur & inflammation, il faut faire un cataplaſme avec deux poignées de parietaire verte, une poignée & demie de cerfeüil, les couper & les faire cuire dans un peu d'eau, juſqu'à ce qu'ils ſoient amollis ; & les aïant pilez, en y ajoûtant une once & demie d'huile de ſcorpion, il y faut mêler deux onces de beure frais, & le mettre ainſi gras & chaud ſur la motte ou l'os pubis. Ce cataplaſme aïant été ainſi appliqué ſur la motte d'une femme accouchée depuis cinq jours, aïant la fievre, ſans avoir pû uriner depuis ſon accouchement, la fit uriner, & ôta toute la douleur qu'elle ſentoit en cette partie. Et une autre femme aïant dans l'enfantement une groſſe fievre, & retention d'urine, lui aïant fait un liniment ſur la motte, avec de l'huile de camomille & de ſcorpion, mêlée l'une avec l'autre, elle urina auſſitôt.

L'iſchurie eſt la plus dangereuſe de toutes les retentions d'urine, parce que ſi elle arrive à cauſe d'un ſang caillé, elle eſt mortelle, de même que ſi les vreteres ſont entierement bouchez, & on meurt en

en dix ou douze jours. Elle eſt auſſi dangereuſe ſi elle eſt cauſée par une bleſſure, ou par la relaxation de quelque vertebre, ou par une fievre ardente, ſi on n'y pourvoit promptement.

La ſaignée eſt fort utile pour la cure de cette maladie.

On purgera ſouvent, en donnant depuis demi-dragme de poudre d'aloës, juſqu'à une dragme, & une demie once de caſſe, dans un verre d'eau d'orge.

On fera ptiſanne avec feüilles d'agrimoine, racine de guimauve, de chacune une poignée, fruit d'alquequenge quatre onces, amandes ameres deux onces, un gros de ſemence de rhuë, faire boüillir le tout y ajoûtant de la regliſſe, dans deux pintes d'eau que l'on fera diminuer d'un tiers, pour en boire ſouvent, & mettre dans un verre que l'on prendra de deux jours l'un une demie dragme de Karabé ou ambre jaune en poudre, & dans les jours d'intervale on mettra dans un verre d'eau de chien-dent, trois ou quatre gouttes d'huile de ſuccin c'eſt-à-dire d'ambre jaune, pour prendre le matin à jeun & être trois heures aprés ſans rien prendre.

La d'yſurie cauſe des douleurs fort ſenſibles, parce qu'elle eſt cauſée ou par l'acreté & acrimonie de l'urine, ou par l'é-

corchûre ou inflammation du col de la vessie, ou pour avoir mangé des choses trop acres & trop chaudes, ou par le pus d'un abscez, ou par une bile échauffée, c'est pourquoy il faudra saigner & purger souvent.

On fera lavemens avec chicorée sauvage & domestique, herbe robert, parietaire, violier & laituë, avec deux onces de miel rosat dans chaques lavemens & une once d'huile de lin.

On usera des remedes propres aux autres suppressions & difficultez d'urine, outre lesquels, on fera une huile en cette maniere, faites durcir des œufs, dont on prendra douze onces des blancs, terebentine claire quatorze onces, mirrhe bien choisie trois onces, mesler le tout ensemble, & le distiller le feu estant premierement doux, & l'augmenter de plus en plus, & poursuivre la distillation jusqu'à la fin, aprés quoy on separera l'eau d'avec l'huile, que l'on gardera chacun en particulier, & pour guerir la retention d'urine, on meslera dans les lavemens huit ou dix goutes de cette huile, laquelle dissipera ce qui estoit contenu aux reins & à la vessie, & on appliquera des linges trempez dans cette eau, sur la region de la vessie.

Et on prendra le matin à jeun dans un

verre d'eau de ſaxifrage, juſqu'à deux dragmes de coquilles d'œufs, dont les poulets ſont nouvellement ſortis, les ayant nettoyé de leur pellicule interieure, & les ayant ſubtilement pulveriſé, ce que l'on continuera pendant trois jours.

Enfin pour oſter la douleur qui vient d'une acrimonie d'urine dans les vaiſſeaux urinaires, on boira tous les matins à jeun pendant quinze jours, trois onces d'eau diſtillée de fleurs de ſureau, y mettant un peu de ſucre. Les vreteres faiſant douleur par obſtruction ou autrement, on les guerira & on les debaraſſera du gravier & des matieres viſqueuſes qui en bouchent les conduits en prenant le matin à jeun juſqu'à une cuillerée d'eſprit des bayes de genevre & on ſe ſervira au ſurplus des remedes propres pour les reins & la nefretique.

L'incontinence d'urine eſt lorſqu'on piſſe dans le lit, ou qu'elle ſort contre la volonté, ce qui arrive lorſque le muſcle & le nerf de la veſſie, ſont bleſſez, comme à ceux qui ont été taillez de la pierre, parce que la veſſie eſtant une fois bleſſez, ou coupée, elle ne ſe reunit pas ſinon aux enfans par la force de la nature, ainſi quand on a été mal taillé l'urine ſort à tous momens, cela peut auſſi venir de froid, comme il arrive aux peſcheurs qui ſe mettent

dans l'eau, & y demeurent long-temps; ensorte qu'estans refroidis, & morfondus vers la region de la vessie & du siege, ils ne peuvent retenir leur urine, ni leur matiere fecale, ce qui peut estre gueri par des remedes chauds, en échauffant les parties, cette incontinence peut estre aussi causée par une intemperie froide, & humide qui relâche tellement le sphincter de la vessie, qu'elle ne peut retenir l'urine, cela arrive aux enfans, & mesme aux adultes, qui ont le cerveau & la constitution du corps humide, cela arrive aussi quelquefois d'une blessure, d'un violent travail, ou pour s'estre trop agité avec les femmes, & si elle arrive par une trop grande chaleur de reins, ou par une fievre ardente, & que l'on rende aussi-tost ce que l'on a bû comme on l'a pris, cela s'appelle diabetes, comme il a été cy-devant observé.

Pour guerir l'incontinence d'urine on commencera par des lavemens avec decoction de tormentille, argentine, ortie blanche, plantain, camomille & parietaire, on en prendra souvent avec trois onces de miel rosat, & souvent sans miel pour en rafraichissant fortifier les parties.

On fera de la ptisanne avec semence de coriandre, raclure de corne de cerf de chacun une once que l'on mettra avec qua-

tre gros d'écorce de citron, fruit de berberis une once, & racine de souchet deux gros, que l'on fera boüillir dans trois chopines d'eau jusqu'à la diminution d'un tiers, pour le boire ordinaire, & mettre dans chaque verre que l'on prendra le matin, jusqu'à un scrupule de sel de corail.

On purgera en faisant infuser du soir au matin, deux gros de sené dans un verre de cette ptisanne, mettant dans cette infusion aprés qu'elle sera passée jusqu'à une dragme d'hermodatte en poudre, ou faire infuser avec le sené jusqu'à deux dragmes d'hermodatte, les passer & en prendre la coulure à jeun & deux heures aprés prendre un boüillon.

Ou on purgera avec une dragme de rhubarbe, & une dragme de la racine d'hyppolopathum rotundi folium, que l'on fera infuser à chaud pendant douze heures.

On prendra tous les matins la valeur d'un mirabolan citrin pulverisé, dans du cotignac, continuer pendant quinze jours, & boire un verre d'eau distillée de cormier, deux heures, aprés disner, & un verre deux heures aprés souper, continuer ainsi pendant un mois.

On fera fomentation sur la region de la vessie, avec racines d'eaunée, roses rouges, camomille, absynthe & petite centaurée

que l'on fera boüillir dans du gros vin, y ajoûtant un peu d'alun, on s'abstiendra de boire le soir.

On peut au lieu d'un mirabolan pulverisé, comme il est dit cy-dessus, en prendre un confit tous les matins la maniere de l'un & de l'autre, est fort bonne & utile.

Ayant achevé le traité des parties qui servent à la chylification & à la purification du sang, il nous faut continuer par celles qui servent à la generation, comme faisant partie du ventre inferieur.

Fin du premier Tome.

TABLE
DE TOUTES LES MALADIES rapportées dans le premier & second Tomes du Tresor de la Medecine.

A

B

C

D

E

F

G

H

J

L

P

R.

S.

T.

V.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

Fin de la Table des Maladies.

La Table des parties du Corps est à la fin du second Tome.

AVIS.

Il faut remarquer que par erreur on a mis deux fois dans le second Tome, les chifres, 91. 92. 93. & 94. c'est pourquoi, j'ai mis dans la Table pour trouver les Maladies indiquées par ces chifres, §. 1. §. 2. & §. 3. afin qu'on les puisse trouver facilement.

Il faut encore observer que les chifres de ce même Tome 2. sont mal marquez depuis 453. jusqu'à 459, c'est-à-dire, qu'au lieu de 454. on a marqué 534. ainsi des autres jusqu'à 459. à quoi il faut prendre garde.

Et à la page 299. à la derniere ligne au lieu de thyroathenoïdien, il faut lire, thyroarithenoïdien, les autres fautes survenuës à l'impression, seront facilement supplées par l'intelligence du Lecteur.

EXPLICATION
DE LA
PREMIERE PLANCHE.

Contenant 2. Figures, repreſentant toutes les parties du Corps. to. 1. p. 1.

PRemiere Figure, A. A. la circonſcription de toute la tête, B. le front, C. les temples, D. le petit angle de l'œil, E. le grand angle, F. la jouë, G. le côté de la bouche, H. le nez externe, I. l'ouverture de la bouche, L. le menton, M. le col, N. les clavicules, O. les mammelles, P. le ſternon, Q. l'épigaſtre, R. les hypocondres, S. le nombril, T. les lombes, V. l'hypogaſtre, X. les iles ou flancs, Y. le penil & la motte, Z. les aînes, a. la verge & les bourſes, b. le bras, c. le coude, d. le carpe ou poignet, e. le metacarpe, f. les cuiſſes, g. les genoux, h. le gras de la jambe, i. le tarſe, k. le metatarſe, l. la cheville du pied.

Deuxiéme Figure, A. le ſommet de la tête, B. l'occiput, C. le muſcle deltoïde,

D. l'omoplate ou pâleron, E. la region des reins. F. l'os sacrum, G. le coccyx ou croupion, H. les fesses, I. la partie charnuë de la cuisse, K. le jarret, L. le mollet ou gras de la jambe, M. le talon.

Explication de la 2. Planche, contenant 3. Figures de tous les os du squelete. to. 1. p. 16.

PRemiere Figure, A. l'os coronal ou du front, B. la suture qui sépare les os de la tête, des os de la machoire superieure, C. l'os jugal ou zigoma, D. l'os de la machoire superieure contenant toutes les dents superieures, E. l'apophyse mammillaire qui est en l'os petreux. F. la machoire inferieure, G. H. I. K. l'épine du dos faite de plusieurs vertebres, L. le sternon, * le cartilage xiphoïde, M. les clavicules, N. l'apophyse de l'épaule ou acromion, O. l'apophyse coracoïde, P. l'épaule ou omoplate, Q. la tête du bras qui s'insere dans la cavité de l'omoplate, R. l'os du bras, S. l'articulation du coude, T. l'os du coude, V. le raïon, X. l'articulation du coude avec le poignet, Y. les doigts, Z. Δ. les os du metacarpe & les doigts. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. marquent les 7. côtes vraies, & celles qui suivent qui ne sont pas marquées, sont les 5. fausses côtes, a.

les os des iles, b. l'os iſchion, c. l'os dupenil, d. l'union ou ſymphyſe des os du penil par un cartilage, e. le trou de l'os iſchion, f. la tête ronde & groſſe de la cuiſſe qui entre dans la cavité de l'iſchion, g. le col de la cuiſſe, h. le grand trocanter ou rotateur, i. le petit trocanter, K. l'os de la cuiſſe, l. la rotule du genoû, m. m. les deux condyles inferieurs de l'os de la cuiſſe, n. le genoû, o. l'articulation de l'os de la cuiſſe avec celui de la jambe, p. l'os de la jambe ou grand focile, q. la cheville interne, r. le petit focile ou l'os de l'éperon, s. la cheville externe, t. les os du tarſe, u. u. les os du metatarſe, y. les doigts du pied ou orteils.

Deuxiéme Figure, repreſente le ſquelete par derriere.

Troiſiéme Figure. a. e. ſuture coronale, b. ſuture temporale ſquammeuſe ou fauſſe, c. ſuture lambdoïde, d. la ſagittale.

Explication de la 3. Planche, contenant 2. Figures de toutes les veines externes qui ſe traînent ſous la peau. to. 1. p. 30.

PRemiere Figure, A. la veine du front, B. petits rameaux de la jugulaire qui vont aux jouës & aux nez. C. les

veines qui vont aux tempes & au derriere de la tête, D. la jugulaire externe, E. la cephalique ou externe, F. la basilique ou interne, G. la mediane, H. H. branches des thorachiques qui vont aux mammelles, I. rameaux de l'épigastrique, K. rameaux externes de la crurale qui descend aux aines & aux cuisses, L. la veine crurale descendant par la partie interne de la cuisse, M. la veine interieure de la jambe, N. la veine exterieure de la jambe qui se distribuë dans les parties externes, O. la saphene.

Deuxiéme Figure, 1. la veine puppis, 2. les rameaux qui vont de la jugulaire au dos, 3. la salvatele qui est sous le petit doigt, 4. la veine qui s'ouvre sous le poûce, 5. la veine du jarret ou poplitique.

Explication de la 4. Planche, contenant 3. Figures, des nerfs, vertebres & medulle spinale. to. 1. p. 92.

PRemiere Figure, A. le lieu d'où vient la moëlle de l'épine, les chifres depuis le premier jusqu'à trente, marquent les vertebres de la medulle spinale. G. H. I. L. la distribution de la premiere paire de nerfs du col, M. N. le rameau de la 2. paire, O. P. les rameaux de la 3. pai-

re, V. X. Y. les rameaux de la 4. paire, A. a. b. c. d. e. f. g. h. i. les rameaux de la 5. paire, 5. le rameau de la 5. paire, 6. la 6. paire, N. O. les nerfs du diaphragme, tous les chifres qui ſont vers l'épine, marquent les endroits d'où ſortent les nerfs de l'épine & leurs ramifications, △. △. la diviſion des nerfs du bras, le K. & tous les chifres depuis l'os ſacrum juſqu'au pied, ſignifient & marquent les quatres paires de nerfs, qui ſe ramifient dans la cuiſſe, à la jambe & au pied ainſi qu'il eſt expliqué en ſon lieu.

Deuxiéme, les 7. chifres qui ſont entre A. & B. marquent les 7. vertebres du col, ceux depuis C. juſqu'à D. marquent le dos composé de 12. vertebres, & depuis le D. juſqu'à F. marquent les 5. vertebres des lombes, & depuis l'F. juſqu'à l'H. qui répond au 30. chifre, marquent l'os ſacrum fait de ſix os, les autres lettres & chiffres d'en bas, marquent le coccyx fait de 4. os, les L. L. L. L. marquent les apophiſes pointuës des vertebres, qu'on appelle proprement épines, les 4. M. marquent les apophiſes tranſverſes des vertebres, & les 4. N marquent les apophiſes obliques ſuperieures, O. les apophiſes obliques inferieures, & les P. marquent les trous des vertebres par leſquels ſortent les nerfs.

Troisiéme Figure, elle montre la moël-le de l'épine dépoüillée de ses membranes, par la partie anterieure.

Explication de la 5. Planche, contenant 4. Figures, de tous les muscles, la 3 & 4 sont de la verge & de la vessie. to. 1. p. 105.

PRemiere Figure, A. marque un petit trou en l'os du front, B. muscle temporal, C. une portion de zigoma, D. le muscle masset ere, E. la machoire inferieure, F. le muscle buccinateur, G. la chair spongieuse des lévres, H. I. le muscle digastrigue, L. l'os hyoïde, M. les muscles lateraux de la langue, N. le cartilage scutiforme, O. le muscle caché, P. le bronchique, Q. la partie anterieure de la trachée artere, R. S. le coracoïde digastrique, T. le muscle complexus de la tête, V. les levateurs propres de l'épaule, X. le muscle scalene, Y. la clavicule, Z. le deltoïde. a. l'acromion, b. le coracoïde, c. d. e. f. les ligamens du bras & de l'omoplate, g. le sternon, h. la premiere côte du thorax, i. k. l. r. le petit dentelé, m. le grand dentelé. Δ. Δ. les muscles droits de l'épigaste, o. p. q. u. u. la contiguité & les aponeuroses de ces muscles, s. x. les aponeuroses du muscle transversal, y.

le muſcle tranſverſal, les chifres depuis 3. juſqu'à 13. marquent les muſcles de l'épaule, du bras & de la main dont il a été parlé, 40. le muſcle profond, 41. le ſublime, 12. les productions du peritoine, 14. l'oblique aſcendant de l'epigaſtre, 15. 16. 17. le grand trocanter, 25. le vaſte externe, 19. le muſcle iliaque, 21. le lombaire, 22. le triceps, 23. 24. le muſcle crural, 26. le vaſte interne, 27. le droit, 28. le greſle, 29. 33. l'éperonier, 30. l'extenſeur du poûce ou gros doigt du pied, 31. l'os de la jambe, 34. l'abducteur des orteils, 35. 36. l'extenſeur des orteils.

Deuxiéme Figure, A. le muſcle ſplenique, B. le complexus, C. le releveur de l'omoplate, D. la clavicule, E. le coraco-hyoïde, F. le dentelé poſterieur, G. le grand rond du bras, H. K. l'origine & l'inſertion du ſous-épineux, I. le petit rond, M. N. O. P. l'origine & inſertion du deltoïde, Q. le ſacrolombaire, R. le demi-épineux, S. le ſacré, T. les côtes, V. les intercoſtaux externes, Δ. le dentelé poſterieur inferieur. a, b. l'oblique deſcendant & ſon inſertion, c. le tres large, toutes les autres lettres juſqu'à u. ſont les muſcles de la main & du carpe ainſi qu'ils ont été expliquez, & tous les chiffres marquent les muſcles de la cuiſſe, de la jambe & du

pied, ainſi que le tout a été expliqué en ſon lieu.

Troiſiéme figure, A. B. marquent les ligamens de la verge, C. le commencement des ligamens, D. la tête de la verge, E. le ſphincter, F. les proſtates, G. le corps de la veſſie, H. une portion des vaiſſeaux ejaculatoires, I. les vreteres qui finiſſent en la veſſie.

Quatriéme Figure, 1. 2. les deux nerfs caves qu'on appelle corps caverneux, 3. les vaiſſeaux de la verge, 4. la tête de la verge, 5. le conduit commun à la ſemence & & à l'urine, 6. 7. la ſubſtance ſpongieuſe & noirâtre du corps de la verge; 8. l'union des ligamens qui font la verge.

Eplication de la ſixiéme Planche, contenant 3. Figures des mammelles & parties contenuës dans le ventre inferieur de la femme, de la matrice, de l'oëſophage du ventricule, & de la veſſicule du fiel. to. 1. p. 402.

PRemiere Figure, A. B. les veines mammaires externes, C. le corps des mammelles, D. les glandes de mammelles, E. F. G. H. le peritoine, L. la partie convexe du foye, M. N. la partie cave, O. le tronc de la veine porte, P. la veine deſcendante, Q. la gran-

de artere descendante, R. les arteres qui se fourchent dans le ventre inferieur, 3. la veine adipeuse, V. la veine & l'artere émulgentes, Y. 2. les reins, a. l'uretere, d. les veines spermatiques, i. k. le corps de la matrice, l. l'orifice interne de la matrice, o. p. connexion des veines & arteres spermatiques, s. les testicules ou ovaires, X. le col de la matrice, 5. le corps de la vessie, 4. les vreteres entrans dans la vessie, 7. le col de la vessie tenant au col de la matrice, 9. le sphincter de la vessie. 6. les lévres de la matrice.

Deuxiéme Figure, A. B. la cavité de la matrice, C. D. la ligne qui separe la cavité de la matrice, E. l'épaisseur du fond de la matrice, F. le fond de la matrice, G. l'orifice interne de la matrice, H. membrane de la matrice qui vient du peritoire, I. membrane qui attache la matrice, M. le col ou vagina de la matrice, L. portion du col de la vessie qui finit dans le vagina.

Troisiéme Figure, A. l'oësophage, B. le commencement qu'on appelle *fauces*, C. l'estomac, D. les amygdales, E. corps glanduleux, F. G. les nerfs de l'estomach & ventricule, H. l'orifice superieur du ventricule, I. l'orifice inferieur, K. L. les veines du ventricule, M. conduits de la bile dispersez dans le corps du foye entre

les rameaux de la veine porte & de la cave, N. le trou du duodenum où s'insere le conduit biliaire, O. un corps glanduleux, P. la vessicule du fiel, Q. le conduit biliaire qui va au duodenum, R. la veine qui vient de la vessicule du fiel.

Explication de la 7. Planche, qui contient les reins, vaissseaux & parties de l'Homme pour la generation. to. 2. p. 5.

1. LEs glandes renales, 2. les reins, 3. les arteres émulgentes, 4. les veines émulgentes, A. A. les 2. arteres spermatiques, B. B. les veines spermatiques, C. le corps variqueux & piramidal, qui forme les rameaux de la veine spermatique en remontant, on l'appelle aussi pampiniforme, c'est-à-dire, aïant la figure de rejettons ou bois de vigne, D. les testicules, E. la tunique eritroïde, F. l'élitroïde, G. l'albugineuse, H. un testicule ouvert, I. le muscle cremaster, L. les epididymes ou parastates, M. vaisseaux deferens que quelques-uns appellent aussi ejaculatoires, N. les vessicules seminaires, que les anciens appellent aussi parastates, O. les Prostates, P. la verge, Q. vaisseaux de la verge, R. les deux erecteurs, S. les deux ejaculateurs, T. le gland, V. le pre-

puce ; X. les deux nerfs ou corps caverneux.

Explication de la 8 Planche, contenant 8. Figures de la matrice, des œufs des Femmes, des germes & d'un Enfant, avec l'arriere-faix. to. 2. p. 141.

PRemiere Figure, B. la matrice qui ressemble à une bouteille renversée, C. la vessie attachée au col de la matrice, D. les testicules ou ovaires, E. les cornes ou trompes de falope qui sont les veritables vaisseaux deferens, F. les deux vaisseaux que les anciens appellent deferans ou ejaculatoires, & qui ne sont que des productions des testicules ou ligamens, G. les deux vaisseaux spermatiques.

Deuxiéme Figure, elle represente quatre œufs dont le plus gros a été trouvé dans les testicules d'une Femme de 40. ans, & les trois autres de differente grosseur, trouvez dans les testicules d'une Femme.

Troisiéme Figure, represente un œuf qui a été ouvert quatre jours aprés avoir été tombé dans la matrice, dans lequel on a troüvé un petit embrion marqué B. dont la tête commence à se se parer sans aucune distinction des organes.

Quatriéme Figure, c'est un œuf plus

gros qui a été ouvert 15. jours aprés la conception, A. represente un petit arriere-faix ou placenta, les quatre B. represen-tent la membrane appellée chorion fenduë en quatre, les 4. C. l'amnios fenduë en quatre, D. le cordon des vaisseaux ombilicaux, par lequel l'Enfant est attaché à l'arriere-faix, E. est un embrion de 15. jours où le visage commence à paroître avec les principales parties du corps.

Figures 5. 6. 7. sont trois squeletes, dont le premier a été trouvé dans un œuf trois semaines aprés la conception, le 2. qui est la sixiéme Figure, represente un squelete d'un Enfant trouvé dans un œuf un mois aprés la conception, le dernier represente le squelete d'un Enfant trouvé dans un œuf six semaines aprés la conception.

Huitiéme Figure, P. Q. representent la premiere membrane qui environne le fœtus, R. est le placenta que les anciens appellent foye uterin, S. T. L. sont plusieurs vaisseaux qui s'assemblent en un auprés du T. l'V. marque la partie exterieure de la membrane amnios, X. la partie interieure, Y. le vaisseau umbilical ou cordon interne dans le nombril du fœtus, Z. est la Figure d'un fœtus dans la matrice.

Explication de la 9. Planche, contenant 3. Figures de matrice, vessie, & diaphragme. to. 2. p. 157.

PRemiere Figure, A. le fond de la matrice, B. le col, C. les ligamens larges, D. les ligamens ronds, E. les portions du peritoire qui couvrent les ligamens dans la cavité de l'abdomen, F. les parties du peritoire qui se relâche dans l'hernie, G. les ligamens ronds étendus au dehors de l'abdomen, H. les ligamens ronds ainsi qu'ils se terminent dans la graisse du pubis, I. les ligamens semblables aux aîles des papillons, K. une portion du rectum, L. les trompes de fallope, M. le trou dans l'extremité des trompes, N. les bordures ou franges des trompes, O. les franges ainsi qu'elles se joignent quelquefois, P. les franges par lesquelles les trompes sont souvent jointes aux testicules, Q. les testicules d'où sortent les œufs, R. les ligamens des testicules qui les attachent à la matrice, que les Anciens prennent pour les vaisseaux deferens, S. les vaisseaux limphatiques de la matrice, T. la vessie, V. la cavité interne de la vessie de l'urine, X. le col de la vessie couvert dumuscle sphincter, Y. la sonde inserée

dans le col de la veſſie, & ſortant par le conduit de l'urine, Z. l'inſertion des ureteres dans la veſſie, a. les lévres de la veſſie coupée, ſeparées l'une de l'autre, b. la ſubſtance interne de la veſſie, c. les ureteres, d. les ſondes miſes dans les ureteres, e. les fibres charnuës qui procedent du ſphincter, & qui vont ſe ramifier au vagina, f. le clitoris, g. les cuiſſes du clitoris, h. les extremitez du clitoris ſeparées de l'apophiſe de l'os iſchion, i. les muſcles du clitoris, k. les principes des muſcles, l. le prepuce du clitoris, m. le pudendum, n. les nimphes, o. le conduit de l'urine, p. les levres du pudendum.

Deuxiéme Figure, X. le vagina ou col de la matrice ouvert, Y. l'orifice interne de la matrice, Z. le fond ou le corps de la matrice ouvert de ſa longueur.

Troiſiéme Figure, H. marque le diaphragme, I. la membrane qui eſt une contiuuité du peritoine, L. trous du diaphragme, M. vaiſſeaux du diaphragme, N. muſcle ſuperieur, O. muſcle inferieur dont la production droite eſt plus longue que la gauche.

Explication de la 10. *Planche, contenant deux Figures d'un Homme & d'une Femme.* to. 2. p. 187.

PRemiere Figure, A. l'epigastre, B. l'ombilic, C. l'hypogastre, D. le penil, E. l'epiderme, F. la peau. G. la graisse qui est sous la peau, H. la racine de la verge.

Deuxiéme Figure, A. B. le peritoine coupé, E. une portion du foye, F. le ventricule, G. H. la reflexion du colon, I. K. les membranes ou liens qui attachent la matrice, L. la matrice d'une Femme grosse qui monte jusqu'au nombril, O. membranes naissantes du peritoine qui envelopent toute la matrice, R. la place de la vessie, S. l'ouraque, T. les arteres ombilicales, V. le nombril détaché & abbatu, X. la veine ombilicale, Y. la motte & la fente ouverte où on voit le clitoris.

Explication de la onziéme Planche, contenant six Figures des poûmons, trachée artere, foye & ratte. to. 2. p. 271.

FIgures premiere, 2. & 3. A. une portion de la trachée artere, les autres lettres de la 3. Figure marquent les lobes

des poûmons qui representent la figure d'un pied de bœuf, B. B. de la premiere figure representent les poûmons vûs par derriere, & le cœur dans sa situation, F. la trachée artere vûë par derriere, Δ. Δ. nerfs des poûmons, E. de la deuxiéme Figure, est la trachée artere coupée vûë par devant, H. H. le larinx, T. T. T. les glandes tiroïdes placées au dessous du larinx à la difference des tonsiles ou amygdales qui sont placées aux côtez de la luette, proche la racine de la langue.

Quatriéme Figure, 1. le tronc ascendant, de la veine cave, 2. le tronc descendant, 3. l'orifice de la veine coronaire, 4. le trou qui se trouve dans la veine cave auprés de la veine des poûmons, 5. une valvule, 6. les membranes triangulaires scituées à l'orifice de la veine cave, qu'on appelle valvules triglochines ou tricuspides à cause de leurs figures, 7. la trachée artere, 8. le larinx.

Cinquiéme figure, A. une grande portion de la partie convexe du foye, B. la veine umbilicale coupée.

Figure sixiéme, A. la substance de la ratte couverte de sa tunique propre, B. le rameau splenique, D. le rameau ouvert proche la ratte où on voit la valvule, E. la tunique de la ratte coupée & retournée à l'envers

à l'envers pour mieux diſtinguer les entrelaſſemens des vaiſſeaux & des fibres, F. une partie de l'artere ſplenique, G. les fibres nerveux qui reçoivent dans les entrelaſſemens qu'ils forment, des petits rameaux de l'artere, & ſoûtiennent dans la continuité le parenchime de la ratte, a. les rameaux de l'artere ſplenique, b. une valvule dans le rameau ſplenique s'ouvrant du côté qu'elle regarde la veine porte, c. petits trous que l'on voit à la fin du rameau ſplenique, d. les nerfs qui parcourent les côtez de l'artere ſplenique.

Explication de la 12. Planche, contenant 7. Figures, de la tête, du cerveau, des muſcles des yeux, des inteſtins, des ventricules des beſtes à cornes & qui n'ont point de dents à la machoire d'en-haut, comme ſont les Brebis, les Chevres, les Bœufs & les Cerfs. to. 2. p. 330.

FIgure premiere, A. partie gauche du cerveau, B. partie droite, C. les anfractuoſitez du cerveau, D. portion de la dure-mere qui ſepare le cerveau en partie droite & gauche, E. les Vaiſſeaux du cerveau, F. un conduit ſeparant le cerveau en deux parties, G. branches de ce con-

duit, H. rameaux ſortans de la troiſiéme ſinuoſité, I. vaiſſeaux qui de la 4. ſinuoſité finiſſent dans les membranes, K. le commencement de la quatriéme ſinuoſité, L. le corps calleux, M. ſinuoſitez que l'on voit au corps calleux, N. l'endroit où finit la portion de la dure-mere qui ſepare le cerveau en deux parties & qui fait la faux, O. portion de la pie-mere, P. portion de la dure-mere.

Deuxiéme Figure, C. la dure-mere, I. la pie-mere, L. le cerveau, N. le corps cendré, O. le corps medullaire, P. le corps calleux, Q. les ventricules ſuperieures, R. les corps cannelez, T. le plexus choroïde, V. le troiſiéme ventricule, X. la glande pineale, Y. le cervelet.

Troiſiéme Figure, les quatre I. marquent les quatre muſcles droits de l'œil, K. le grand oblique, L. le petit oblique, M. la conjonctive, ainſi des autres membranes comme il a été expliqué en ſon lieu.

Figures, 4. 5. & 6. A. marque le premier ventricule des brutes, qui reçoit le premier l'aliment, on l'appelle le grand ventricule, B. marque le 2. ventricule qu'on appelle reticulaire, C. le troiſiéme ventricule appellé omaſum ou le livre, à cauſe qu'il contient pluſieurs fevil-

lets, D. le quatriéme ventricule appellé abomasum.

Figure 7. A. l'orifice droit du ventricule lié avec quelque portion du ventricule, B. le conduit du duodenum, * une portion du conduit, qui porte la bile dans les intestins, C. le commencement du jejunum, D. l'ileon, Q. le commencement des gros intestins, F. le cæcum, G. H. I. N. le colon, K. le rectum, L. les deux muscles du rectum, M. le muscle orbiculaire du rectum. En retournant cette Figure on aura la veritable situation des intestins.

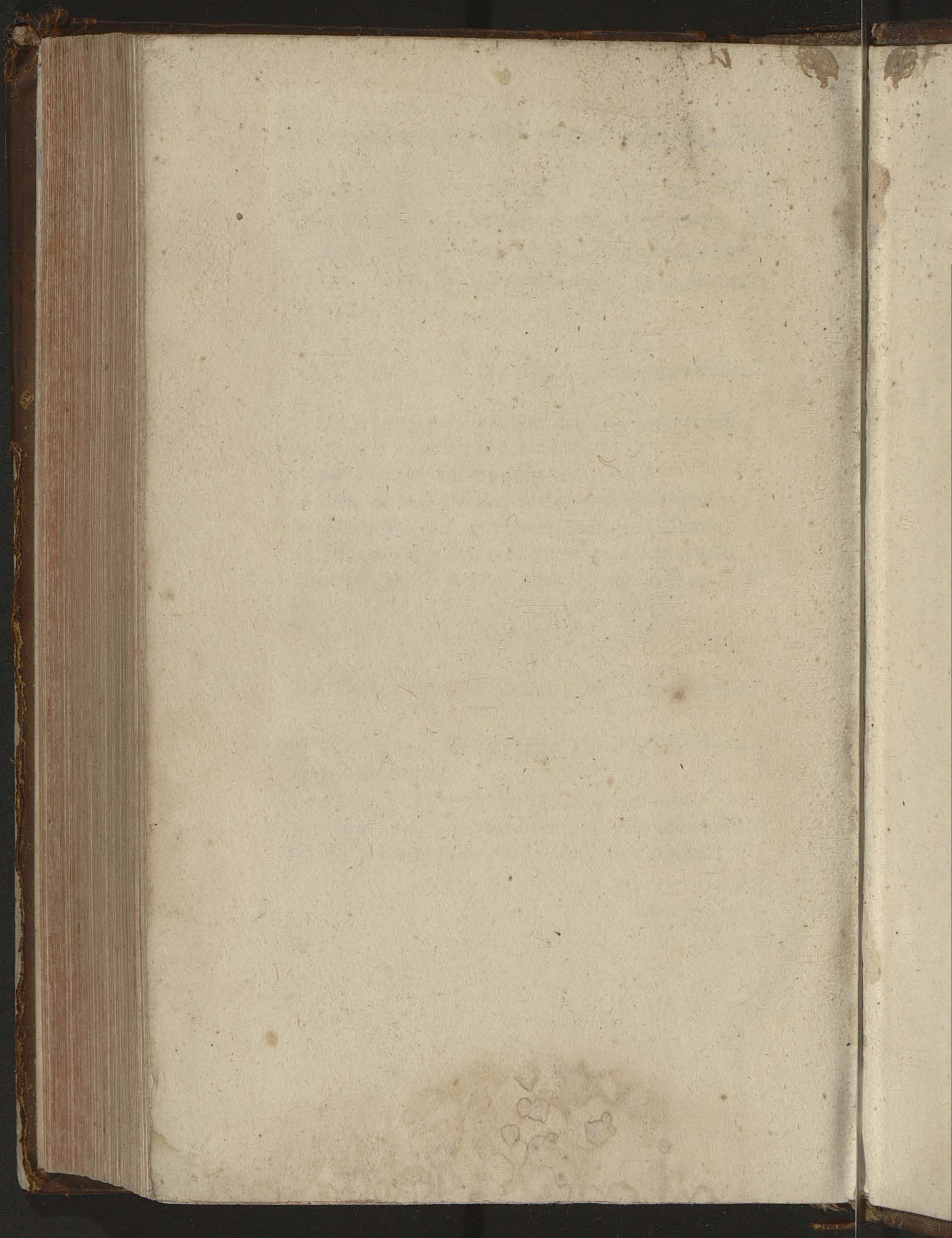
Fin de l'Explication des Planches, qui sont dans les deux Tomes, dont les six premiéres sont dans le premier Tome, & les six autres dans le second, ainsi que chacune d'icelles est marquée.

LE SIEVR DE LA TOVR SVR les Cures considerables faites par l'Auteur du Miroir des Urines, & du Trésor de la Medecine, tant à la Cour qu'à Paris & à la Campagne.

QUE tes Cures DAVACH, sont à present célébres
L'aveugle ouvrant les yeux ne craint plus les ténébres;
La Fiévre à ta recepte a t-elle resisté ?
La plus maligne même aussi-tost a cedé;
La Teste & le Cerveau, le Cœur & la Poitrine,
Font connoître par tout que tu sçais par l'Urine
Pronostiquer leur sort, & guerir tous leurs maux,
Même obliger la mort d'abandonner sa faux,
La Cour en est témoin & ton experience
A guerir tant de maux surprend toute la France.

Le Sieur Regnaud Prêtre, au même Auteur.

TON grand Miroir DAVACH met la mort aux abois,
Il montre à découvert la rigueur de ses loix,
Mais ton Trésor en main que peut-elle prétendre ?
Vient-elle immaturée, on la fait bien attendre.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0030483



TRESOR DE LA MEDECINE

TOM I





